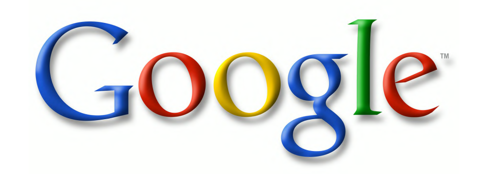
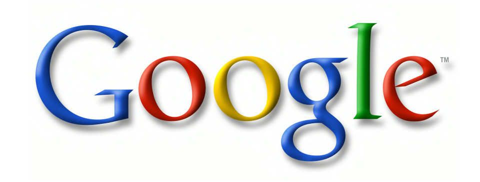




NOUVEAUX
SAMEDIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

FORMAT GRAND IN-18

Causeries littéraires, nouvelle édition. . . . . 1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface . . . . 1 —
Dernières Causeries littéraires. . . . . 1 —
Causeries du samedi, 2e série des Causerie littéraires, nouvelle édition . . . . 1 —
Nouvelles Causeries du samedi, 2e édition. . . . . . . 1 —
Dernières Causeries du samedi . . . . 1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition. . . . . . . 1 —
Nouvelles Semaines littéraires. . . . . 1 —
Dernières Semaines littéraires. . . . . 1 —
Le Fond de la Coupe, nouvelles. . . . . 1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition. . 1 —
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition. . . 1 —
Mémoires d'un Notaire, 3e édition . . . . 1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition. . . . . 1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition. . . . . 1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition. . . . . 1 —
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition. . . 1 —
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition. . . . . 1 —
Entre Chien et Loup, 2e édition. . . . . 1 —
Nouveaux Samedis . . . . 1 —
Le Radeau de la méduse, 2e édition. . . . . 1 —
Le Filleul de Beaumarchais. . . . . 1 —

Clichy. — Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

NOUVEAUX

SAMEDIS

PAR

Armand Augustin Joseph Marie Ferrard, comte de 1811-1890

A. DE PONTMARTIN

PREMIÈRE SÉRIE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

Direct
6950
35 vols.
Romance language
11-15-1922
gen.

NOUVEAUX
SAMEDIS

PREMIÈRE PARTIE

I

M. THÉOPHILE GAUTIER[1]

Novembre 1863.

Un parti pris hostile envers M. Théophile Gautier est à mille lieues de notre pensée. Nature sereine et débonnaire, M. Gautier a eu le secret de traverser la critique d'art et de théâtre sans décocher une épigramme et sans se faire un ennemi : que dis-je? sa carrière littéraire offre des contrastes bien plus surprenants. Romantique à tous crins, avec toute la fougue du sectaire, tout le physique de l'emploi et tout le costume du rôle, prêt, semblait-il, à

[1] *Le capitaine Fracasse.*

dévorer sans merci quiconque refuserait de jurer par les plus sauvages dieux du romantisme; nous l'avons vu peu à peu s'adoucir, se pelotonner, rentrer ses griffes léonines, changer en un *ronron* amical ses rugissements formidables, et réconcilier dans ses placides caresses Aristote et Schlegel, Racine et Shakespeare, Ingres et Delacroix, Ponsard et Vacquerie, l'école de la fantaisie et l'école du bon sens. C'est ainsi qu'il s'est trouvé un beau matin, lui, l'échevelé, le factieux, le *tranche-montagnes*, parfaitement mûr et *idoine* (je parle son style) pour faire de la critique officielle et installer ses paisibles oracles dans les bas-reliefs du *Moniteur*, sans qu'il y eût de trop notables disparates entre la prose qui décide de nos destinées et celle qui règle nos admirations poétiques, théâtrales et pittoresques. C'est, pour le dire en passant, chose merveilleuse et rassurante que cette facilité des révolutionnaires les plus endiablés de la littérature, comme de leurs frères en politique, à se laisser amadouer, emmitouffler, discipliner, enrégimenter par les puissances de ce monde et à cacher finalement leur crinière grisonnante ou leur bonnet rouge sous un bonnet de coton ou un chapeau d'ordonnance.

Quoi qu'il en soit, les admirateurs et les disciples, les amis et les séides de M. Théophile Gautier font, depuis quelques semaines, beaucoup de bruit autour du *Capitaine Fracasse*. Sans justifier tout à fait ces transports d'enthousiasme, ce livre mérite qu'on le discute. Il y a des œuvres qui rendent l'impartialité difficile : Je dirais volontiers que le *Capitaine Fracasse* rend la partialité im-

possible. Commençons par les défauts; nous finirons par les qualités.

Pour les ouvrages de l'esprit, quelle que soit d'ailleurs leur valeur, c'est un immense avantage que d'arriver en leur moment. Pour nous en tenir à quelques exemples célèbres, supposez *Tartuffe* joué sous la Régence, le *Contrat social* publié sous le Consulat, le *Génie du Christianisme* contemporain du ministère Villèle, *Notre-Dame de Paris* venant au monde six mois après le 2 décembre; le talent de l'ouvrier est le même; il n'y a ni une syllabe de plus, ni une beauté de moins; et cependant quelle différence dans le succès, le prestige, dans la destinée et l'influence de l'œuvre! Comme vous amoindrissez la force et la portée de ce premier coup, de ce coup décisif, frappé dans l'âme d'une génération tout entière, et qui vibre encore à travers des siècles! Vous me direz, je le sais, que la question d'*actualité* est infiniment secondaire, que la mode est une perfide prêteuse qui ruine ceux qu'elle paraît enrichir et reprend ce qu'elle a donné; que l'*à-propos* est la plus pitoyable des conditions de réussite. Oui, pour les ouvrages qui n'ont pas d'autre moyen de réussir, et qui, une fois le premier engouement passé, tombent on ne sait où; non, pour ceux qui naissent viables, et pour lesquels le succès de circonstance n'est que le prélude, l'initiateur du succès durable. Chez ceux-là, une transition lente s'opère entre ces éclatants débuts et le travail d'acclimatation qui les fixe à la longue dans toutes les mémoires. Ce travail est d'autant plus sûr que l'impulsion donnée par les premiers lecteurs a été plus vive; à peu près

comme ces voitures, lancées à fond de train sur une pente rapide, et qui, longtemps après l'avoir dépassée, courent encore dans la plaine.

Eh bien ! cet avantage manque absolument au *Capitaine Fracasse*, et je n'en voudrais pour preuve que les explications placées par l'auteur lui-même en tête de son premier volume. Ce livre n'est pas d'aujourd'hui, mais d'il y a trente ans ; ce n'est pas chez M. Charpentier qu'il aurait dû paraître, mais chez Eugène Renduel. Il porte, à toutes les pages, l'empreinte d'une époque où il aurait eu sa raison d'être, où il eût fait partie d'un groupe maintenant dispersé, où il se serait rattaché à un ensemble d'idées et de doctrines, à un mouvement littéraire et artistique désormais oublié. Conçu, rêvé en 1832, écrit et publié en 1863, il ressemble à ces enfants qui, par un caprice de la nature, sont restés trop longtemps dans les entrailles maternelles, et qui en gardent quelque chose de bizarre, une physionomie à la fois plus jeune et plus vieille que leur âge. Il y a, dans ces transpositions de temps, comme dans celles d'espace, un je ne sais quoi qui dépayse, qui altère la franchise de l'allure, la netteté du regard, l'harmonie des traits et la justesse de l'accent.

Ce n'est pas tout : rien de plus *cancanier* que la république des lettres. Or, si l'on en croit certaines indiscrétions qui circulaient, l'hiver dernier, sur le trottoir littéraire, Théophile Gautier aurait eu beaucoup de peine à continuer et à terminer le *Capitaine Fracasse.* Comment s'en étonner? Cette tardive élaboration, cet achèvement d'après coup, étaient exécutés par un cerveau refroidi sur

un sujet figé. N'a-t-on pas souvent comparé le sentiment de l'artiste pour son idée, — au moment où elle commence à poindre dans son imagination effrayée et ravie, — à un premier amour, escorté de toutes les illusions, de toutes les ardeurs, de toutes les angoisses de la passion juvénile? On a vingt ans, on aime une belle jeune fille, et toutes les grâces du printemps, tous les songes de l'aube, tous les sourires du matin se confondent dans cet échange où deux âmes en fleur se donnent l'une à l'autre avant que rien n'ait effleuré la fraîcheur de leurs tendresses. Mais les parents froncent le sourcil; les chiffres s'interposent ; les réalités de la vie séparent nos deux amants ; chacun suit sa route, cueillant peut-être au passage de quoi combler ce premier vide creusé par ce premier adieu. Des années s'écoulent; puis, un jour, ils se retrouvent ; ils sont libres encore ou délivrés ; ils se tendent la main ; rien ne les sépare plus, et peu s'en faut qu'ils ne se croient revenus aux heures rapides et charmantes où leurs jeunes cœurs battaient à l'unisson. Hélas ! est-ce la même chose ? Est-ce un sentiment ou un souvenir ? N'ont-ils pas à faire un effort pour se replacer au point de vue d'autrefois, pour rallumer des cendres éteintes, pour remettre en commun ce qui s'était divisé, pour oublier toutes les chansons étrangères à l'air primitif? Voilà l'histoire des amours et des œuvres ajournées ; voilà l'histoire du *Capitaine Fracasse*.

Ce qui nous frappe aussi dans cet ouvrage, c'est un autre genre de dissonance que nous allons essayer d'indiquer. Le style de Théophile Gautier, en prose et en vers,

représente tout ce qu'il y a de plus *avancé* dans la littérature moderne : nul n'a poussé plus loin cet art des brillantes décadences qui consiste à serrer de près la réalité, à en extraire tout ce qu'elle peut rendre en fait de tons, de formes et de détails, à substituer aux généralités dont se contentent les jeunes littératures, l'aspect, le goût, l'arome particulier de chaque objet, dût-on dépenser, dans cette opération quintessenciée, l'espace, le talent et le temps qu'un art mieux inspiré employait à dépeindre le monde idéal. Or ce procédé, que je trouve excessif, tout en rendant justice à ses tours de force, Théophile Gautier, dans le *Capitaine Fracasse*, l'applique à une fable dont la simplicité enfantine fait songer à d'Urfé et à mademoiselle de Scudéry, à un genre de *romanesque* qui ne peut être accepté que par les littératures et les civilisations au berçeau. Je sais bien que, pour dissimuler ou atténuer cette dissonance, M. Gautier a essayé de se rajeunir ou de se vieillir de deux siècles et demi, de se faire le contemporain d'Agrippa d'Aubigné ou de La Calprenède, et de transporter dans sa prose cet *archaïsme* qui se révèle dans l'invention de son roman. Vain effort ! rien ne ressemble moins à la naïveté et à l'innocence que le pastiche de l'innocence et de la naïveté. Il ne suffit pas de dire *Enéas* pour *Énée*, *Apollo* pour *Apollon*, *feu Narcissus* pour *Narcisse*, recette déjà usée, dans *Notre-Dame de Paris*, par le poëte Gringoire, à cette date de 1831, qui est la vraie date du *Capitaine Fracasse*. Il ne suffit pas d'accumuler tous les vieux mots de la langue pantagruélique. Derrière ce *bric-à-brac* complétement artificiel, je

découvre, à chaque ligne, le Théophile Gautier de *Traslos montes*, le surmeneur de la prose française dans ses rapports avec le pittoresque, l'élève de Balzac, le maître de Flaubert. Tenez ! n'allons pas chercher plus loin que la première page :

« Sur le revers d'une de ces collines *décharnées* qui *bossuent* les landes... deux tours rondes, *coiffées* de toits en *éteignoirs*, flanquaient les angles d'un bâtiment sur la façade duquel deux *rainures* profondément *entaillées* trahissaient l'existence primitive d'un pont-levis réduit *à l'état de sinécure* par le *nivelage* du fossé, et donnaient au manoir un aspect assez féodal, avec leurs *échauguettes* en *poivrières* et leurs girouettes à queue *d'aronde*... »

S'il nous plaisait de faire un pas de plus, nous trouverions des *faîtages* pointus, de larges plaques de *lèpre jaune qui marbrent* les tuiles brunies, le *crépi*, tombé par *écailles* comme les *squammes* d'une peau malade, des moëllons *effrités*, la porte encadrée d'un *linteau* de pierre aux *rugosités* régulières ; etc., etc., toutes les intempérances et toutes les minuties du style descriptif le plus moderne, empruntées aux divers *Manuels* de l'architecte, du maçon, du charpentier, du menuisier, du tapissier, du peintre-décorateur, et qui, depuis Balzac, sont devenus un sujet d'émulation et d'étude pour les parents pauvres ou riches de l'immense romancier. Aussi, lorsqu'à la page 140, à la suite d'une description effrénée qui succède à des centaines de descriptions également merveilleuses, mais également monotones, j'ai rencontré la phrase suivante : « ... Telles autres appellations analogues qu'il

vous plaira d'imaginer; car une énumération plus longue serait par trop fastidieuse et sentirait plutôt son tapissier que son écrivain, » je n'ai pu m'empêcher de sourire : c'est là, me semble-t-il, la première naïveté du *Capitaine Fracasse*, — et la dernière.

Maintenant, vous figurez-vous les *anciens* — depuis Rabelais jusques à Scarron — essayant de se reconnaître dans les richesses pléthoriques de cet art où se traduisent une à une toutes les conquêtes de la prose sur le rayon visuel ? Et, d'autre part, imaginez-vous cet art raffiné, surchargé, monté de ton, rival heureux de la photographie la mieux réussie, l'imaginez-vous servant à raconter une de ces fictions qui rappellent les dénouements les plus *primitifs* des farces de Molière; comme quoi le baron de Sigognac, passionnément amoureux de la jeune Isabelle, actrice belle et angélique, s'enrôle dans la troupe de comédiens ambulants dont Isabelle est le plus gracieux ornement ; comme quoi nous voyons défiler sur ce chariot de Thespis, le Tyran, le Pédant, le Matamore, Scapin, Léandre, la coquette, la duègne, tout ce personnel de l'ancienne comédie dont on nous a parlé trop souvent pour qu'il ait le piquant d'une nouvelle connaissance; comme quoi ces pérégrinations imitées du *Roman comique*, entremêlées de jours de soleil et de pluie, de faim et de bombance, conduisent nos comédiens à Paris ; l'amour furieux inspiré par Isabelle au jeune duc de Vallombreuse ; la rivalité du duc et du baron ; la quantité de coups de rapière qui s'échangent, de brocs de vin qui se boivent, de complots qui se trament, d'embûches qui se

tendent, tantôt contre la vie du baron, tantôt contre la vertu d'Isabelle; puis cette bienheureuse bague d'améthyste, bijou mystérieux précieusement conservé par elle au milieu des hasards de sa vie errante, et qui sert à la faire reconnaître pour la fille du prince, père du duc de Vallombreuse; si bien que ce jeune seigneur, qui, pendant tout le cours du récit, nous était apparu avec une auréole satanique de don Juan antidaté, un de ces enfants des dieux dont parle La Bruyère, qui n'acceptent d'autre loi que leurs passions, et que l'ivresse de leur omnipotence, de leurs richesses, de leurs succès, pousse aisément jusqu'au crime, — ce formidable duc, disons-nous, blessé par Sigognac, sermonné par son père, converti par Isabelle, devient tout à coup doux comme un agneau, tendre comme une colombe, bon ami, bon fils, bon frère, en attendant qu'il soit bon époux? Conversion merveilleuse que devait copier, deux cent cinquante ans plus tard, le Montjoie de M. Octave Feuillet!

Franchement, après Balzac, après George Sand, après nos puissants inventeurs, après que le roman moderne a usé et abusé de tout ce que les civilisations vieillissantes peuvent fournir de raffinements, de subtilités, de quintessences, vouloir nous intéresser à une semblable aventure, c'est trop jeune; la retracer dans un style où s'entasse tout l'or, vrai ou faux, amassé par le plus infatigable et le mieux doué des mineurs, pendant trente années de fouilles à travers la langue française, c'est trop vieux : je disais contraste tout à l'heure; c'est contresens que j'aurais dû dire.

Ceci m'amène à signaler encore un défaut dans le *Capitaine Fracasse*; le manque absolu de proportion entre ce que j'appelle l'âme et le corps du roman. L'âme, c'est-à-dire les personnages, les caractères, le dialogue, les situations, les scènes où l'acteur se dessine, où l'action marche, où la création du conteur se fait vivante et se familiarise avec le lecteur, tout cela, dans le livre de Théophile Gautier, tient une place minime : le corps, c'est-à-dire les descriptions, le matériel, le détail pittoresque, l'énumération des objets extérieurs, occupe une place énorme. Sous ce rapport, l'auteur du *Capitaine Fracasse* est fort au dessous de Balzac, auquel il est si supérieur par la correction du style et la pureté du contour. Chez Balzac, la description, presque toujours préliminaire, se lie étroitement au récit, lui communique et en emprunte quelque chose de sa vie propre ; l'objet matériel se pénètre de l'âme du personnage, et telle est la magie de l'artiste, qu'on ne pourrait détacher le portrait du cadre et l'isoler des accessoires, sans que la figure y perdît une partie de son expression et de sa valeur. Chez Théophile Gautier, je ne vois qu'une série de tableaux, la plupart excellents, mais où le fouillis, l'empâtement, l'exubérance de la palette, la fougue et l'excès du pinceau étouffent et réduisent au second plan ce qui devrait dominer tout le reste. Aussi, qu'arrive-t-il ? Lorsqu'on est tant bien que mal lancé en plein drame, lorsque l'intrigue, si mince qu'elle soit, parvient à exciter l'intérêt, et qu'on se dit à propos de tel ou tel de ces acteurs : « Comment s'en tirera-t-il ? » cette description imperturbable, s'imposant avec ses allures

magistrales, prenant son temps et ralentissant la mesure, vous impatiente, vous agace, et *l'on saute vingt feuillets*... affront d'autant plus mortifiant pour Théophile Gautier, qu'il l'offense dans son admirable talent de peintre, et qu'il rappelle un vers de Boileau.

Enfin, ce qui manque à cette œuvre originale, c'est l'originalité. Ces perpétuelles recherches d'archaïsme ont des airs de pastiche. Le père du duc de Vallombreuse ressemble, sans les égaler, au père du *Menteur* et aux vieillards héroïques de M. Victor Hugo. Le bandit Agostin semble emprunté au répertoire de Prosper Mérimée; la petite Chiquita, qui enseigne à jouer du poignard, à donner le coup de bas en haut, et non pas de haut en bas, se retrouverait, avec des variantes, dans une des pages les plus saisissantes de *Colomba*. Ceci est peu de chose; mais encore une fois il s'agit d'un des plus hardis capitaines Fracasse de la littérature; et quand on le voit, au lieu de casser les verres, boire dans le verre des autres, la remarque n'est pas inutile.

Voilà nos objections et nos chicanes; à présent, soyons juste : ce livre, avec tous ses défauts, est une très-remarquable œuvre d'art, d'un art cent fois supérieur à celui qui nous donne ces romans carthaginois ou français, insupportables mélanges, tantôt de bizarrerie et d'ennui, tantôt de prétention et de vulgarité. Avec Théophile Gautier, on n'a pas affaire non plus à un de ces romanciers ergoteurs, dont les récits sont des thèses, dont les personnages représentent, non pas telle ou telle variété de la passion humaine, mais un réquisitoire contre la confes-

sion ou le célibat des prêtres. Et puis, même gâté par ces profusions pittoresques, par cette préoccupation constante de retour aux vieux modèles, ce style est d'un maître. Si, au lieu d'être obligé, par état, de lire tout d'un trait ces deux volumes, on avait assez de loisir pour faire des pauses, en déguster un chapitre, interrompre sa lecture et ne la reprendre qu'au bout de quelques heures, l'impression serait toute différente ; l'éblouissement et la fatigue disparaîtraient ; on éprouverait ce genre de jouissances que donne une magnifique collection de curiosités recueillies par un amateur de premier ordre. En outre, plusieurs parties du *Capitaine Fracasse*, la mort du Matamore dans un champ couvert de neige, le serviteur, le cheval, le chat et le chien restés fidèles à la misère du baron de Sigognac, le charmant caractère d'Isabelle, l'honnêteté et le dévouement des pauvres comédiens, tous ces détails et quelques autres portent des traces de cette délicatesse, de cette *sensibilité*, que l'on a souvent refusée à ce talent trop amoureux de la forme extérieure pour s'inquiéter des mouvements du cœur et de l'âme. En somme, puisque nous avons à juger l'œuvre du plus *imagier* des écrivains modernes, on me permettra de finir par deux images. S'il est vrai qu'il existe dans les littératures des livres inutiles à côté de ceux qui ont un emploi et un sens, comme il y a, dans les riches appartements, d'élégantes superfluités mêlées aux meubles usuels, le *Capitaine Fracasse* doit être classé au premier rang de ces inutilités splendides. S'il est vrai, comme l'assurent les pessimistes, que la littérature française ressemble aujour-

d'hui à un chêne trois ou quatre fois séculaire dont la décrépitude se cache sous des touffes luxuriantes de gui, de clématite et de lierre, le *Capitaine Fracasse* est la plus touffue et la plus belle de ces plantes parasites.

II

M. MICHELET[1]

Décembre 1863.

Il suffit d'être au courant de la quatrième ou cinquième manière de M. Michelet, pour comprendre avec quelle enthousiaste furie il s'est jeté sur la Régence. Ces huit années d'orgie politique, financière, galante et mondaine, revenaient de droit à l'érotique vieillard à qui nous devons l'*Amour* et la *Sorcière*. Mais une fois en possession de sa proie, M. Michelet, j'imagine, à éprouvé un singulier embarras. Certes, il y avait là une ample moisson de scandales, bien des textes d'invective contre les vices des grands, les licences princières, nobiliaires et épiscopales, bien des occasions de satisfaire ces deux penchants qui, chez l'auteur de la *Régence*, prennent avec l'âge tous les caractères de deux monomanies ; le goût de l'obscénité et la haine du christianisme. Pourtant à cet ensemble de sa-

[1] *La Régence.*

tisfactions enragées, bien dignes d'un sexagénaire, d'un historien et d'un professeur, se mêlait cette fois une contradiction gênante, une légère contrariété. Ces vices, ces scandales, ces licences, ces désordres incroyables, il n'y avait plus moyen d'en accuser l'Église, la monarchie, l'autorité séculaire, les religions du passé : ils se produisaient au nom d'une rupture éclatante avec toute tradition, toute autorité, tout dogme, toute loi religieuse, sociale et morale; les consciences, les âmes, les cerveaux, les appétits s'émancipaient en même temps; la foi et la pudeur s'enfuyaient de compagnie ; ce régime où M. Michelet nous montre complaisamment la prostitution, le vol et l'inceste sur les marches du trône, était un régime d'athées. Il ne s'agissait plus de nous dire : Voyez que d'impiétés et de vices se cachent à l'ombre de ces institutions dont les défenseurs n'ont à la bouche que des maximes de piété et de vertu! Il fallait bien reconnaître et signaler dans cette phase nouvelle, dans cette société libre de préjugés, le plus touchant accord entre les maximes et les pratiques, entre les leçons et les exemples, entre les déchaînements de *la bête* et les délivrances de l'esprit.

Comment M. Michelet s'est-il tiré de cet embarras ? Par des moyens assez bizarres ; d'abord en affirmant (page 63) que, « au total, les mœurs valent mieux sous cette Régence que sous les deux Régences du dix-septième siècle. » — Quoique rien ne puisse plus étonner sous cette plume hystérique, j'avoue que j'ai relu deux fois ce passage, et que ce n'est qu'au bout d'un certain temps que

j'ai pu me résigner à en croire mes yeux et le texte. Encore s'il s'était borné à cette assertion renversante! Mais il l'appuie de détails tellement orduriers qu'il est encore plus impossible de le citer que de le croire, et qu'on se demande si M. Michelet fait de l'histoire avec de vrais documents historiques ou avec l'immonde résidu des pamphlets de fripons éconduits et de laquais congédiés. Oui, il s'est trouvé, en 1863, en plein progrès, en pleine lumière, à deux pas de M. Cousin, un historien, un illustre, un vétéran de l'Université, une des idoles de cette littérature qui commence aux *Misérables* et finit à la *Vie de Jésus*, pour affirmer de sang-froid que la Régence, la Régence du Régent et de la duchesse de Berry, de Dubois et de madame de Prie, a été, malgré ses peccadilles, plus vertueuse et plus morale que celle de Marie de Médicis et celle d'Anne d'Autriche!!! On ne discute pas de pareilles choses, on les cite; c'est un moyen de discussion comme un autre; et celui-là serait excellent vis-à-vis de M. Michelet, s'il n'avait presque toujours, pour se préserver des citations, un procédé qu'il va lui-même m'aider à indiquer en deux lignes empruntées à la page 313 de son livre : « Même le banc devant la porte, sans abri, on l'interdisait (honteuse barbarie !) en l'enduisant d'ordure! »

Indiquons sommairement le plan, l'idée primitive de ce volume, si toutefois il est possible de découvrir une idée et un plan dans une œuvre dont l'auteur semble avoir, une hotte sur le dos, un crochet et une lanterne à la main, fouillé dans les balayures des libelles et des Mémoires. Plaider en faveur de la Régence et de ses héros,

— d'Orléans, Dubois, Law, etc., — les circonstances atténuantes ; demander grâce pour des fautes et des folies rachetées d'avance par une foule de vues et d'intentions libérales, par un amour sincère de la paix et de la justice, par des projets auxquels il n'a manqué, pour faire, longtemps avant 93, le bonheur du genre humain, qu'un cadre mieux préparé à les recevoir : démontrer *à priori* que si ces beaux projets ont avorté, si ces pensées de réforme et de progrès n'ont abouti qu'à la ruine, à la banqueroute, à des calamités de toutes sortes, à une dissolution universelle, la faute en est aux institutions monarchiques, à l'absolutisme politique et religieux dont les formes subsistaient encore, pendant que l'esprit nouveau les démolissait de toutes parts; puis une fois en règle avec ces deux points d'histoire générale, revenir à ses moutons (je nommerais volontiers un autre quadrupède), et entasser, d'après Soulavie, Buvat et autres anecdotiers plus qu'équivoques, tous les détails fangeux, libidineux, malpropres, nauséabonds, apocryphes, aphrodisiaques, pornographiques, que comportait un pareil livre, signé d'un pareil nom.

Je sais bien ce que vous allez me dire, ce que me diront ou plutôt ce que m'ont déjà dit les critiques délicats, pudibonds et timorés, de l'école Sainte-Beuve. Nous en sommes aux gros mots, et c'est merveille de voir les esprits chastes, les défenseurs de l'autel et du trône, les gens qui devraient être avant tout bien élevés, prendre feu au premier choc, prodiguer les épithètes violentes, promener leur imagination et leur plume sur les *immondices*, les

souillures, etc. (*Nouveaux Lundis.*) Hélas ! c'est possible, et je ne puis que m'humilier devant ces docteurs de savoir-vivre, de politesse et de chasteté : mais enfin, si le premier droit, comme le premier devoir de la critique, est la justice, si *justice* est synonyme d'*équité*, et si *équité* dérive d'*égalité*, je voudrais bien savoir ce que deviendrait cette égalité précieuse dans un débat où, d'une part, l'auteur peut prodiguer aux plus grands noms de la France, à la Royauté, au Pape, à l'Église, à la noblesse française, à toutes les reliques du passé, d'ignobles et sales injures, pendant que, de l'autre, la critique serait tenue de mettre des gants blancs, d'user d'une sourdine et de murmurer, avec toutes sortes de circonlocutions courtoises, quelques objections timides. Il n'y a plus de Condé, et l'on sait pourquoi : mais s'il existait encore un descendant de cette race héroïque, si le malheur des temps lui avait mis la plume à la main, dites-moi, lui reprocheriez-vous quelques âpretés, quelques crudités de langage vis-à-vis d'un homme qui traite constamment les Condés de voleurs, d'assassins et de bandits? Or, ce qui serait vrai pour ces proches voisins du trône, peut s'appliquer au plus humble, au plus obscur champion des causes vaincues, attaqué, froissé, meurtri, outragé, exaspéré dans toutes ses affections, toutes ses croyances et tous ses respects.

Je choisis au hasard quatre ou cinq des *ut de poitrine* de M. Michelet : remarquez, encore un coup, que je suis obligé de m'interdire, et pour cause, tout un genre de détails et d'images qui ne serait pas le moins concluant. — Voici comment il parle de l'Église catholique et de la

cour de Rome : « Marinaccia avait influence près du vieillard ventru sur qui tomba le Saint-Esprit (Innocent XIII). » — « Il est certain que cette ordonnance romaine, par les canaux, fentes et fissures que fit partout sous terre une main astucieuse, filtra, souilla, infecta toute la politique du temps. » — « Rome, faible, caduque, idiote, serrée, étouffée *de* l'Autriche, n'osait encourager l'Espagne. » — « Le Pape refusant au Régent l'institution de ses évêques, il allait s'en passer : c'eût été déjà quelque chose, et beaucoup, de n'avoir plus affaire au vieux prêtre étranger, etc., etc. » — « Leur confesseur (ceci est pour Philippe V et la reine d'Espagne), leur confesseur, excellent jésuite, le bon P. d'Aubenton, était un vieillard grassouillet, qui semblait avoir engraissé de toutes ces petites ordures qu'en sa longue carrière il avait enterrées *d'*indulgence et *d'*oubli. » — Sans songer à amnistier Louis XV, on est généralement d'accord qu'il avait une figure charmante, — le plus joli homme de son royaume, au dire de ses contemporains. M. Michelet n'est pas de cet avis : « Certaine fleur de teint qui le rendait joli malgré l'œil terne et froid, la *lippe* maternelle. » — Il est vrai que la propriétaire de cette *lippe* maternelle, cette poétique duchesse de Bourgogne pour laquelle Saint-Simon lui-même rencontre des traits d'une grâce fénelonienne, a sa part dans les épices de ce style : « Louis XV ne tient guère non plus de la gentille Savoyarde, si amusante avec *ses petites farces*, tous ses patois *grotesquement* mêlés. » — A chaque nouvel ouvrage de M. Michelet, on sent que son dévergondage d'imagination a fait descendre d'un cran cette intelligence

autrefois studieuse et belle, ce talent jadis plein de vie. A tous moments, dans ce livre de la *Régence*, on se heurte à des expressions, à des tours de phrase où s'accusent de plus en plus cette dégradation intellectuelle. Versailles est « un gouffre de cuisine, de *valetaille*, de *canaille* dorée. » C'est, presque à chaque page, la *prêtraille*, la *moinaille*; les petits-fils de Villeroy sont une scandaleuse *racaille* de jeunes *polissons*. Les grands seigneurs, les nobles, sont des mendiants, stupidement ruinés, refaits par la prostitution, le vol et le brigandage ; ainsi de suite : il faudrait transcrire la moitié du volume, et l'infection serait telle que critiques et lecteurs seraient asphyxiés.

Le goût de la malpropreté, la haine du catholicisme, ces deux inspirations dominantes de M. Michelet, amènent sous sa plume des détails dont on pourrait rire si le rire était possible entre deux nausées. Ayant à expliquer les causes de la peste de Marseille, M. Michelet écrit gravement ces lignes : « Sans souci d'odorat, dans sa chambrette obscure, la jolie femme, au teint jaune et malsain, nourrie de crudités, d'oignon ou de poisson gâté, dédaignait toute précaution, se moquait de la propreté. » — M. Michelet paraît s'en moquer bien davantage. Ailleurs, racontant l'arrivée de la fille du régent à Madrid, la froideur de l'accueil, l'embarras et le silence de la petite princesse, il ajoute : « Rien ! elle est muette : et bien pis ! Elle n'est pas muette tout à fait : elle venait de déjeuner, sans doute ; un petit bruit involontaire s'échappe de sa belle bouche. » Et à la suite de ces lignes, je remarque celles-ci, qui ressemblent presque à une confidence per-

sonnelle : « L'Italienne (la reine) croyait en dégoûter le prince. A tort. Ces petites misères de nature ne font guère à l'amour. » Noble muse de l'histoire, Muse de Thucydide et de Tacite ! Voilà où l'on vous mène !

J'ai cité ces deux détails parce qu'au moins le cynisme ne s'y complique pas de luxure. Quant à la *prêtrophobie* de M. Michelet, il l'applique à tout. A propos de cette peste de Marseille dont le souvenir devrait désarmer sa haine, il traite Belzunce d'héroïque imbécile, parce que l'intrépide évêque fit intervenir au milieu de ces scènes épouvantables la religion qui seule pouvait consoler les douleurs et ranimer les courages ; il est sévère jusqu'à l'injustice pour l'abbé Prévost et *Manon Lescaut* ; pourquoi ? Vous ne le devineriez jamais ; parce que, selon lui, *Manon* n'exprime pas l'*âme* de la Régence (l'âme d'une époque qui se vantait de n'en avoir point!!), parce que *Manon* regarde moins l'aurore que le couchant (?), parce qu'elle appartient moins à la Régence qu'à la fin de Louis XIV ; parce qu'il y a, chez Prévost, du prêtre, du moine et du jacobite ; parce que son livre — ceci est textuel — est un livre amoureux, libertin, *catholique.* » Or, M. Michelet est impitoyable envers le catholicisme et le siècle de Louis XIV. « Imitateur adroit, mais sempiternel ressasseur de toute question épuisée, il a brisé le fil de la grande invention. Il use *nos* forces à répéter, reprendre et imiter. Même ses génies sont des obstacles ; la plupart, attrayants, avec *si peu d'idées,* sont un fléau pour les temps à venir. » Encore une fois, il faut lire de pareilles choses pour croire qu'il y ait eu un homme capable

de les écrire : quelle réfutation, quel sarcasme, quel effort de talent et de logique, d'érudition et de mémoire, seraient plus accablants que de semblables citations?

On voit maintenant dans quel esprit est conçu et dans quelle langue est écrit cet ouvrage où il semble qu'un historien véritable aurait dû redoubler de dignité et de décence, à mesure qu'il s'aventurait à travers cette vase et ce fumier. Glorifier l'*âme* de la Régence, attribuer le mauvais succès de ses tentatives aux institutions qui l'entravèrent à force d'abus, d'absolutisme, d'arbitraire et de routine, et finalement se consoler de ses mécomptes en se roulant avec les héros que l'on dépeint dans le bourbier que l'on décrit, c'est prendre le contre-pied d'un sujet qui, traité par le Michelet d'autrefois, sans même y apporter une préoccupation excessive de religion ou de morale, aurait pu être magnifique. Il fallait laisser dans l'ombre tous ces honteux détails, tenir pour avérés ceux que l'on ne peut démentir, rejeter comme non avenus ceux — et le nombre en est grand — que M. Michelet affirme sans aucun document sérieux qui l'y autorise ; — puis, au moyen d'un de ces coups d'aile permis à l'histoire comme à la poésie, s'élever, planer, se gorger d'air pur, et, du haut des sommets inaccessibles aux miasmes, faire voir deux grandes vérités qui me frappent et me consolent au milieu de ces humiliants spectacles : la première, c'est que si la Régence, avec des idées libérales, des caractères humains, des velléités de réformes, des sentiments de tolérance, un certain instinct des améliorations sociales et politiques qu'allait réclamer le nouveau siècle, n'a pu, en

définitive, rien créer, rien fonder, rien réformer, rien guérir ni même rien pallier, c'est par le vice de sa nature; c'est parce que, dans la société comme chez l'individu, le dérèglement des idées et des mœurs ne peut produire que le désordre et la ruine ; parce que, pour faire le bien, il faut y croire; que rien de vivace et de fécond ne peut sortir de l'athéisme ; parce que celui qui nie Dieu ne peut pas se dévouer aux hommes ; parce que la licence est corrosive, la dépravation dissolvante, parce que la négation détruit et n'édifie pas.

La seconde vérité, c'est que toutes nos querelles autour de la Régence, du dix-huitième siècle et des philosophes, s'apaiseraient d'elles-mêmes, si l'on voulait reconnaître la main de Dieu amenant ceux qui le blasphèment et qui croient le haïr, à accomplir à leur insu son œuvre, à démolir un édifice d'où l'esprit divin s'était envolé, à saper un régime où s'altérait de plus en plus l'idée chrétienne, à revendiquer les notions de justice, d'humanité, de douceur, de charité, d'égalité qui se trouvaient tout au long dans l'Évangile avant de se reproduire dans leurs ouvrages sous des formes qui les déshonorent en assurant leur succès. Au bout d'un siècle, les petits vers sont oubliés, les poëmes libertins sont flétris, tout le gros bagage philosophique est tombé en poussière; et ce qui reste, c'est une société fondée sur des bases plus justes, plus morales, plus humaines, et, par conséquent, plus chrétiennes : ce qui survit, c'est la doctrine prêchée par l'*infâme*, que ces spirituels aveugles rappelaient à des générations oublieuses et folles, en croyant l'*écraser*.

M. Michelet est bien loin de ces points de vue, et je crois qu'il se souciait fort peu d'élever et d'assainir son sujet : il aime mieux écouter aux portes, regarder à travers les serrures, coller son oreille à la cloison des alcôves, feuilleter les pamphlets les plus décriés, et en rapporter des découvertes qui toutes, ou presque toutes, doivent suggérer cette question : — Comment le savez-vous? Étiez-vous en tiers avec Philippe V et la reine d'Espagne? En tiers avec le Régent et la duchesse de Berry? Vous affirmez avec aplomb que l'Homme au masque de fer était un fils adultérin d'Anne d'Autriche : qui vous l'a dit? Est-ce Louis XIV, le Régent, Louis XV ou Louis XVI, les quatre hommes — c'est vous qui le déclarez — qui seuls ont su le mot de cette énigme légendaire? On ne se hasarderait guère en affirmant que les bévues, les étourderies, les légèretés de toutes sortes fourmillent à chaque page de ce volume. Dès les premières lignes, après l'*éreintement* du siècle de Louis XIV, nous voyons « que le cartésianisme nous a tenus longtemps étiques et pulmonaires; qu'à la longue nous serions devenus ou *déjetés* comme Mallebranche ou *poitrinaires* comme madame de Grignan. » Il est évident que M. Michelet s'est rappelé confusément le mot célèbre de madame de Sévigné à sa fille : « J'ai mal à votre poitrine », et qu'il ne lui en a pas fallu davantage pour qualifier madame de Grignan de poitrinaire. Tout le reste est à l'avenant. M. Michelet ayant l'habitude polie d'appeler les plus grandes dames de ce temps *la* Mouchy, *la* Retz, *la* Montmorency, il arrive à écrire couramment : *la* Parabère, *la* Prie, *la* Fare, et l'on a le droit de croire

qu'il prend, non pas le Pirée pour un homme, mais le marquis de la Fare pour une femme. Plus loin, dans son acharnement satirique ou satyriasique contre le ménage du roi d'Espagne, il raconte que, Philippe se croyant en état de péché mortel, et un prêtre qui lui disait la messe ayant voulu lui faire baiser la *paix* (la patène), le roi se jeta sur lui et voulut le tuer. Eh bien! je parierais que M. Michelet a cru que, pour baiser la *patène*, il fallait être en état de grâce comme pour communier; autrement, son anecdote, qui est, comme tout le reste, apocryphe, serait inexplicable.

Et que serait-ce si, d'après les procédés de l'ancienne critique, je m'amusais à signaler les incorrections grammaticales? Il n'est pas rare d'entendre dire, même par des gens sensés qui gémissent des excentricités de M. Michelet : « Il ne sait pas toujours ce qu'il dit, et il dit souvent ce qu'il ne sait pas : mais quel style ! quel charme ! quelle magie ! » — J'avoue, en toute humilité, que les beautés de ce style m'échappent absolument. Cette petite phrase abrupte, hachée, rugueuse, irrégulière, fatigue comme un chemin de traverse, parsemé de cailloux aigus qui blessent le pied et font trébucher. Et puis que de fautes contre la syntaxe! quel assemblage de solécismes et de banalités! — « Par sa mère bavaroise, Philippe *venait* d'un mélange de Bavière-Autriche. » — « La seule *chose* qu'il aimât au monde, sa fille. » — « Il recula, *comme il arrive* à ces buissons fleuris *d'où pourtant* se révèle le serpent par sa fade odeur, etc., etc. » — Aussi bien, à quoi bon citer? Il faudrait douter de tout, jeter au vent ou

plutôt à la borne toutes les lois du beau et du style, s'il était possible de promener complaisamment sa pensée dans les tripots hantés par tous les tricheurs de l'histoire, de se faire l'écho des pamphlétaires et des libellistes de bas-lieu, et de conserver la grâce, la délicatesse, l'élégance, la fermeté de sa plume. Non, j'aime mieux invoquer en faveur de M. Michelet une autre apologie ou une autre excuse. Dans maint passage de son livre, il nous dit que la plus grande partie de l'Europe était, à cette époque, gouvernée par des fous : — Hélas! il y a plusieurs sortes de folies et plusieurs genres de gouvernement. Le *quidquid delirant reges...* du poëte latin ne s'applique pas seulement aux royautés proprement dites, mais aussi à celles de l'intelligence et du talent. Dans ce domaine idéal, les *Achivi*, c'est-à-dire nous tous, simples mortels, pauvre peuple, nous souffrons, nous sommes battus, condamnés à toute espèce de mécomptes et de misères en expiation des folies de ces rois qui déraisonnent en prose et en vers.

Puis, à la fin de notre siècle, après que toutes ces chimères auront été parcourues, tous ces mensonges acceptés, toutes ces erreurs accréditées, tous ces sophismes acclamés, toutes ces ivresses savourées et punies, la véridique histoire — pas celle de M. Michelet, — pourra dire, à son tour, qu'à tel ou tel moment, une partie du monde a été gouvernée par des fous.

Je n'insiste pas davantage : à bons entendeurs salut! Peut-être ne trouvera-t-on pas suffisamment respectueuse et polie l'excuse que j'allègue au profit de M. Michelet;

j'en ai besoin pourtant, ne fût-ce que pour me dispenser de dire que son livre semble écrit entre un volume du marquis de Sade et un tonneau de la Compagnie Richer.

III

LE MAUDIT[1]

Décembre 1863.

J'ai entendu de bons juges exprimer le regret qu'un prince de l'Église eût dénoncé ce livre du haut de la tribune du Sénat, et lui eût fait ainsi une magnifique *réclame*. D'autre part, des voltairiens spirituels, après avoir lu *le Maudit*, nous ont donné un édifiant spectacle saisis tout à coup d'un accès de franchise, comprenant qu'il y a rarement bénéfice à assumer la solidarité d'un ouvrage idiot, ils ont copié, aux dépens de l'anonyme et apocryphe abbé, la recette appliquée par le cardinal Dubois au *déguisement* du Régent, et il semble que leurs rigueurs imprévues ne nous laissent plus rien à dire.

Il faudrait cependant s'entendre. A ceux de nos amis qui se sont affligés du surcroît de publicité assuré au *Maudit* par les paroles indignées de l'éminent archevêque,

[1] Par l'abbé ***.

on peut, selon moi, répliquer : Nous serions de votre avis, si ce mauvais livre avait paru timidement, humblement, silencieusement, sans annonces, sans recommandations d'aucune sorte, ainsi qu'il convient à une œuvre subalterne, grossière, composée avec les balayures du roman-feuilleton de 1844, faite pour frapper de honte et de ridicule les opinions qu'elle tente de propager et le parti qu'elle veut servir. Je concevrais alors que l'on se dit entre honnêtes gens : Paix ! taisons-nous ! Gardons-nous bien d'honorer d'une colère ce qui ne mérite qu'une nausée, d'éveiller le chaland qui dort, de donner des lecteurs à ce livre illisible, de changer en fruit défendu cet indigeste morceau, d'appeler l'attention sur ces trois lourds volumes qui, par leur grosseur, leur format et leur prix sont d'avance mis à l'*index* des cabinets de lecture : cet ouvrage n'est pas mieux *lancé* que s'il était bon ; on ne fait pas plus de frais en son honneur que s'il défendait avec talent une bonne cause. Laissons-le dans l'ombre et le néant auxquels il a droit, et qu'il soit dit qu'au moins une fois le mal n'aura pas fait plus de bruit que le bien !

Voilà, je le répète, quel serait et quel devrait être, en pareil cas, le langage ou plutôt le silence des archevêques, et même, — *si parva licet componere magnis*, — des écrivains tels que nous. Mais ici c'est tout le contraire : à peine était-il question du *Maudit*, et avant que nous ayons eu, amis ou ennemis, le temps de nous reconnaître, toutes les fanfares de la publicité à grand orchestre ont retenti assez bruyamment pour emporter le succès d'as-

saut et forcer l'attention des plus indifférents. Les murs se sont couverts d'immenses affiches annonçant à l'univers qu'un nouveau chef-d'œuvre venait d'éclore, et que le mystérieux abbé qui s'en disait l'auteur pouvait bien aussi être le héros et le martyr de ces tragiques aventures. ses *trois étoiles* que l'on nous faisait voir en plein midi ont devenues aussitôt le sujet de mille commentaires; des noms propres ont été murmurés à l'oreille ou criés sur les toits, les journaux spécialement affectés à la surveillance des scélératesses cléricales ont habilement risqué des demi-confidences. Dans nos villes de province, les mêmes affiches, les mêmes annonces se sont multipliées à l'infini, et il n'est pas de chef-lieu de département où la curiosité des oisifs n'ait été surexcitée par ces majuscules, par cette énigme en trois volumes, destinée, disait-on, à en finir avec les vieux abus de l'Église. A Paris ou ailleurs, impossible de passer devant les librairies à la mode sans voir flamboyer au plus bel endroit, derrière la vitrine, ce titre fascinateur imprimé sur couverture grise ou rouge, suivant les éditions qui se succèdent. Une fois que les choses en sont là, je vous défie d'empêcher ce succès ou, si l'on veut, ce tapage du premier jour, dont on peut calculer l'intensité d'après le nombre des badauds. Le tour est joué, le gros des lecteurs est pris, le mal est fait, si l'on entend par mal — ce que je vais discuter tout à l'heure, — l'extrême publicité donnée à un livre méchant, qui est en même temps un méchant livre.

Dès lors, où est l'inconvénient d'une *réclame* de plus?

Qu'importe la question de savoir si, par une protestation lancée de haut, on aura ajouté au total de la recette quelques milliers d'écus, au débit quelques centaines d'exemplaires? Nous n'en sommes pas à apprendre que les industries véreuses sont souvent les plus lucratives, et il ne nous déplaît pas de savoir que l'affaire a rapporté gros.

Or, du moment qu'il n'y a plus d'inconvénient à dénoncer un scandale, il peut y avoir un avantage à le flétrir. Me permettrez-vous, en un sujet scabreux, une comparaison quelque peu hasardeuse ? Notre situation vis-à-vis de semblables ouvrages est analogue à celle d'un mari prudent et débonnaire, qui a le malheur d'être forcé de se défier de sa femme. Tant que le doute est possible, tant qu'il n'y a pas d'éclat, tant que le public ne dit rien ou presque rien, le mieux est de se taire ; mais dès que la rumeur grossit, que la notoriété dépasse une certaine limite et que le malheur s'affiche, l'honneur exige que l'on parle que l'on agisse. Cette fois, d'ailleurs, à la question d'honneur s'ajoute une question d'habileté : ceci m'amène au second point, et me fait passer des archevêques aux voltairiens.

Ah ! oui, je comprends que ces messieurs se soient décidés, après inventaire, à répudier toute relation prochaine ou lointaine, tout lien de parenté intellectuelle et morale avec ce *Maudit*, qui doit, en effet, être maudit par tous les hommes d'esprit, de bon sens et de goût, avant de l'être par le célèbre Concile de Limoux, dont nous ne connaissions que la blanquette. Je comprends

qu'après avoir reçu une pareille tuile sur la tête, leur second mouvement soit d'en secouer les fragments et d'épousseter leur chapeau. Le second, soit; mais le premier? N'est-ce pas, mes bons messieurs, vous raviser un peu tard? Vous vous apercevez que votre nouveau convive a des façons ignobles, qu'il a décroché à l'étalage de *la Belle Jardinière* un mauvais habit noir pour remplacer sa soutane ; qu'il parle charabias, que son linge est suspect, ses mains malpropres, sa mine patibulaire ; que, par une vieille habitude de séminariste ou de curé de village, il attache sa serviette sous son menton, qu'il mange avec ses doigts, et, chose désolante, qu'il met ses pieds dans le plat. Aussitôt vous voilà criant en chœur : « Nous ne l'avions pas invité ! » — Trop tard, mes chers amis, trop tard! La preuve qu'il était invité, c'est que son invitation se lit encore, écrite en grosses lettres, sur toutes les murailles accordées par l'édilité parisienne à divers genres d'immondices ; c'est que vous lui avez réservé une de vos meilleures places, une place d'honneur, tout près du maître de la maison, à une portée de couteau des *Misérables :* c'est que son étiquette et celle de son livre ont été soigneusement placées près de son assiette ; c'est que vous vous étiez mis pour ses beaux yeux — les beaux yeux de votre cassette! — en dépense de luminaire, de musique, de vaisselle plate et de laquais en livrée. Allons, convenez-en de bonne grâce, c'est une surprise désagréable, une bévue, un pas de clerc anticlérical ; ce n'est pas le premier, ce ne sera pas le dernier, et la garde qui veille à la porte du Palais-Royal

n'en défend pas les libres penseurs de *l'Opinion nationale.*

Admettez-vous maintenant que nous puissions trouver moins d'inconvénients que d'avantages, moins de danger que de plaisir à parler un peu du *Maudit*? Pour ma part, je ne me consolerais pas de l'incroyable ennui que m'a causé cette fastidieuse lecture, s'il ne m'était permis, en guise d'indemnité ou de revanche, de vous communiquer là-dessus mes impressions et mes calculs. Rivarol disait des Hambourgeois : « Je parle, et ils se mettent vingt pour me comprendre. » Combien se sont-ils mis, non pas pour avoir de l'esprit comme quatre, mais pour mener jusqu'au bout ces treize cent cinquante pages? Comptons sur nos doigts : un pour les tableaux d'intérieurs d'évêchés, de secrétariats et de séminaires; un autre pour les Pyrénées, un troisième pour l'Italie et pour Rome, un quatrième pour les scènes d'amour, un cinquième pour les digressions, tartines, mémoires, soliloques et sermons du sieur Julio de la Clavière, rival inédit de Lamennais et de Lacordaire, ainsi que l'on peut en juger par les échantillons de sa prose; total cinq; complétons la demi-douzaine, pour faire bonne mesure. Or, il était facile de prévoir que l'affaire serait bonne : l'enfant se présentait bien : des indiscrétions de sacristie, le cri du cœur d'un prêtre interdit ou défroqué, un beau mélodrame greffé sur un bon plaidoyer contre le pouvoir temporel, le célibat ecclésiastique, le Saint-Siége, la tyrannie des évêques, les jésuites, les captations d'héritage par les communautés religieuses, les miracles, les vocations

forcées, les enlèvements d'orphelines par de grandes dames fanatisées, tout cela flairait comme baume ou comme billet de banque : on devait donc supposer que la fleur des abbés déclassés, la crême des littérateurs à tout faire se seraient mis bravement à la besogne. Quelles fleurs, grand Dieu ! Tous les chardons accompagnés de leurs consommateurs naturels, toutes les orties auxquelles furent jetés des frocs de rebut par des interdits de cinquième classe : quelle crême ! un mélange de petit-lait aigre, d'eau bénite empoisonnée et d'encre de petite vertu,— voilà où ont abouti les efforts combinés de cette vaste société d'assurance pour l'extinction du monachisme, l'humiliation des Pharisiens et la régénération du sacerdoce ; voilà le merveilleux produit de la quadruple alliance entre les plagiaires du *Juif-Errant*, les aumôniers de Garibaldi, les évangélistes de l'école Reniante et les restaurateurs à trente-deux sous de l'Église primitive.

Est-ce assez clair, et vous expliquez-vous à présent les dénégations tardives d'écrivains, plus ou moins engagés dans la cause que défend l'abbé astérisque ? Il est dur, bien dur d'avoir sur les bras un tel auxiliaire et d'être obligé de s'avouer que l'on peut *éreinter* le temporel sans se rattraper sur le spirituel. Franchement, si j'étais un libre penseur, si j'avais passé ma vie à persifler les mandements des évêques, à prendre parti pour l'esprit contre la lettre, à me moquer des rédacteurs de la *Gazette*, de l'*Union* et du *Monde* (l'ingénieux abbé prononce *Mappemonde*), et si je me trouvais, un beau matin, en face du *Maudit* et de ses affiches, je serais vexé, très-vexé ; je re-

gretterais que ma position ne me permît pas de rendre visite aux cardinaux afin de les supplier de ne pas souffler mot de ce malheureux livre qui ne peut compromettre que ses amis et réjouir que ses ennemis.

Il est bien entendu, n'est-ce pas ? que vous me dispensez d'analyser, même en raccourci, le roman du *Maudit* et de discuter les opinions de l'auteur ou des auteurs ? L'analyser, ce serait promener votre imagination sur des aventures pour lesquelles vous auriez, comme Piron, à ôter votre chapeau, s'il n'était malséant de saluer les mauvaises connaissances. Ici c'est du Stendhal tombé en enfance; là de l'Eugène Sue de chicorée; plus loin, du Michelet délayé dans des phrases à la Prudhomme; ailleurs, du Victor Séjour de la *Tireuse de Cartes*, avec moins d'atouts que de solécismes ; ailleurs encore, du René ou du Jocelyn, descendu des hauteurs de la poésie et de l'idéal sur l'oreiller d'un faux-frère et d'un faux séminariste. L'Ambigu aurait à réclamer des droits d'auteur sur telle scène, les *Jésuites dévoilés* sur telle page, les *Mystères de l'Inquisition* sur tel chapitre. L'ex-abbé trouve moyen de nous faire voyager dans les plus beaux pays du monde, l'Italie, les Pyrénées, la Savoie, sans qu'une seule gorgée d'air pur pénètre dans ce livre qui sent le renfermé et laisse à désirer le plumeau des sacristains ; sans qu'une seule fois cette nature qu'il invoque pour échapper à Dieu lui inspire un sentiment vrai, un trait heureux, un semblant d'originalité descriptive : il a réussi à entasser tout le bric-à-brac du genre, rapts, assassinats, revolvers, séquestrations, torrents, tempêtes, précipices, séductions, cachots, souter-

rains, tortures, bandits, geôliers, sbires, saint-office, conciliabules nocturnes, prêtres déguisés en marchands forains ou en protes d'imprimerie, arrestations, chevaux emportés, maladies de poitrine, disparitions et apparitions, sans parvenir à faire un seul moment du neuf avec du vieux, sans nous procurer une seule de ces émotions violentes, absurdes, frelatées, ahurissantes, mais réelles, qui rachètent, au théâtre, des heures de malaise et d'invraisemblance. Que dis-je? Voici qui est plus fort : Cette autobiographie, cette révélation à frais communs où l'écrivain tient la plume sous la dictée du héros, où le patient raconte ce qu'il a souffert à un autre patient, son lecteur, — se poursuit tout le long de ces quatorze cents mortelles pages, sans qu'un seul battement du cœur, un frémissement de la fibre, une goutte de sang restée au bout de la plume vienne nous avertir qu'une souffrance — méritée ou non, peu importe, — a réellement passé par là, qu'une âme, souillée peut-être mais sincère, s'est épanchée dans cette confidence et racontée dans cette histoire. Non ; tout, dans le *Maudit*, fait l'effet d'une œuvre composite, collective, fabriquée d'après une recette dont les ingrédients et les formules s'étalent depuis longtemps sur le marché. C'est, si l'on veut, une machine de guerre, dont chaque pièce a été travaillée en chambre par des ouvriers spéciaux, et qui devait achever les blessés de la *Vie de Jésus* et de *Mademoiselle La Quintinie;* mais cette fois la machine a raté, faute de poudre ; les fabricants avaient oublié de l'inventer !

Quant à discuter les opinions politiques et religieuses

du *Maudit*, je ne ferai pas à mes lecteurs cette injure et aux auteurs cet honneur. Il me suffirait de constater que, par la façon dont ils présentent les événements et les caractères, ils arrivent constamment à prouver le contraire de ce qu'ils voulaient démontrer et à rendre insupportables les personnages auxquels ils prétendent nous intéresser. En outre, on ne saurait lire trente pages de leur récit sans être frappé d'une contradiction singulière, qui réduit à néant toute leur histoire. Ils ont eu soin d'en préciser la date très-récente. Ils parlent de la campagne d'Italie et de Castelfidardo; ils font mourir leur cher Julio à la fin de 1862 ; ils adressent force compliments au régime actuel, à la société civile, à la magistrature, aux hommes du monde, à toutes les puissances terrestres dont ils forment une masse compacte pour l'opposer à la coterie dévote. Eh bien! pour que leur fable eût une ombre de vraisemblance, pour qu'il fût permis aux esprits grossiers ou prévenus de croire que *c'est arrivé*, il faudrait, de toute nécessité, que la chose eût lieu en plein moyen âge, en plein régime théocratique, hiératique, sacerdotal, féodal, absolu. Toutes les *conquêtes* et toutes les libertés modernes y vivent dans le plus touchant accord avec tous les actes d'oppression, d'arbitraire et de violence que les lecteurs de Dupuis et de Dulaure attribuent aux Papes, aux prélats et aux moines du douzième siècle. Les personnages ont trois ans, les événements en ont sept cents. Ceux-ci auraient besoin, pour exister, d'une atmosphère où n'eût pas pénétré un filet de lumière, et ceux-là sont inondés de ces belles clartés dont

notre époque est justement fière, et que le *Maudit* rendra plus vives et plus pures.

Encore un détail que l'on ne doit pas omettre; car il est aussi bouffon que caractéristique : les auteurs du *Maudit* et l'abbé Julio de la Clavière, leur digne interprète, ne cessent de déclamer contre la décadence et le relâchement de l'Église. Leur vœu le plus cher est de la ramener à sa simplicité primitive, de la faire rentrer dans les catacombes. Les catacombes ! voilà le grand mot. Notez bien que le roman tout entier est un hymne aux passions vulgaires, aux révoltes de la matière, aux aspirations de la nature; de la nature prise dans le sens de M. Sainte-Beuve, c'est-à-dire comme une aimable et caressante conseillère qui nous engage à rompre une fois pour toutes avec le dogme d'immolation, de lutte et de sacrifice. Ainsi, l'Église primitive, ou, en d'autres termes, cet état surnaturel qui fait les confesseurs, les martyrs et les anachorètes; et en même temps toutes les concessions possibles aux exigences de la chair et aux trivialités de l'esprit!... Les Catacombes ! règle générale : quand un réformateur en soutane ou en jupons évoque cette grandiose image, voici la traduction libre : carte blanche, able rase, permission de professer et de pratiquer tous ce qui eût rendu les Catacombes parfaitement inutiles et réconcilier dans une même bombance les persécuteurs et les victimes. N'importe! je suis de votre avis : l'Église aux Catacombes! et j'ajoute après vous avoir lu : .... et les chrétiens aux bêtes!

Cependant j'ai cherché un art quelconque dans ce ma-

lencontreux *Maudit*, et je crois l'avoir trouvé. Cet art consiste à ne dire que la moitié de ce qu'on pense. L'arrière-pensée, le sous-entendu est impie et immonde ; l'expression n'est que licencieuse et schismatique. Souvent même il a l'air de respecter ce qu'il déchire, d'honorer ce qu'il blasphème et d'épargner ce qu'il souille ; c'est alors le baiser de Judas, mais d'un Judas costumé en curé de vaudéville, de mélodrame ou de barricades. Encore une fois, on s'est fort inquiété de savoir quel était l'auteur ou quels étaient les auteurs du *Maudit*, et cette incertitude a été pour beaucoup dans le débit de ces trois gros volumes, qui feront, dans quelques mois, si bonne figure sur les quais ou chez l'épicier. Demander les auteurs, n'est-ce pas, au théâtre, un signe assuré de succès? Voici ma version, à moi; je la donne, non pas comme vraie, mais comme mienne :

Messieurs, l'ouvrage dont nous avons eu l'honneur de vous parler, ce soir, est dû à la collaboration de Guilbert Pixérécourt et de l'abbé Châtel [1].

[1] Ces pages pourraient, avec de très-légères variantes, s'appliquer à *la Religieuse*, du même auteur, ou plutôt de la même officine : refaire deux fois le même article nous a paru inutile; lire un second ouvrage des auteurs du *Maudit* nous a été impossible.

IV

LA ROCHEFOUCAULD[1]

Décembre 1863.

Me jugerez-vous tout à fait impardonnable, si j'avoue, en commençant, que la Fronde, les personnages de la Fronde, les passions et les intérêts de la Fronde, les *Importants*, les *Politiques*, la question de savoir si le duc de La Rochefoucauld a été entraîné par la duchesse de Longueville ou si madame de Longueville a été égarée par La Rochefoucauld, — que tout cela a fini par m'agacer horriblement les nerfs? J'ai trouvé trois raisons au moins, ou, si vous voulez, trois excuses : l'une personnelle, les deux autres générales.

D'abord, il suffit d'avoir fait de la critique depuis dix ans pour être la victime, le *patito* des héroïnes de la Fronde et notamment de madame de Longueville. En

[1] Œuvres inédites de La Rochefoucauld, précédées de l'histoire de sa vie, par M. Édouard de Barthélemy.

France, à Paris, dans ce monde que l'on dit spirituel et qui est borné au levant par les salons, au couchant par les Académies, on ne sait jamais s'arrêter à temps : on épuise un bon mot ou un détail piquant jusqu'à ce qu'on en ait fait un lieu-commun ou un enfantillage. L'amour d'un grave philosophe pour la plus belle des Frondeuses a amusé le *public d'élite*, la *société polie*, qui s'amuse rarement, à ce qu'il paraît; car, lorsqu'elle a rencontré un sujet de récréation, elle ne le lâche plus. Cette fois l'amusement se doublait d'un livre très-intéressant, très-vivant, écrit d'un fort beau style, où le philosophe, heureusement pour lui et pour nous, s'effaçait derrière l'artiste. Aussitôt, le mot d'ordre se répand de bouche en bouche ; on se dit en s'abordant : Vous ne savez pas? M. Cousin est amoureux de madame de Longueville. — Ah ! bah ! vous voulez rire; un amour d'érudit, d'écrivain, de collectionneur, de biographe. — Non; un amour d'amoureux, et c'est pour cela qu'il *éreinte* La Rochefoucauld. — Vraiment ? C'est très-drôle ! — C'était drôle, en effet, pendant six semaines; ce fut insipide au bout de six mois; c'est insupportable au bout de six ans.

Or M. Cousin, que je soupçonne d'être, sous ses dehors philosophiques, beaucoup plus madré qu'il n'en a l'air, M. Cousin, riant peut-être sous cape, profitait de cette légende parisienne pour recueillir tous les bénéfices de la vogue : il se faisait donner des médaillons, des portraits, des autographes de sa bien-aimée ; il déployait des prodiges de pantomime, levait les yeux au ciel, exhalait de

mystérieux soupirs, montrait le poing à son heureux rival de 1649; et, pendant ce temps, il multipliait les éditions et les préfaces, entassait les Sablé sur les Longueville, les d'Hautefort sur les Chevreuse, et ne s'arrêtait pas même devant les puériles allégories et les fastidieuses allusions de *Cyrus* et de *Clélie*. Or, comme chaque livre, chaque édition, chaque préface, chaque variante, étaient envoyés aux critiques pour figurer dans leur galerie, comme le philosophe ne professait pas pour les articles de journal autant de mépris que son aïeul Sénèque pour les richesses, il en est résulté pour nous une quantité de frondes capable de terrasser tous les Goliath de la littérature, et nous avons le droit de dire : Longueville, que me veux-tu ?

Voilà mon excuse personnelle; voici les raisons générales : Premièrement, la Fronde est ce que je connais de plus triste, de plus mesquin, de plus pitoyable dans l'histoire de France; elle n'a ni les émouvantes grandeurs des guerres de religion, ni les vigoureuses convictions et les énergiques caractères de la Ligue. Dans ces émeutes musquées, tempêtes dans des flacons d'eau de rose, qui ont des mouchoirs brodés pour drapeaux et où il semble toujours que la poudre sente l'iris et l'ambre, rien n'est en jeu de ce qui mérite de passionner le cœur de l'homme et de le pousser aux aventures. C'est un drame manqué, offrant ce défaut capital qu'aucun personnage n'y est vraiment digne d'intérêt. Pour qui prendrai-je parti? Pour la Reine? Elle s'était étourdiment placée dans l'alternative ou de trahir la politique nationale ou d'y reve-

nir en abandonnant ses amis, en payant d'une royale ingratitude tant de dévouements et de périls affrontés pour elle. Pour le cardinal? Je puis apprécier en lui l'homme habile et l'homme d'esprit; mais le génie français ne s'arrangera jamais de cette astuce italienne, de ce mélange de finesse et d'avarice. Pour les princes, les grands seigneurs, les gentilshommes, les bourgeois lancés dans ces hasards de la guerre civile et de la barricade? Ils ont pu se retrouver avec des qualités éminentes, se couvrir de gloire, redevenir utiles, brillants, héroïques, quand ils sont rentrés dans l'ordre monarchique et se sont remis au service du pays; mais, dans ce cadre, ils ne sont et ne peuvent être que de perpétuels sujets de tristesse, de mauvaise humeur et d'ironie. Les passions les plus vulgaires, les vanités les plus misérables, les intérêts les plus égoïstes, voilà ce qui, sous le pseudonyme du bien public, leur mettait les armes à la main et les amenait à jouer sur de mauvaises cartes la fortune de la France. Cela est si vrai que, pour rendre à la plupart de ces personnages l'estime ou l'admiration qui leur est due, il faut les chercher ailleurs, avant ou après cet épisode où ils n'ont pu passer sans perdre quelque chose de leur honneur ou de leur gloire, comme des hommes de haute taille qui sont obligés de se courber pour passer sous une porte basse. Quant aux grandes dames de la Fronde, on comprend que leurs contemporains aient été amoureux d'elles, puisqu'elles étaient belles et charmantes; mais franchement, à deux siècles de distance, il est impossible de glorifier chez des duchesses ce que l'on condamnerait chez des

bourgeoises et ce qui conduirait tout droit des grisettes dans un couvent de filles repenties.

Si j'insiste sur tous ces points avec une âcreté qui ne m'est pas habituelle, c'est que la Fronde a de quoi irriter tous ceux qui ont gémi des fautes, des malheurs et de la chute de l'ancienne monarchie. En se séparant de la grande cause française, intimement liée à la sécurité du trône, en ne songeant qu'à eux-mêmes au milieu des périls de l'État, en montrant que les classes les plus intéressées à l'ordre pouvaient donner aux classes populaires l'exemple de l'anarchie et de la révolte, les nobles et brillants Frondeurs créaient un précédent funeste et arrivaient à une conséquence fatale : ils justifiaient d'avance la royauté qui allait les absorber, et le peuple qui devait, cent quarante ans plus tard, faire de la Fronde en carmagnole et détruire ce qu'ils avaient menacé. La morale ne peut pas être ici plus indulgente que la politique ; si La Rochefoucauld a mis tant d'amertume dans ses *Maximes*, nul doute que c'est pour avoir traversé un épisode qui, dans son entourage et en lui-même, l'avait mis en présence de toutes les faiblesses et de toutes les laideurs de la nature humaine.

Secondement, — et ceci touche de plus près à la littérature, — nous n'avons pas épargné les encouragements et les éloges à ce goût de restaurations et de révisions, à cette curiosité rétrospective, à cette recherche du détail intime et personnel, qui ne se lassent pas d'interroger le passé avec une minutie de juge d'instruction, et le font ressembler à un vaste champ où une foule toujours crois-

sante d'archéologues et de piocheurs procéderaient à des fouilles infatigables. Mais enfin il y a un terme à tout, et c'est le cas de s'écrier comme le public ennuyé d'une pièce trop longue : « Assez ! assez ! » Quand un vieillard s'enferme dans ses souvenirs et y revient sans cesse avec une loquacité maniaque, c'est qu'il se sent incapable d'y rien ajouter. On se plaint que notre littérature n'invente plus rien, que les imaginations soient frappées de stérilité et d'impuissance, que notre théâtre soit réduit à grignoter des vieilleries replâtrées à coups de pinceau, que, de tous côtés, l'art, le grand art, tombe d'inanition et de lassitude: je le crois bien ! nous sommes tous, plus ou moins, des abbés Trublet : nous compilons beaucoup, lisons énormément, et nous gardons bien d'imaginer quoi que ce soit. Quand tout le monde fouille, comment voulez-vous qu'il reste des inventeurs ? Quand toutes les forces de l'esprit français sont occupées à déterrer les morts, comment ce froid et perpétuel contact leur laisserait-il la vie ?

Vous aviez autrefois des poëtes, des statuaires, des peintres, des créateurs : Vous avez à présent des annotateurs, des scoliastes, des anecdotiers, des biographes, des gens qui s'en vont compulser les bibliothèques, les archives, les parchemins rongés de poussière, et qui en reviennent, celui-ci avec *son* La Fontaine, celui-là avec *son* Molière, cet autre avec *son* Pascal, ce quatrième avec *sa* Sévigné. La littérature n'a plus de pages ; elle a des marges, sur lesquelles chacun écrit le procès-verbal de ses petites trouvailles. Vous connaissiez les grands hommes par le seul côté où il importe de les connaître ; leurs

ouvrages, et, parmi leurs ouvrages, leurs chefs-d'œuvre. Erreur! l'essentiel est de savoir de quelle couleur était l'habit de Molière et à quel chiffre s'élevaient ses comptes de ménage; l'important est de réparer les torts de la postérité qui s'obstine à procéder par triage, et de fureter dans tous les coins jusqu'à ce que l'on ait mis la main sur quelque autographe inédit, sur quelque production apocryphe, sur les scories et les rognures de ces belles œuvres et de ces glorieux esprits. Triste méthode qui appauvrit du même coup la littérature passée et la littérature présente : car, d'une part, ces annexions n'ajoutent rien — au contraire! — à la valeur des trésors véritables; elles ressemblent à ces pays pauvres qui, incorporés à un riche empire, lui imposent leur pauvreté et lui prennent sa richesse; d'autre part, je le répète, elles nous accoutument à vivre des miettes de festins magnifiques, mais réchauffés ou refroidis, au lieu de ne demander qu'à nous-mêmes le pain et le vin de chaque jour.

Non, les littératures fécondes et créatrices ne sont pas celles qui ramassent les coquilles d'œufs couvés, qui regrattent les terrains fatigués par la herse et la charrue. Il y a une fable de La Fontaine dont l'application est chimérique et a dû bien souvent faire sourire les agriculteurs. Un vieux laboureur, avant de mourir, déclare à ses enfants qu'il leur laisse un trésor dans une de ses terres, sans préciser l'endroit. Les voilà tournant et retournant le sol dans tous les sens. Le trésor n'existe pas; mais le terrain, ainsi travaillé de fond en comble,

devient dix fois plus fertile. La fable est jolie, mais la morale est fausse. Cette terre n'a rien pu produire, parce qu'à force de la remuer et de la fouiller, on oublie de la cultiver et de l'ensemencer. C'est l'image exacte des littératures atteintes de monomanie rétrospective, qui passent leur temps à *piocher* leur héritage sans y semer le moindre de ces grains de mil qui feraient bien mieux leur affaire.

Voyez les grands siècles littéraires : ils prennent bien moins de souci de ce qui s'est écrit avant eux ou de ce qui s'écrit chez le voisin. Ils vivifient tout et n'exhument rien; ils cueillent et ne collectionnent pas : ils n'ont pas besoin d'infuser dans leurs veines quelques gouttes d'un vieux sang, de greffer sur leurs souches vigoureuses quelques rejetons d'un vieil arbre. C'est à eux-mêmes qu'ils demandent leur séve, leur principe de fécondité et de force ; ils regardent devant eux, et ne se retournent pas en arrière : ils savent que c'est, depuis la femme de Loth, le moyen d'être changé en statue de sel, moins le sel : ou bien, s'ils s'inspirent de leurs devanciers, ils n'en veulent qu'à leurs grandeurs, et se les assimilent en y imprimant leur propre originalité. Corneille fait sien le *Cid* espagnol; Racine fait sienne l'*Iphigénie* grecque; Fénelon s'inocule toutes les grâces virgiliennes : mais ni les uns ni les autres n'attachent un vif intérêt à savoir si Guilhem de Castro était brun ou blond, si Euripide était grand ou petit, si Virgile était gras ou maigre.

Ceci posé, je me sens plus à l'aise pour parler du livre de M. Édouard de Barthélemy, qui aurait bien tort de

s'appliquer d'une façon particulière mes réflexions chagrines. Son ouvrage a un but, plausible et honorable entre tous, qui suffirait à me désarmer. En attendant que le débat soit clos et que l'on passe à d'autres exercices, il importait qu'une réaction eût lieu en l'honneur du duc de La Rochefoucauld. Cet homme triplement illustre, par la naissance, l'esprit et la bravoure, cet homme qui réunit en sa personne les deux gloires les plus françaises, la gloire des armes et celle des lettres, était depuis dix ans victime d'une singulière erreur d'optique. Le nouvel *amoureux* de madame de Longueville s'étant fait, par sa passion et, ce qui vaut mieux, par son style, homme du dix-septième siècle, il en est naturellement résulté que le duc de La Rochefoucauld est devenu son contemporain et le nôtre; il y a eu, pour ainsi dire, un *chassèz-croisez* entre les deux rivaux. Le jugement calme de la postérité a dès lors été remplacé, pour l'auteur des *Maximes*, par les vivacités d'un sentiment jaloux et par de bizarres rancunes que le public a partagées en souriant; tant le principal intéressé y mettait de verve, de feu et de prestige! La Rochefoucauld perdait ainsi les bénéfices du lointain pour subir les inconvénients du *trop près*. Ses défauts et ses fautes étaient examinés à la loupe par les lecteurs charmés de M. Cousin. Enfin, pour compléter sa glorieuse infortune, au lieu de rester dans ce nimbe aristocratique où les taches disparaissent, où les figures grandissent, où tout, même les faiblesses et les torts, prend des proportions idéales, il s'est trouvé le justiciable de notre pruderie démocratique. N'oublions pas, en effet, que les démocra-

ties, plus grossières que les aristocraties, sont beaucoup plus prudes.

Il faut savoir gré à M. de Barthélemy d'avoir rétabli la note juste : il s'est acquitté de cette tâche réparatrice dans des conditions favorables. La famille de La Rochefoucauld, qui compte encore aujourd'hui parmi ses membres tant d'esprits distingués et de nobles caractères, ne pouvait pas demeurer insensible à ce travail de démolition d'où son illustre aïeul allait sortir, si l'on n'y eût pris garde, travesti en amant perfide, en ami infidèle, en égoïste endurci, auteur de *Mémoires* calculés pour déshonorer celle qu'il avait aimée, et voué aux anathèmes de toutes les belles âmes. Le jeune érudit, qui a déjà fait ses preuves, notamment dans une sérieuse étude sur la *Vie de la Comtesse de Maure*, a été engagé ou autorisé à recueillir dans les papiers de famille les éléments d'une notice d'assez longue haleine où il replace les choses sous leur vrai jour, fait à chacun sa part de fautes, d'entraînements et de peccadilles. Il nous donne une exacte idée de ce perfide qui fut trahi, de cet ingrat qui se ruina au service de ses amis, de cet homme intéressé et avide qui obtint, lors de la pacification générale, une pension de huit mille livres pour s'indemniser de pertes immenses volontairement subies, de cet esprit tracassier, morose, aigri, envenimé, querelleur, *fagot d'épines*, qui, au déclin de l'âge et jusqu'au terme de sa courte et douloureuse vieillesse, fit les délices d'une société incomparable, fut un maître dans l'art de causer et d'écrire, rallia autour de lui les plus belles intelligences, et mérita l'amitié passion-

née des deux femmes les plus admirables de son temps, madame de La Fayette et madame de Sévigné.

Ce qui donne à cette notice une valeur supplémentaire, c'est que M. de Barthélemy, en puisant aux mêmes sources et après avoir compulsé les riches archives du château de La Roche-Guyon, a pu la faire suivre d'un certain nombre de pages inédites et d'une édition complète des *Maximes*, d'après le manuscrit original et autographe. Ce sont là de vraies trouvailles, de véritables bonnes fortunes, et je comprends que l'on en soit fier : pourtant, ne voulant pas que la fin de mon article contredise tout à fait le commencement, je glisserai sans trop de façon sur ces annexes, qui n'ajouteront pas beaucoup à la gloire littéraire du duc de la Rochefoucauld. J'aime mieux, avant de finir, dire encore quelques mots de la notice, du sujet qu'elle traite, du débat qu'elle réveille et qu'elle nous semble destinée à clore.

M. de Barthélemy s'est imposé d'avance une difficulté dont il n'a triomphé qu'à demi. Avoir raison, c'est bien; mais avoir tort avec toutes les séductions du talent et tous les éclairs de la passion, c'est peut-être mieux, surtout en France où le brillant l'emporte sur le consciencieux, et où l'immense majorité du public, au lieu d'aller au fond des choses, se laisse gagner par les apparences : or, si Shakspeare a pu dire : « La vie est ennuyeuse comme un conte raconté deux fois, » — le mot n'en reste que plus vrai quand la seconde fois ne vaut pas la première. Le nouveau biographe de La Rochefoucauld a été obligé de répéter ou d'abréger, en maint endroit, ce

que M. Cousin nous avait déjà narré, et si je lui disais qu'il écrit mieux que l'auteur de *Madame de Longueville*, il aurait le droit de me demander pourquoi je gâte par une épigramme l'expression des sympathies que m'inspire son travail. A tous moments, on rencontre au bas de ses pages élégantes, mais négligées, des notes dans le genre de celle-ci : « On ne peut plus prétendre, après M. Cousin, raconter cette brillante et aventureuse équipée... » — Oui, mais on la raconte, et l'on ne pouvait guère faire autrement, puisque La Rochefoucauld, détaché de la Fronde, serait un portrait sans fond, sans air et sans cadre. Chacun de ces actes de modestie deviendrait ainsi, sous la plume de M. Édouard de Barthélemy, un acte d'accusation naïve contre le choix de son sujet, s'il n'y avait pas ici quelque chose de mieux qu'une question d'amour-propre littéraire.

C'est justement parce que cet amour-propre ne peut jouer cette fois qu'un rôle très-secondaire, que je dirai franchement à M. de Barthélemy, au risque de le faire sourire et de lui rappeler le vieux proverbe appliqué aux prédicateurs inconséquents, « Faites ce qu'ils prêchent, et ne faites pas ce qu'ils font : » — « Vous produisez trop, et vous écrivez trop vite. Dans un livre où vous aviez à lutter contre MM. Cousin et Sainte-Beuve et où vous nous parlez d'un homme auquel ses ennemis anciens et nouveaux n'ont pas refusé le titre de grand écrivain, on ne devrait pas rencontrer des phrases qu'évidemment vous n'avez pas relues : « Peut-être même se complaît-il à ne « pas se montrer en certain cas sous un jour assez favo- « rable, et *ne* se noircit-il *pas* un peu. » — « Madame de

« Longueville répondit en louant la finesse *de* la profondeur « *de* Madame *de* Schomberg, » — et bien d'autres. Si un bon rhétoricien apportait à son professeur beaucoup de semblables phrases, il n'aurait pas même un *accessit*. Assurément M. de Barthélemy connaît trop bien sa langue pour ne pas se rendre compte de ces incorrections et de ces nonsens : Mais que voulez-vous? Dans notre pêle-mêle littéraire, dans ces encombrements de noms et d'œuvres, de célébrités réelles ou factices, d'annonces tapageuses ou discrètes, il faut, au lieu de se ménager, multiplier sur plusieurs points à la fois ses tentatives et ses assauts, ouvrir dix tranchées pour une, se répandre, s'éparpiller, écrire un peu partout et un peu de tout, pratiquer les préceptes évangéliques : « Frappez et l'on vous ouvrira, » — « Cherchez, et vous trouverez ! » — Il y a tant de cartes et si peu d'atouts ! tant de numéros et si peu de lots ! La concurrence est si formidable ! la renommée si capricieuse ! le public si rétif ! Répétons-lui vingt fois notre nom, afin qu'il l'apprenne ! présentons-lui cent fois notre prose, pour qu'il la lise ! Si nos avances ne suffisent pas, saisissons-le au collet, jusqu'à ce qu'il se soit exécuté !

Eh bien ! non ! C'est un devoir pour ceux qui ont commis la même faute et qui sont trop vieux pour la réparer, de dire aux hommes jeunes, spirituels, lettrés, pleins d'avenir comme M. Édouard de Barthélemy : — Prenez garde ! quand on est bien posé dans le monde, quand rien ne presse, quand on a, Dieu merci, le choix entre la sobriété et la surabondance littéraire, le plus sage est de

se réserver, d'attendre *sa belle*, de ne se produire qu'une fois en dix ans, pourvu que ce soit dans des conditions excellentes, qu'on ait *poli* et *repoli* son œuvre, et que l'on soit armé de toutes pièces. De deux choses l'une, ou l'on est médiocre, et alors la quantité ne saurait suppléer à la qualité ; ou l'on est supérieur, et alors l'ouvrage unique que vous publiez vous tient lieu de tous ceux qu'on vous croit capable de faire. C'est par là que les littérateurs *distingués* (mot dangereux et parfois impatientant !) peuvent reprendre leurs avantages sur les hommes du métier. Gâcheur pour gâcheur, j'aime autant le gâcheur en blouse que le gâcheur en cravate blanche, en habit noir et en gants jaunes.

Si ces remontrances d'un vieux gâcheur en habit râpé ne paraissent pas à M. de Barthélemy douées d'une autorité suffisante, j'en appellerai à son culte si honorable pour le dix-septième siècle, à son goût si vif pour ce noble duc de La Rochefoucauld qui nous occupe en ce moment, et dont l'œuvre (j'entends la véritable) tiendrait tout entier dans le creux de la main d'un de nos écrivains les moins féconds : ceci me ramène à notre sujet et à notre héros.

En définitive, est-il bien essentiel de connaître et bien facile de fixer le degré de culpabilité de La Rochefoucauld, soit comme amant plus ou moins trahi de Madame de Longueville, soit comme auteur des fameux *Mémoires?* Sur la première de ces deux questions, il nous semble que M. Sainte-Beuve a indiqué la vraie nuance, quand il a écrit ces lignes, citées par M. de Barthélemy :

« Venir après deux siècles s'interposer entre une maîtresse aussi subtile et aussi coquette d'esprit, aussi versatile de cœur que la sœur du grand Condé, et un amant aussi fin, aussi délié, aussi roué que M. de La Rochefoucauld; prétendre sérieusement faire entre les deux la part exacte des raisons ou des torts; déclarer que tout le mal est uniquement d'un côté, et que de l'autre sont toutes les excuses; poser en ces termes la question, c'est chose oiseuse et impossible. »

Quant aux *Mémoires*, quant à ce tort, contesté ou incontestable, d'avoir écrit et publié des pages compromettantes, offensantes ou injurieuses pour des vivants, amis ou ennemis, nous en trouvons l'explication, sinon l'excuse, dans ce philosophique *homo duplex*, qui est la loi même de notre nature, et qui sert à caractériser l'auteur des *Maximes*. La Rochefoucauld eut, en effet, presque tous les défauts et toutes les qualités du grand seigneur de son temps, et il a eu aussi quelques-uns des traits distinctifs de l'homme de lettres, qui sont de toutes les époques. Or, quand ces deux *spécialités* se combinent en un seul personnage, l'orgueil du gentilhomme et la vanité de l'écrivain s'activant et parfois s'exaspérant l'un par l'autre, il est rare qu'il n'en résulte pas quelque fâcheuse équipée, quelque coup de tête ou de boutoir, quelque abus de pouvoir nobiliaire et littéraire. Voyez Châteaubriand, et toutes les colères soulevées à la première apparition des *Mémoires d'Outre-tombe!* L'homme de haute naissance, qui a en outre reçu du ciel la faculté dangereuse et terrible de venger en quelques lignes les bles-

sures de son amour-propre, ressemble à un guerrier qui porterait à la fois une épée et un stylet : il lui arriverait de les confondre, d'abuser de celui-ci après avoir usé de celle-là. La tentation est trop forte, bien peu y résistent. Seulement, les torts, réels, exagérés ou apocryphes, du duc de La Rochefoucauld, dormaient sous un linceul deux fois séculaire ; on ne voyait plus en lui que l'intrépide homme de guerre, l'illustre blessé de la Fronde, l'auteur d'un livre immortel, le glorieux invalide, purifié et rasséréné par les deux plus précieuses amitiés féminines qui aient jamais servi d'infirmières à la souffrance et au génie ; mort entre les bras de Bossuet, et ayant possédé au plus haut degré cet art particulier au grand siècle et si rare dans le nôtre, l'art de bien finir après avoir mal commencé. Un épisode bizarre, qui, nous l'espérons, touche à sa fin, a ravivé, dans la mémoire et l'existence de La Rochefoucauld, cette partie discutable que le temps avait effacée. Puisse l'intéressante publication de M. de Barthélemy servir d'épilogue définitif à cette comédie, qui a déjà trop duré ! Le rideau tombe ; le lustre s'éteint ; les rieurs se dispersent ; M. Cousin revient à la philosophie, sa première maîtresse, moins séduisante et aussi volage que Madame de Longueville. Ne songeons plus à cette rivalité extravagante entre le grand seigneur de 1640 et le philosophe de 1860 ; oublions les torts de l'un et les manies de l'autre pour relire leurs ouvrages, et engageons amicalement M. de Barthélemy, — après avoir si bien défendu le premier et si bien réfuté le second, — à s'efforcer d'écrire aussi bien que tous les deux.

V

M. ACHILLE GOURNOT[1]

Décembre 1863.

J'ai ouvert ce livre avec un vif désir de le trouver excellent : le titre est si attractif ! le sujet est si beau ! Bien des pages, à vol de lecture, plaisent, font réfléchir ou sourire par de piquants détails, des traits bien observés, des idées justes, délicates, ingénieuses : mais, dans l'ensemble, le livre me paraît manqué, et je suis encore plus sûr de manquer mon article. Il y a à cela une bonne raison qui peut consoler M. Gournot : c'est que livre et article étaient impossibles.

M. Gournot pouvait envisager et traiter son sujet de deux manières ; en philosophe ou en publiciste ; par le côté moral ou par le côté social et politique. La Bruyère, — pour nous borner à un illustre exemple, — a prouvé que, même sous un régime absolu, ombrageux, il y avait

[1] *Essai sur la jeunesse contemporaine*, par M. Achille Gournot.

moyen de tout dire, à la condition de savoir s'y prendre, de faire abstraction de tout ce qui établirait un lien trop visible entre telle ou telle forme de gouvernement et tel ou tel développement des caractères. La Bruyère est resté moraliste *quand même;* il a eu l'air de généraliser en précisant; il a peint l'homme de son temps et de tous les temps; il n'a épargné ni la société, ni la cour, ni les grands, ni les princes, ni les *enfants des Dieux*, mais sans mettre ceux qui posaient devant lui et dont il nous a laissé le portrait immortel, en rapport direct avec les événements et les puissances d'alors. Ceci restait en dehors de tout contrôle, dans une sorte d'ombre impénétrable, sacrée, et il n'en a pas fallu davantage pour que La Bruyère pût remplir impunément ses fonctions de moraliste et même d'écrivain satirique. Citons un détail entre mille : quand nous lisons : « Le faux dévot est celui qui, sous un prince athée, serait athée, » — cette phrase signifie : « L'homme que nous voyons affecter une dévotion rigide parce que Sa Majesté Louis XIV est devenu dévot, est celui qui fera parade d'athéisme, si le successeur de notre bien-aimé monarque se moque de la religion. » — C'est sous-entendu; ce n'est pas articulé; à bon entendeur salut!

M. Gournot s'est assurément aperçu de la difficulté que j'indique; mais il en est résulté deux défauts dans son livre; le manque de parti-pris et l'abus des tons vagues, d'autant plus fâcheux en cette matière, que l'auteur semble déclamer au moment où il faudrait conclure.

Le défaut de parti-pris a amené M. Gournot à admettre

dans son livre, à doses à peu près égales, la morale et la politique. Sur ce second point, il a été obligé de se contenter d'*à-peu-près*, et le critique qui voudrait le suivre à travers ces fondrières, n'aurait que le choix des périls et des chutes. Essayons pourtant de nous faire assez impartial, assez impersonnel, pour passer sans encombre sur ces charbons ardents : que dis-je ? Cette impartialité, cette impersonnalité si nécessaires, ne serait-ce pas déjà un sujet de chicane contre M. Gournot? Si la jeunesse contemporaine est énervée, découragée, sceptique, désorientée, et si cet état maladif doit être en partie attribué (chapitre IV) *aux événements et aux choses politiques*, à quelle phase de ces événements, à quelle variété de ces *choses* faudra-t-il rattacher la maladie dont M. Gournot retrace les symptômes ? J'avoue qu'il m'a été impossible de deviner sa vraie pensée sous les voiles indispensables dont elle se couvre. A quoi bon la deviner, d'ailleurs? Chaque parti différent pourra l'interpréter à sa guise. Le légitimiste dira : « La jeunesse actuelle n'a plus ni enthousiasme, ni ardeur, ni croyance, parce que, la grande tradition monarchique et nationale ayant été brisée, une minorité sans mandat ayant attenté au dogme politique qui déclarait la Royauté inviolable et irresponsable, cette immense iniquité commise par les pères a subi son expiation en substituant dans l'âme des fils le culte du succès et du fait accompli, le scepticisme, l'indifférence, l'appauvrissement de toutes les facultés généreuses, aux élans chevaleresques, aux fermes notions du juste et du bien. » — Les orléanistes diront : « La jeunesse d'aujour-

d'hui est frappée de marasme et de langueur, parce qu'un caprice populaire ou une distraction bourgeoise a renversé le gouvernement qui reposait sur l'alliance féconde des intelligences et des libertés et offrait un champ immense aux ambitions juvéniles. » — Les républicains diront : « Nos jeunes gens manquent d'élan et d'ardeur, parce que leur enfance a vu écraser entre deux portes le régime le plus propre à élever les imaginations et les cœurs vers les grandes pensées et les résolutions héroïques. » — Enfin, les hommes passionnément dévoués aux institutions groupées autour du second Empire, s'écrieront, et nous n'aurons garde de les contredire : « Vous nous la donnez belle avec votre prétendue décadence, votre prétendu affaissement de la jeunesse contemporaine ! C'est que vous la jugez avec vos idées, au lieu de l'apprécier avec les siennes. Au règne de la pensée et de la rêverie a succédé celui de l'action. L'action guerrière... demandez aux échos de Sébastopol et de Magenta, de Solférino et de Puebla ! L'action pacifique... regardez autour de vous ; voyez ces prodiges du travail, de l'industrie et de la science. La jeune France (vieux style) ne crée plus autant de penseurs, d'idéologues et de songes-creux ; elle se personnifie dans ses ingénieurs et ses soldats, ce qui a bien son mérite. Il y a des moments où un zouave en remontrerait à vingt disciples de René, et où l'on donnerait toute la rhétorique de M. Villemain pour une mine de charbon de terre. » Vous le voyez, *tot capita, tot sensus;* une question dont la solution dépend de l'opinion politique de votre interlocuteur, et qui, résolue d'une certaine

façon, peut vous mener, votre imprimeur et vous, devant le procureur impérial, n'est pas de nature à figurer dans un livre de moraliste, dans une œuvre où l'accident, le fait doit disparaître ou se généraliser. Je n'en voudrais pour preuve que ce quatrième chapitre de l'*Essai sur la jeunesse contemporaine*. Il m'a été impossible de découvrir, dans ces quarante pages, le fond de la pensée de l'auteur, et, si je l'avais découvert, il y a trois à parier contre un que je ne le trahirais pas.

Le chapitre où M. Gournot traite du *Scepticisme contemporain*, mérite des reproches d'un autre genre. M. Gournot s'en prend de ce scepticisme, non pas à ceux qui le professent ou le pratiquent, mais à ceux qui l'ont légué. En d'autres termes, sous prétexte de peindre les jeunes, le spirituel écrivain fait la satire des vieux : mais là encore il manque de clarté ou de parti-pris. Veut-il dire que les jeunes gens d'à présent sont sceptiques parce que leurs pères ont été trop enthousiastes, trop croyants ou trop crédules — en vertu du proverbe : A père prodigue, fils avare, — ou bien que, désabusés de nos enthousiasmes, de nos crédulités et de nos croyances, nous enseignons à ceux qui nous suivent à ne plus rien aimer, à ne plus rien croire, à ne se passionner pour rien? La distinction n'est pas sans importance ; car enfin, si ce sont les hommes âgés que l'on doit regarder aujourd'hui comme les vrais sceptiques, si le scepticisme des hommes de vingt ans n'est que le reflet de celui des quinquagénaires, ce n'est plus la jeunesse contemporaine que vous décrivez, c'est la société tout entière.

Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble que M. Gournot a commis là deux confusions : il a confondu le scepticisme avec la rêverie, et la génération de 1830 avec celle de 1863. Autrement, comment expliquer ces citations réitérées d'Hamlet, un de nos patrons d'il y a trente ans? Comment la création du grand poëte de la cour d'Élisabeth, c'est-à-dire de l'époque que M. Émile Montégut appelait récemment « la floraison suprême de la vieille Angleterre », a-t-elle pu fournir des textes, presque des refrains, à l'auteur d'un livre sur l'affaissement moral, sur la *diminution de l'âme* chez les jeunes contemporains? A qui songe particulièrement M. Gournot, lorsqu'il écrit ces lignes : « Dans quels enfantements fiévreux et maladifs a été conçue cette armée de Manfreds, de Renés, de Werthers, et tous ces fantômes étranges, dont a été enveloppée et troublée notre enfance? Ces personnages romanesques ont été d'autant plus applaudis qu'ils semblaient plus impuissants à supporter la condition terrestre. Les drames ont regorgé de héros incompris : il a paru sublime de mourir d'une tristesse innée, d'une mélancolie sans preuve. » Mais, pouvons-nous dire, les auteurs de ces poëmes du désenchantement, de la fièvre et de l'ennui, Byron, Châteaubriand, Gœthe, ont pourtant prouvé par leur propre exemple qu'à côté ou à la suite de ces imaginations maladives il y avait place pour une vie pleine, animée, active, mêlée à toutes les luttes, attentive à toutes les œuvres de leur siècle. Réagissez contre ces exagérations passionnées, je le veux bien; mais remarquez qu'en passant d'un extrême à l'au-

tre, en retombant du haut de ces chimères au bas de vos réalités, vous n'êtes devenus ni plus vivants, ni plus actifs, ni plus dévoués aux grandes causes, ni mieux disposés à redoubler d'efforts après un premier mécompte !

Assurément, l'idée de M. Gournot est celle-ci : en poésie comme en politique, dans le domaine des songes comme dans celui des faits, les excès des pères ont amené l'appauvrissement des fils. — Soit ; mais il aurait dû développer cette idée d'une façon plus nette et plus piquante, faire de cette partie de son livre un réquisitoire greffé sur un plaidoyer. Il y avait là matière à quelque chapitre goguenard et malin, où il nous aurait tenu à peu près ce langage : — Vous nous reprochez notre apathie, notre défaut d'enthousiasme, notre persistance passive dans le *nil mirari* d'Horace. Voyons ! mettez-nous hors de cause : supposez qu'un coup de baguette magique, une douche d'eau de Jouvence vous fasse subitement revenir à l'âge de vingt ans : Êtes-vous bien sûr que vous vous feriez encore les champions de la Charte-Touquet ? que vous prendriez au sérieux le libéralisme de l'ancien *Constitutionnel* ? que l'éloquence de Manuel et du général Foy vous paraîtrait supérieure à celle de Démosthènes ? que vous vous pâmeriez au moindre vers écrit en l'honneur de la Grèce moderne ? que vous applaudiriez à tout rompre les fines allusions de M. Villemain contre M. de Villèle et les Jésuites ? que vous échangeriez avec les classiques des coups de poing et des coups de canne pour la plus grande gloire de *Hernani* ? que les mysticités sentimentales de M. Sainte-Beuve vous arracheraient des

larmes? qu'à la voix de M. Cousin vous tomberiez en extase devant *la triplicité phénoménale qui se résout dans l'unité?* etc. — Eh bien! ces folles ou sottes illusions que vous n'auriez plus, pourquoi les aurions-nous? Pourquoi nous serait-il défendu de profiter de vos expériences, comme vous en profiteriez vous-mêmes? C'est l'application du vers célèbre de Lucrèce : la lampe qui passe de vos mains vieillies dans nos jeunes mains.

Voilà le cadre; je ne puis que l'indiquer, et M. Gournot avait, certes, assez d'esprit pour le remplir. On devine, en maint endroit, qu'il l'a entrevu ; mais, je le répète, il n'a pas pris un parti assez net, et l'on ne sait pas, en définitive, si son livre est une protestation ou un aveu, s'il tend à réhabiliter la jeunesse contemporaine aux dépens de celle d'autrefois, ou si, reconnaissant la décadence et le discrédit, il se borne à faire les parts égales entre les causes et les effets, les rêveries passées et les désillusions présentes.

Je ne puis, non plus, être tout à fait de son avis en ce qui touche à l'esprit critique (chapitre VII). D'après lui, l'esprit critique, ou, ce qui revient à peu près au même, l'analyse, serait pour nos jeunes contemporains une sorte de refuge, une arme défensive, un dernier trésor, destiné à l'indemniser de toutes ses pertes, un moyen unique et infaillible de réagir contre nos dédains et d'avoir pour soi, en définitive, les rieurs et les hommes de bon sens.

Mais c'est justement là la question, et c'est là aussi ce dont se plaignent les détracteurs de la jeunesse contemporaine. Montesquieu a dit de la littérature espagnole :

« Les Espagnols n'ont qu'un bon livre (*Don Quichotte*) ; c'est celui qui montre le ridicule de tous les autres. » De même si l'on donnait raison à M. Gournot, il faudrait dire : « La jeunesse de notre époque n'a conservé qu'une seule faculté intacte ; c'est celle qui lui sert à démolir ou à énerver toutes les autres. » Au fond de tous les désenchantements, de tous les scepticismes, de toutes les faiblesses d'âme ou de cœur, de tout ce qui rend l'homme ou la société incapable de grandes pensées où de grandes choses, on trouverait, en cherchant bien, l'action délétère de l'analyse ou de l'esprit critique. Que le soldat analyse les motifs qui l'amènent sur un champ de bataille pour y donner ou y recevoir la mort sans passion et sans haine ; que le poëte analyse sa création, sortie toute brûlante de son cerveau en fièvre ; que le prêtre ou le fidèle analyse les croyances qui l'agenouillent au pied des autels ; que le pauvre analyse sa pauvreté, le riche sa bienfaisance, l'amoureux son amour, le public son émotion ou son plaisir : adieu l'héroïsme, l'enthousiasme, le génie, la foi, la résignation, la charité, la tendresse, le dévouement, le fluide électrique entre les grands talents et les grandes foules ! Adieu tout ce qui n'est pas calcul, égoïsme, intérêt personnel, sacrifice au succès, au lucre, à l'argent, à la jouissance, à la matière! La synthèse et l'analyse ! Mais c'est là tout le litige, tout le contraste entre la jeunesse d'autrefois et celle d'aujourd'hui, toute la supériorité de celle que M. Gournot accuse, toute l'infériorité de celle qu'il essaye de défendre. Se consoler, affecter de reprendre ses avantages, se croire indemnisé, justifié,

vengé, à couvert, à l'aide de l'esprit critique, c'est à la fois de l'inconséquence et de l'impénitence. C'est ressembler à un grand seigneur que son intendant aurait ruiné et qui se consolerait de sa ruine, en faisant de ce même intendant son ami intime; ou, si l'on veut, c'est imiter les mendiants qui vivent de leurs plaies, les pécheurs endurcis pour qui leur péché mignon devient une seconde nature. Non, l'esprit critique n'est pas un refuge, une forteresse, une arme défensive, mais plutôt une sentinelle infidèle qui livre la place à l'ennemi. Non, l'analyse n'est pas le trésor trouvé sous des débris, mais le dissolvant qui a changé en débris les monuments, les palais et les temples.

Il nous est donc impossible, dans le domaine des idées générales, sociales, politiques, d'être de l'avis de M. Gournot, et même de nous rendre un compte bien exact de son plan stratégique. Serons-nous plus heureux en ce qui touche de plus près à l'étude de mœurs proprement dite? L'*Essai sur la jeunesse contemporaine* s'ouvre par un chapitre sur l'amour, et je serais bien trompé si l'attention des lecteurs et des lectrices ne se portait pas de préférence sur ces premières pages. Elles sont ingénieuses, piquantes, spécieuses même, mais légèrement paradoxales. — « L'amour est toute la jeunesse, » dit M. Gournot : soit, mais, si on l'en croit, contre cet amour, qui est toute la jeunesse, une conspiration de grands parents, ourdie en permanence, est sans cesse occupée à tuer cette fleur, à éteindre cette aurore, à étouffer cette belle flamme. Ici j'arrêterai l'auteur tout d'abord, et je

lui demanderai premièrement s'il pense que le rôle ou le devoir des hommes mûrs, parents, amis ou mentors, soit d'attiser le feu ; secondement, si tous nos réfrigérants seraient bien efficaces dans un temps de passion ardente et sincère, dans des cœurs réellement consumés de ce feu sacré, livrés à ce magnifique incendie. Il en est de l'amour, si je suis bien informé, comme des vocations d'artiste et de poëte : déclarer qu'on réussit à le déraciner, c'est avouer que la racine ne tenait guère, que la tige n'aurait jamais été bien forte.

Poursuivons : quels sont, selon M. Gournot, les moyens dont on se sert pour triompher de ce terrible amour qui retremperait les âmes, de cet amour que la poésie antique nous représente comme le vainqueur et le maître des dieux et des hommes, de l'univers et de l'Olympe? Il en est de singuliers — plus singuliers que féminins : supprimer les petits jeux, dits jeux innocents, et, en général, tout ce qui place les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe en contact d'idées, de sentiments, de langage, d'amusements commencés par l'esprit, achevés par le cœur; substituer au menuet, à la gavotte, aux quadrilles, où les danseurs ont le temps d'échanger ces paroles dangereuses et brûlantes, « il fait bien chaud. — Madame une telle a une robe qui lui va mal. — Le *solo* de la pastourelle m'a toujours intimidé. — Étiez-vous hier à l'ambassade d'Angleterre? » la polka, la redowa, la mazourka, « mouvements perpétuels ordonnés contre les dangers de la parole et de l'esprit, » tourbillons furieux où le jeune couple, haletant, essoufflé, brisé, ruisselant, perd toute velléité

de coquetterie spirituelle ou de galanterie sentimentale.

Ceci n'est rien encore : notre conspiration contre l'amour se trahit par un symptôme plus grave. Nous prenons des airs courroucés, quand nous voyons nos jeunes gens pencher ou tomber du côté de ce demi-monde qui finira par être le monde tout entier, de ces femmes dont le théâtre et le roman moderne ont fait leurs héroïnes de prédilection. Ce courroux est hypocrite : au fond, M. Gournot semble croire que nous n'en sommes pas fâchés. Ces triomphes du vice patenté et tarifé, ces fascinations exercées sur la jeunesse par des pécheresses admises à concourir pour le grand prix de peinture, servent de dérivatifs : des passions pareilles ne peuvent pas aller bien loin, et sont inventées tout juste pour que *jeunesse se passe;* elles remplissent sans péril l'intervalle entre la sortie du collége et la signature du contrat ; elles détournent au profit d'accapareuses sans conséquence cette somme d'empressements et d'hommages qui s'adressaient autrefois aux femmes du vrai monde; elles protégent ainsi la dignité du mariage, la sécurité du foyer domestique, etc.

Il y a du vrai, mais tout n'est pas vrai dans ce coin de tableau : d'abord, calculer la portée, les suites et les ravages d'une passion d'après l'indignité de son objet, c'est s'exposer à d'étranges mécomptes ; ensuite, un père, un parent, un tuteur qui se réjouirait tout bas en voyant le jeune homme auquel l'unissent des liens de famille ou de protection, livrer à des courtisanes les prémices de son cœur et de sa vie, serait un misérable; et ni M. Gournot,

ni ses critiques n'auraient à s'en occuper. La morale mondaine la plus relâchée ne peut, en ces sujets délicats, admettre qu'un genre d'excuse, de circonstance atténuante, en faveur de ces assentiments muets, de ces tolérances qui ne s'avouent pas, et qui consistent à *fermer les yeux :* c'est quand l'amour-propre paternel est flatté, ou quand on espère que les manières et l'éducation d'un jeune homme achèveront de se polir auprès d'une femme de bonne compagnie. Ceci m'amène à discuter un dernier point avec M. Gournot; là encore il me semble avoir pris l'effet pour la cause. Un changement s'est accompli dans nos mœurs publiques, dans notre vie sociale ou sociable. Les catastrophes et les orages du dehors, les vicissitudes et les déceptions politiques ont donné plus de prix aux affections et aux joies de la famille; celles-ci ont fait comme ces oiseaux effrayés qui se pressent sous la feuillée, autour du nid, quand se déchaînent le vent et la pluie. L'éducation féminine, fort négligée avant, pendant et après la Révolution, a été prise plus au sérieux, est devenue plus chrétienne. Les femmes y ont perdu peut-être quelques-unes de ces qualités brillantes qui font les reines de salon; elles y ont certainement gagné quelques-unes de ces vertus solides qui font les mères de famille. Cette métamorphose ayant coïncidé avec l'avénement de nos mœurs démocratiques, dont le laisser-aller s'accommode mal des délicatesses mondaines, de la gêne et des efforts imposés aux hommes bien élevés pour plaire aux femmes de leur monde et de leur rang, il en est résulté que, d'un côté, le mariage a été beaucoup plus respecté, et, de l'au-

tre, que la *part du diable* est allée se faire dans d'autres zones où un encens plus grossier pouvait s'exhaler concurremment avec la fumée des cigares, où des succès plus commodes et des plaisirs plus faciles s'obtenaient sans frais d'esprit, d'urbanité, de sensibilité et de manières. Les salons sont devenus plus ennuyeux, les jeunes gens ont couru ailleurs, et le règne des lorettes a remplacé celui des grandes dames, comme le chemin de fer a remplacé la chaise de poste. L'histoire est bien simple, et la révolution s'est faite toute seule, sans que les quinquagénaires, maris, pères ou oncles, aient eu besoin de recourir à des combinaisons machiavéliques.

C'est ainsi que pourraient se rétorquer presque tous les arguments de M. Gournot, et c'est ainsi, peut-on ajouter, que, dans ce procès compliqué entre le présent et le passé, personne n'a raison et personne n'a tort. M. Gournot n'a pas triomphé des difficultés, j'allais dire des impossibilités de sa tâche. Il s'est relevé par le détail, et, dans la plupart de ces pages qui ne nous ont pas convaincu, on trouve des accents émus, éloquents, pénétrants, qui obtiennent aisément grâce pour les injustices du réquisitoire ou les lacunes du plaidoyer. En deux mots, s'il n'a pas complétement réussi à nous indiquer le *pourquoi* et à nous enseigner le remède des déchéances et des souffrances de la jeunesse contemporaine, M. Gournot s'est montré digne et capable de la réhabiliter en sa personne.

VI

M. ÉM. BOUGAUD[1]

2 janvier 1864.

Tâchons de bien commencer cette année, qui joint aux obscurités ordinaires de la vie humaine ses propres incertitudes. On sait si j'abuse des œuvres et des sujets qui touchent d'assez près à la littérature sacrée pour transporter nos lecteurs dans un monde bien éloigné du nôtre. Parler de sainte Chantal et de saint François de Sales aux admirateurs de M. Sardou et aux abonnés de M. Havin, c'est, semble-t-il, commettre un paradoxe analogue à celui d'un homme qui s'agenouillerait et ferait sa prière sur les marches de la Bourse. Prenons garde pourtant, et n'oublions pas que l'âge d'or, l'âge héroïque des lettres françaises a été justement celui où évêques et laïques, orateurs chrétiens, écrivains religieux, auteurs profanes et même poëtes dramatiques parlaient à peu près la même langue et formaient presque un même groupe.

[1] *Histoire de sainte Chantal.*

Comment en serait-il autrement? Le trait caractéristique des grandes époques littéraires est surtout de consacrer le règne et le triomphe de l'âme. Or ce qui, sous une plume digne de sa tâche, donne un charme singulier, une saveur particulière aux œuvres de la littérature chrétienne, c'est que l'âme s'y dégage peu à peu de tout ce que notre débile nature lui inflige d'entraves, de souillures ou d'ombres, et nous apparaît en pleine lumière, dans tout son éclat, prête à monter encore d'un degré vers la beauté souveraine et à s'absorber dans sa source divine. Veuillez en croire votre frivole causeur : en dehors de tout parti pris, au simple point de vue de l'étude psychologique, rien de plus intéressant que d'assister à ce travail intérieur, à ces gradations mystérieuses par lesquelles une créature imparfaite passe des premières ébauches de la vertu terrestre à l'idéal de la sainteté. Les saints sont des héros dont l'héroïsme a, pour théâtre, non pas un champ de bataille, une ville assiégée ou le portique d'un palais, mais leur propre conscience, et il s'y livre des luttes aussi terribles, aussi fécondes que ces grandes mêlées historiques où s'est décidé le sort des empires. Les deux natures de l'homme ne se laissant ni paix ni trêve jusqu'à ce que l'une des deux ait étouffé l'autre, l'homme avec ses grandeurs et ses misères se servant à lui-même de complice et d'ennemi, en présence de Dieu qui le subjugue, l'épouvante et le rassure, est-il un spectacle plus beau, plus émouvant, plus digne de passionner, non-seulement les chrétiens prosternés dans le sanctuaire, mais les esprits préoccupés des phénomènes

du monde moral et attentifs à ce qui s'y passe ; à peu près comme ces nobles déchus qui consentent bien à ne pas porter leurs titres de noblesse, mais qui ne se résignent pas à les oublier?

L'essentiel, en de pareils sujets, c'est que l'historien sache raconter; c'est que l'artiste sache peindre; c'est qu'il existe une parfaite harmonie entre l'original et le portrait, entre le tableau et le cadre. Ici je me sens bien fort ; car, si un livre tel que celui de M. l'abbé Bougaud devait rester en dehors de la littérature proprement dite, s'il ne m'était pas permis d'exprimer la douce surprise, l'admiration, l'émotion, le charme que j'ai ressentis en le lisant, je dirais : Tant pis pour moi, pour nous, pour un temps où les deux littératures — celle du ciel et celle de la terre, — se sont si absolument séparées que l'une a même perdu le droit d'admirer ce qui se fait de meilleur dans l'autre, et que celle-là emporte toute l'âme, pendant que la nôtre ne garde que le corps !

Il est impossible de parler de cette *Histoire de sainte Chantal*, sans s'arrêter un moment aux pages qui la précèdent et qui sont signées d'un nom illustre. Mgr l'évêque d'Orléans connaissait à peine, nous dit-on, M. l'abbé Bougaud, attaché alors à un autre diocèse, quand la première édition de cet ouvrage tomba entre ses mains. Il a retracé dans les pages dont nous parlons, et il nous est facile d'imaginer l'effet que produisit sur lui cette lecture. Le saint évêque, le grand écrivain, le grand orateur, le lettré incomparable, l'homme de goût, de ce goût exquis et suprême qui ne va pas sans la pureté du

cœur et l'élévation de l'esprit, tout en lui fut ravi en même temps; et, si l'on nous accorde, ce que nul ne saurait contester, que Mgr Dupanloup serait encore un de nos auteurs les plus excellents, un de nos critiques les plus infaillibles, quand même il ne serait pas au premier rang de l'épiscopat français, l'honneur et le soutien de l'Église, on nous permettra d'ajouter que ce glorieux cumul nous autorise à revendiquer notre part dans le livre de M. Bougaud. Seulement, cette lettre de Mgr d'Orléans, en justifiant, en indiquant notre tâche, a l'inconvénient de la rendre impossible. Tout ce que nous pensons, tout ce que nous voudrions dire de l'*Histoire de sainte Chantal*, il l'a dit dans ces quelques pages, avec une perfection si magistrale, une onction si pénétrante, une autorité si souveraine, que l'on a tout à la fois peur et envie de le répéter, et que l'on est sûr ou de l'affaiblir en le répétant, ou de s'égarer en parlant autrement que lui. Prenons-le donc pour guide, — nous n'en saurions avoir de plus sûr ni de plus aimable, — et demandons-lui le mot d'ordre au départ : « Ce ne sont pas, nous dit-il, les Vies des saints qu'il faut accommoder, en les altérant, au goût des gens du monde; ce sont les gens du monde qu'il faut amener à goûter les Vies des saints, en les leur présentant avec le charme qui leur convient. » Cette phrase si simple, M. Bougaud aurait pu la prendre pour épigraphe: en rappelant ce qu'il faut faire, elle nous apprend ce qu'il a fait.

Nous devons cependant essayer d'expliquer en quoi réside ce *charme*, et comment, dans ces deux volumes, les

hommes du monde peuvent trouver à s'intéresser et à s'instruire sans que l'auteur se soit un moment écarté du programme esquissé, d'après son livre même, par Mgr l'évêque d'Orléans. Il y a deux parties distinctes dans cette merveilleuse existence de madame de Chantal, unie par tant de liens à celle de saint François de Sales : il y a la fille, l'épouse, la mère, la grande dame, la femme supérieure, la jeune veuve, type par excellence des mœurs fortes et saines d'une époque où se reconnaissent les principaux traits du siècle qui finit et du siècle qui commence. Energique et douée, comme le seizième, de cette faculté de résistance, de cette puissance de vie dans l'orage, qui, chez des hommes tels que M. Frémyot, le père de notre sainte, trouva moyen de sauvegarder tout ensemble la religion catholique et la royauté légitime. Rassérénée, comme le dix-septième, et préparée aux grandes choses par ses luttes et ses épreuves ; changeant peu à peu son agitation en activité, ses ardeurs en créations, ses aspirations en œuvres ; déjà baignée dans ces zones lumineuses où va s'éclairer de toutes parts le génie de la France. Est-ce de cette époque que je viens de parler, est-ce de madame de Chantal, telle que M. l'abbé Bougaud nous la représente? En vérité, je n'en sais rien, tant chacun des traits que je crois pouvoir appliquer à son temps, s'appliquent exactement à elle-même !

Mais il y a aussi, chez elle, la prédestinée, la sainte, conduite, par la volonté de Dieu visible sous la figure d'un saint, dans les voies de cette perfection chrétienne que nous ne connaissons pas, que nous pouvons à peine com-

prendre, qui semble avoir pris pour devise le vers célèbre du poëte latin :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum !

Immolation absolue de soi, de ses désirs, de ses regrets, de ses défauts, de ses qualités même, si elles gardent une allure trop terrestre; transformation progressive d'un caractère dont les aspérités s'adoucissent, dont les véhémences s'apaisent, dont les révoltes se prosternent, dont les fiertés s'humilient ; sacrifice incessant de tout ce qui, dans l'homme, est l'homme, de toutes ces attaches mortelles qui nous tiennent encore par quelque fibre quand on croit les avoir brisées, et dont on ne saurait se détacher tout à fait sans qu'il en reste une cicatrice au cœur et une larme dans les yeux. Conquêtes toujours nouvelles, toujours douloureuses, toujours disputées dans cette *spiritualité* dont peuvent sourire les beaux-esprits, mais qui, si nous étions capables de l'étudier dignement, nous offrirait dans l'intérieur d'une seule âme plus de prodiges qu'il ne s'en opère, en des années, dans le monde extérieur ; progrès perpétuels dans la prière, ou, pour parler l'adorable langue de saint François de Sales, dans l'*oraison*, qui commence par n'être qu'une simple demande de la créature à son Dieu, puis un mystique dialogue entre l'âme et son divin interlocuteur, puis une assimilation du principe inférieur dans le supérieur, de l'humanité dans la divinité, un état passif où la plénitude de la possession, de l'obéissance et de l'amour se révèle et se cache dans une sorte d'extatique quiétude, de miraculeuse inertie.

On le voit, nous sommes là bien près du quiétisme, cette erreur si séduisante pour les imaginations féminines ; mais l'énergique bon sens de madame de Chantal se tient sur ses gardes ; saint François de Sales veille, et l'étroite limite ne sera pas franchie.

Il y a tout cela, et bien plus encore chez sainte Chantal, et comme si ce n'était pas assez pour justifier l'admiration qu'elle inspire, pendant que ces merveilles s'accomplissent dans son âme, elle s'acquitte mieux qu'une veuve restée dans le monde de tous ses devoirs maternels. Son esprit pratique, son activité, la rectitude de son jugement, la fermeté de son caractère, toutes ces qualités qui lui servent à devenir la fondatrice d'un ordre et qui éclatent au milieu des bourrasques et des nuages amassés autour du berceau de la Visitation, lui servent aussi à sauver et à accroître la fortune de ses enfants, compromise par le malheur des temps et les désordres du vieux baron de Chantal. Elle marie avantageusement ses deux filles et son fils, ce fils qui sera le père de madame de Sévigné. Ces enfants qu'elle aime tant, Marie-Aimée, Françoise, Celse-Bénigne, gages charmants d'une union brisée par un accident tragique, vivants souvenirs d'un mari qu'elle a aimé et pleuré avec tout l'emportement de son énergique nature, elle ne les abandonne jamais complètement, quand elle les quitte pour suivre sa vocation surhumaine, c'est que son œuvre est faite et qu'ils n'ont plus besoin d'elle. Parmi les hommes ou auprès de Dieu, un pied dans le monde, un pied dans le couvent qu'elle crée et qu'elle anime, c'est toujours la même femme : cette figure ne se

dément pas un instant : elle est là, debout, l'œil fixé sur son céleste modèle, au seuil de ce siècle où le génie et le bon sens furent si étroitement unis, où la piété et l'éloquence furent sœurs, où les âmes les plus rebelles, finaement touchées d'un rayon de la grâce, rentrèrent tardives, mais purifiées, dans le chœur universel. Elle en résume les caractères en les sanctifiant, en y ajoutant ce je ne sais quoi que dédaigne la sagesse mondaine, qu'elle est bien près de taxer de folie, et qui n'est que l'invisible travail du creuset divin. Dans cet ensemble, je m'incline devant la sainte ; mais je reconnais la femme, et je n'ai pas de pénible effort à faire pour associer dans ma pensée et pour saluer dans une même personne la collaboratrice de saint François de Sales, la religieuse élevée à toutes les sublimités de l'oraison et de l'extase, la mère de la Visitation et de Celse-Bénigne, l'aïeule du plus aimable génie qui ait illustré le grand siècle.

De même, pour saint François de Sales : ces figures bénies du sanctuaire, alors même que le monde consent à les accepter ou à leur sourire, ne nous arrivent souven qu'altérées ou voilées d'ombre. Pour notre imagination futile, un de leurs traits dominants devient le visage tout entier : c'est ainsi que nous nous formerions aisément l'idée d'un saint François de Sales de fantaisie, une sorte de Florian ou de Berquin de la sainteté, doux jusqu'à la mollesse, caressant jusqu'à la mignardise, accommodant à l'usage de béates efféminées une religion toute de ouate, de miel et de sucreries. Nous aimerions à confondre — et je crois même qu'un de nous n'y a pas manqué, — l'*In-*

troduction à la vie dévote de saint François de Sales avec *la Dévotion aisée* du P. Lemoyne. Le fait est que le saint évêque de Genève n'avait d'égale à sa douceur que sa fermeté. Il possédait, au plus haut degré, les qualités persuasives, le don d'attirer à soi les âmes; mais ce n'était pas pour les amollir, au contraire! c'était pour leur imprimer quelque chose de sa propre activité, pour les faire entrer avec lui dans ce cercle de feu dont il était le centre et où il se prodiguait sans s'appauvrir, pour leur communiquer, comme une contagion divine, ce tourment du mieux, cette soif de perfection, cette nostalgie angélique qu'il exprimait sous des images enchanteresses et dans un délicieux langage. On est étonné, effrayé presque, en lisant M. Bougaud, de l'ardent foyer que renfermait cette âme, des travaux et des fatigues qui remplirent cette vie, des prodiges de mortification, d'abnégation, d'anéantissement de la volonté, habituels chez ce saint que l'on se figure volontiers le sourire sur les lèvres, la manche, large, occupé à aplanir et à adoucir le chemin du ciel, encadré dans un gracieux paysage où voltigent les abeilles, où les amandiers fleurissent, où les rossignols chantent, où abondent tous ces détails familiers, agrestes, pittoresques, charmants, dont s'est embelli son style.

Il existe donc aussi, chez saint François de Sales comme chez sa pieuse auxiliaire, deux parts : l'une de sainteté surhumaine, de spiritualité séraphique, d'oraison sans cesse en contact avec Dieu ou absorbée en Dieu même, laquelle nous échappe presque, et que M. l'abbé Bougaud excelle à comprendre et à mettre en relief; l'autre, qui,

sans le faire descendre, le rapproche de nous, le rattache à l'histoire de son temps, aux luttes de l'Église et de l'hérésie, fait de lui, en dépit ou en raison même de ses archaïsmes, un des premiers maîtres de la prose française, nous le montre dans toute la suave familiarité de son génie, dans son irrésistible empire sur les imaginations et les âmes, dans son incroyable puissance de création et d'apostolat; tel enfin que son historien l'a fait revivre et que l'évêque d'Orléans a dû le reconnaître, comme le digne héritier d'une famille glorieuse reconnaît le portrait d'un aïeul illustre, à sa propre ressemblance.

Eh bien! un des principaux mérites — et ce n'est pas le seul, — de cette *Histoire de sainte Chantal*, c'est que l'auteur, en retraçant la vie de sa sainte et en y mêlant forcément celle de saint François de Sales, a su si bien fondre les deux parties de son sujet, ce qui est de la terre et ce qui est du ciel, que le lecteur profane, l'homme du monde, — j'entends celui qui n'est pas hébété par des habitudes grossières ou blasé par de malsaines lectures, — arrive à éprouver une impression bizarre et, selon moi, délicieuse : il croit ne s'intéresser qu'à la vie extérieure de madame de Chantal, au personnage historique de l'évêque de Genève; et, à son insu, comme en ces creux de rocher où coule goutte à goutte une source venue on ne sait d'où, il sent s'infiltrer en lui le vague instinct, puis le goût, puis le charme de cet idéal supérieur, de cette beauté surnaturelle, et il cesse de se trouver dépaysé dans ce monde mystique où l'ineffable à une langue, où l'abstraction a une vie, où Dieu donne a

ses élus des sens particuliers pour contempler l'invisible, toucher l'impalpable et mesurer l'infini. Ce serait chez l'écrivain le triomphe de l'art, si ce mot ne ressemblait à une profanation en un sujet semblable et à propos d'un pareil livre. A quoi faut-il attribuer cet effet que je constate d'après ma propre expérience et celle d'autres lecteurs de M. Bougaud? A son beau talent, que lui enviera désormais la littérature laïque, ou au prestige exercé sur nous par ces noms, sainte Chantal et saint François de Sales? A l'une et à l'autre de ces deux causes; mais il en est une troisième que je ne crains pas d'indiquer: c'est que nous nous calomnions quand nous croyons ne pouvoir goûter que ces œuvres futiles, ces fades ou révoltantes histoires dont on pourrait, après quelques années de lectures forcées, noter d'avance, comme en un cahier de solfége ou d'écriture, la donnée, les épisodes, les personnages, les péripéties et le dénouement; où le faux, le vulgaire, l'excessif se multiplient sous toutes les formes; où tout sonne creux sous nos pas, où les mêmes passions amènent les mêmes scènes, où des sentiments chimériques parlent un langage factice sur des lèvres artificielles, où des larmes contrefaites mouillent des joues peintes; où un sourire figé plisse une bouche grimaçante. Oui, nous valons mieux que cela, et si j'osais, je dirais que nous valons mieux que nous-mêmes. Le spectacle d'une âme héroïque et sainte, initiée à la perfection par l'épreuve, une passion d'infini s'immolant pour se satisfaire et se divinisant pour s'assouvir, la peinture « des opérations les plus délicates de la Grâce, des rapports les

plus secrets, les plus divins entre le créateur et la créature, » peuvent nous émouvoir, quand on sait nous les présenter. S'ils déconcertent notre misère, nous y sommes ramenés par notre misère même, comme ces pauvres que l'on voit, penchés devant des magasins étincelants de lumière, contempler avidement des trésors qui les feraient riches en un moment, et dont ils ne sont séparés que par une mince vitrine — et par des abîmes.

A propos de ces grands caractères suscités par Dieu, à la fin du seizième siècle, pour consoler l'Église encore meurtrie des cruelles étreintes de la Renaissance et de la Réforme, à propos de ces fondations d'ordres, tels que la Visitation, les Sœurs de charité, animés de l'esprit nouveau, appropriés à des nécessités nouvelles, et qui assurent une immortelle gloire aux noms de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul et de sainte Chantal, M. Bougaud a écrit de bien belles pages où il fait ressortir cette étonnante aptitude de la vérité religieuse à suivre, sans s'altérer jamais, les diverses phases, les transformations successives de l'humanité qui la méconnaît souvent, mais qui ne peut se passer d'elle, de la société qui essaye parfois de lui échapper par un redoublement de vie matérielle, mais qui tomberait d'inanition ou de pourriture, si elle perdait sa part de vie spirituelle et morale. Il y a aussi, au chapitre XI, un remarquable passage où M. Bougaud nous montre en la personne de ces saints, de ces pieuses femmes, de ces hommes dévoués à l'Église, la noblesse française, chargée par la Providence de réparer le mal qu'elle avait fait. C'est répondre à ces

pensées si hautes et si vraies, que de rappeler la date de ces miraculeuses existences, de ces travaux bénis de Dieu, de ces fondations d'ordres, si petites et si frêles à leur début, et qui, persistant sur des ruines, ont survécu à des institutions défendues par toutes les puissances de la terre. Une des thèses favorites de l'école qui s'adjuge le monopole de la critique historique, est de représenter comme perdu dans les nimbes légendaires de l'Église primitive tout ce qui confond la raison humaine, tout ce qui offre les caractères du surnaturel : or, voici des saints dont nous ne sommes séparés que par deux siècles, dont la vie est un chapitre de l'histoire moderne, dont les œuvres ne sont pas mortes, qui ont été les contemporains de Montaigne et de Richelieu, de Pascal et de Corneille : voici des miracles, extérieurs ou intimes, dont la tradition nous arrive comme une chaîne si courte, que tous les anneaux pourraient tenir dans notre main. Si la sainteté de François de Sales, de *M. Vincent* ou de madame de Chantal, si les miracles groupés autour de leur tombe et de leurs œuvres, si tout cela est de la légende, appelez aussi légende l'assassinat de Henri IV, la première représentation du *Cid* et la bataille de Rocroy. A ce consolant souvenir nous ajouterons, en fermant le livre de M. Bougaud, une pensée d'une application plus récente encore. Au moment où fourmillent des livres impies, faits pour consterner les fidèles et ébranler les faibles, Dieu permet que l'on voie paraître à l'autre bout de l'horizon des œuvres lumineuses qui reflètent un rayon d'en haut et rassurent le regard. C'est par là que je veux finir : Dire à l'auteur de

l'*Histoire de sainte Chantal* qu'il a écrit un beau livre, ce serait peut-être lui déplaire; dire que ce livre est de ceux qui consolent l'Église dans ses jours d'affliction et d'épreuve, c'est faire accepter par la piété de l'écrivain l'éloge que repousserait l'humilité du prêtre.

VII

M. PAUL MESNARD[1]

Octobre 1863.

Eschyle appartient à cette grande race de poëtes qui semblent les contemporains de leurs personnages et vivent de plain-pied avec le monde héroïque où ils nous font pénétrer. C'est là une supériorité que rien ne remplace, pas même l'art exquis, la suprême élégance, le don prodigieux d'assimilation mythologique et poétique, possédés par Virgile ou par Racine. La première condition, quand on met en scène une poésie ou une théogonie quelconque, c'est d'y croire. Le paganisme n'est si glacial dans les œuvres du dernier siècle et des commencements du nôtre, que parce qu'il change de plus en plus de caractère, parce qu'il cesse d'être une tradition pour devenir une routine ; d'être une religion pour devenir un libertinage ; d'être une croyance ou au moins un symbole

[1] *L'Orestie*, d'Eschyle, traduction de M. Paul Mesnard.

pour devenir une forme — la plus misérable de toutes, — du matérialisme et du scepticisme.

De même qu'Agamemnon, Oreste et l'éternelle famille des Atrides, se rattachent de tous côtés aux divinités païennes dont ils sont plus ou moins les enfants, les descendants, les favoris, les instruments ou les victimes ; de même que ces héros, beaucoup plus fabuleux qu'historiques, ne sont supportables, intéressants et intelligibles que si on les regarde baignés dans l'ombre lumineuse qui descend de l'Olympe et de l'Hélicon; de même aussi les poëtes dont je parle, Homère et Eschyle en tête, paraissent se confondre avec leur sujet et leur œuvre; ils personnifient admirablement ce premier âge, cet âge d'or de l'épopée et du drame, où les acteurs, le théâtre, le poëme, l'auteur, l'auditoire, la fable, le merveilleux, les fonds de tableau, l'inspiration, la divinité et les hommes ne sauraient ni se détacher, ni se concevoir séparés les uns des autres ; où tout cet ensemble, transfiguré par le lointain, né d'un seul jet, formé d'un seul groupe, sculpté dans un seul bloc, s'expose à nos regards sous un même rayon d'idéal divin. Ce n'est pas tout encore : pour arriver à ce degré de beauté et de puissance qui promet l'immortalité, il faut qu'à ce premier moment de jeunesse, d'enthousiasme et de foi, dans cette radieuse phase d'union entre la terre et le ciel, la langue soit assez formée, assez correcte, assez littéraire, pour assurer à ce qu'elle exprime la durée et la vie : cette rencontre est rare ; elle suppose la coïncidence et l'accord de qualités plus habituées à se succéder qu'à se combiner ; la naïveté et la réflexion ; la sponta-

néité et l'expérience ; le naturel et l'art ; la passion et la maturité : mais aussi, quand elle existe, elle donne à la poésie antique Homère et Eschyle ; à la poésie moderne le Dante.

Il suffit d'ouvrir cette magnifique *Orestie* pour comprendre ce que nous venons d'indiquer. Eschyle est-il le premier-né de la tragédie grecque ? Non, dans l'acception absolue du mot, et si l'on traduit *tragédie* par sa signification primitive de *chant du bouc*. Avant Eschyle, il y a eu Thespis ; il y a eu Pratinas, Chœrilus, Phrynicus, que sais-je ? Mais avec eux le drame n'existait pas ; tout se bornait, sans nul doute, au dithyrambe, à une sorte d'hymne, de cantique religieux et populaire, entonné autour du char de fête. Eschyle arrive au moment où, cette première manifestation ne suffisant plus à la curiosité publique et au progrès de l'art, l'idée de faire figurer dans une action dramatique ces dieux et ces héros dont on célébrait la gloire, jaillit à la fois du cerveau des poëtes et des aspirations de la foule. L'art fait ainsi un pas immense ; mais il le fait avant que la civilisation soit assez raffinée pour révoquer en doute ce que la poésie va lui montrer, avant que la philosophie ait effleuré ces dieux, ces mythes, ces symboles, ces dogmes sur lesquels il suffira de souffler pour les réduire en poussière, avant qu'une foi féconde et puissante dans son aveuglement ait cessé de couvrir cet incroyable assemblage d'absurdités, d'immoralités et de sottises. Plus tard, l'art pourra être plus dramatique et plus parfait avec Sophocle, plus ingénieux et plus raisonneur avec Euripide : mais une partie du charme et du

prestige a disparu; l'enchantement perd tout ce que la raison gagne : les voiles sacrés se déchirent ou s'entr'ouvrent; les mystères s'évanouissent comme des fantômes aux pâles clartés du matin. Dans ce monde merveilleux où la poésie servait de trait d'union entre la divinité et l'humanité, la foi chancelante est obligée de se faire suppléer par l'imagination, en attendant que celle-ci soit à son tour détrônée par l'intelligence et la science. Adieu cet instant unique où l'art et la croyance se confondent, sans que les exigences de l'un coûtent rien aux scrupules de l'autre !

Dans le *Théâtre* grec, cet instant s'appelle Eschyle; et, pour que rien n'y manque, il s'est trouvé que le génie du poëte était parfaitement approprié à son rôle, j'allais dire à sa mission. Il y a, en effet, chez lui, du hiérophante et du pontife. Tout, jusqu'à son âpreté, sa grandeur farouche et sauvage, ses rugosités de géant, concourt à maintenir dans leur majesté idéale ces fables du polythéisme, si tôt menacées de dissolution et de déchéance.

> Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu,

a dit Voltaire, visant le Dieu des chrétiens par-dessus le turban de Mahomet. C'est surtout de la mythologie que l'on a pu dire que, du moment que l'homme s'y reconnaîtrait, qu'il y retrouverait ses passions et ses vices, qu'il en discuterait les origines, les récits, les dogmes et la morale, elle cesserait d'être autre chose qu'un objet de dédain pour les philosophes, une récréation pour les esprits frivoles, un thême à variations pour les rimeurs de boudoir. Avec Eschyle, rien de pareil : il est de la période hiératique. Je

défie que l'on découvre le plus petit mot *pour rire* dans les fables dont il s'empare, et qu'il expose toutes vivantes, toutes chaudes de l'étreinte divine, aux multitudes émues. Ces scélératesses de cour d'assises, adultère, inceste, rapt, assassinat, prennent dans son œuvre des proportions colossales, et deviennent tantôt les révélations d'une fatalité supérieure à la volonté humaine, tantôt, comme dans les *Euménides*, les éléments d'un immense débat où s'agitent, sous le patronage des dieux et des déesses, les problèmes de notre destinée et les notions de l'immortelle justice. Les êtres intermédiaires, Titans, Furies, Océanides, Pythies, Parques, etc., représentent ces forces cachées de la nature, qui, au berceau des religions, prennent des formes visibles, des noms distincts, et animent de leurs salutaires ou funestes influences les rapports primitifs du Créateur, de la création et des créatures. Enfin le chœur, ce personnage collectif, si important dans la tragédie antique, est un souvenir agrandi de l'époque où cette tragédie n'était qu'un hymne : il ménage et mesure la transition entre le dithyrambe et le drame proprement dit; il exprime la part des sentiments impersonnels et des vérités générales qui gardent leurs droits sur la conscience humaine et la maintiennent à son rang, au moment même où les passions et les crimes de l'individu essayent de l'outrager ou de l'enfreindre.

En somme, si l'on a pu appeler Corneille un vieux Romain, malgré les siècles qui le séparaient du vieil Horace, Eschyle, quoiqu'il ait précédé de bien peu d'années Sophocle, Alcibiade et Périclès, mérite qu'on l'appelle un

demi-dieu. Il est de l'âge d'Agamemnon et de Prométhée bien plus que du sien.

Chaque trait dont je m'efforce de caractériser cette grandiose figure peut faire pressentir les difficultés inouïes que rencontre un traducteur aux prises avec un pareil homme et la plus formidable de ses œuvres. C'est tout un monde, toute une poésie, toute une liturgie à ressusciter — que dis-je? à transporter dans un monde nouveau où rien n'est préparé pour les recevoir, dans une langue qui se prête mal à ces grandeurs épiques et sacerdotales, auprès de lecteurs qui ont depuis longtemps perdu la tradition, le goût et le sens de la mythologie sérieuse et profonde, fort différente de celle du dictionnaire de Chompré. A cette difficulté s'en joint une autre, d'un ordre plus didactique. Avant Eschyle, nous l'avons vu, la tragédie grecque était toute chorale ou dithyrambique; après lui, le chœur, sans disparaître, s'amincit pourtant devant le drame. Dans l'*Orestie*, comme dans les *Perses* et dans *Prométhée*, l'importance du chœur reste considérable, pendant que l'action dramatique se développe et se régularise. Or, la traduction de ces chœurs relève de la poésie lyrique, ou, si l'on veut, de la poésie pure. C'est ici le lieu de faire une remarque et d'établir une distinction que M. Paul Mesnard, j'en suis sûr, serait le premier à admettre.

Je comprends très-bien qu'un écrivain distingué, nourri de tous les bons modèles, rompu au mécanisme de notre alexandrin, muni d'études assez variées et doué d'un talent assez souple pour s'être assimilé tous les secrets de

la versification française, puisse traduire en vers et en bons vers le dialogue, les *tirades*, les scènes où se déroule l'*intrigue*, où se résument les événements, où parlent et agissent les passions des personnages. Il est soutenu par le mouvement même de l'action, et il n'a d'ailleurs à exprimer que des sentiments, des idées, des faits qui sont à peu près les mêmes dans toutes les langues. Ces sentiments, ces idées, ces faits sont, pour ainsi dire, *en dehors;* ils vivent de cette vie du théâtre, qui ne supporte pas les obscurités et les ombres : il ne s'agit que de savoir les prendre et les interpréter. Un versificateur habile peut suffire à cette tâche, et c'est le cas de rappeler, avec variantes, l'adage célèbre : « On naît poëte, on devient versificateur. »

Mais pour la poésie lyrique, surtout depuis les éclatants progrès qu'elle a faits dans notre siècle, il faut un art particulier et une vocation spéciale. Un lyrique ne pourrait être bien traduit que par un lyrique, lequel, ayant son inspiration personnelle, aimera probablement mieux imaginer que traduire. En outre, le lyrisme, chez les Grecs et principalement chez Eschyle, évoque un monde mystérieux, une théogonie lointaine, des images et des souvenirs auxquels il est d'autant moins aisé de nous intéresser qu'il est plus difficile d'y voir très-clair. On doit les aller chercher à une tout autre profondeur que la poésie purement dramatique. Ils constituent la véritable originalité du théâtre antique, et, dans toutes les littératures, ce qu'il y a de plus original, de plus caractéristique, est justement ce qui offre le plus de difficultés au traduc-

teur. Est-ce tout? Pas encore. La langue poétique d'Eschyle, comme celle du Dante, est très-belle, mais très-primitive; sa simplicité va souvent jusqu'à la rudesse. Or, la poésie moderne nous a accoutumés à de tels excès de raffinement, de ciselure et d'élégance, que, lorsque nous nous trouvons en présence du lyrisme grec traduit en français, il nous semble que nous venons de quitter une femme magnifiquement parée et que nous rencontrons une femme en haillons. C'est un peu vrai; seulement, sous ces haillons, il y a la Vénus de Milo ; sous ces parures il y a un corset et une *cage*, et sous cette *cage* des formes grêles, maladives, paradoxales, livrées à tous les caprices de la mode, à tous les mensonges de la toilette.

Quel effet voulez-vous que produisent sur les contemporains des *Orientales* et d'*Émaux et Camées*, des vers tels que ceux-ci :

Oui, la belle Artémis qu'offense
L'injure faite aux petits des lions,
Reine des bois, qui prend sous sa défense
Des fauves animaux les tendres nourrissons,
Veut voir s'accomplir le présage
Qui du sort nous promet une illustre faveur;
Mais des oiseaux la cruauté l'outrage :
Je t'invoque, ô Péan sauveur!
Que jamais, par ta sœur, enchaînés au rivage,
Nos vaisseaux, sans secours contre un calme cruel,
Ne réclament de nous, sur un sanglant autel,
Un sacrifice exécrable, sauvage,
D'où les festins seraient absents;
Qui trahiraient l'époux, aux discords menaçants
Livrant sa maison divisée.
Et, pour répondre au cri d'un pur sang répandu,
Ferait veiller la vengeance rusée
Jusqu'au retour en silence attendu.

J'ai choisi, dans le premier chœur de l'*Agamemnon*, ce fragment de l'*Epode*, non pas qu'il soit mal traduit (au contraire !) mais pour donner une idée de l'énorme distance qui sépare de ces zones mythologiques le lecteur parisien, et de l'obscurité hiératique qui plane sur cette avant-scène du drame. L'intervention des dieux et des déesses dans la querelle des Grecs et des Troyens, l'antagonisme de Diane (Artémis) et d'Apollon (Péan), le mystérieux pressentiment du meurtre d'Agamemnon par Clytemnestre, ayant pour prétexte le sacrifice d'Iphigénie par son père, tout cela s'entrevoit dans ces strophes à travers des voiles fatidiques, comme l'algue marine sous la vague ; mais tout cela échappe à notre sens beaucoup trop moderne, et il ne reste qu'une versification trop peu attractive pour donner envie d'éclaircir ces ombres.

Notre remarque pourrait s'appliquer à plusieurs autres passages de cette trilogie. Ainsi, après les deux premières parties, *Agamemnon* et les *Choéphores*, où la terreur tragique atteint des limites qu'elle ne dépassera plus, la troisième partie, *les Euménides*, nous semble un peu froide et rappelle, dans de plus amples proportions, le cinquième acte de l'*Horace* de notre Corneille : il s'agit de savoir si Oreste, meurtrier de sa mère, vengeur de son père, est innocent ou coupable, s'il sera puni ou amnistié : c'est un procès plutôt qu'un drame. Et pourtant figurez-vous ces fêtes nationales et sacrées, ce public immense, à la fois populaire et lettré, mêlant à un vif sentiment de l'art une dose suffisante de foi, encore imprégné des grandes traditions, des vivantes images du poly-

théisme, se rattachant par mille liens à ces théogonies écloses sous ce ciel, sur ces mers, au sommet de ces montagnes. Devant cette assemblée unique, avide du merveilleux qui va lui manquer et respirant sans effort sous ce soleil divinisé, dans cette atmosphère surnaturelle, représentez-vous ce débat, plaidé par Apollon et discuté par les Euménides : quelle grandeur ! quel accord entre le poëte, le sujet, les héros et l'auditoire ! les petites combinaisons du drame, tel que nous l'entendons aujourd'hui, étaient absolument inutiles pour porter au comble l'intérêt et l'émotion d'un pareil spectacle.

On le voit, il y avait, dans cette partie de la tâche si courageusement entreprise par M. Paul Mesnard, des difficultés insurmontables. Toutes les fois que, dans l'effrayant chef-d'œuvre d'Eschyle, la poésie pure domine le drame ; toutes les fois que le poëte s'efface à demi derrière le pontife et que son génie plonge dans les profondeurs du paganisme sacerdotal, le traducteur faiblit; mais, dans les scènes où reparaît la vie humaine, où l'action engagée entre des personnages de chair et d'os, se rapproche de nous et nous parle une langue intelligible à tous, M. Mesnard reprend tous ses avantages. Était-il possible, par exemple, de mieux traduire la belle page où Clytemnestre, ayant imaginé d'avance un genre de télégraphe à l'usage des femmes qui redoutent une surprise conjugale, explique au chœur comment elle a appris si vite le dénouement de la guerre de Troie?

LE CHŒUR.

Quel messager si prompt a donc pu t'en instruire?

CLYTEMNESTRE.

Vulcain : il fit d'abord briller le haut Ida,
Puis la flamme à la flamme en courant succéda.
Aux feux d'Ida Lemnos répondit la première,
Et sur le camp d'Hermès répéta leur lumière.
Du troisième flambeau l'Athos lança l'éclair.
Le feu, comme un soleil, du mont de Jupiter
S'élança, propageant les joyeuses nouvelles,
Et sur le dos des mers couraient ses étincelles.
Alors du mont Maciste, attentif au signal,
Le sommet s'éclaira, doré par le fanal.
Le message enflammé, si prompt à se répandre,
Dans un lâche sommeil n'avait pu le surprendre.
Comme un veilleur fidèle, il remplit son devoir;
Son feu vole; et déjà, prêts à le recevoir,
Au bord des flots d'Aulis les rochers du Messape
Ont reconnu de loin la clarté qui les frappe.
D'une aride bruyère ils enflamment l'amas.
La flamme suit son cours et ne s'affaiblit pas.
Mais, dans son long trajet, rayonnant aussi vive,
Déjà de l'Asopos elle a franchi la rive,
Et, semblable à Phébé, courrière de la nuit,
Fait signe au Cithéron, qui plus loin la conduit.
Jusque-là d'aucun mont la cime vigilante
N'avait fait resplendir de clarté plus brillante.
Le marais Gorgopis s'éclaire de lueurs
Qui du mont Eryplancte atteignent les hauteurs.
Leur appel a trouvé des gardes qui l'entendent,
Et les feux éveillés à torrents se répandent.
Le golfe Saronique en est illuminé.
Le météore court jusqu'au mont Arachné,
Sommet voisin d'Argos, d'où ses flammes rapides
Ont enfin rayonné jusqu'au toit des Atrides.
Terme heureux du signal que l'Ida vit partir.
Voilà par quels chemins ces feux, pour m'obéir,
Comme, aux jeux, le flambeau de l'un à l'autre passe[1],
De relais en relais ont, à travers l'espace,

[1] C'est ce vers qui a inspiré le vers célèbre de Lucrèce :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Achevé cette course, où le double vainqueur
Doit être le premier et le dernier coureur.
Tel est le témoignage auquel il faut qu'on croie;
Par l'ordre du roi même il m'est venu de Troie..

S'il y a deux parts à faire dans cette traduction de *l'Orestie* par M. Paul Mesnard, si la première laisse à désirer ce qu'il n'est plus au pouvoir de personne d'y retrouver par un effort de simple érudition ou de littérature, si la seconde a de quoi contenter les juges les plus difficiles, il ne saurait y avoir qu'un avis sur son introduction, qui nous dit en cent pages tout ce qui peut se dire de plus compétent, de plus ingénieux et de plus vrai touchant le génie d'Eschyle, les origines du théâtre antique, et cette phase d'alliance entre la religion et l'art, dont nous avons essayé de donner une idée. Là le littérateur exquis, le critique pénétrant, l'érudit de bon aloi, l'écrivain excellent, se retrouvent tout entiers. Cette introduction nous prouve par quelle série de fortes et de profondes études M. Mesnard s'était préparé à ce travail redoutable qui ne pouvait pas être parfait, mais qui, dans son imperfection même, garde l'immense avantage de ramener l'attention sur des œuvres impérissables, de nous restituer, ne fût-ce que pour un moment, le sentiment de la grandeur, et de forcer des nains à mesurer la taille des géants. Remercions donc et applaudissons le nouveau traducteur d'Eschyle au nom de tous ceux qui savent le grec et de tous ceux qui l'ignorent. Il inspirera aux uns le désir de l'apprendre, aux autres la crainte de l'oublier.

VIII

M. JOSEPH AUTRAN[1]

Octobre 1863.

Le métier de critique ou de causeur hebdomadaire ne serait pas tolérable, s'il ne nous était permis, de temps à autre, d'imiter les chasseurs lassés de poursuivre le gibier ou les touristes fatigués de ravins et de montagnes : halte ! voici un bouquet de beaux arbres dont le feuillage, encore respecté par l'automne, commence à prendre ces riches tons de pourpre et d'or, si chers aux paysagistes. Le frais tapis de verdure, étendu en pentes douces jusqu'à ce rocher qui surplombe, nous annonce le voisinage d'une source ; en effet, je l'entends qui murmure à travers les églantiers et les buissons chargés de leurs baies écarlates. L'heure est propice ; le soleil d'octobre, débarrassé des brumes matinales, joue à la surface des herbes emperlées de rosée. Une vapeur plus légère que la mous-

[1] *Le Cyclope*, d'après Euripide, étude grecque.

seline, plus transparente que la gaze, monte des prairies lointaines, ondule au flanc des collines et va se confondre, à l'horizon, avec les teintes bleuâtres des Alpes et du ciel. Le rouge-gorge familier, le merle moqueur, la grive cachée dans des touffes de vigne sauvage, entremêlent leurs joyeuses chansons. La vie circule et déborde de toutes parts : ce ne sont plus ces vagues frissons de l'aube, qui invitent au mouvement et à la marche ; ce n'est pas cette chaleur implacable de midi, qui ôte à la rêverie son charme et au repos sa douceur. Allons ! trêve aux soucis d'hier et aux fatigues de tout à l'heure ; déposons le fusil et le bâton ferré, le sac et la gibecière. C'est le meilleur moment de la journée ; exhibons nos provisions de bouche, si nous sommes dominés par un grossier appétit ; nos provisions poétiques, si la Muse profite de cet instant rapide pour reconquérir son empire et triompher de notre indifférence.

Quelles provisions, cette fois ! Un poëte imité par un poëte ! M. Joseph Autran s'inspirant d'Euripide pour nous restituer une des œuvres les plus originales de la poésie antique ! Et, comme si ce n'était pas assez de cette friandise, le plaisir d'entreprendre, à la suite du poëte grec et du poëte français, l'étude de cette transformation presque soudaine qui, d'une génération à l'autre, modifia si profondément les rapports de l'art avec la religion, introduisit les dissolvants philosophiques et l'examen railleur au sein de la mythologie comme le loup dans la bergerie, et souleva les colères du parti *orthodoxe*, trop bien secondé par la verve cruelle d'Aristophane ?

A distance, Eschyle et Euripide peuvent sembler presque contemporains, puisque la jeunesse de l'un paraît être entrée en lice contre la vieillesse de l'autre. En réalité, un monde les sépare, et il a suffi de cette légère différence de dates pour faire succéder à la phase hiératique dont nous parlions à propos de l'*Orestie*, cette période mixte où la tradition et le dogme gardent encore leur vie officielle et leur physionomie extérieure, tandis qu'au dedans la philosophie et l'art, au lieu de rester leurs auxiliaires ou leurs interprètes, commencent un travail de destruction. La Bruyère, dans son célèbre parallèle entre Corneille et Racine, conclut : « Corneille est plus moral ; Racine plus naturel ; il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide. » — Rien de plus hasardé que ce rapprochement ; c'est justement parce que Racine est naturel, qu'il ressemble peu à l'ingénieux et sentencieux Euripide. Quant à Corneille, il tient bien plus d'Eschyle que de Sophocle, lequel est, au point de vue de l'art, le plus parfait des trois grands tragiques grecs.

Si La Bruyère avait écrit quatre-vingts ans plus tard, c'est Voltaire qu'il eût comparé à Euripide. C'est chez l'auteur d'*Œdipe* et d'*Alzire* qu'il aurait cru retrouver l'inspiration de l'auteur du *Cyclope*. Je nomme Voltaire, tout en reconnaissant son infériorité tragique, afin de mieux marquer la distance parcourue d'Eschyle à Euripide. Eschyle divinise l'homme ; Euripide humanise la divinité. Le théâtre du premier est une succursale de l'Olympe, ou, si l'on veut, un trait d'union entre la terre et le ciel.

Ses personnages vivent dans une atmosphère surnaturelle et divine : leurs passions, leurs malheurs, leurs crimes ne sont explicables que par l'intervention des dieux et cesseraient d'avoir leur raison d'être, si les dieux n'existaient pas. De là cette grandeur incomparable, et de là aussi cette simplicité dramatique ; car le drame n'est complet que quand la toute-puissance céleste disparaît pour laisser agir la liberté humaine. Chez le second, on sent que la scission s'est faite, que les deux éléments se divisent ; les dieux se retirent derrière la coulisse, et l'homme, resté seul sur le devant de la scène, pense, parle et agit par lui-même. Il y a bien encore le *Deus ex machinâ* ; mais, en vérité, on ne sait plus si le dieu est une machine ou si la machine est un dieu. Peu s'en faut qu'on ne rie à la barbe de Neptune et qu'on ne montre le poing à Jupiter ; peu s'en faut que le voltairien Ulysse, le rabelaisien Silène et le pantagruélique Polyphème ne fassent, l'un de son esprit et de sa ruse, l'autre de son ivrognerie et de son cynisme, le troisième de sa force brutale et de sa gloutonnerie d'anthropophage, le dernier mot de la théologie païenne.

Quoi de plus intéressant et de plus piquant que d'assister à ce premier éveil de l'esprit d'analyse, et cela sans qu'il en coûte rien à la vérité et au bon sens ? En plein théâtre, au cœur même de ces fables riantes ou tragiques dont il s'est emparé, le Voltaire athénien préludait au grand mouvement philosophique qu'allaient proclamer la sagesse de Socrate et le génie de Platon, et qui, en déblayant le sol jonché des fleurs fanées du polythéisme,

préparait à son tour les voies au christianisme lointain. Le Voltaire français, au contraire, sous le pseudonyme des divinités mythologiques ou chinoises, des religions mexicaines ou musulmanes, attaquait sournoisement ces mêmes croyances qui s'étaient élevées victorieuses sur les débris des superstitions antiques, et dont Euripide, Platon, Socrate et les beaux-esprits de la seconde époque athénienne avaient été, fort à leur insu, les précurseurs. Cette supériorité n'est pas la seule : tout est faux dans les tragédies de Voltaire, caractères, passions, sentiments, situations, dialogue, style. Ce sont des édifices en carton-pierre, bâtis à la hâte pour les besoins d'une cause et destinés à s'écrouler peu à peu sous les chiquenaudes du temps. Son élégance est faite de paillettes et de strass ; sa langue si nette, si vive, si charmante dans la prose et dans la poésie légère, se gonfle d'épithètes pléthoriques qui donnent des airs de baudruche à ses rimes accouplées. Ses tirades font l'effet d'amplifications de collége, écrites par un rhétoricien libre-penseur, sourdement révolté contre la férule et la soutane de ses maîtres. Ses figures n'ont rien d'antique, ni de moderne; elles semblent empruntées à un cabinet de Curtius, et revêtues d'oripeaux de théâtre qui en font, à volonté, des Américains ou des Grecs, des Romains ou des Scythes, des Français du moyen-âge ou des Turcs de la Courtille. Chez Euripide, une élégance exquise et suprême domine tout. Les païens les plus convaincus, les grands-prêtres de Jupiter ou d'Apollon, en assistant à ces drames satiriques où se trahissait l'esprit nouveau, pouvaient gémir tout bas ou tout

haut de ces premières atteintes portées à leurs dieux fragiles et à leurs immortels à demi morts : mais l'art restait aussi pur ; le rire moqueur qui étincelait sur ces visages ne troublait ni la grâce des attitudes, ni la justesse des expressions, ni la beauté des contours. Ceci nous ramène au *Cyclope*.

L'épisode du Cyclope occupe presque tout le neuvième chant de l'*Odyssée*. Dans Homère, la fable garde sa simplicité primitive. Ulysse, poussé par cette curiosité qui est le fait des gens d'esprit et peut-être par le désir de se créer un nouveau péril pour avoir le mérite de s'en tirer, s'obstine, malgré les prières de ses compagnons, à faire connaissance avec Polyphême : il perd à ce jeu six de ces malheureux, dévorés par l'Ogre, imitant d'avance ces grands politiques qui, pour le plaisir de prononcer un beau discours ou de triompher d'une difficulté diplomatique, s'amusent à jouer le repos d'un État et la vie d'une foule de leurs concitoyens. La suite, le pieu rougi au feu et changeant en aveugle le formidable borgne, le jeu de mots (*oudeis*, *personne*) à l'aide duquel Ulysse mystifie la colère de Polyphême et inaugure en ce monde le règne du calembour, tout l'ensemble de cette victoire de l'intelligence sur la force matérielle est trop présent à la mémoire de mes lecteurs pour que je leur fasse l'injure d'y revenir.

C'est dans ce récit de l'*Odyssée* qu'Euripide a découpé son drame, en lui faisant subir l'assouplissement qu'indiquaient les conditions mêmes du genre et les exigences d'un art plus poli, plus fin, prêt à s'éloigner de plus en

plus de l'archaïsme et de la bonne foi homérique. Dans sa pièce, Silène et les Satyres sont devenus, avant l'arrivée d'Ulysse, les captifs et les esclaves du Cyclope. Cette annexion était nécessaire pour ajouter les danses dont cette sorte de drame ne pouvait se passer et dont on retrouverait l'équivalent dans les ballets ajoutés par Molière à plusieurs de ses comédies. Silène, fidèle à son ivrognerie traditionnelle, est tellement ravi d'un vin délicieux qu'Ulysse lui fait boire, qu'il oublie Polyphème et livre aux Grecs les agneaux, les brebis et les fromages du redoutable géant. Là-dessus, le Cyclope rentre : Silène, qui, comme son arrière-neveu Panurge, *craint les coups naturellement*, se hâte de dénoncer Ulysse comme lui ayant pris par force ces mêmes provisions qu'il vient de lui vendre. Toute cette scène est d'un comique excellent : Ulysse, dont la franchise n'est pas la vertu dominante, est obligé d'invoquer tous les dieux protecteurs de la vérité, de la justice et de l'innocence, tandis que l'effronté Silène, mentant avec un cynisme inouï, se moque de son nouveau compagnon d'infortune, atteste à son tour les dieux et les déesses, et engage le Cyclope à se bien régaler de cette cargaison de chair fraîche. Comme nous sommes déjà loin d'Homère! Combien cette veine railleuse diffère du drame sacerdotal ! C'est la comédie de l'Olympe substituée à son hymne ou à son épopée. Comme ces dieux, attestés à tous propos par ces artisans de mensonge ou brutalement insultés par ce grossier mangeur d'hommes, chancellent sur leur base ! Encore une fois, pour trouver des analogues à cette poésie dis-

solvante et narquoise, il ne faut plus remonter ; il faut descendre. C'est dans la *Comedia dell' arte*, ou parmi les types bouffons de la Renaissance, que l'on doit chercher les devanciers du Silène d'Euripide.

Le reste du drame s'écarte peu du texte fourni par *l'Odyssée*. Le poëte s'est bien gardé de supprimer le jeu de mots, fort puéril, j'en conviens, qui a un si grand rôle dans la seconde partie de l'épisode. « Je m'appelle Personne! » dit Ulysse; et il y a, dans le grec, un raffinement d'équivoque que la traduction n'a pu rendre : « Eh bien! Personne sera le dernier que je mangerai. » — Plus tard, quand Polyphême appelle au secours, le coryphée, qui, dans le drame, tient la place des autres Cyclopes qu'Homère nous montre accourant à l'aide de leur camarade, lui demande le nom de l'auteur de son mal :

— Personne!
— De quoi te plains-tu donc? Personne est un absent
Qui de tous les humains est le plus innocent.

Ce qu'il y a de curieux, c'est l'hésitation, j'allais dire le désespoir des savants en présence de ce premier-né des calembours, qui déconcerte leur gravité, mais qui, comme les fils de famille en goguette, se couvre du grand nom d'Homère. Ecoutons Bitaubé : « Eustathe et madame Dacier, dit-il, s'extasient sur *le jeu de mots qu'offre le nom que se donne Ulysse* (quel style !) : il faut convenir qu'il paraît plus digne *d'une farce* que de l'épopée. Euripide a copié cet endroit, comme la plus grande partie de cet épisode, dans *le Cyclope*, pièce qui *tient de la*

farce. » — C'est plutôt ce brave Bitaubé qui y tient ou qui en tient.

Voilà où en était la critique littéraire et érudite, il y a cinquante ans! Pour ces faux savants, maniaques de genre noble et d'idéal académique, rien n'existe en dehors de cette beauté rectiligne, de ce moule de convention où ils jetteraient volontiers les génies les plus originaux après les avoir repétris à leur image et à leur usage. Ils se sont créé un Homère factice, un Eschyle artificiel, un Euridipe *poncif*, et tout ce qui dérange leurs types de prédilection, tout ce qui contredit leur parti pris, les afflige comme un malheur personnel. Ils ne comprennent pas que la poésie primitive, émanation mélodieuse d'une société naissante, exprimait l'humanité tout entière dans ses grandeurs et ses petitesses, dans ses beautés et ses difformités, ses douleurs viriles et ses rires d'enfant, et qu'elle s'affirmait par ses familiarités naïves ou même grossières, non moins que par ses accents pathétiques. Le *Cyclope*, *une farce!* cette merveille d'élégance, cette fantaisie d'un grand artiste entremêlant de figures satiriques un bas-relief digne du Parthénon, ce chef-d'œuvre d'agencement où le drame et la comédie se combinent sans se heurter, assimilé aux grosses bouffonneries de tréteaux, aux parades de petits théâtres! Et Bitaubé prétendait au beau titre d'helléniste! La critique moderne est plus intelligente: M. Autran a cité MM. Patin et Artaud : il aurait pu se citer lui-même : sa courte préface interprète excellemment et fait aimer d'avance l'œuvre qu'il a traduite. Quant à sa traduction, on ne saurait en

faire un éloge plus juste et en donner une idée plus exacte qu'en disant que l'homme le plus profondément versé dans la littérature grecque la trouverait assez fidèle, et que l'homme de goût, ne sachant pas le grec, la prendrait pour une œuvre originale.

C'est là qu'on peut mesurer l'avantage d'un poëte. Que de procédés simplifiés ! que de difficultés aplanies ! sa langue poétique est déjà faite : il n'a pas à la former avant de l'appliquer. Il est si bien habitué à versifier sa pensée, qu'un léger effort lui suffit pour versifier celle d'autrui ; il possède d'avance le mécanisme, les secrets, les ressources de cet art qui ne s'enseigne pas : c'est, en un mot, un instrumentiste habile, qui, au lieu de jouer sa propre musique, change de pupitre et joue celle d'un maître ; l'inspiration est sans doute moins personnelle, moins spontanée ; l'exécution est aussi brillante, et, si l'artiste, par une étude profonde et passionnée, a su s'assimiler les beautés qu'il interprète, le charme de cette exécution s'accroît de tout ce qu'ajoute à ses facultés naturelles l'intimité d'un génie supérieur au sien.

Et puis, ne fallait-il pas connaître toute la gamme du clavier pour assouplir et varier le ton dans cette imitation du *Cyclope* ? Il y a, dans cette pièce si courte qui tient à peine cent pages, trois *tonalités* différentes : le drame, émouvant et parfois éloquent dans la bouche d'Ulysse ; le lyrisme, qui éclate et étincelle dans les strophes chantées par le chœur ; et enfin la comédie bouffonne, qui rit à gorge déployée dans presque tout le rôle de Silène ; la fantaisie que j'appellerais shakspearienne, s'il n'était pas

insensé de comparer, même en se jouant, les caprices de l'art grec, toujours baignés dans la lumière et dans l'azur, aux sombres et bizarres gaîtés de la poésie anglo-saxonne.

M. Autran a parfaitement compris et rendu ces nuances, d'autant plus difficiles que les transitions sont plus brusques et que c'est souvent dans la même page qu'Euripide passe du grave au doux, du sévère au plaisant et du pathétique au bouffon. Quoi de plus charmant que ce chœur des satyres humiliés de leur captivité :

Mais nous ici, quel joug nous presse?
Tristes captifs, humbles vaincus,
Adieu la joie, adieu l'ivresse,
Adieu les thyrses de Bacchus!
Nous n'irons plus, cimes lointaines,
Danser au bord de vos fontaines,
Mêlant la lyre et le tambour;
Ni, d'une ardeur que rien ne lasse,
Suivre les nymphes du Parnasse
Avec les ailes de l'Amour!...

Voilà bien l'allure svelte et dégagée du poëte, portant le fardeau de la traduction comme les Corybantes portaient les guirlandes de fleurs et les rameaux sacrés, sans rien perdre de la grâce et de la légèreté de leurs pas. Veut-on un style soutenu, un langage digne de l'antique Melpomène? Ecoutons ce discours d'Ulysse :

Descendus en amis, ô roi, sur ton domaine,
Crains de punir en nous la foi qui nous amène;
Car c'est nous, roi puissant, qui de tous les mortels
Avons à tes aïeux voué le plus d'autels.
Par nous le grand Neptune, adoré dans la Grèce,
Voit partout à sa gloire un temple qui se dresse.
Soit Ténare ou Malée au bloc de marbre ancien,
Géraste ou Sunium, tout rivage a le sien.

Toi-même à nos honneurs prends part sur cette rive,
Car jusque sous l'Etna notre frontière arrive.
Donc prête ici l'oreille aux accents de ma voix.
Garde-toi d'offenser la pitié ni les lois.
Reçois des suppliants battus par la tempête,
Infortunés qu'un dieu force à courber la tête,
Désaltère leur soif, couvre leur nudité,
Fais-leur les saints présents de l'hospitalité :
Surtout garde-toi bien, roi que le malheur touche,
D'en faire une hécatombe et d'y porter ta bouche !
Hélas ! assez longtemps la Grèce a vu les siens
Abreuver de leur sang les vallons phrygiens ;
Les veuves ont pleuré sur trop de funérailles ;
Trop de mères ont vu les fils de leurs entrailles
Sous la lance troyenne expirer tour à tour.
Faut-il que notre nom s'éteigne sans retour ?
Où survivront les Grecs, si le peu qu'il en reste,
O Cyclope ! à ton seuil trouve un accueil funeste !

Cette imitation du *Cyclope* sera, nous le croyons, une date précieuse dans la carrière poétique de M. Joseph Autran : il l'a heureusement fixée et consacrée, à la première page de son livre, dans un sonnet dédicatoire à M. de Belloy : nous ne pouvons résister au plaisir de citer encore ce sonnet. Térence, si bien traduit par M. de Belloy, Euripide, si brillamment imité par M. Autran, rappelleront désormais aux deux poëtes, aux deux amis, des souvenirs également chers à la poésie et à l'amitié :

Ami, tu m'as offert, dans ta munificence,
Un de ces monuments dont chacun sent le prix,
Ami, tu m'as donné ce glorieux Térence
Que dans les mains du Temps tes mains avaient repris.

Nobles vers que les tiens ! Telle est leur transparence,
Qu'aujourd'hui Scipion, s'il était à Paris,
N'y trouverait peut-être aucune différence
Avec les vers fameux dont il s'était épris.

Je recueille à mon tour, dans une œuvre divine,
Un fragment que je t'offre, un lambeau de ruine
Que les siècles jaloux rongèrent sans pitié;

Ceci n'est qu'un débris dans un champ solitaire;
Accepte-le pourtant : que puis-je mieux en faire,
Si ce n'est une page où s'inscrit l'amitié?

La Grèce réussit à M. Autran : il y a seize ans, presque au début de sa noble et pure renommée, il profitait, sans en abuser, de la réaction classique, pour nous donner, dans la *Fille d'Eschyle*, un harmonieux écho de ces admirables luttes olympiques où la poésie et la tragédie, au lieu de se greffer péniblement sur les vieilles souches d'une société et d'une littérature fatiguées, s'épanouissaient d'elles-mêmes et lançaient leurs jeunes tiges vers ce beau ciel bleu, peuplé de dieux et de déesses, dont elles absorbaient le sourire dans un rayon et les larmes dans une rosée. Aujourd'hui il fait revivre et nous aide à retrouver un des fragments les plus originaux et les plus curieux d'Euripide, ressuscitant ainsi, par une interprétation magistrale, le troisième des tragiques grecs, après avoir évoqué les deux autres. Dans l'intervalle, se sont succédé, sous la plume de l'heureux poëte, des œuvres qui sont bien à lui, inspirées tantôt par le culte de notre gloire militaire, comme *Milianah*, tantôt par l'amour de la campagne, comme *Laboureurs et Soldats*, la *Vie rurale*, les *Épîtres rustiques*, le *Poëme des Beaux jours*, tantôt, comme les *Poëmes de la Mer*, par une contemplation assidue et quasi-filiale de ces océans si majestueux dans ce qu'ils montrent, si terribles dans ce qu'ils cachent. Les volumes de poésies, sont hélas! les parias de la litté-

rature contemporaine. Alors même qu'ils sont les enfants de quelqu'un, — et de quelqu'un dont ils ont le droit d'être fiers, — on ne peut s'empêcher de redouter pour eux le sort des abandonnés et des orphelins. M. Autran a très-spirituellement conjuré cette mauvaise chance, en les faisant précéder et suivre de patrons ou de parrains tels qu'Eschyle, Sophocle et Euripide. Avec de pareils patrons et de semblables parrains, ces beaux enfants bien vêtus, bien nourris, bien recommandés, peuvent se présenter partout, et nous connaissons entre autres les portes d'un palais qui ne les fera pas trop attendre.

IX

M. BARTHÉLEMY[1]

janvier 1864.

Je ne sais si je dois me féliciter ou me plaindre d'être aujourd'hui vis-à-vis de M. Barthélemy, dans des conditions d'impartialité absolue. Autrefois, à des époques antédiluviennes, le nom de M. Barthélemy eût rencontré des préventions hostiles ou de légitimes rancunes : il m'eût été impossible d'oublier que la renommée de M. Barthélemy avait commencé par *la Villéliade*. *La Villéliade! la Peyronnéide! la Corbiéréide! le Congrès des ministres! le Fils de l'Homme!* Visions lointaines! Fantômes évanouis, contemporains des ondines, des gnômes et des sylphes, d'Ariel, de Titania et de Trilby! On dit que la vie est courte, et rien de plus vrai, hélas! si l'on songe à la rapidité des années qui nous transportent ainsi d'un pôle à l'autre; et pourtant il me semble que j'ai vécu

[1] L'*Énéide*, traduite en vers français.

plusieurs existences, que je suis mon propre descendant, ou, si l'on veut, l'auditeur désintéressé de mes radotages centenaires, quand je songe au temps où *la Villéliade* était un événement, où nous allions, écoliers de seconde, acheter ou lire furtivement sous les galeries de l'Odéon, — succursales des galeries de bois, — le poëme frais éclos de la muse fraternelle de MM. Barthélemy et Méry : deux puissances ! Inconnus la veille ! célèbres le lendemain ! Quinze éditions en quinze jours ! N'y avait-il pas là de quoi griser ces jeunes têtes méridionales ? Les deux poëtes voulurent prouver que leur talent pouvait réussir sur un terrain plus vaste sans appeler à son aide les troupes légères de la satire et de l'à-propos. Ils écrivirent *Napoléon en Égypte*, presqu'un poëme épique, une quasi-épopée ajustée au goût du moment, un compromis entre les formules classiques et les hardiesses nouvelles; quelque chose de pareil à l'œuvre mixte d'un peintre qui imiterait à la fois David, Gros, Charlet et Horace Vernet. Assurément ce poëme avait plus de valeur que leurs improvisations satiriques; et cependant la vogue fut moindre: la décroissance se graduait d'après le plus ou moins de part faite aux passions politiques. Inévitable revers de ces médailles en cuivre doré, qu'on appelle les succès de circonstance ! Punition souvent excessive de ces moyens de réussite où l'art véritable n'est pour rien, alors même que ceux qui les emploient mériteraient peut-être d'être salués du titre d'artistes et de poëtes !

Sur ces entrefaites survint, comme un treizième convive qui porte malheur aux douze autres, la Révolution de

juillet. MM. Barthélemy et Méry l'avaient prévue, désirée, prophétisée, caressée et chantée d'avance. Après avoir pris les précautions d'usage, après avoir déclaré que leur badinage ne dépassait pas vis-à-vis de la royauté irresponsable celui de Boileau à l'égard des chanoines de la Sainte-Chapelle, ils avaient terminé leur satire par quelques vers cruels, à rimes démouchetées, qui frappaient au delà et au-dessus des ministres et de la Droite :

Et la France espéra...
Sous les parvis sacrés de la place Vendôme
La terre tressaillit, et l'oiseau souverain
S'agita radieux sur son sceptre d'airain.

Que fit la Révolution pour eux? La suite peut nous l'apprendre. Depuis trente-quatre ans, M. Méry n'a pu encore prendre un rang bien déterminé dans la littérature. Bel esprit habillé à la mode d'hier, — malgré ses efforts prodigieux pour rester jeune, vivant sur des paradoxes qui s'éventent et sur une réputation qui s'use, poëte de cantates, romancier difficile à classer, forcé de soutenir un rôle qui lui pèse, de continuer des manies et des tics qu'on sait par cœur, se gaspillant en variations monotones sur des airs trop vieux pour les paroles ou sur des paroles trop vieilles pour les airs. Ruggieri d'un feu d'artifice qui s'allume et s'éteint tous les soirs à la même heure, M. Méry, avec des dons remarquables de facilité, de mémoire, d'improvisation et de verve, n'est pas, en définitive, plus avancé que le jour où son premier succès le lança violemment sur le trottoir littéraire. Quant à M. Barthélemy, après avoir, en 1831 et 1832, fait preuve, dans sa

Némésis, d'un très-grand talent mis au service d'une mauvaise cause, et donné au public, sinon l'équivalent, au moins le trompe-l'œil de la grande et belle veine satirique d'Archiloque, d'Aristophane et de Juvénal, il s'éclipsa, s'esquiva, disparut ; il cessa de compter dans la poésie contemporaine, et cela au moment où il s'occupait d'une œuvre, digne de lui faire pardonner ses peccadilles de jeunesse. Chose singulière, et qui pourrait être d'un mauvais exemple, s'il n'était permis d'y voir une sorte d'expiation ! Quelques vers faciles, spirituels et bien tournés, mais portant à faux et destinés à ne pas survivre une heure à la fièvre d'opposition qui les fit naître, avaient rendu M. Barthélemy populaire, presque célèbre ; et, un quart de siècle plus tard, c'est à peine si la traduction en vers de *l'Énéide*, travail de longue haleine, vaillamment entrepris et mené à bien, parfaitement approprié aux qualités et même aux lacunes du talent de l'auteur, a fixé l'attention de ce petit nombre d'obstinés qui préfèrent une bonne traduction à une méchante satire et qui se consolent, avec les grands poëtes d'autrefois, des misères politiques et littéraires de leur temps. Ce succès, que M. Barthélemy avait obtenu tout d'abord sans le mériter, l'obtiendra-t-il à présent qu'il le mérite ? Assurément cette nouvelle édition de son livre est de nature à décider, à hâter ce succès hésitant et tardif. Scrupuleusement remaniée, débarrassée du bagage de textes et de notes qui pouvaient l'alourdir, réduite de quatre volumes à un seul, volume d'une exécution très-soignée et d'une physionomie fort attrayante, elle semble avoir conjuré cette fois toutes les

chances défavorables. Mettons bien vite dans la balance notre plume légère : c'est surtout aux vaincus qu'il sied de pratiquer l'axiome contraire à celui de Brennus.

Une traduction est au texte original ce qu'un portrait est au modèle. Or, vous avez sans doute remarqué que, plus on aime la personne dont l'artiste a reproduit les traits, plus on est difficile à contenter pour l'expression et la ressemblance, plus on est enclin à accuser le peintre d'insuffisance et d'infidélité. D'autre part, tout homme du monde qui, après des études classiques, ne consent pas à rompre absolument avec ses souvenirs de collége, ne pouvant pas s'attacher à tous, choisit d'ordinaire un auteur de prédilection et se passionne pour lui d'autant plus qu'il est forcé d'abandonner ou de négliger les autres. Pour moi, cet auteur préféré, ce poëte par excellence, c'est Virgile. Horace est aussi exquis, aussi élégant, et, à coup sûr, plus original. Mais il y a, chez Virgile, un fond de mélancolie et de tendresse, une douceur pénétrante qui va à l'âme, et qui, sans compter certaines vibrations quasi-prophétiques, signalées dans le *Pollion*, en fait le plus chrétien de tous les poëtes du paganisme. Cette sorte de sécheresse didactique qui nous gâte souvent nos admirations d'*humanistes*, n'existe pas avec lui : il a été, dès le premier jour, l'ami, le consolateur, le confident, l'interprète délicieux des premières rêveries, des premières visions de l'adolescence. Pour ceux d'entre nous qui ont été d'abord élevés à la campagne, le charme est plus puissant encore. Telle image du poëte, tel passage des *Géorgiques*, tel vers se détachant sur l'ensemble

comme un point lumineux sur la brume lointaine, s'unissent étroitement dans notre imagination ou dans notre mémoire, aux vagues frissons, aux mystérieux tressaillements qu'éveillèrent en nos jeunes âmes les spectacles de la nature ou les scènes de la vie champêtre. Plus tard, lorsque arrivent les années de déclin et d'adieu, nous ne savons plus si c'est le poëte qui nous a rendus sensibles aux douces harmonies de la campagne, ou si ce sont ces harmonies qui nous ont initiés aux ineffables beautés du poëte. Pour tout dire, Virgile, c'est Racine et Lamartine en un seul génie, avec un degré de perfection plus exquise.

On comprend maintenant avec quelle méfiance, avec quelle exigence d'*amoureux* nous abordons une traduction de Virgile. Les traducteurs n'ont pas manqué avant M. Barthélemy. Delille, faute de mieux, est resté le plus célèbre, et je crois vraiment que mon antipathie exagérée pour cet ingénieux versificateur me vient de sa déplorable *Enéide*, un de ses ouvrages les moins réussis. Voici, j'imagine, comment Delille a procédé dans son interprétation de l'*Énéide*. Écrivant en 1804, au moment le plus brillant de sa vogue, sûr de son public, salué par la critique comme le maître de cette fausse Renaissance poétique qui suivit les années d'anarchie et précéda la Renaissance véritable, Delille tâcha de s'assimiler comme il put, par une lecture plus ou moins attentive, le texte qu'il avait à traduire ; puis il ferma le livre ; madame Delille probablement le mit sous clé dans sa chambre ; et, tapotant bruyamment sur son clavier à hémistiches (M. Vitet a dit

serinette), il improvisa, non pas une traduction, mais une imitation de Virgile, écrite, non pas sur l'original, mais à côté. S'il avait été un vrai poëte, s'il y avait égalité ou simplement affinité entre les deux *génies*, cette méthode, en somme, n'était pas la plus mauvaise ; mais hélas ! n'étant qu'un versificateur habile, gâté par un système factice, vivant dans un courant d'idées, de sentiments, d'inspirations diamétralement contraire à celui de son modèle, il ne pouvait arriver qu'à une espèce de délayage, à une paraphrase sans couleur, sans relief, sans vie, où la qualité est remplacée par la quantité, et où chaque vers de Virgile est généralement rendu, c'est-à-dire exténué par trois ou quatre vers français. Telle qu'elle est pourtant, cette traduction passait pour la meilleure, et nous la préférons à celle de M. Gaston, professeur de rhétorique, laquelle est tout-à-fait une œuvre de collége. On le voit, la place était à prendre, et il nous semble que M. Barthélemy l'a prise.

Je ne connais rien de moins facile que de rendre compte d'une traduction en vers ou en prose. Si elle est bonne, quand on a aligné les quelques épithètes obligées, — exacte, élégante, fidèle, ingénieuse, brillante, — on a tout dit, à moins d'entrer dans des détails techniques qui rebuteraient le lecteur. Ces détails, on les trouvera d'ailleurs dans la courte préface de M. Barthélemy, qui a fort bien plaidé sa cause. Avant de s'engager dans la lecture du poëme, il suffit de lire ces huit ou dix pages pour reconnaître à quel point l'auteur était bien préparé à ce grand et si honorable travail. Ses défauts mêmes, nous

l'avons laissé entendre, y devenaient une aptitude de plus. Ce que l'on a presque toujours reproché à sa poésie, c'est le manque de solidité et de fond. On dirait des fleurs, non pas précisément artificielles, mais coupées avec leurs tiges et plantées dans un sable frais et fin, pour y vivre vingt-quatre heures; cet éclat trop vif éblouit le regard, cette mélopée imperturbable étonne l'oreille sans rien dire à la pensée. L'insolente richesse de ces rimes éclabousse de son luxe ces bons pauvres qu'on appelle la Fontaine, Voltaire ou de Musset; elle donne l'idée d'une gageure gagnée plutôt que d'une exubérance de facultés poétiques; l'art y prend les allures du tour de force, de la difficulté vaincue; on est plus surpris que charmé, et le plaisir qne l'on éprouve rappelle une séance de Robert Houdin plutôt qu'une page de Racine ou de Molière. En deux mots, cette poésie est toute de surface, mais la surface est merveilleuse. Or, une traduction en vers est une urface sous laquelle l'auteur traduit a mis d'avance ce que le traducteur est dispensé d'y mettre. Cet idéal, ce sentiment, cet *en-dessous*, cette profondeur et cette fraîcheur de veine poétique que l'on regrettait de ne pas trouver chez M. Barthélemy, Virgile les avait pour lui; dès-lors les inconvénients disparaissaient; il ne gardait plus que ses avantages.

Ce que Delille avait le plus négligé, et ce que M. Barthéemy a recherché avec la plus louable persévérance, c'est la précision ; il s'est efforcé de rendre Virgile trait pour trait, vers par vers, là où la muse prolixe de Delille avait pirouetté autour de son modèle sur la pointe de cinq ou

six hémistiches. Le nouveau traducteur n'a pas craint de se livrer à des calculs où se reconnaît cette exactitude mathématique qui avait fait comparer autrefois ses vers à un régiment trop discipliné et trop bien commandé. Ainsi, il constate que le premier chant de l'*Enéide* a, dans Virgile, 760 vers, et dans sa traduction 882; mais il fait remarquer que, les vers français ne pouvant avoir que treize syllabes et les vers latins en ayant presque toujours une quinzaine au moins, à cause des élisions et des dactyles, le latin ne possédant pas nos prénoms personnels et nos articles, la balance se rétablit. Minutie, dira-t-on? Peut-être; mais cette minutie prouve avec quel soin M. Barthélemy a évité l'amplification par à peu près, cette plaie de la traduction de Delille, et avec quelle justesse il a compris qu'un des plus remarquables talents de Virgile étant de dire beaucoup en peu de mots, le pire, chez son traducteur, est de dire peu en beaucoup de vers. Ajoutons que, chez Delille, ce même premier chant a 1060 vers, 300 de plus que l'original. Cette seule différence, que l'on retrouverait plus sensible encore dans les autres chants, justifie chez M. Barthélemy cette coquetterie de chiffres.

De même, pour la rime, qui, dans les œuvres *originales* de M. Barthélemy, nous impatientait quelquefois par ses prodigalités de millionnaire : ici il nous fait très-judicieusement observer que, pour lutter sans trop de désavantage contre cette harmonieuse poésie virgilienne qui possède, au moyen de ses spondées et de ses dactyles, une riche prosodie, une grande variété de combinaisons

euphoniques et de rhythmes, le vers français n'a que la rime, partie essentielle de sa puissance et de son harmonie. Dès-lors on ne saurait y apporter trop de soin, y déployer trop de magnificence. C'est encore et toujours la question de forme, secondaire quand il s'agit de créer, dominante quand il s'agit de traduire.

Citations et comparaisons, — il n'y a guère d'autre moyen de contrôle pour une traduction nouvelle, et d'autre façon de justifier les éloges qu'elle mérite. Seulement, tâchons de bien choisir. Des trois chants les plus célèbres et les plus parfaits de l'*Enéide*, le second est trop rebattu, le quatrième est trop amoureux ; le sixième nous a toujours paru la suprême expression de l'art antique, imprégné déjà et comme baigné des lueurs d'une nouvelle aurore, prêt à se transformer dans un idéal supérieur au sien. C'est par ce sixième chant que Virgile a mérité d'inspirer et de guider le Dante, et de servir de trait d'union entre les fables évoquées par sa muse enchanteresse et les vérités pressenties dans l'ombre lumineuse de son génie. Quelques-unes des plus admirables pages de la poésie moderne sont contenues en germe dans ce sixième chant de l'*Enéide*.

Qui ne connaît, au moins par ouï-dire, l'incomparable discours d'Anchise à Enée, et le trait final, *Tu Marcellus eris!*... présent à toutes les mémoires? « Ces beaux vers, » écrivait en 1806 un rédacteur de l'ancien *Journal de l'Empire*, que nous croyons être Saint-Victor, « firent « répandre bien des larmes à Octavie et lui ravirent même « l'usage de ses sens. On est confondu devant l'art prodi-

« gieux avec lequel Virgile a terminé le chef-d'œuvre « peut-être de la poésie épique par un trait si vif et si « pénétrant : c'est une éloquence plus qu'humaine. »

Voici la traduction de M. Gaston :

Oh ! de quel deuil ta voix vient d'affliger mon ombre,
Dit Anchise, et pourquoi ne m'épargnes-tu pas
La douleur d'annoncer les secrets du trépas ?
La Parque tranchera cette fleur passagère !
Dieux ! ne la voulez-vous que montrer à la terre ?
Votre pouvoir jaloux du pouvoir des Romains
Leur ravit ce présent échappé de vos mains.
Pleure, cité de Mars, la gloire de tes armes !
Tibre, combien tes flots doivent rouler de larmes,
Lorsque sur ton rivage un peuple gémissant
L'appellera trois fois sur son bûcher récent ?
Illustre enfant de Troie, espoir de l'Italie,
Combien il eût aimé les dieux et la patrie !
Antique loyauté, valeur dans les combats !
Nul mortel n'aurait pu résister à son bras,
Soit qu'un coursier sous lui du pied frappât la plaine,
Soit qu'il eût voulu seul descendre dans l'arène.
Cher enfant, si tu peux échapper aux destins,
Tu seras Marcellus !...

Voici la traduction de Delille :

Ah ! que demandes-tu ? dit Anchise en pleurant :
Cette fleur d'une tige en héros si féconde,
Les destins ne feront que la montrer au monde.
Dieux ! vous auriez été trop jaloux des Romains,
Si ce don précieux fût resté dans leurs mains !
Pleure, cité de Mars ; pleure, dieu des batailles !
Oh ! combien de sanglots suivront ses funérailles !
Et toi, Tibre, combien tu vas rouler de pleurs
Quand son bûcher récent t'apprendra nos malheurs !
Quel enfant mieux que lui promettait un grand homme ?
Il est l'orgueil de Troie, il l'eût été de Rome.
Quelle antique vertu ! quel respect pour les dieux !
Nul n'eût osé braver son bras victorieux,

Soit qu'une légion eût marché sur sa trace,
Soit que d'un fier coursier il eût guidé l'audace.
Ah ! jeune infortuné, digne d'un sort plus doux,
Si tu peux du Destin vaincre un jour le courroux,
Tu seras Marcellus !...

A présent, voici M. Barthélemy :

— Ah ! dit Anchise en pleurs, mon fils, dois-je t'apprendre
Quel deuil dans ta famille un jour *viendra descendre*?
Ce fils, ce digne espoir d'un glorieux amour,
Les destins ne feront que le montrer au jour.
Dieux ! vous seriez jaloux de la puissante Rome !
Si Rome eût conservé l'héroïque jeune homme !
Ah ! que le Champ de Mars poussera de sanglots !
Quelle pompe funèbre étonnera tes flots,
O Tibre paternel, quand ton paisible fleuve
Viendra mouiller les bords de sa tombe encor neuve !
Jamais l'antique Troie ou la Rome à venir
D'un si grand nourrisson n'auront eu souvenir.
Oh ! que de piété, de vertu, de vaillance !
Nul homme impunément n'eût affronté sa lance,
Soit qu'il parût à pied, soit que de son talon
Il excitât les flancs d'un fougueux étalon.
Ah ! malheureux enfant, si tes jeunes années
Pouvaient rompre la loi des dures destinées,
Tu serais Marcellus !...

Sauf cette tache inexplicable, *viendra descendre*, la version de M. Barthélemy nous paraît, de tous points, supérieure à celle de ses deux devanciers, lesquels pourtant, on peut le croire, ont dû *soigner* ce morceau célèbre plus que tout le reste. C'est surtout en regard du texte latin, que la supériorité du nouveau traducteur est incontestable : il serre de bien plus près son modèle ; il essaye d'en rendre, au moins par des équivalents, les traits les plus caracté-

ristiques. J'aurais dû peut-être, au risque de pédantisme, transcrire, pour plus de certitude, la page originale. Mais, puisque nous sommes en plein Virgile, je me contenterai d'ajouter : « *Ab uno disce omnes.* »

Je ne veux pas finir sans donner acte à M. Barthélemy d'un perfectionnement de détail qui a son importance. Il s'agit du fameux *Timeo Danaos*... Les contre-sens passés à l'état de proverbe ressemblent aux enfants terribles : on ne peut réussir à les faire taire. Et cependant, si vous vous obstinez à traduire ainsi ce vers : « Je crains les Grecs jusque dans leurs présents, » non-seulement vous vous trompez, mais vous manquez de respect aux Troyens et à Virgile ; car admettre ce sens, c'est déclarer que les Troyens étaient idiots et que Virgile a écrit une bêtise. Comment veut-on que ce gigantesque cheval de bois, qui ne pouvait entrer dans la ville sans une large brèche aux murailles, pût, avec la meilleure volonté du monde, être considéré comme un cadeau ? Et cela, de la part de qui? D'un peuple abhorré à un peuple haï, après dix ans d'une guerre acharnée ! Non : le *et dona ferentes!* signifie évidemment : Je crains les Grecs, même dans leurs offrandes aux dieux, même dans leurs *dévotions*, dirait un Laocoon voltairien. Alors tout s'explique : les Grecs simulent un découragement complet; ils se déclarent décidés à retourner dans leur patrie. Pour se rendre les dieux favorables, ils bâtissent un cheval colossal, qui devait ressembler à l'Eléphant de la Bastille, et l'offrent à leur patronne Minerve. Ce témoignage de piété paraît propre à dissiper toutes les méfiances, à désarmer tous

les soupçons; et c'est pour lutter contre ces dangereuses apparences que Laocoon s'écrie :

Même dans une offrande aux dieux je crains la Grèce!

Encore une fois, non seulement M. Barthélemy a raison, mais je m'étonne que nous ayons pu avoir tort si longtemps devant une pareille évidence. Il est vrai que c'est si commode, ce contre-sens-proverbe, et d'une application si fréquente! On voit rarement les gens que l'on redoute porter à l'église un cierge ou une corbeille de pain béni; et il arrive si souvent de recevoir de petits cadeaux qui coûtent très-cher, sous prétexte qu'ils entretiennent l'amitié!

Somme toute, la traduction de l'*Énéide*, par M. Barthélemy, est excellente; elle eût suffi dans le bon temps à la renommée de l'auteur, et en eût fait très-probablement un académicien. Le bon temps! M. Barthélemy, dans sa préface, paraît croire qu'il est passé; il se demande, avec une appréhension mélancolique, quel sera, dans l'état actuel de la littérature, l'effet de l'apparition de son œuvre; il craint de jouer le rôle de Sully se montrant à la cour de Louis XIII avec le vieux costume de Henri IV. Il y a du vrai dans ces craintes. Mais à qui la faute? pourrions-nous dire. Le *heurt* imprimé aux intelligences par trois ou quatre révolutions, l'immense avantage donné, en littérature comme ailleurs, à une démocratie dédaigneuse de toutes ces élégances, de toutes ces délicatesses du goût; les études classiques refoulées avec mépris dans les colléges, où tout, depuis les écoliers jusqu'aux minis-

tres, concourait à leur ruine, les hiérarchies sociales et intellectuelles violemment brisées, le *fas et nefas* introduit dans les lettres comme dans la société, un art puissant, mais grossier, se substituant aux grâces exquises de l'art antique, croyez-vous que tout cela soit sans effet, et que tout cela soit sans cause? Ce souvenir de Henri IV, évoqué par M. Barthélemy, ne lui laisse-t-il pas quelques remords? Dans le monde littéraire ou poétique, comme partout, la plupart de ceux qui se plaignent n'auraient-ils pas à s'accuser? N'insistons pas ; consolons-nous avec ceux qui nous gardent les débris de ces précieux trésors, les simulacres de ces fêtes disparues, les reflets lointains des beautés virgiliennes :

...Parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum.

X

ALFRED DE VIGNY[1]

janvier 1864.

Quinze mois se sont écoulés depuis la mort d'Alfred de Vigny. A cette époque, j'écrivis quelques pages d'hommage et d'adieu à ce noble poëte auquel on ne pouvait reprocher que ces exagérations de sensitive, ces excès de pudeur, j'allais dire de pruderie chevaleresque et poétique qui, à force de fuir le tumulte, le grand jour et la rumeur banale, avaient fini par le confiner dans le silence, et, depuis un quart de siècle, l'abandonnaient vivant à une sorte de postérité préventive[2]. Ce premier moment, on l'a compris, appartenait tout entier au deuil, au respect, à ce sentiment de mélancolique sympathie dont je n'essayerai jamais de me défendre en voyant disparaître ceux qui me rappellent les admirations et les pures jouissances

[1] *Les Destinées.*
[2] Voir les dernières *Semaines littéraires.*

de ma jeunesse; ceux qui, même en se désabusant, ne se sont ni gaspillés ni abaissés. Il y a ainsi, entre les luttes de la vie et le repos de la mort, une heure transitoire, une trêve funèbre, où l'homme illustre n'est plus un contemporain et n'est pas encore un ancêtre, où il doit échapper à la fois aux passions injustes que traîne après soi la vie, et à la froide impartialité qui s'installe sur les tombeaux.

Cependant, au milieu des respectueux témoignages, si bien mérités par le poëte qui avait fait de l'honneur et de l'idéal ses idoles dans un temps où l'honneur grelotte et où l'idéal meurt de faim, j'avais cru pouvoir indiquer deux réserves : l'une s'adressait à ce goût du chimérique, à cette habitude de tomber du côté où il penchait ou plutôt de s'égarer du côté où il s'élevait : tendance que l'on remarque ou que l'on devine dans maint passage de ses œuvres, et qui, restée chez lui à l'état spéculatif, ennoblie et comme assainie par la nature délicate de ce généreux esprit, n'en rentre pas moins dans l'ensemble des illusions et des erreurs trop chères à la Muse contemporaine. L'autre s'exprimait sous la forme d'un doute, et consistait à se demander si réellement, pendant ces vingt-cinq ans de silence absolu, Alfred de Vigny avait préparé à ses éditeurs posthumes des trésors, au public d'heureuses surprises, ou bien si ce talent plus pur que varié, plus élevé que fécond, plus élégant que robuste, n'avait pas, de très-bonne foi et sans se rendre compte de la confusion, qualifié de dédain pour les sentiers envahis par la foule, d'horreur pour les profanations infligées à l'art

par les vendeurs du Temple, ce qui n'était, en réalité, que sa propre lassitude, l'appauvrissement de sa veine, la difficulté de renouveler l'ancienne forme ou d'en créer une nouvelle, ou peut-être une ombre, l'ombre du soir peu à peu répandue sur les visions matinales.

Le volume qui vient de paraître donne-t-il un démenti à ces réserves, à ces doutes du premier moment? Je serais bien heureux de le dire, s'il m'était permis de le croire.

Un mot d'abord sur cette publication : Alfred de Vigny, sans parents proches, ayant récemment perdu le plus cher objet de ses affections, a eu l'heureuse idée de recourir à cette parenté intellectuelle et poétique qui se forme des affinités d'âme, d'inspiration, de sentiment et de goût, plus puissantes et plus précieuses qu'une consanguinité fortuite, lointaine, souvent contrariée par d'incroyables disparates. Les poëtes, en ce monde, dans notre siècle surtout, sont des orphelins, des enfants trouvés; ils n'ont ni père, ni mère, ni frère, ni fils. C'est donc entre eux, dans leur groupe de plus en plus rare, qu'ils doivent se choisir une famille : famille d'exilés qui se reconnaissent à la manière dont ils parlent la langue de la patrie absente. Voilà ce qu'a fait Alfred de Vigny, et je voudrais que cet exemple trouvât des imitateurs. Son choix est tombé sur M. Louis Ratisbonne; certes nul n'était plus digne que le jeune et éloquent traducteur du Dante, l'aimable auteur de la *Comédie enfantine*, non-seulement de recueillir ce poétique héritage, mais d'y apporter un mélange d'admiration et de discernement. Remarquez, en

effet, que, pour un écrivain ou un poëte, il y a un double avantage à léguer ainsi son œuvre à un de ses pairs. Un héritier incompétent aurait tout publié, ou tout négligé. M. Louis Ratisbonne a fait le contraire ; plus il appréciait la valeur de ce legs, plus il se sentait honoré de cette suprême marque de confiance, plus aussi il a compris la nécessité d'un triage sévère. Je comparais tout à l'heure le poëte à un orphelin : on peut aussi le comparer à un prodigue, et à un prodigue qui, la vanité aidant, est rarement au courant de ses propres comptes. On ne sait jamais bien dans quel état il laisse cette partie disponible de son idéal patrimoine qu'il n'a pas dépensée, de son vivant, au profit du public ; c'était donc ici le cas d'invoquer et d'appliquer le bénéfice d'inventaire.

C'est à la suite de cet inventaire ou de ce triage que M. Louis Ratisbonne nous présente *les Destinées*, avec ce sous-titre : *Poëmes philosophiques*. Ainsi vingt-cinq ans de travail silencieux et d'inspiration à huis clos ont produit, en somme, un mince volume, où les pages blanches abondent, et qui, à certains moments, comme les gens amaigris par le jeûne ou les veilles, semble n'avoir que le souffle. Ne l'a pas qui veut, ce souffle que l'on sent, en dépit de tout, circuler dans ce livre des *Destinées*. Loin de nous d'ailleurs l'idée de nous plaindre du laconisme de ce testament, de l'exiguïté de ce dernier cadre où nous apparaît la figure douce, fière et triste d'un poëte aimé ! Ce serait, sous notre plume, une bien singulière inconséquence, une hérésie de bien fraîche date ! N'avons-nous pas remarqué tout ce qu'ont perdu nos plus grands poë-

tes, l'un, à laisser couler sa veine comme un fleuve majestueux et rapide, à qui peu importe de rouler une onde pure ou troublée, l'autre à échafauder son génie dans des constructions de Titan, mais de Titan en délire, telles que *les Contemplations*, et *la Légende des siècles?* Pouvons-nous oublier un des plus précieux priviléges de la poésie : la faculté de se fixer et de s'immortaliser sous une très-petite forme, pourvu que cette forme soit exquise ; la liqueur magique s'infiltrant par gouttes et non par nappes dans la mémoire et l'imagination des hommes; le don de pérennité devenant plus sûr par la sobriété même de l'artiste et le peu qu'il demande pour vivre ?

La question n'est donc pas là ; elle est tout entière dans la valeur même de ces poëmes. Le volume se compose de onze pièces : *les Destinées*, qui forment comme le frontispice du livre et lui ont donné leur titre, qu'elles auraient aussi bien fait de garder ; *la Maison du Berger*, *les Oracles*, *la Sauvage*, *la Colère de Samson*, *la Mort du Loup*, *la Flûte*, *le Mont des Oliviers*, *la Bouteille à la mer*, *Wanda* et *l'Esprit pur*.

Les Destinées, dites-vous; quelles destinées ? *Poëmes philosophiques :* quelle philosophie ? Ces onze pièces sont-elles liées entre elles par une pensée assez homogène et assez claire pour qu'il soit possible, en les lisant, de tenir à la main un fil conducteur, de les considérer comme les parties d'un édifice dont l'architecte a réglé la distribution et décoré chaque appartement, en songeant à l'harmonie de l'ensemble ? M. Louis Ratisbonne l'a pensé, et il est bon juge.

Je comprends l'idée du premier poëme, *les Destinées*, bien qu'elle soit altérée par une exécution défectueuse : c'est l'abdication, la déchéance du *Fatum*, de la fatalité antique ou orientale, de ce dogme implacable par lequel s'explique toute la loi des sociétés païennes et auquel l'Évangile a substitué la loi de grâce, de liberté et de douceur. Mais alors le livre est chrétien? Hélas! non; ou, s'il l'est, ce christianisme se dérobe sous de tels voiles, qu'il sera bien difficile de le découvrir. Dans cette pièce même, la conclusion accuse un scepticisme douloureux et hautain, une sorte de plainte adressée au souverain maître pour avoir, en destituant les *Destinées*, accablé l'homme d'un fardeau plus lourd encore, la responsabilité de ses actes, compliquée par la difficulté de voir clair dans l'éternelle justice, de faire dès ici-bas la part du bien et du mal, et d'y subordonner ses devoirs et ses espérances. Je traduis par à peu près comme un chasseur qui tire au jugé dans l'épaisseur d'un taillis ; car *les Destinées*, remarquables par une élévation, un sentiment de grandeur dont la poésie contemporaine nous a déshabitués, n'ont rien de cette limpide transparence qui épargne au lecteur l'effort et ne lui laisse que le charme : on dirait une page de poëte allemand, traduite par un grand poëte français.

Cette idée de plainte, d'interrogation anxieuse, de reproche exprimé ou sous-entendu contre la Divinité par une âme malade, altière, arrivée à la sérénité par le dédain, prête à se replier sur elle-même pour échapper au spectacle des réalités humaines et aux apparences d'injustice divine, nous la retrouvons dans la *Maison du*

Berger, dans la *Bouteille à la mer*, et même, à la rigueur, dans les *Oracles* et le *Mont des Oliviers*, dont les derniers vers n'auraient que bien peu de chemin à faire pour se rencontrer, sur un calvaire de fantaisie, avec le récit de M. Ernest Renan, témoin cet épilogue intitulé : *le Silence*.

S'il est vrai qu'au jardin sacré des Écritures
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Nous citons cette strophe, de date assez récente (2 avril 1862), parce qu'elle nous donne la gamme et comme le trait caractéristique de ce volume mélangé de beautés inquiétantes et d'obscurités sibyllines, dont la lecture nous a causé une sensation analogue à celle qu'on éprouve quand, par une nuit sans étoiles, au souffle des rafales d'automne, on met le pied sur une terre inconnue, bordée de grands bois aux mystérieuses profondeurs. Le juste, — nous dirions plutôt le stoïcien, — disciple de Caton plutôt que de Jésus-Christ, ne rencontrant en ce monde que des scènes de violence et d'iniquité, voyant ici une noble dame russe martyrisée par un czar élevé aux proportions de Domitien ou de Néron, là une bête fauve traquée par des chasseurs plus féroces qu'elle, et nous donnant l'exemple d'une mort taciturne et fière ; plus loin un être énigmatique, homme ou Dieu, abandonné par son père pendant sa sanglante agonie, — le juste,

dis-je, rebuté par ces spectacles d'oppression et de misère, par l'acharnement du plus fort contre le plus faible, par les excès de l'industrie, par le règne de la matière, par l'abaissement de l'art, désespérant de voir finir ces insolents triomphes et ces douleurs imméritées, ne daignant plus même protester ou se plaindre, s'enveloppant dans son manteau, mourant debout, et, dans cette mâle attitude, faisant de sa mort muette une dernière accusation contre les puissances divines et humaines : voilà l'idéal dont les lueurs sombres me guident à travers ces pages attristantes et attristées; voilà le fronton sculpté par une main malade au faîte de ce temple de marbre blanc dont les portes à demi fermées nous laissent encore entrevoir le séraphique fantôme d'Eloa. Ou ce livre des *Destinées* ne signifie rien, ou il signifie cela.

Est-ce tout? Non; il faut profiter de l'occasion pour signaler ici l'avantage de la poésie pure sur la prose, et la façon dont chaque caractère, chaque tempérament de poëte, tout en subissant l'influence d'une maladie morale, tout en cédant au penchant qui entraîne une société et une littérature, l'exagère ou l'adoucit, l'envenime ou le corrige, le vulgarise ou l'ennoblit, le rend intolérable ou inoffensif, suivant qu'il mêle au fonds commun sa propre originalité : quelques exemples nous suffiront.

La pièce, intitulée *Les Oracles*, nous a causé une vive surprise, qui doit être, en outre, pour les écrivains des *Débats* (mais les hommes d'esprit excellent à se tirer des pas difficiles) un singulier embarras. Cette pièce, datée du 24 février 1862, n'est ni plus ni moins qu'une

satire contre Louis-Philippe, ses ministres et le régime parlementaire; le fameux Canapé de la Doctrine y est représenté comme un tréteau de charlatans doublés de sophistes :

Ulysse (*aliàs* Louis Philippe) avait connu les hommes et les villes,
Sondé le lac de sang des révolutions,
Des saints et des héros les cœurs faux et serviles,
Et le sable mouvant des constitutions;
— Et pourtant un matin, des royales demeures,
Comme un autre en trois jours, il tombait en trois heures,
Sous le vent empesté des déclamations.
Les parlements jouaient aux tréteaux populaires,
A l'assaut du pouvoir par l'applaudissement;
Leur tribune savait, par de feintes colères,
Terrasser la raison sous le raisonnement.
Mais leurs coups secouaient la poutre et le cordage,
Et le frêle tréteau de leur échafaudage
Un jour vint à crier et tomba lourdement.

Très-bien ! Les vers sont beaux, et nous y trouvons une traduction anticipée de tout ce qu'a écrit le *Constitutionnel* pour se consoler des succès de M. Thiers. Il faut convenir pourtant que cette satire funèbre, tombant en plein réveil parlementaire, offre cette espèce bizarre d'à-propos — en sens inverse — qui ne messied pas aux poëtes, spécialement occupés à ne pas parler comme tout le monde. Mettez ces beaux vers en prose, et vous obtenez le résultat suivant : un homme du caractère le plus élevé et de la plus fière indépendance, parvenu au déclin de l'âge, averti déjà par les premières atteintes d'une maladie grave, n'ayant aucun sujet plausible de rancune contre le régime de 1830, attaquant ce régime quatorze ans après sa chute, Louis-Philippe douze ans après sa

mort, rouvrant des blessures noblement supportées par des hommes punis de leurs erreurs et fidèles à leurs souvenirs, et donnant aux indifférents le droit de croire qu'il fait de cette attaque rétrospective un hommage au succès, à la fortune, au pouvoir, à toutes les grandeurs méprisées par les stoïques. Heureusement la Muse a passé par là. Elle a secoué sur cette page humide sa poussière d'or et de diamant. On évoque par la pensée ce pâle et doux visage ce front candide et fier où une ombre de méchanceté n'aurait pu passer sans se changer en rayon; on aurait condamné le prosateur; on amnistie le poëte. Les vers ont la prérogative royale : ils guérissent ce qu'ils touchent.

Dans un autre genre, l'idée de l'*Esprit pur*, si elle se formulait dans la langue des simples mortels, amènerait le sourire sur bien des lèvres. Cette manière de ne dater l'illustration d'une famille noble que du jour où le dernier de ses rejetons a écrit *Cinq-Mars* et *Stello* n'est parfaitement conforme ni à l'humilité chrétienne, ni au goût des gens spirituels ou positifs. C'est grossir énormément l'importance du poëte, péché mignon qu'Alfred de Vigny a eu en effet sur la conscience, mais avec tant deca deur et de savoir-vivre, des allures si peu bruyanteset une telle mansuétude, qu'on ne pouvait lui en vouloir. On reconnaît là l'orgueil poétique, non plus colossal, un gueux et dominateur; comme chez Victor Hugo, mais poli, discret, aisément caché sous l'albâtre, tout disposé, si vous lui contestez sa chimère, à couper court, à rentrer chez lui, à se taire pendant vingt-cinq ans et à vivre dans

la contemplation de soi-même. Je l'ai bien reconnu, pour ma part, l'Alfred de Vigny que j'avais eu l'honneur de voir en 1847, à une époque où il paraissait convaincu que l'art avait cessé d'exister en France depuis que l'on ne jouait plus *Chatterton*. Ce n'est pas l'orgueil du lion, encore moins celui du paon, mais de l'hermine, ou, s'il était permis de le dire, l'orgueil d'un ange, qui, par privilége spécial, pourrait rester ange en commettant la faute des démons. Victor Hugo dit superbement et à voix haute :

> Et maintenant, seigneur, expliquons-nous tous deux !

Alfred de Vigny, dans le *Mont des Oliviers*, semble prendre le Seigneur à part, et lui dire doucement : Si votre main ne m'apparaît pas assez visible dans la conduite des choses de ce monde, je me vengerai par l'abstention et le silence. Au fond, c'est le même mal, le mal du siècle et de la poésie moderne, agissant diversement sur des organes différents.

J'ai écrit le mot orgueil ; je ne l'effacerai pas : un immense orgueil se révèle dans ce livre, et il était difficile qu'il en fût autrement. Étant donnés la situation, le caractère, cet état de neutralité où vivait le noble poëte vis-à-vis des seules croyances qui puissent faire de l'abaissement du *moi* une condition de grandeur morale, le sentiment de l'honneur qu'il possédait à un degré si intense devait se confondre avec l'orgueil, parce qu'il n'y a que l'esprit chrétien qui enseigne à rester digne sans cesser d'être humble, à trouver la force dans la certitude

de notre faiblesse, à attendre notre liberté, notre honneur, notre vertu, d'un principe supérieur et divin, avec lequel nous pouvons tout, sans lequel nous ne sommes rien. Mais voilà que je moralise, et je ne voudrais pas changer en sermon cette causerie littéraire.

En somme, quelle est la valeur poétique de ce volume des *Destinées?* Quelle place occupera-t-il dans l'œuvre d'Alfred de Vigny? Il est difficile de se prononcer dès le premier jour. Le livre est plein de pages qu'un poëte de second ordre n'aurait jamais pu écrire. Il en a qnelques-unes qu'un poëte de premier ordre serait digne de n'avoir pas écrites. Il y a de grandes beautés dans la *Maison du Berger*, dans la *Flûte*, dans la *Bouteille à la mer*. A chaque instant, un vers admirable jaillit et monte dans l'espace comme une fusée dans un ciel sombre. Pourtant l'impression générale, c'est un peu de roideur et de tristesse, de froideur et d'obscurité. Dans les plus beaux de ces poëmes, la *Maison du Berger* par exemple, le lecteur a quelque peine à saisir l'enchaînement des idées; il parcourt, d'une strophe à l'autre, des mondes pareils à ces astres perdus dans l'immensité, que l'on aperçoit sans biensavoir ce qu'ils renferment et ce qu'ils sont. Puisque j'ai parlé de l'ombre du soir, une image m'aidera à compléter ma pensée.

S'il est vrai, comme je crois l'avoir lu dans Chompré, qu'Apollon fût à la fois le dieu du jour et le dieu des vers, ma comparaison ne semblera pas peut-être trop paradoxale : la poésie est un soleil, et ce soleil, comme l'autre, se distribue d'une manière inégale : suivant la

saison, il allonge les jours ou il les abrége. Parmi ses rares élus, il en est qui le possèdent pendant toute une longue journée ; d'autres qu'il ne visite que pour quelques heures. Alfred de Vigny était un poëte d'octobre; il en a les mélancoliques élégances, les douces tiédeurs les teintes pâlies et les lassitudes. Sa poésie ou son soleil se couchait déjà ou penchait à l'horizon lorsque lui-même nous a quittés. Dans ses premières poésies, dans les œuvres de sa jeunesse, il était dix heures du matin ; dans *les Destinées*, il est six heures du soir, et l'on croit voir déjà l'ombre gagner les vallons et la plaine pendant qu'un pur rayon illumine encore les hauteurs et nous invite à regarder du côté du ciel.

XI

RENAISSANCE DE LA MUSE PROVENÇALE

ROUMANILLE

février 1864.

Si vous passez à Avignon, vous apercevrez derrière la vitrine d'une librairie de bonne apparence un beau portrait photographié : il est impossible que cette figure ne vous force pas à la regarder; c'est un homme jeune encore, dont vous vous dites aussitôt : Je voudrais avoir un ami qui lui ressemblât.

Physionomie heureuse et ouverte, œil franc comme l'or, en supposant que l'or, qui fait faire tant de mensonges, ait le mérite de la franchise; joues pleines, sur lesquelles on devine ces tons sains, vigoureux et bruns que donne le soleil à ses amis; lèvres fines, aisément rieuses, sans un grain de cette malice sournoise qui grimace trop sou-

vent sur les lèvres parisiennes ; expression intelligente, avec ce fond de rêverie douce qui associe l'imagination à l'esprit ; un air de bonne santé et de bonne humeur qui plaît et réjouit le cœur ; rien qui sente la pose du faux grand homme ou du faux bonhomme, ces deux variétés qui se rencontrent par centaines, de quatre à six heures, sur le boulevard, de la rue de la Chaussée-d'Antin au péristyle du Gymnase.

Cette figure essentiellement sympathique, c'est celle de Roumanille, le poëte provençal, le promoteur, et, à vrai dire, le chef de cette renaissance de la Muse méridionale, qui, en plein dix-neuvième siècle, au bruit de dix locomotives, au milieu des insolents triomphes de l'industrie, du chiffre, de la centralisation et de la prose, au moment où la poésie française nous consternait de sa décadence, — est venue relever l'idéal populaire, s'affirmer par des œuvres éclatantes, rompre la prescription poétique et installer victorieusement, à la barbe des railleurs et des incrédules, le plus aimable et le plus heureux des anachronismes.

Un anachronisme, ai-je-dit? Je me trompe ; il n'y a pas d'anachronisme viable dans l'ordre intellectuel et moral. Quand une idée réussit, quand un rêve se réalise, quand une inspiration se fait homme, quand cet homme rallie autour de lui un groupe, un public et un auditoire, soyez certain que ce succès a sa raison d'être, que cette idée, ce rêve, cette inspiration, cet homme et ce groupe sont de leur pays et de leur moment.

Les deux reines de notre époque s'appellent la démo-

cratie et la centralisation ; toutes deux reines par droit de conquête. Politiquement, il est possible qu'elles s'entr'aident : idéalement, elles s'excluent. La centralisation, en s'exagérant, en réduisant tout ce qui n'est pas elle à l'état de machine passive, devient un attentat à la liberté et à l'intelligence ; car l'intelligence et la liberté ont également besoin du *chez soi*. Elles ne se déplacent ni ne se désistent pour confier à une lointaine métropole le soin de décider ce qu'elles doivent faire, croire, imaginer et dire. Il y a, Dieu merci ! dans le cœur humain un sentiment vivace, profond, invincible, qui proteste contre ces hypertrophies du monopole. Je sais bien qu'on oppose aux provinciaux l'éternel apologue de Ménénius Agrippa, la vieille parabole des membres et de l'estomac. Mais essayez donc de charger l'estomac outre mesure ; obligez-le d'avaler, d'absorber et de digérer en un jour de quoi nourrir vingt moissonneurs pendant un mois, et au bout de quelques essais de ce régime, vous me direz si les membres ont conservé leur force et leur souplesse. Les apologues sont comme les proverbes : il faut en prendre et en laisser.

Il est donc arrivé ceci : à côté d'une démocratie embarrassée de ses victoires, accaparée, escamotée ou disciplinée par la centralisation, oublieuse de tout idéal, incapable de rien féconder, vraie matière à manipulations administratives, il existe, surtout dans le Midi, une démocratie forte, intelligente, originale, très-décidée vivre en dépit des médecins bureaupathes qui lui conseillent de se laisser mourir de bonne grâce pour leur

donner le plaisir de la ressusciter dans leurs cartons. Celle-là résiste d'autant plus qu'on l'entame davantage; elle s'obstine d'autant plus à garder ce qui lui reste, qu'elle a perdu à peu près tout ce qu'on pouvait lui ôter. Elle dit à la centralisation, sa sœur (d'un second lit !) et à la révolution, sa marâtre : « Ah! c'est comme cela! Ah ! vous me prenez tout, mes institutions communales, mes garanties séculaires contre votre appétit de Minotaure, mes fêtes, mon argent, mon costume, ma langue,... Halte-là! cette langue que vous dédaignez et qui a été littéraire avant la vôtre, cette langue que vous flétrissez du nom de patois et que vous renvoyez aux dialogues des charretiers et des cuisinières, comme ces illustres captives que leurs barbares vainqueurs réduisaient au rôle de servantes, je vais la restaurer, la régénérer, la refaire poétique pour exprimer une poésie qui vous échappe, qui périrait entre vos mains et qui ne doit pas périr : admirable revanche de l'idéal contre le réel, de mes fleurs contre votre herbier, de ma couleur locale contre votre badigeon! vous m'avez humiliée, je vous forcerai de m'applaudir, et nous serons quittes! »

Protestation éloquente à laquelle des milliers de beaux vers ont servi de signature! Salutaire révolte dont Roumanille a été le Masaniello pacifique, où la Muse, fort heureusement, n'a pas joué le rôle de muette, et qui n'a coûté ni une goutte de sang, ni une larme!

D'autres poëtes se sont élevés à côté de Roumanille, et il en est un dont l'œuvre splendide, *Mirèio* [1], a paru

[1] Voir, pour *Mirèio*, les premières *Semaines littéraires*, 1861.

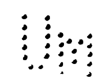
un moment tout effacer dans son rayonnement; mais ce qu'il sied de constater chez l'auteur des *Oubreto* [1] le trait distinctif de sa physionomie, c'est qu'il a été et qu'il reste le fondateur de cette colonie, le metteur en scène de cette idée; c'est qu'à lui revient l'honneur d'avoir cru ce qui nous paraissait incroyable, d'avoir espéré contre toute espérance, d'avoir ravivé ce qui semblait mort, d'avoir fait sortir d'un buisson oublié une nichée de fauvettes et de pinsons. Ce dont il faut le louer, c'est de s'être identifié avec le mouvement qu'il provoquait; d'être demeuré fidèle aux origines, aux destinées, à la mission de la Muse provençale, de répondre plus exactement que tout autre à cette réaction de la démocratie intelligente, de la poésie populaire contre tout ce qui s'acharne à égarer celle-ci et à éteindre celle-là; de maintenir obstinément leur vrai caractère, de tracer les limites qu'elles ne doivent pas dépasser sous peine de perdre tout ensemble leur moralité, leur séve, leur dignité, leur originalité, leur sel et leur sens, et de cesser d'être elles-mêmes pour s'engloutir misérablement, l'une dans les gouffres inquiétants de la démocratie révolutionnaire, l'autre dans les fondrières réalistes de la littérature parisienne.

L'auteur de *La Grèce en* 1863 nous disait récemment que les Grecs modernes avaient travaillé à régénérer leur langue; qu'ils lui avaient rendu sa clarté, sa grâce, son élégance, qu'ils en avaient refait presque la langue de Sophocle et de Périclès, de Démosthènes et de Platon;

[1] Nouvelle édition des *Oubreto*, de Roumanille. 1863-1864.

mais que, par malheur, aucune œuvre nouvelle et originale n'était venue exprimer et illustrer cette renaissance philologique. Cette fois, la Provence a été plus heureuse ; la poésie nous est arrivée la première, et la grammaire s'est humblement bornée à relever le bas de sa blanche tunique, de peur qu'elle ne se déchirât aux ronces du chemin ; indiquons ici une nuance qui n'est pas sans quelque valeur.

Une langue populaire peut parfaitement être une langue littéraire et poétique, mais à certaines conditions. La Grèce, l'Italie contemporaine de Dante, la Provence des cours d'amour et des trouvères ont eu cette admirable fortune, que la poésie y parlait comme tout le monde, et que tout le monde pouvait la comprendre. Age d'or, âge charmant où la société était le corps dont la poésie était l'âme. On ne connaissait pas alors nos distinctions subtiles entre les aristocraties qui meurent et les démocraties qui naissent. A Athènes, quand la grande voix d'Eschyle ou de Sophocle convoquait les multitudes, le peuple se faisait lettré et les lettrés se faisaient peuple pour admirer ou applaudir. Au moyen-âge, les plus humbles foyers répétaient l'hymne ou la chanson, le cantique ou la ballade que les pèlerins du gai savoir égrenaient sur leur chemin. Nul, dans ce beau temps, ne se demandait si la langue avait ou n'avait pas deux parts à faire : l'une pour les détails familiers de la vie commune, l'autre pour les images poétiques et les inspirations de la Muse ; l'une pour le riche, l'autre pour le pauvre ; l'une pour les privilégiés de ce monde et les esprits raffinés, l'autre pour



les ignorants et les simples. Hélas! il en est de la poésie, en sens inverse, comme de la religion, sa mère. Lorsqu'on dit : il faut une religion pour le pauvre, c'est qu'on n'a plus de religion ; lorsqu'on dit : il faut une poésie pour le riche, c'est que l'on n'a plus de poésie.

Nous avons changé tout cela : la séparation s'est faite : la langue usuelle a baissé d'un cran ; celle des écrivains et des poëtes a cru devoir monter plusieurs étages. En même temps, la vie moderne dépoétisait à plaisir cet univers visible et ce monde idéal où l'on ne pouvait jadis faire un pas sans y rencontrer une des créations charmantes de l'imagination populaire. Les légendes refermaient leurs pétales et séchaient sur leurs tiges comme des fleurs fanées par le soleil de midi. Ce monde enchanté qui disparaissait ainsi dans la brume, c'était le trésor du peuple, le patrimoine du pauvre : il lui servait de trait d'union avec la poésie proprement dite, celle qui se formule, qui a des lois, une prosodie et des dictionnaires, qui se manifeste dans des œuvres écrites pour le plaisir d'un public choisi et restreint. Une fois dépouillé de cet héritage que remplaçaient tant bien que mal les progrès du bien-être et le goût des jouissances matérielles, que pouvait faire le peuple? Il perdait son idéal; il le voyait s'enfuir, se changer en privilége au profit des savants et des heureux. Naturellement le peuple, tombant de plus haut, est tombé plus bas. Cette séparation de corps et d'âme que lui signifiait une poésie mondaine, académique et lettrée, désormais brouillée avec la muse populaire, il l'a exagérée à sa façon: il n'a plus rien rêvé, pensé ou di

au-delà de la glèbe ou de l'atelier où se bornaient ses labeurs, au-dehors du cabaret où se confinaient ses joies. Sa langue s'est matérialisée de plus en plus : acceptant et envenimant sa déchéance, elle a imité ces personnages déclassés qui, le jour où ils cessent de mériter l'estime, cessent de marchander leur abaissement.

Cette rupture a été surtout fatale au *provençal*, qui, après avoir régné, était obligé de servir, et que l'on plaçait dans l'alternative, ou de s'effacer tout-à-fait, ou de rester assujetti aux plus vils usages. Il changeait même de nom, sans doute pour échapper au souvenir de sà gloire passée, au sentiment de sa dégradation présente. Nouvel Esaü, il vendait au français son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, apprêté par des maritornes et mangé par des portefaix. Il souffrait que son superbe vainqueur l'appelât *patois*. Oui, un préfet spirituel, devenu sénateur (ce que c'est que de nous!), fit rire un jour ses bureaux et son salon en déclarant que l'Académie de Vaucluse était une réunion de gens d'esprit qui parlaient un peu le français et beaucoup le patois.

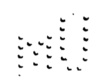
Ce qu'il y avait de pire, c'est que le *provençal*, au lieu de porter gaiement sa misère et de s'en consoler à l'aide de quelque joyeux refrain, s'amusait à imiter la littérature française, laquelle, à cette époque, s'obstinait à imiter des imitations de l'antique, à s'inspirer d'une mythologie de boudoir et d'athénée où le nectar et l'ambroisie s'étaient changés en piquette et en pommade. Les dieux de l'Olympe grelottaient sous des portiques d'un faux style grec et romain, en costume de baigneurs attardés qui



attendent une douche pour se guérir de leurs rhumatismes. Cette douche, l'école romantique allait la leur donner, et d'une telle force que malades et maladie furent emportés en même temps. Pour le moment, les amoureux transis de la muse provençale demandaient tous leurs effets au contraste de cette poétique de collége avec les rudes franchises et l'honnête réalisme du terroir, à l'amalgame de cette défroque d'opéra, constellée de strass et de paillettes, avec la blouse de toile et la jupe de laine. Quand ils avaient accolé une métaphore bien agreste, une image bien *patoise* à un souvenir de Bitaubé, de Demoustier ou de Chompré, ils croyaient avoir atteint le beau idéal du genre.

Enfin Malherbe vint !... Roumanille commença par débarbouiller la Muse méridionale de son fard, par la débarrasser de ses oripeaux pseudo-classiques. Il chercha et découvrit, sous les débris de deux ou trois siècles, son acte de naissance, ses lettres de noblesse, et il lui restitua ses vrais caractères. Il rétablit l'harmonie et l'accord entre la physionomie et le costume, entre l'idée et les mots, entre l'instrument et la mélodie, entre la figure et l'entourage. Il retrempa cette poésie dans ses sources vives, qu'elle avait quittées pour des bassins artificiels avec accompagnement de naïades. Son parfum, sa sève, sa saveur originale, sa vigueur native, sa simplicité et sa grâce de lis des champs, elle reconquit tout en redevenant elle-même.

Peu après son début, *la Margarideto*, qui date de 1847, Roumanille se trouva en présence de la république de février. Mieux que la plupart de nos illustres, il devina et

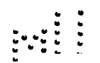


remplit le rôle du poëte dans les temps mauvais; du poëte cessant d'être un objet de luxe pour devenir un homme utile, renonçant aux songes qui charment pour faire face aux utopies qui pérorent ou aux passions qui menacent; usant de l'attrait qu'il exerce sur les imaginations au nom de poétiques chimères pour faire accepter par les intelligences de bonnes et salutaires vérités. C'est de cette époque que datent *li Capelan* (*les Prêtres*), *li Partajaire* (*les Partageux*), *la Ferigoulo* (*le Thym de la Montagne*), et tous ces excellents dialogues qui sont restés populaires dans le Comtat et la Provence. Roumanille se logeait au cœur même de la place assiégée ou assiégeante. A peuple, peuple et demi! Il s'établissait carrément, les coudes sur la table, en face de l'ouvrier ou du paysan que commençait à gagner ou à perdre la facile confusion du *tien* et du *mien*, et là, à coups de trique, à coups de gaule, à coups d'épingle, à coups de fusil chargé de sel, il bousculait ces sophismes de l'habit noir, prêts à se glisser sous la blouse.

Les plus récalcitrants furent alors forcés de reconnaître à quoi pouvait servir cette régénération de la poésie provençale dont ils souriaient d'abord. Si Roumanille n'avait pas été *à priori* un poëte provençal et populaire, si on avait vu en lui un *monsieur* composant de la prose ou de la versification française, il aurait pu être ingénieux, correct, élégant, éloquent; il aurait prêché dans le désert: il n'y aurait pas eu entre sa clientèle et lui, ces familiarités qui rendent la leçon plus péremptoire, ces attractions magnétiques qui sont un commencement de per-

suasion. Et puis, de combien de ressources il se serait privé! Ces détails si piquants et si vrais, ces traits de mœurs pris sur le fait, ces jolis empâtements de couleur locale, toute cette vie méridionale traduite en récits, en dialogues, en anecdotes, comme tout cela, en français, eût été gauche, empesé, haut en cravate, réduit à se contenter d'équivalents et d'à peu près! Grâce au provençal manié par un jeune maître, on ne perdait pas une nuance, pas une intention, pas un effet, pas un grain de sel : l'idée s'habillait toute seule comme une grande personne qui n'a pas besoin de camériste ; ou plutôt l'idée et l'expression semblaient deux sœurs jumelles, nécessaires l'une à l'autre, et que l'on n'aurait pu séparer sans qu'elles languissent et mourussent d'une nostalgie fraternelle.

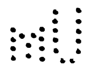
Quand revinrent les jours plus calmes, les jours de relâche, sinon sur le théâtre, au moins sur l'affiche des folies humaines, Roumanille, rendu à sa vocation de poëte, publia successivement les *Sounjarello* (*les Rêveuses*), la *Part doù bon Dieù*, les *Provençales*, œuvre collective où achevait de se révéler sa nouvelle position, non pas précisément de chef d'école, mais plutôt de *chef de départ*, point de ralliement du groupe poétique qui allait jeter tant d'éclat et se produire dans des œuvres grandioses ou charmantes. Puis vinrent les *Oubreto*, dont la nouvelle édition nous a inspiré ces pages. Cette série de ravissants poëmes ou de poésies détachées nous montre, chez Roumanille, avec une gracieuse variété de tons, de nuances et de rhythmes, avec une remarquable souplesse de



forme, deux caractères distinctifs qui précisent et relèvent cette aimable physionomie : la persistance à garder le culte du *chez soi*, à ne pas se laisser emporter par le succès au delà des limites primitives; l'attention vigilante, qui, après avoir retrouvé la langue de la Muse provençale, après en avoir fixé le domicile, en maintient le sentiment et la moralité.

La moralité de la poésie ! voilà le grand mot lâché. Jusqu'à quel point sied-il de se montrer complaisant ou rigide vis-à-vis de ces charmeurs, magiciens dupes de leur magie, sorciers fascinés par leurs sortiléges, échansons grisés de leurs breuvages ? Les poëtes ont l'éclat et la fragilité de ces beaux vases où l'on enferme une liqueur précieuse, capiteuse et parfumée. Le moindre choc, une étourderie d'enfant, une distraction de rêveur, un caprice de femme, un souffle qui passe, une mouche qui vole, un oiseau qui se pose, suffisent à briser le vase, et la liqueur répandue exhale ses dangereux parfums. Les poëtes ! leur imagination se nourrit de choses légères, friandes, amoureuses, colorées, séduisantes ; et il est si difficile qu'ils ne tombent pas du côté où ils penchent, que la légèreté ne devienne pas licence, la friandise sensualité, l'amour folie, la séduction péril, la couleur éblouissement ! Pas de pruderie excessive, c'est le moyen de tout gâter; mais aussi rendons hommage, un hommage presque respectueux au poëte qui, placé comme Hercule entre la Volupté et la Vertu, résiste aux caresses de l'une pour écouter les conseils de l'autre. La poésie de Roumanille a des simplicités de paysanne et des blan-

cheurs d'hermine. Aussi, — et c'est par cette image que je veux finir, — quelle gaîté franche, quelle douce et honnête joie dans les cercles de famille, dans les réunions d'hiver, dans les concerts de bienfaisance, quand Roumanille inscrit son nom sur le programme, quand il paraît, son manuscrit à la main! Les yeux brillent, les lèvres sourient, les âmes se dilatent dans une même impression de sécurité et de plaisir. C'est là qu'il faut voir, entendre et juger le poëte avignonnais. C'est là qu'on peut se faire une exacte idée des sympathies qu'il éveille et de l'influence qu'il exerce. Génie familier du foyer domestique, cher à quiconque garde dans le cœur ce sentiment de la terre natale qui est à la fois une affection et une vertu, Roumanille n'a qu'à se montrer dans ces modestes fêtes de la poésie, de la musique et de la charité, pour qu'aussitôt l'on soit sûr qu'il va évoquer de sereines images, égayer les tristesses, faire vibrer les meilleures cordes de l'âme et promener dans son auditoire ces heureuses larmes qui ne font pas de mal et ce bon rire qui fait du bien. Je termine par ce souvenir une étude où j'aurais voulu mettre un peu de ce que Roumanille a prodigué dans ses vers. J'ai cueilli cette fleur d'automne, avant de revenir à Paris : je la pose sur ma table, entre deux séries de causeries littéraires, afin que sa douce odeur, en me rappelant le pays natal, mêle au travail de chaque jour un charme mélancolique.



XII

Mlle ERNESTINE DROUET[1]

février 1864.

Caritas! Mademoiselle Ernestine Drouet, en choisissant cet heureux titre, ne se doutait pas qu'il exprimait, non-seulement le sentiment qui domine ses beaux vers, mais la mission dont elle allait se charger auprès de cette pauvre malade qu'on appelle la poésie française. Ce qu'il faut, en effet, à notre poésie, dans les jours de fièvre ou de diète qu'elle traverse, ce n'est plus une muse, c'est une sœur de charité. A qui ce rôle convient-il mieux qu'à une pure et suave jeune fille? Et comment ne pas reconnaître de secrètes analogies entre cette bienfaitrice de l'imagination et de l'âme et celles dont le doux regard, abrité sous la cornette blanche, a si souvent consolé les agonisants et les misérables? La sœur de charité marche d'un pas leste et ferme au milieu de scènes où elle serait dé-

[1] *Caritas.*

placée si elle n'y était nécessaire. Elle éclaire ce qui est sombre, elle rassérène ce qui est triste, elle assainit ce qui est infect ; elle vit parfois dans une atmosphère empestée, sans en être ni effrayée, ni étonnée, ni atteinte ; ses mains virginales touchent aux plaies où se révèle la méchanceté humaine, aux ulcères où s'impriment les griffes venimeuses du vice ; elle n'y perd rien de son angélique pureté ; que dis-je ? En les effleurant, elle les épure ; en les soignant, elle les sanctifie ; et quand elle a passé à travers nos douleurs et nos hontes, pas un pli sur son front, pas une tache sur son cœur, pas un nuage sur son âme : le ciel a tout pris, et il a rendu en échange un reflet de son imperturbable sérénité.

La lecture du charmant volume de mademoiselle Ernestine Drouet m'a suggéré cette comparaison ou cette image, qui eut été absurde du temps de Racine ou même du Lamartine des *Méditations*, mais que je crois juste aujourd'hui. Puisqu'il existe à présent une école poétique qui fait de sa poésie quelque chose d'intermédiaire entre un manvais lieu et un hôpital, puisque ces abeilles d'nn nouveau genre choisissent, au lieu des fleurs odorantes qui fournissent les parfums et le miel, les plantes dont on extraits les poisons, comment la vue de cette jeune personne qui nons arrive un livre à la main et qni inscrit le mot *Caritas* à la première page de ce livre, ne nous ferait-elle pas l'effet d'une intervention d'inspirée au milieu de fous, de blessés ou de maniaques ? C'est la faute de mademoiselle Drouet si, après l'avoir lue, je suis snjet à confondre la charité et la poésie ; c'est sa faute encore si j'ai

osé comparer ses fraîches et touchantes inspirations à celles qui seraient inexplicables sans un miracle de la grâce divine et de la foi : elle aussi fait des miracles ; d'un vieux critique elle a fait pendant deux heures un homme poétique et un homme charitable !

Mademoiselle Ernestine Drouet a eu des raisons plus positives et plus saisissables pour donner à son livre ce titre de *Caritas*. Avant de continuer à sa façon les sœurs de charité, elle les a chantées. Il y a trois ou quatre ans, l'Académie française avait proposé comme sujet de concours : *La sœur de charité au dix-neuvième siècle*. Le concours eut de l'éclat, et le prix fut décerné au poëme de mademoiselle Ernestine Drouet. C'est ce poëme-*lauréat*, qui, placé en tête du volume, est chargé de nous en faire les honneurs, comme ces personnes de connaissance qui nous présentent des étrangers. Mais vous savez ce qui arrive en pareil cas. Si les nouveau-venus sont très-aimables, ils font tort aux anciens amis. J'ai relu avec plaisir *La sœur de charité au dix-neuvième siècle*. Mais le charme et, à vrai dire, l'originalité du recueil, ne commence qu'avec la seconde pièce : *Comment se forme une âme*.

Dans *Caritas*, comme dans toute œuvre poétique digne de ce nom, il y a deux parties : celle que l'on peut qualifier d'extérieure ; et la partie intime, celle où l'auteur se propose un sujet ou accepte un sujet proposé et le traite avec plus ou moins de verve, d'élévation et de grâce ; et celle où il se raconte et se dépeint lui-même ; ici le talent, là la personne, l'âme, c'est-à-dire la poésie dans ce qu'elle

a de plus sincère et de plus vrai, à ce moment unique qui est pour elle ce que l'aube est pour la journée, où elle ne peut être encore ni acquise, ni apprise, et où elle se montre à nous dans son premier éveil, dans le premier essai de sa vocation et de ses forces. Elle nous semble alors d'autant plus persuasive qu'elle est inconsciente, qu'elle vit de sa vie propre sans risquer de ressembler au voisin, qu'elle se révèle sans se savoir, et partage, pour ainsi dire, la surprise et l'émotion qu'elle nous cause. Assurément, dans la *Sœur de Charité*, dans *Abd-el-Kader à Damas*, dans la *Conversion de Madeleine*, mademoiselle Drouet a fait preuve de qualités remarquables; les beautés de détail abondent; bien des traits dénoncent le véritable poëte, et rien n'y sent la rhétorique en vers. Mais enfin l'on se dit que ce sont là des compositions poétiques, que, dans le sujet qui a été mis au concours ou dans ceux qui s'en rapprochent par le ton, la couleur et le cadre, l'auteur a eu ou a pu avoir des rivaux, que d'autres inspirations, moins heureuses sans doute, pouvaient être mises en regard des siennes et lui faire un moment concurrence.

Dans la pièce intitulée *Comment se forme une âme*, dans le *Moyen d'être heureux*, dans le *Premier Voyage*, dans l'*Oasis*, tout lui appartient. Elle seule, dans les conditions qu'elle nous peint d'une façon si délicate et si pénétrante, pouvait ainsi nous livrer ou nous laisser deviner les secrets d'une âme charmante où, comme sur certains arbres privilégiés des climats aimés du soleil, le fruit et la fleur se touchent et peuvent se cueillir sur une même

branche. Cette maturité précoce dans cette exquise fraîcheur, tel est le trait distinctif de cette physionomie, le caractère général des pièces dont je parle. Cette éclosion, cette éducation d'une âme initiée de bonne heure aux luttes, aux douleurs et aux consolations de la vie ; les exemples de droiture, de bonté et de courage qu'elle recueille au foyer domestique, à la douce chaleur d'autres âmes moins brillamment douées, mais saines et pures; ces figures modestes, ces existences obscures qui ne s'en prêtent que mieux à la poésie familière, ces maîtres bien-aimés dont l'un apporte les conseils de l'humaine sagesse, l'autre les clartés de la lumière divine, tout cela forme un tableau délicieux où l'on se plaît, où l'on revient comme un voyageur à une source vive, et que nous enviera la littérature anglaise, si supérieure à la nôtre dans l'art de poétiser le *chez soi*, d'idéaliser la vie intime, de récolter sa gerbe à sa portée et de réconcilier dans le même ensemble le poëte et le moraliste.

J'ai dit que mademoiselle Ernestine Drouet faisait des miracles, et je ne m'en dédis pas. Dans ses souvenirs d'adolescence, dans sa reconnaissance de disciple, elle associe deux hommes, deux noms étonnés de se rencontrer, Béranger et Mgr Dupanloup. Je m'étais d'abord promis de ne point parler de ce rapprochement, de peur d'attrister ou d'offenser, dans un des objets de son culte, une jeune personne dont l'œuvre offre ce rare mérite que tout ce qui en fait le charme ajoute encore à l'estime. Mais la tentation est trop forte, et d'ailleurs aucune réti-

cence, si courtoise, si respectueuse qu'elle soit, ne vaut, entre honnêtes gens, une explication franche.

On est surpris d'abord, presque scandalisé à l'idée de cette jeune fille pieuse et pure, saluant comme son mentor poétique, comme son bienfaiteur intellectuel, un homme que nous sommes habitués à regarder comme le contraire d'un chrétien rigide et d'un moraliste sévère. Telle est la première impression; voici la seconde : je ne suis pas suspect; j'arrivais avec des préventions d'ancienne date, et, après avoir lu ces pages de *Caritas*, il m'a paru qu'elles s'expliquaient par le contraste même, ou, si l'on veut, par le contact de cette virginale innocence avec la gracieuse bonhomie d'un vieillard trop spirituel et trop sage pour ne pas remplir en perfection le rôle qu'on lui déléguait dans cette honnête maison; — non, je me trompe, — pour ne pas prendre très au sérieux, auprès de cette naïve et enthousiaste enfant, sa mission quasi-paternelle, toute d'amicale remontrance et d'affectueux encouragement. Pour nous, placés aux antipodes des inspirations, du point de départ, de la vie privée de Béranger, il n'a existé que par le côté extérieur et public; il n'a eu de rapports directs qu'avec les opinions qu'ont trop souvent froissées ses refrains. Mais ici rendons-nous bien compte des situations respectives.

Voilà un intérieur de braves gens qui ne peuvent, en conscience, se croire chansonnés par le *Marquis de Carabas* ou la *Marquise de Prétintailles* : ils n'y entendent pas malice ; ils n'y voient pas plus loin que leur honnêteté, et pour eux Béranger n'est que l'interprète de sentiments

patriotiques et populaires. Tout à coup un phénomène inquiétant, une vocation de poëte chez une petite fille, vient troubler ces esprits simples et droits ; le dieu ou le démon de la poésie les menace d'un enlèvement de mineure. On connaît le préjugé proverbial contre ces vocations que le succès peut seul absoudre. Rumeur, résistance, gronderies. La jeune inspirée demande qu'on en appelle à un arbitre. Qui choisira-t-on? Lamartine? Victor Hugo? Alfred de Vigny? Non : c'est trop haut, trop loin, trop raffiné ; leur muse a des allures d'aristocrate ou des recherches d'artiste qui gênent l'abandon et la confiance. Deux cents ans auparavant, on se serait adressé à la Fontaine. Bonhomme pour bonhomme, on s'adresse à Béranger, qui est un la Fontaine bourgeois et raisonnable. Il vient ; il gronde un peu, il sourit, il corrige, il approuve, il est charmant, et je déclare que, si je ne l'avais jamais vu que là, sous le rayon de cette pure lumière, sous l'albâtre de cette lampe qui a éclairé les premières veilles de l'auteur de *Caritas*, je l'aurais trouvé trop aimable pour me résigner à le croire malfaisant.

Les refrains grivois, la gaudriole, la politique, la pointe irréligieuse, sont soigneusement laissés à la porte. Le poëte les oublie, parce qu'il faut que sa jeune élève les ignore : il ne dira pas un mot qui puisse troubler cette imagination limpide, laisser une ombre sur le frais cristal de cette âme. Toutes les qualités, toutes les vertus que nous lui avons contestées en le jugeant d'après son influence et ses ouvrages, il les retrouve là naturellement, sans hypocrisie, sans effort ; il subit le mystérieux empire

de cette innocence et de cette grâce; il devient le disciple de son écolière. Il est d'ailleurs assez spirituel pour comprendre qu'il a charge d'âme ; l'esprit, cet esprit de conduite qui a été une partie essentielle de son génie et de son succès, le dirige tout aussi sûrement que la conscience la plus scrupuleuse. C'est ainsi que la gracieuse catéchumène a pu passer des leçons de ce premier précepteur à celles d'un illustre et saint évêque, sans que l'autorité de l'un fût d'avance amoindrie par l'influence de l'autre, sans que la transition fût trop brusque et qu'il y eût rien à apprendre ou à oublier. C'est ainsi que les deux noms ont pu se graver dans ce cœur, livre ouvert où l'apôtre a lu après le poëte, et se retrouver plus tard côte à côte dans le poëme où s'est raconté ce cœur, sans que cette dissonance parût trop choquante. C'est ainsi que la Religion et la Poésie, ces deux sœurs trop souvent brouillées, se sont assises fraternellement à cette table de travail, réconciliées par un mot que Béranger était digne d'écrire et qui doit nous donner à réfléchir : *Caritas*, charité !

Je viens de gâter dans ma vile prose ce que mademoiselle Ernestine Drouet a exprimé en vers trop doux pour ne pas être persuasifs. Si vous êtes tentés de m'accuser de paradoxe ou de faiblesse, je vous répondrai : Vous en parlez bien à votre aise ! Lisez mademoiselle Drouet, et ce qui vous semble paradoxal sous ma plume, vous paraîtra, sous la sienne, sincère, naturel et vraisemblable : je ne conclus pas, je ne décide rien, mais j'ajoute que, si l'auteur de *Caritas* s'est regardée comme la débitrice de Bé-

ranger, elle lui a généreusement payé sa dette : ou plutôt, là encore les rôles se sont intervertis : l'obligée est devenue la bienfaitrice. Nulle part, ni dans sa correspondance, ni dans les monuments élevés à sa mémoire par ses admirateurs et ses amis, Béranger ne nous a été montré sous un jour plus favorable, et plus *à son avantage*, que dans cette poétique confidence d'une âme qui, en lui servant de miroir, nous a rendu son image, embellie à la fois et ressemblante. Si, comme il ne m'est pas permis d'en douter, le temps brise ou entame la statue, il épargnera cette aimable statuette, qu'une main délicate a sculptée, qui n'a pas de pied d'argile, et qui, — comme personne ne la regarde, — lève les yeux vers le ciel.

Seulement (toujours un *seulement !*) une réserve me semble nécessaire, et mademoiselle Drouet, si je l'oubliais, ne serait pas la dernière à me l'indiquer. Son livre, qui a des blancheurs d'hermine et sur lequel une sensitive pourrait passer sans souffrir, aura, je l'espère bien, des lecteurs et des lectrices, jeunes et purs comme lui ; sa place est marquée sur la table de famille et dans ce chaste rayon de bibliothèque dont Eugénie de Guérin tient les clefs. Dès lors, il faudrait trouver un moyen pour que ce volume, qui fait aimer Béranger, ne donnât pas trop envie de le lire ; il faudrait rappeler adroitement, — mais nous sommes si maladroit ! — que Béranger a été un ami sûr, un guide excellent, un moraliste irréprochable, un mentor vertueux, dans l'œuvre de mademoiselle Drouet, et non dans les siennes. Il faudrait un traité de paix d'après lequel nous le laisserions tout entier dans ces char-

mantes pages où il est si bien, et n'irions jamais le chercher chez M. Perrotin, Ce traité, je ne demande pas mieux que de le signer ; mais, si j'étais forcé d'avouer qu'il offre quelque difficulté, ce serait ma seule récidive, et, vis-à-vis de mademoiselle Drouet, mon seul acte d'ingratitude.

J'ai nommé Eugénie de Guérin ; il est impossible de ne pas reconnaître des airs de parenté entre certaines pièces de *Caritas*, le *Moyen d'être heureux*, par exemple, et les inspirations familières de la suave ménagère du Cayla. C'est, des deux parts, la même faculté d'idéalisation de ces détails de la vie réelle, auxquels il suffit, pour que la poésie s'en empare, qu'une âme d'élite leur communique quelque chose d'elle-même : la même absence de ces prétentions au génie incompris, au contraste entre l'élévation de l'intelligence et la médiocrité de la destinée, qui figurent — sans compter leurs ouvrages — parmi les péchés mignons des femmes-auteurs. Toutes deux sont pieuses ; mais la piété d'Eugénie de Guérin est celle d'une provinciale qui vit à la campagne, dont l'activité se contient dans un cercle d'habitudes uniformes et qui peut passer de longues heures dans l'intimité du consolateur divin. La piété de mademoiselle Drouet est parisienne ; elle se fait sa part sans empiéter sur les heures de travail, sur les luttes du début, sur les démarches qu'exigent une situation à créer, une carrière à s'ouvrir, ce pain, ce noble pain qu'on regrette parfois d'avoir, tant il est glorieux de le gagner. Toutes deux sont pauvres ; mais la pauvreté d'Eugénie ressemble plus à une ruine, celle de

mademoiselle Drouet à une espérance. La première a les tristesses d'un manoir délabré, l'immobilité des grandeurs déchues, la résignation mélancolique d'une fille de noblesse qui ne peut pas monter et qui ne veut pas descendre ; la seconde a les gaietés de la mansarde où gazouille le bouvreuil, où sourit le soleil, ce soleil parisien qui fait germer les millions et les idées, qui est à l'esprit, à la jeunesse, à l'imagination, à l'ambition, à l'enthousiasme, ce que le soleil des champs est aux plantes et aux arbres. L'une a le passé, l'autre a l'avenir ; celle qui écrit en prose est plus contemplative ; celle qui écrit en vers est plus pratique ; toutes deux ont le charme, ce je ne sais quoi qu'il est plus facile de goûter que de définir, et ce charme qui a fait le succès du livre d'Eugénie de Guérin, fera le succès de *Caritas*.

Quand il s'agit de vers et de beaux vers, un article sans citation est un jardin sans fleurs, une volière sans oiseaux. Je ne puis rien citer des principales pièces qui perdraient trop à ne pas être lues en entier. En voici une plus courte, où l'on reconnaîtra cette *sensibilité* pénétrante, cet esprit de charité chrétienne appliqué à toutes les misères morales :

A UN SCEPTIQUE.

Hier, — quand nous parlions de gloire et de génie,
De passé, d'avenir, d'ombres et de clartés, —
Votre voix était douce et pleine d'harmonie,
Mais le néant bornait vos regards attristés !

A vous plaindre tout haut j'eusse trouvé des charmes,
— Car sous mes cheveux blonds je connais la douleur ; —
Mais je ne voulais pas laisser couler mes larmes,
Mon cœur osait à peine écouter votre cœur...

Tant je craignais, monsieur, qu'oubliant ma présence,
Ce cœur, pensant tout haut, crut se parler tout bas,
N'exposer qu'à lui seul sa mortelle souffrance,
Sans vouloir être plaint de personne ici-bas!

Vous souffrez, — ô poëte! — et dans l'incertitude,
Toujours battu des vents, toujours battu des flots,
Fatigué de la gloire et lassé de l'étude,
Vous refoulez en vous d'innombrables sanglots!

Le talent, sans repos, sans bonheur, sans famille,
Sans ce qu'il nous faut d'or pour être indépendants, —
Au dehors c'est un front qui sourit et qui brille,
Quand souvent la pensée est bien sombre au dedans!

Quand on a vu tomber et bourreaux et victimes,
Avorter en chemin les plus nobles efforts,
Tourner à tous les vents les fronts les plus sublimes,
En qui mettre sa foi? — Tous les vivants sont morts!

Peut-être!... — C'est le mot résolvant tout problème;
Vous en savez, monsieur, l'amertume, le fiel;
D'abord dans un soupir on le dit en soi-même
A l'amour, à la gloire, — et puis un jour au ciel!

Quoi! vous, homme de cœur; quoi! vous, esprit d'élite,
Vous croyez qu'à la mort tout l'homme peut mourir!...
Oh! que la terre alors doit vous sembler petite,
Et qu'à penser ainsi votre âme doit souffrir!

Hélas! pour vous prêcher, je ne suis point apôtre;
— Puis la clarté d'en haut vient-elle d'ici-bas? —
Mais afin que mon Dieu devienne aussi le vôtre,
Sans vous importuner je veux prier tout bas.

Pauvre cœur ulcéré! je ne suis qu'une femme,
— Si je n'avais souffert, je serais une enfant, —
Mais j'ai compris, du moins, dans le fond de mon âme,
Les bonheurs qu'ici-bas le Doute vous défend!

Oh! je respecterai le peu d'indépendance
Que vous laissent le temps, le travail, le devoir;
Mais à votre foyer permettez qu'en silence
Parfois encor, monsieur, je revienne m'asseoir;

Et si vous l'exigez, je consens à me taire;
Mon regard vous dira, triste et silencieux :
N'aimez-vous donc plus rien qui vous lie à la terre?
N'avez-vous rien aimé qui vous rattache aux cieux?

Lorsqu'on exprime de tels sentiments, on a le droit de ne pas se montrer ingrate envers Béranger ; et quand on écrit de pareils vers, on ne doit craindre ni les banalités de l'éloge, ni les sévérités de la critique.

XIII

L'ACADÉMIE FRANÇAISE[1]

20 février 1864.

Savez-vous ce que c'est que *la fièvre verte?* C'est une maladie bizarre que l'on risque d'attraper en se promenant, le jeudi, sur le pont des Arts, entre deux et cinq heures. On y rencontre, ce jour-là, des hommes vénérables que l'on peut, au premier abord, prendre pour de simples mortels, et qui ne sont pourtant ni mortels ni simples : car ce sont des Académiciens.

Méfiez-vous ! si le manteau d'un de ces favoris des dieux effleure votre redingote ; si son regard s'abaisse sur vous d'un air de bonhomie narquoise ; s'il pousse encore plus loin la condescendance, si, pour imiter en tout les gracieux exemples de son secrétaire perpétuel, il vous

[1] *La conspiration des Quarante.* — *Les quarante médaillons de l'Académie*, par M. Barbey d'Aurevilly. — *La séance du* 4 février 1864 (MM. de Carné et Viennet).

dit en vous montrant certaine coupole : « Quand donc serez-vous des nôtres ? » — Vous voilà pris ; les plus savants docteurs y perdraient leur latin et leur quinine : vous êtes livrés, plume et papier liés, aux tyranniques caprices de *la fièvre verte.*

Dès lors, je vous plains si la maladie est aiguë, et je vous plains encore plus si elle passe à l'état chronique : c'en est fait du repos de vos nuits, de la sérénité de vos jours, de l'indépendance de vos idées, de la paix de votre intérieur, de la sûreté de votre goût. Votre sommeil est hanté de songes tragiques où vous voyez apparaître M. de Pongerville agitant des palmes vertes, — plus vertes, hélas ! que les raisins de la fable, et bonnes pour des candidats. Des diables verts, échappés des magasins de l'Opéra, s'acharnent à vos trousses et vous enlacent dans une ronde infernale ; des sorcières vertes vous crient : « Tu seras académicien ! » et peu s'en faut que vous ne plongiez vos mains innocentes dans le sang de quelque Banco académique, pour hâter l'accomplissement de leur prophétie. Si, pour vous dérober à ces visions excitantes, vous vous enfuyez à travers champs, nouveau supplice ! Les verts pâturages, les vertes prairies vous font l'effet d'une ironie amère, et vous vous écriez avec angoisse : Tout est vert dans la nature, excepté le collet de mon habit ! — Au moment où vous vous préparez à tancer vertement un mauvais livre et un méchant écrivain, vous vous arrêtez net : l'auteur ne serait-il pas le neveu de l'apothicaire d'un membre de l'Académie? Et voilà votre courroux qui se met au vert ! et voilà

l'épigramme commencée qui expire en compliment!

Toute votre vie se résume en une couleur, un chiffre et un siége. La vue d'un fauteuil vous enivre ou vous irrite; vous pensez au fauteuil de vos rêves! Votre idée fixe est un axe autour duquel pivote le monde entier sous la direction de M. Pingard. Pour vous, deux et deux ne font pas quatre, mais quarante; et vous vous dites dans vos moments lucides : « Si du moins, au lieu de la fièvre verte, j'avais la fièvre jaune ou la peste noire! on me mettrait en quarantaine!

Terminons ce badinage par un souvenir de mes jeunes années : il y avait une fois, vers 1835, deux amis intimes, que nous appellerons, si vous le voulez, Durand et Dupont; ils étaient nés le même jour, ils habitaient la même rue, ils avaient les mêmes goûts, ils s'étaient rendu mutuellement bon nombre de ces services qui changent les amis en frères et jamais, depuis le Monomotapa, on n'avait rien vu de pareil. Sur ces entrefaites, Dupont devient candidat à l'Académie française. Durand le rencontre un matin et lui dit : Bonjour! — Or, il faut savoir qu'à cette époque un excellent homme, nommé Casimir Bonjour, après avoir été candidat à perpétuité et touché le but de bien près, avait fini, faute de deux ou trois voix, par lasser la fortune académique et devenir impossible : que dis-je? son nom était désormais synonyme de candidat mis aux oubliettes. Tant il y a que Dupont, furieux, tourna le dos à son ami, et ils ne se revirent plus. O fièvre verte! ce sont là de tes coups!

Lorsque l'on a eu un léger accès de cette fièvre et qu'on

en est ou qu'on s'en croit radicalement guéri, on se trouve, semble-t-il, dans des conditions passables pour dire son mot de cette Assemblée illustre qui, malgré son honnêteté, ne déteste pas de faire parler d'elle. Aussi bien, la circonstance est favorable : attaquée dès son origine, l'Académie française vient de subir dans ces derniers temps des attaques d'un genre particulier. Ici recueillons-nous et cessons de plaisanter; le cas est grave et le péril imminent.

Si l'on vous dit que les académiciens nous endorment, répondez hardiment que c'est, de leur part, une habileté de plus. En effet, si l'on en croit l'auteur anonyme de la *Conspiration des Quarante*, nous l'avons, en dormant, mes chers lecteurs, échappé belle. Ils sont là une quarantaine de conjurés qui conspirent sourdement — oh! très-sourdement! — contre la sûreté de l'État. Dans cet effrayant conciliabule, quand on admet un nouvel affilié, c'est M. Patin qui se charge de rompre la glace. Les nonagénaires s'exercent au maniement du fusil, et les rhumatisants s'arrangent pour que la police n'y voie goutte. M. Empis, qui n'est encore paralysé que de trois côtés, convaincu que tout va de mal en pis, s'habille clandestinement en zouave pour monter, au premier signal, à l'assaut des Tuileries. Les octogénaires se réunissent en secret pour apprendre la charge en douze temps, comme des conscrits qui ne seraient pas pères. Quant aux septuagénaires, on ne leur dit rien d'avance, parce que l'on se méfie de leur étourderie; mais, quand viendra le moment, ils marcheront comme les autres, sous la surveil-

lance de leurs aînés, qui se chargeront de diriger leur jeune âge.

Voilà, si nous continuons à nous endormir, ce qui peut nous arriver d'un instant à l'autre. Nous nous réveillerons sur une barricade construite avec les manuscrits de messieurs les Académiciens, et qui offrira cela de singulier que les pavés et les ours s'y confondront dans un même objet. Pour moi, je ne réponds plus de rien ; je m'en lave les mains, et l'auteur de cette sémillante brochure, la *Conspiration des Quarante*[1], devrait bien en faire autant : car si vous me demandez à quoi bon ces folies carnavalesques dépaysées en carême, c'est, vous dirai-je, parce qu'il faut être trop gai quand on a peur d'être trop triste, et rire à gorge déployée pour éviter de pleurer à chaudes larmes. Pour quiconque aime les lettres, pour quiconque s'attriste de ce qui les afflige et rougit de ce qui les abaisse, y a-t-il un spectacle plus douloureux que celui-là ; un homme créé à l'image de Dieu, ayant appris à lire et à écrire, prenant une plume, se servant de cette plume pour dénoncer une assemblée littéraire, l'accusant de conspirer au profit d'une cause vaincue, et publiant sans signature cet appel à l'arbitraire et à la force contre des vieillards désarmés ? Vous vous moquez, vous vous plaignez de ceux qui évoquent les souvenirs du Césarisme, et vous nous ramenez au régime des délateurs ! Oh ! mon-

[1] L'auteur anonyme de cette brochure, *la Conspiration des Quarante*, s'est nommé six mois plus tard ; — trop tard. C'est M. Théophile Silvestre. M. Silvestre a dirigé *le Nain jaune* qui occupait, comme on sait, les *Bas bouts* de la littérature.

sieur, sans y être forcé !... Il vous était si facile de ne pas écrire cette brochure ! Et, plutôt que d'exercer un pareil métier, vous pouviez choisir tant d'états honorables ! Ne valait-il pas mieux vous rendre utile à vos concitoyens en pétrissant leur pain, en raccommodant leurs chaussures, en déguisant leur calvitie, en guérissant leurs cors, en nettoyant *les longs canaux engorgés par la suie*, que faire cet usage anonyme de votre intelligence, de votre liberté et de votre littérature? Les dénonciations anonymes, comme les lettres anonymes, causent aux honnêtes gens une sensation analogue à celle qu'on éprouve devant une écuelle d'huile de ricin, et il n'y a de tolérable en ce genre que la lettre qui faisait dire à un colonel de l'ancien régime : « J'ai reçu une lettre anonyme, signée de tous les officiers de mon régiment. »

Vous voyez donc bien, encore une fois, qu'au lieu de se fâcher, il faut rire; d'autant plus que, fort heureusement, la brochure y prête. A ceux qu'attristerait le fait en lui-même ou qu'alarmeraient les arrière-pensées souterraines, cachées à demi sous ce buisson de rhétorique officieuse, à ceux qui se demanderaient où veut décidément nous conduire ce ballon d'essai, je recommande la solution finale, proposée par l'auteur innommé. Aux grands maux les grands remèdes! Il ne s'agirait de rien moins que de dresser autel contre autel, fauteuil contre fauteuil, palmes vertes contre parements verts, de créer une contre-Académie, chargée de surveiller l'autre, de contrôler ses actes, de rectifier ses jugements, de balancer son influence et de corriger par des votes indépendants, litté-

raires et réfléchis ce que les choix de l'Académie actuelle ont de servile ou de factieux, de sournois ou d'incolore, de rétrograde ou de venimeux. Tout académicien aurait son *socius*, comme dit M. Sue dans le *Juif-Errant*, son *copin*, comme l'on dit au collége, son *second*, comme on disait dans les temps chevaleresques; avec cette différence qu'ici le second aurait à faire et à écrire exactement le contraire de ce que ferait et écrirait le premier. Supposez que, par une distraction inconcevable, un immortel vienne à mourir : aussitôt les deux Académies se rassemblent sous la présidence de M. le baron Taylor : trente-neuf à droite, trente-neuf à gauche, le compte y est, et tant pis pour les enrhumés! Si les trente-neuf titulaires ne sont pas sages, la sagesse des trente-neuf supplémentaires y pourvoira. Les deux moitiés de ce grand tout académique sont en présence; chacune, naturellement, a son candidat. Si les vieux s'entêtent — la vieillesse est si obstinée! — s'il y a ballotage, le gouvernement intervient et décide l'élection. C'est ainsi qu'au bout d'un certain temps, et pourvu que les centenaires y mettent un peu de bonne volonté, nous aurons une Académie *expurgata*, et *ad usum*.

Maintenant, où prendra-t-on ces trente-neuf frères correcteurs de trente-neuf incorrigibles? Parmi les Cent-Gardes? Non; dans la Société des gens de lettres. Il suffira d'établir des signaux entre la cité Trévise et le pont des Arts. Vous figurez-vous M. Guizot surveillé par M. Elie Berthet, M. de Montalembert contrôlé par M. Eliacim Jourdain, M. le duc de Broglie redressé par M. Lamou-

nière, et ainsi de suite? Quel bel effet cela produirait! quel bénéfice net pour la dignité des lettres! Et quel honneur pour nous d'être revêtus de cette mission réparatrice, d'être chargés de rappeler à l'ordre, au respect des lois, au culte du fait accompli, à la grammaire française, au dictionnaire, à tout ce qu'il y a de sacré en ce monde, ce tas de petits évaporés qui, si on les laissait faire, mettraient encore une fois la France à deux doigts de sa perte pour les menus plaisirs de leur vanité ou de leurs rancunes! Car enfin nous en sommes tous ou presque tous, de cette bienheureuse Société des gens de lettres, et je ne croyais pas être si académicien que cela : c'est pourquoi si la proposition de l'auteur de la *Conspiration des Quarante* prenait plus de consistance, j'irais immédiatement, faute du fameux habit à palmes vertes, me commander un costume complet de sergent de ville.

Il ne serait pas juste de confondre M. Barbey d'Aurevilly avec les *brochuriers* anonymes. Il ne craint pas, lui, de signer ce qu'il écrit, et, quand on l'a lu, on reconnaît que le courage civil — ou incivil, — peut aller parfois jusqu'à l'héroïsme. Commençons par mettre hors de cause le Barbey d'Aurevilly que nous avons attaqué, mais qui récemment, dans le *Chevalier des Touches*, a fait preuve d'un très-grand talent d'artiste et de conteur. Le *Chevalier des Touches* n'est pas un roman complet : ce serait plutôt un fragment magnifique, le saisissant épisode d'une histoire de la Chouanerie. Il y a là deux ou trois scènes, l'entrée des Chouans à Coutances, la prise d'Avranche, le

châtiment du meunier coupable de trahison, qui sont vraiment traitées de main de maître, avec une verve, une fougue, une puissance, une faculté de tourbillonnement à donner le vertige. Mais sitôt que M. Barbey d'Aurevilly veut transporter dans la critique et exercer aux dépens de ses contemporains cette force de poignet et cette vigueur d'Alcide, ses qualités tournent contre lui-même; là où il faudrait un coup d'épingle, il assène un coup de massue : ses égratignures éventrent, ses chiquenaudes assomment, son verjus est de l'arsenic; son rire a des dents d'éléphant et sa raillerie des légèretés d'hippopotame.

On connaît le programme politique, philosophique et religieux de M. Barbey d'Aurevilly : en religion, plus catholique que le Pape; en politique, plus monarchique que tous les monarques de la terre : ceci posé, et une fois en règle avec sa conscience de paladin, d'absolutiste et de croisé, gare aux catholiques, gare aux royalistes! Malheur surtout à ceux qui ont rêvé une alliance toute naturelle entre l'autorité séculaire et la liberté moderne ! C'est sur eux, sur ces esprits tièdes, sur ces âmes relâchées que se déploie la fureur herculéenne de l'impitoyable athlète. Je vous l'ai dit, M. Barbey d'Aurevilly ne plaisante pas avec les principes: *Væ victis!* Il ne sort pas de là; tout me porte à croire que Brennus n'était pas Gaulois, mais Normand.

On dit à M. Barbey : « Vous manquez de goût : » — Soit, mais est-ce assez? Est-ce un simple manque de goût qui explique ce massacre, non pas des innocents, mais des académiciens, ce qui n'est pas tout à fait la même

chose? Est-ce un simple manque de goût qui fait appeler M. Albert de Broglie une puce, M. de Carné un cordier, M. Cousin un chauffeur, mesdames de Longueville, de Sablé et de Hautefort des drôlesses, Mgr Dupanloup un rhétoricien, M. Saint-Marc Girardin un gros homme à l'esprit gringalet, M. Vitet une grue, M. Mignet un bellâtre, M. Thiers une nullité couronnée par cette grande bête d'opinion publique, un orléaniste embusqué comme un vil Pâris, M. Berryer un avocat qui *pue la grand'manche*, une éloquence nourrie des choux de la cour d'assises, M. Sainte-Beuve un polichinelle de quatre sous, etc., etc. Et remarquez que je n'entre pas dans le détail, que je cueille ces aménités à la surface, me refusant, et pour cause, le périlleux plaisir d'approfondir ce débat, de rechercher la clef de cette boîte de Pandore aux injures. M. Barbey d'Aurevilly, tranchant comme un sabre turc, absolu comme un oracle, impassible comme un exécuteur des hautes œuvres, inflexible comme un principe, bardé de fer et d'acier comme un chevalier du quinzième siècle, nous fait clairement entendre que MM. Thiers, Guizot, de Montalembert, Mignet, et la plupart de leurs collègues, ne savent pas le français : il le sait, lui, et il en possède toutes les finesses : on rencontre, à chaque pas, dans ses *Quarante médaillons de l'Académie*, des phrases telles que celle-ci :

« M. Sainte-Beuve a dans la plume ce prurit albumineux que M. Thiers a sur la langue.

« M. Désiré Nisard aime Bossuet, et c'est sa seule intempérance ; car l'imitation de l'amour tombe dans le

courant clair et limpide de sa propre originalité, et son naturel, qui est si sain et si vrai, en est troublé.

« Tout le monde y souffre la prépotence de ce *nez à l'ouest* (M. Villemain) qui a de la vrille dans l'esprit; les uns parce que les passions de M. Villemain sont rendues plus vives par sa conformation physiologique, laquelle exaspère ceux qui *l'ont*..., etc., etc. »

Comme tout cela est bien pensé et agréablement dit! quelle grâce, quelle correction, quelle délicatesse de langage! Comme on comprend qu'un Athénien de cet atticisme, ou qu'un Attique de cette Acropole soit sans miséricorde pour notre Béotie! Comme ce sont bien là les vraies traditions de l'esprit français, fin, léger, délié, n'appuyant jamais, glissant sur toutes choses, aiguisant ses malices en pointes d'aiguille, procédant par demi-tons, sous-entendus et demi-teintes, réussissant à faire deviner ce qu'il cache et dire ce qu'il tait, chatouillant l'épiderme sans pénétrer dans les chairs, s'arrêtant entre la caresse et la piqûre, et, dans les grandes occasions, s'arrangeant pour que sa victime soit morte avant de s'apercevoir qu'elle est touchée!

C'est le contraire, Dieu merci! qui arrive sous les mains formidables de M. Barbey d'Aurevilly. Ceux qu'il tue, ceux qu'il croit morts, se relèvent intacts, et, s'il manque quelques cheveux à leur tête, c'est que la plupart ont pris soin d'être préalablement chauves.

En somme, dans cette Saint-Barthélemy de tous les hérétiques de la philosophie, de la politique et des lettres, suspects à la suprême orthodoxie de l'auteur des *Qua-*

rante médaillons, tant occis que blessés, personne n'est mort, et il n'y a que deux hommes qui aient sujet de se plaindre : le premier est M. Nisard, très-estimable académicien qui eût mieux aimé, j'en suis sûr, être enveloppé dans l'exécution en masse que subir le ridicule désagrément de voir immoler sur ces autels solitaires tous ses plus illustres collègues; le second est M Barbey d'Aurevilly lui-même qui, en lisant la *Conspiration des Quarante*, a dû y trouver une fâcheuse application du proverbe : « Les beaux-esprits se rencontrent. » Outre que M. Barbey est cité en grosses lettres par l'auteur anonyme, il y a entre les deux écrits de singulières ressemblances. Les accusations politiques forment, chez tous les deux, la note dominante, quelque chose comme le refrain d'une chanson en quarante couplets, dont ce refrain nous livrerait le vrai sens, qui ne serait ni le sens commun, ni le sens moral.

Et maintenant, que conclure de ce triste épisode ? L'Académie doit-elle le prendre au sérieux et au tragique ? De semblables publications sont-elles des accidents, des lubies, des menaces ou des symptômes? Je n'en sais rien et me soucie peu de le savoir : l'Académie applaudissait, l'autre jour, de toutes ses forces les spirituelles malices de M. Vienne, dont la verte vieillesse (toujours du vert !) a le droit de nous dire à tous, romantiques, réalistes, mauvais plaisants, factieux anti-académiques de toutes dates et de toutes sectes : « Faites-en autant, non-seulement à mon âge, mais au vôtre ! » L'Académie avait raison ; et cependant, puisque l'on a le mauvais goût de ressusciter

contre elle les fantômes du *juste milieu*, c'est à ce juste milieu que nous ferons appel. Les détracteurs de l'Académie radotent, quand ils prétendent que le génie, le talent et les chefs-d'œuvre abondent hors du palais Mazarin, et qu'il serait facile de recruter, en un tour de main, une seconde Académie plus illustre et plus française que la première. M. Viennet se trompe, quand il affirme que tout ce qui n'est pas le bataillon sacré n'est que stérilité, néant, impuissance; et lui-même, malgré la carrure de ses convictions, eût été, il y a trente ans, bien embarrassé, si les romantiques de la grande époque, ayant le goût du schisme, en avaient eu le courage; si Victor Hugo, Lamartine, Charles Nodier, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Mérimée, Vitet, Alfred de Musset, eussent formé un groupe compact, inébranlable, décidé à tout plutôt qu'à passer sous les fourches *candidatines*. Le mieux est donc, d'ici à quelque temps, de déployer la prudence du serpent; de se méfier du *gris*, que M. Ingres ne recommande qu'en peinture ; de ne pas s'exposer tout à la fois à deux malheurs contraires, la disgrâce et l'impopularité ; de se signaler par des choix très-éclatants et très-littéraires. Pas de politique ! c'est dans ce mot profond que le gendarme des *Saltimbanques* résume ses idées de clémence. Or, rien ne ressemble moins à un saltimbanque qu'un académicien; mais personne ne ressemble plus à un gendarme que certains auteurs de certaines brochures.

SECONDE PARTIE

I

LE P. LACORDAIRE ET Mme SWETCHINE[1]

1er mai 1864.

On avait raison de nous dire que nous ne connaîtrions bien le R. P. Lacordaire qu'après la publication de sa correspondance avec madame Swetchine. Cette correspondance a paru depuis quelques semaines, et comme si ce n'était pas assez du respectueux intérêt qu'elle inspire, M. de Falloux a placé en tête de ce beau volume une éloquente et courageuse préface qui comptera parmi ses meilleures inspirations. C'est une heureuse idée que de démontrer l'à-propos et l'urgence de ce nouvel appel aux amis, aux admirateurs, aux lecteurs, aux *convertis* du P. Lacordaire, par le contraste même de cette sainte et

[1] Correspondance publiée par M. le comte de Falloux.

généreuse physionomie avec les tristes tendances de la politique et de la société modernes. Toutefois n'insistons pas trop ; d'abord, parce qu'il ne serait pas très-prudent de suivre de trop près le noble écrivain sur ce terrain dangereux ; ensuite, parce que nous le savons si pieusement dévoué à ses deux illustres *clients*, qu'il serait homme à considérer comme perdu le temps que nous dépenserions à le louer avant de leur rendre hommage.

Notre époque, ainsi que nous avons eu souvent l'occasion de le remarquer, n'est que trop féconde en Mémoires, en révélations intimes, en confidences, en autobiographies de toutes sortes. Tout en signalant l'inconvénient de ce genre d'écrits, nous n'avons jamais songé à en contester l'attrait. Pour un siècle curieux et blasé, — et les deux mots sont ici presque synonymes, — rien n'est préférable au plaisir de prendre sur le fait et en déshabillé, dans toute l'expansion familière du principal intéressé, ce que l'on ne connaissait que par cette publicité officielle où se mêle toujours un peu de déguisement et d'apprêt. Par malheur, ce qui a manqué de nos jours à ces précieux suppléments des grands rôles politiques, poétiques et littéraires, vus du côté des coulisses, c'est tantôt la dignité, tantôt la sincérité. On y devine presque constamment un double effort, ou pour affriander le public en exagérant ce que la confidence personnelle a déjà de trop intime et de trop *réaliste*, ou pour se refaire après coup une physionomie toute différente de la véritable et substituer encore une fois le personnage à l'homme : si bien que ce qui n'a tout son prix qu'à force d'être naturel et spontané,

involontaire et vrai, se trouve, en définitive, plus faux, plus artificiel et plus arrangé que les portraits de convention et de complaisance.

Avec le P. Lacordaire, nous avons toutes les qualités du genre sans un seul de ses défauts. Savait-il ou se doutait-il que ses lettres à madame Swetchine seraient publiées? On peut le croire, d'après la quantité d'admirables pages qui n'ont eu vraiment qu'à passer de l'état de manuscrit dans le présent volume, pour offrir toutes les beautés du style le plus éclatant et le plus *littéraire*. On peut le nier, en songeant avec quel imprévu le P. Lacordaire épanchait ainsi son âme dans celle que Dieu lui avait donnée pour conseillère et pour confidente. Quoi qu'il en soit, de ce mélange d'improvisation écrite, de bulletins rapides et de pages plus réfléchies, est résultée une œuvre originale, singulièrement attachante, où la vie déborde, où la vérité rayonne, où se dessine la physionomie pure et lumineuse d'un homme à part, qui eut l'heureuse fortune d'être populaire sous un habit de moine, et d'exercer sur ses contemporains une immense influence en leur prêchant tout ce qui gêne leurs passions, contredit leurs préjugés et froisse leur orgueil.

Mais suffit-il de constater à un point de vue général ces traits distinctifs de la correspondance du P. Lacordaire avec madame Swetchine? Non; nous ne devons pas oublier que cette œuvre qui embrasse une période de près d'un quart de siècle nous montre, dans un seul homme, deux êtres différents: l'homme proprement dit, qu'ont légèrement effleuré les erreurs et les illusions de notre

époque, et qui ne nous en est que plus cher ; et celui qui pourrait s'appeler tour à tour le prêtre, le religieux et l'apôtre. Comment la seconde de ces deux figures s'est-elle peu à peu dégagée de la première ? Comment, dans cette opération mystérieuse dont Dieu seul avait le secret, le P. Lacordaire a-t-il continuellement gagné en force, en grandeur, en sérénité, en fermeté, en certitude ? Comment, enfin, a-t-il été secondé et encouragé dans ce progrès incessant par la noble et sainte femme qui avait accepté vis-à-vis de lui une sorte de maternité spirituelle et adoptive ? Voilà ce qui ajoute à l'intérêt de cette étude et ce que nous voudrions indiquer.

L'homme, ai-je dit ? Il ne faut pas s'y tromper ; c'est ce premier tribut payé à l'humanité par le R. P. Lacordaire, qui donne à tout le reste de sa vie et aux œuvres où elle se reflète leur signification et leur charme. On l'admire et on l'aime d'autant plus, on lui sait d'autant plus de gré d'être ferme et inébranlable dans sa foi et son apostolat, que l'on sent au début une sorte de parenté entre cette âme si belle et les intelligences ou les imaginations de son temps. Si un poëte a pu écrire le mot tant de fois répété : « je suis homme, et rien d'humain ne saurait m'être indifférent, » si ce vers célèbre contient en germe tout le secret des intimités quasi-magnétiques entre le poëte et son public, il ne s'applique à personne mieux qu'au P. Lacordaire ; et encore faut-il ajouter que cette *humanité* à laquelle il tient par tant de fibres délicates est justement celle qui a marqué de son empreinte la société contemporaine et qui n'est explicable que par les grands

mouvements révolutionnaires de nos quatre-vingts dernières années. Seulement, — et la remarque est capitale, — l'extrême pureté de son âme le protégea dès l'abord contre les entraînements de son esprit. C'est une grande loi morale, que les passions et les erreurs marchent ici-bas côte à côte et se servent mutuellement d'auxiliaires et de complices. En résistant ou en échappant aux unes à force d'élévation et de droiture, le P. Lacordaire garda la faculté d'ennoblir et finalement de corriger les autres. S'il y a des vases où les liqueurs précieuses s'aigrissent, pourquoi n'y aurait-il pas des coupes d'or où les liqueurs dangereuses perdent leurs propriétés malsaines et ne conservent que leur parfum? L'âme du P. Lacordaire est une de ces coupes privilégiées. Ce qui a été pour nous tous faiblesse, chute, égarement, mensonge et chimère, ne fut pour lui qu'un vague pressentiment des dangers qui auraient pu le perdre et un motif de s'attacher avec plus de force aux vérités qui le sauvaient. Il n'en retint que ce qu'il fallait pour que la génération qu'il subjugua de sa parole le reconnût comme sien et écoutât avec plus de sympathie cette vérité immortelle exprimée dans un nouveau langage.

Je sais bien que le P. Lacordaire a dû à ce caractère particulier de son génie, de son éloquence et de sa foi, d'être traité, non sans quelque prétexte spécieux, de novateur ou de tribun, de révolutionnaire ou de démocrate; et j'aurais personnellement mauvaise grâce à passer ce détail sous silence, moi qui n'ai pas toujours été juste envers cette illustre mémoire. Si nous en jugeons par le

volume qui vient de paraître et qui, je le répète, nous livre le P. Lacordaire tout entier, ce premier jugement ne serait pas sans appel. Il y a du moins une importante distinction à faire. Chez lui, le style est souvent fougueux; le caractère ne l'était pas; il était, au fond, bien plus maître de sa pensée, de sa conduite, de l'ensemble de ses plans et de ses projets, que de ces élans oratoires où, en glorifiant le vrai Dieu, il semblait souvent sacrifier aux dieux inconnus. S'il avait de temps à autre les entraînements et les écarts des grands improvisateurs, il savait aussi réagir sur lui-même et revenir sur son premier mouvement. Ce premier mouvement, — on le voit par une foule de ses lettres, — se ressentait du caractère primitif; il s'y mêlait de l'anxiété, du trouble, une vivacité nerveuse, un mélange de découragement prématuré et d'ardeur fébrile : mais arrivait ensuite la réflexion, et, avec elle, le calme, la clairvoyance et la sagesse. Le prêtre, le religieux ou l'apôtre imposait silence à l'homme : le caractère acquis par la grâce divine et l'exercice des vertus chrétiennes effaçait ou absorbait les inspirations purement humaines. Voilà comment, malgré des circonstances souvent défavorables, à travers une époque tiède ou hostile, en dépit de malveillances où s'unissaient quelquefois le monde et le sanctuaire, le P. Lacordaire, en somme, a pu faire de grandes choses, promener sur bien des points une prédication féconde, régénérer en France un ordre religieux, laisser dans un grand nombre d'âmes une trace indélébile, et figurer au premier rang des hommes, rares toujours, plus rares aujourd'hui,

qui ont poursuivi et atteint un but, et ont su mettre, d'un bout à l'autre de leur vie, la vérité et la lumière, l'harmonie et l'unité.

Ce que je viens de dire de l'ensemble de son existence et de ses œuvres, peut se dire aussi de sa correspondance avec madame Swetchine. Il est facile d'y suivre, année par année et presque page par page, cette transformation, ce perfectionnement de l'homme apaisé, affermi, éclairé par une puissance supérieure, et trouvant dans ce recours permanent comme une seconde nature qui corrige la première, tout en lui laissant son originalité, sa saveur et sa grâce. C'est ainsi que les cent premières pages de cette Correspondance trahissent à chaque instant la perplexité, l'incertitude et le malaise d'une intelligence et d'une vocation qui en sont encore à chercher leur emploi et leur aplomb. Bien que réfugié déjà dans le sacerdoce et protégé par une foi sincère, on sent que les influences extérieures, les souvenirs d'une éducation incomplète, le souffle démocratique qui murmure au dehors, arrivent encore jusqu'à ce puissant esprit et lui communiquent quelque chose de leurs propres agitations.

L'époque d'ailleurs est dangereuse et mauvaise : il est aisé de se tromper sur le vrai caractère et la véritable portée de cette révolution de 1830, si hostile en apparence à la religion et à l'Église. Un prêtre trop célèbre, le premier maître, le premier inspirateur du P. Lacordaire, glisse déjà sur cette pente, et toute la force de ses plus illustres disciples se dépense, pour le moment, à éviter d'être entraînés avec lui. Ils se soumettent ; mais il leur

en reste, pendant quelque temps, cette espèce d'étourdissement que l'on éprouve, lorsque, parvenu au sommet d'un rocher à pic, on se trouve suspendu sur l'abîme. Ils en gardent du moins cette sensation de découragement et de tristesse qui succède aux entreprises avortées et aux espérances déçues. Le P. Lacordaire, d'ailleurs, tout en rompant vaillamment avec l'homme funeste qui s'égare et veut l'égarer, ne croit pas devoir renoncer, sur tous les points, à des opinions de détail, peu conciliables avec l'attitude d'une partie du clergé et avec ses légitimes rancunes contre la nouvelle révolution. Il se demande à quoi désormais il peut être bon et utile, s'il lui reste encore une mission quelconque en ce monde et si ses supérieurs ne persisteront pas à voir en lui un hérétique *quand même*, accessible à de dangereuses nouveautés. Toutes ces perplexités s'accusent dans la première partie de ce volume; et, comme la grâce et la perfection chrétiennes n'ont pas encore achevé leur œuvre sur cette nature inquiète, on doit avouer que la préoccupation du *moi* s'y révèle çà et là avec trop de vivacité : c'est un dernier tribut payé à l'humaine faiblesse, un adieu du *vieil homme* au nouveau. Mais bientôt quelle revanche ! Et, pour le lecteur convaincu, quelle joie de constater que l'intérêt s'accroît, que le ton s'élève, que la beauté et l'éloquence du langage redoublent, que tout grandit et s'illumine, à mesure que disparaissent les tâtonnements du début, à mesure que l'homme fait décidément place au prêtre, et que le prêtre trouve enfin à accomplir sa vocation véritable sous cette robe blanche qu'il ne quittera plus et qui nous sem-

ble aujourd'hui le complément obligé de cette immortelle figure!

C'est à Dieu sans doute qu'il sied de rapporter l'invisible travail qui se fit peu à peu dans cette belle âme; mais combien il serait injuste d'oublier la femme qui représenta cette intervention divine et exerça, pendant de si longues années, sur le P. Lacordaire, ses balsamiques influences! Signalons ici ce qu'il y a peut-être de plus caractéristique dans cet épisode désormais lié à l'histoire religieuse et littéraire du dix-neuvième siècle, et ce qui prouve à quel point la Providence se plaît à déjouer les vraisemblances vulgaires. Assurément, à ne consulter que les probabilités humaines, il devait y avoir peu d'accord et de prise réciproque entre le P. Lacordaire et madame Swetchine. Situation, point de départ, préjugés de caste, de nationalité ou d'origine, amitiés, opinions politiques, tout devait les séparer. Quoique française d'adoption, madame Swetchine n'avait pu abdiquer tout sentiment d'affection pour sa première patrie ; et le P. Lacordaire poussait jusqu'au fanatisme sa tendresse pour la Pologne, sa haine contre le gouvernement russe. L'illustre étrangère personnifiait cette aristocratie européenne, cosmopolite, qui a ses mœurs, ses pruderies, son langage, et dont l'ensemble est tout ce qu'il y a de plus contraire aux idées révolutionnaires et démocratiques, acceptées sous bénéfice d'inventaire par le P. Lacordaire. Enfin, il n'y a pas jusqu'au tour particulier du génie de madame Swetchine, cette veine d'esprit slave et d'imagination orientale se continuant au milieu de toutes les grâces françaises, cette

façon un peu subtile d'aborder les questions en biais pour les rendre moins offensantes ou moins absolues, qui ne semblent être en complet désaccord avec la nature franche, véhémente et primesautière du célèbre dominicain. Eh bien ! de tous ces éléments de dissidence Dieu fit une suprême harmonie. Ce qu'il y avait de trop vif et souvent d'irréfléchi dans les sentiments du P. Lacordaire, s'adoucit et se tempéra sous cette main légère, pieusement caressante, qui savait mêler, à doses homœopathiques, l'avertissement, la louange et le conseil. Suivez pas à pas cette correspondance, le dialogue de ces deux âmes de plus en plus attirées vers le ciel ; vous serez frappé de tout ce que l'intervention de madame Swetchine dans la vie du P. Lacordaire eut de salutaire et de bienfaisant.

Ses lettres, clairsemées dans le volume et reparaissant après chacun des épisodes de la vie intérieure ou publique de son interlocuteur, racontés par lui-même, ajoutent à l'intérêt, au charme, à l'autorité du recueil. S'il était permis de transporter un souvenir de la poésie païenne dans ce milieu si excellemment chrétien, nous les comparerions volontiers à ce chœur des tragédies antiques qui rappelle les idées de clémence et de paix, de justice et de douceur, pendant que le héros s'agite sous la main des dieux ou se débat contre ses propres passions. Telles qu'elles sont, avec leurs trésors de finesse féminine, de clairvoyance maternelle et d'expansion religieuse, avec ce parfum exotique que l'on retrouve dans tous les écrits de madame Swetchine, ces lettres gagnent au voi-

sinage de celles du P. Lacordaire la valeur d'une leçon et d'un contraste : elles nous aident à mesurer la distance qui séparait primitivement ces deux esprits, et à faire la part de Dieu dans cette amitié, dans cette influence et dans ces œuvres.

Ai-je besoin maintenant de dire la variété d'impressions que l'on éprouve en avançant dans cette lecture, en contemplant, comme dans un miroir fidèle, les beautés de ce génie tour à tour en lutte et en paix, heureux des succès qu'il raconte sans fausse modestie et avec une ingénuité charmante, toujours prêt à reconnaître et à remercier Dieu dans ses propres progrès vers la perfection, et dans les témoignages enthousiastes de ses nombreux auditoires ? Sans doute, la nature et la vivacité de ces impressions dépendent des dispositions que l'on y apporte. Devant cette preuve éclatante des effets de la grâce divine sur une nature d'élite, en face des œuvres fécondes qu'un simple prêtre, combattu par toutes les mauvaises passions de son siècle, a pu réaliser à force de vertu, de foi et de courage, le lecteur chrétien sera plus doucement et plus profondément ému que le sceptique et l'homme désabusé, enclins à appliquer à ces spectacles surnaturels le *à quoi bon?* et le *qu'est-ce que cela prouve?* infligés par les esprits positifs aux créations de l'art profane. Et cependant nous croyons sincèrement que cette lecture sera saine et fortifiante pour tous, qu'elle offrira un irrésistible attrait à tous les hommes de bonne foi, qui aiment à se trouver en présence d'une haute et pure intelligence, à aborder avec elle les grands problèmes de la vie

morale ou du monde intérieur, à échapper au matérialisme de la société moderne et de la littérature contemporaine.

Que serait-ce si, rentré dans mon cadre littéraire, j'insistais sur des qualités que l'auteur n'a pas cherchées et qui n'en sont que plus frappantes? Il y a, dans ce livre, tel coin de paysage, enlevé au courant de la plume, qu'envieraient les maîtres du style descriptif. Il y a surtout un don incomparable, le don de répandre la vie autour de soi, de tout échauffer de sa flamme, d'intéresser l'imagination du lecteur à toutes ces résidences, — Chalais, Flavigny, Sorèze, etc., — où l'aigle dominicain va tour à tour plier ses ailes. Quel feu! quelle âme! quel dévouement à l'œuvre commencée! quelle confiance en Dieu! En lisant ces pages admirables où la ferveur religieuse atteint aux effets de l'art le plus consommé, on se sent saisi d'un vague désir de prendre le bâton de pèlerin et d'aller visiter tous ces asiles pittoresques et bénis où il semble que le P. Lacordaire ait laissé quelque chose de son génie et de son cœur.

Je sais que la critique devrait être impersonnelle, que le critique gagnerait à s'effacer et à disparaître dans l'œuvre qu'il juge, comme l'auteur dans l'œuvre qu'il crée. Il m'est impossible pourtant de résister au désir d'indiquer un rapprochement que je livre pour ce qu'il vaut à l'indulgence, j'allais dire à l'amitié de mes lecteurs. C'est pendant les vicissitudes d'une longue et grave maladie que je me suis fait lire cette correspondance du Père Lacordaire et de madame Swetchine. Pendant que j'écou-

tais cette lecture, il me semblait que le contentement intérieur triomphait du malaise physique. Le sentiment de la maladie et de la souffrance s'interrompait en moi pour faire place à je ne sais quel vague bien-être où les pensées et les images évoquées par le pieux et éloquent écrivain me tenaient lieu de force, d'espérance et de santé. Eh bien ! cette sensation singulière et bienfaisante, il n'y aurait, je crois, qu'à la généraliser, à la faire passer dans le monde idéal, pour bien apprécier les rapports du Père Lacordaire et de son siècle. Ce siècle était malade, lui aussi, et l'on peut même, sans trop de pessimisme, ajouter qu'il l'est encore. Or, chaque fois que l'illustre religieux et la société moderne se sont trouvés en présence, ces maladies morales ont été, pour ainsi dire, suspendues. Un courant d'air pur, un flot de sang jeune et vigoureux, ont tout à coup circulé dans ces auditoires avides de la parole de l'ardent orateur, et qui lui apportaient à guérir leurs fièvres et leurs blessures, leurs lassitudes et leurs folies. Pendant tout le temps que durait ce salutaire contact, la foi, la piété, l'enthousiasme, l'aspiration vers la vérité, s'emparaient de ces âmes, les détournaient de leurs préoccupations matérielles et effaçaient leurs souillures. A coup sûr, quand l'éloquent apôtre avait passé, quand les dernières vibrations de sa grande voix avaient cessé de retentir, la plupart de ses malades retombaient dans leur état de souffrance, et redevenaient les tristes tributaires de tous les maux dont ils s'étaient crus délivrés. N'importe ! il leur avait donné à tous, ne fût-ce que pour quelques jours, la joie de se croire guéris, et cette illu-

sion précieuse avait été pour plusieurs la guérison elle-même. L'histoire des grands hommes de notre temps et de tous les temps ne nous offre pas de plus grand bienfait ni de plus belle gloire.

II

M. GUIZOT[1]

Mai 1864.

On ne saurait se le dissimuler; tout en entourant d'un sympathique respect la vie et les œuvres de M. Guizot, tout en réservant la question de talent, ou plutôt en reconnaissant que jamais son style n'a eu plus de fermeté, d'élévation et de souplesse, nous accueillons ses *Mémoires* avec une certaine froideur. A qui faut-il s'en prendre? Est-ce la faute de l'auteur, de son public ou de son sujet? Est-ce celle de lecteurs tels que nous, anciens adversaires, habitués de vieille date à juger avec sévérité ce qu'il raconte avec complaisance? Il suffirait de répondre à chacun de ces points d'interrogation, pour se faire une idée exacte du livre de M. Guizot et des impressions qu'il nous laisse.

La politique, l'exercice du pouvoir dans un État libre,

[1] Sixième volume des *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*

avec accompagnement de luttes parlementaires et de succès de tribune, ayant été la principale passion de M. Guizot et formant aujourd'hui le point culminant de ses souvenirs, il lui est arrivé ce qu'on pouvait aisément prévoir. Désintéressé de tout, il n'est désabusé de rien. Le *quorum pars magna fui* du poëte latin conserve une si large part dans cette âme sereine, qu'elle oublie de se demander si des épisodes encore présents, encore vivants pour elle, gardent pour nous la même chaleur et la même vie, et si le renversement de l'édifice, étayé plutôt qu'affermi par les habiles et les sages, n'a pas ôté une partie de leur valeur et de leur sens aux débris gisants dans les déserts du passé.

La plupart des épisodes que l'illustre écrivain nous raconte, notamment dans ce sixième volume, — les fortifications de Paris, l'arrivée des cendres de Napoléon en France, la question d'Orient, le traité du 15 juillet 1840, le droit de visite, les démêlés de la diplomatie française avec l'Angleterre ou la Russie, etc., — tout cela a soulevé dans son temps d'ardentes passions, des tempêtes violentes, d'inexprimables colères. Aujourd'hui, colères, passions et tempêtes sont apaisées; amis et antagonistes ont été réconciliés ou engloutis dans une série de naufrages ou de catastrophes communes : à ne juger que les apparences, on pourrait croire le moment opportun pour que le chef de la politique d'alors, attaqué, calomnié ou méconnu pendant la mêlée, prît la parole au nom de la vérité et de la justice, se donnât le plaisir d'une victorieuse revanche et devançât le jugement de l'histoire.

Hélas! il n'en est rien. C'est trop tôt ou trop tard : la postérité ne commence pas encore, et les contemporains, décimés déjà par la mort, emportés par d'impétueux courants, sont à mille lieues des souvenirs qui pourraient les intéresser à ces pages de notre histoire politique, lacérées ou dispersées à grand renfort de coups d'État ou de nouvelles révolutions. Mieux vaudraient des contradictions véhémentes et même des haines furieuses que cet état d'indifférence, cet assoupissement public de tous les sentiments que M. Guizot persiste à ne pas croire endormis, sous prétexte qu'ils n'ont pas cessé de veiller en lui-même. Le contraste de cette fraîcheur d'émotions chez l'auteur, et de cette difficulté qu'éprouve le public à s'animer, à s'émouvoir, à se souvenir avec lui, voilà ce qui explique comment, au milieu de sincères témoignages et d'hommages rendus à d'éclatantes beautés de détail, les *Mémoires* de M. Guizot sont réduits à ce succès d'estime, trop odieux aux comédiens et aux auteurs dramatiques pour que les hommes d'État puissent s'en contenter.

Bornons-nous à ce sixième volume, et tâchons de ne pas nous écarter de nos attributions littéraires, même en un sujet où la littérature est évidemment reléguée au second plan. Tout ouvrage de l'esprit, surtout quand il nous vient d'un écrivain supérieur, et quel qu'en soit d'ailleurs l'intérêt politique, peut être considéré comme une œuvre d'art, et, comme tel, il est soumis à des lois contre lesquelles rien ne saurait prévaloir. Lorsque M. Guizot, en 1864, consacre quatre-vingt-douze pages aux affaires

d'Orient et cent dix pages au droit de visite, lorsqu'il termine complaisamment ses chapitres par des phrases dont l'optimisme rétroactif nous donne envie de sourire, « le sentiment national fut satisfait sans que l'intérêt public fût sacrifié, » ou bien « c'était là le but que j'avais saisi l'occasion de poursuivre, et que je me félicitai d'avoir atteint, » ou bien encore, « le cabinet bien établi (juin 1842) avait en perspective un succès probable dans les élections, et un avenir plus chargé de travaux que d'orages; »— croit-il avoir satisfait aux lois dont je parle? Il ne s'agit pas, bien entendu, de ranimer ici des discussions éteintes et des objections surannées; il ne s'agit pas de contredire sur tel ou tel point l'éloquent narrateur, comme l'aurait fait un député ou un journaliste de cette époque. Non; supposons qu'il ait raison, toujours raison; ces tableaux si détaillés nous feraient songer malgré nous à l'histoire de ce pauvre malade, dont le médecin disait fièrement : « Il est mort guéri. »

Tout le talent, toute la bonne foi, toute l'autorité de M. Guizot ne sauraient triompher de cette impression chagrine. La désastreuse notoriété du dénoûment fait tort à chacune de ces scènes racontées avec tant d'insistance et de détail : ces efforts, ces habiletés, ces succès partiels obtenus au dedans ou au dehors, ramènent fatalement la pensée sur la catastrophe qui les rendit inutiles. Le lecteur, persuadé ou récalcitrant, se dit à part soi : A quoi bon ces prodiges de modération, de prévoyance et de sagesse? Était-ce la peine de vaincre le mauvais vouloir de lord Palmerston et de l'empereur Nicolas, de profiter de

la vieille expérience du prince de Metternich ou de l'honorable sympathie de lord Aberdeen et de sir Robert Peel, pour être finalement battu par MM. Crémieux et Arago, Ledru-Rollin et Louis Blanc? Était-ce la peine de se mettre en frais d'éloquence, de manier à son gré la majorité des chambres, d'amener un échange de visites amicales entre la reine Victoria et le roi Louis-Philippe, d'avoir raison contre l'Angleterre dans la question des mariages espagnols, et de terminer par le coup d'éclat de la prise d'Abd-el-Kader nos luttes en Algérie, pour que toutes ces victoires vinssent un jour s'absorber et se perdre dans une gigantesque défaite? Dira-t-on que cette défaite fut une surprise fortuite, un accident, un coup de dés risqué et gagné, contre toute vraisemblance, par des joueurs extravagants? Dira-t-on que les joueurs habiles ne pouvaient ni l'empêcher ni le prévoir, et que dès lors le résultat n'ôte rien à l'intérêt de la partie qu'ils ont perdue? D'abord, ce ne serait pas exact : la révolution prochaine s'aspirait, pour ainsi dire, avec l'air; les hommes les plus légers et les plus indifférents pressentaient depuis plusieurs mois ce que le gouvernement s'obstinait à ne pas croire; cette crise mémorable révéla chez ceux qui auraient pu la conjurer un défaut ou une inconséquence que l'on retrouverait encore dans leur conduite ultérieure et jusque dans leurs écrits : un respect exagéré pour certains abus de la liberté humaine, associé à un profond dédain pour l'opinion publique ou populaire.

Mais pour nous la question n'est pas là : dût-on nous accuser de paradoxe, nous prétendons en ce moment

parler littérature plutôt que politique. Oui, c'est au nom d'une règle littéraire que nous signalons un manque de proportion et d'harmonie entre les récits de M. Guizot et l'importance ou l'intérêt que peuvent conserver les sujets qu'il traite pour la génération présente. Chaque grande phase de l'histoire d'un grand peuple offre quelques traits de ressemblance avec un drame : drame fort irrégulier, sans doute, et où les passions dominantes ne sont pas toujours celles qui tenteraient un Shakespeare ou un Corneille; drame réel pourtant, en ce sens que les événements secondaires ou transitoires y sont subordonnés à la péripétie suprême, au coup de foudre qui les anéantit ou les écrase. Or, en lisant les *Mémoires* de M. Guizot, on peut croire que ces événements où il joua avec tant d'éclat le principal rôle, et qui, malgré bien des amertumes, lui firent goûter toutes les joies du succès et du pouvoir, sont restés pour lui aussi sérieux, aussi intéressants qu'ils pouvaient l'être avant que la révolution de Février les réduisît à néant et leur infligeât un formidable démenti. Il semble qu'aux yeux de l'éminent écrivain tout soit sauvé, s'il prouve qu'il avait raison au moment où ses adversaires lui donnaient tort, et s'il justifie après coup tous les détails de sa politique. Nous comprendrions ce bizarre effet d'optique, s'il s'adressait seulement, en fait de lecteurs, aux hommes qui partageaient ses travaux et ses luttes, qui figurèrent parmi ses amis ou ses contradicteurs, et qui ont aujourd'hui ou à s'applaudir de l'avoir suivi ou à regretter de l'avoir combattu : mais le gros du public? Mais la génération nouvelle? Mais les hommes qui avaient

dix ans alors, qui maintenant en ont trente, et qui, lorsqu'on leur parle droit de visite, indemnité Pritchard, question d'Orient, fortifications de Paris, traité du 15 juillet 1840, réforme électorale, débuts des chemins de fer et accroissement des travaux publics, sont prêts à répondre suffrage universel, guerre de Crimée, guerre d'Italie, expédition en Chine et au Mexique, rapide achèvement des grandes voies ferrées que retardaient les intérêts de localité et les embarras parlementaires, Paris, Lyon, Marseille, démolis et reconstruits, mouvement immense d'affaires, d'argent, d'industrie, etc.? On le voit, les distances sont trop grandes, les différences trop absolues, les transformations trop rapides, pour qu'il puisse y avoir entre le livre et les lecteurs ces rapprochements d'idées, de sentiments, de souvenirs et d'intérêts, qui expliquent les grands succès littéraires.

Si l'on admettait avec nous cette espèce d'analyse conjecturale qui nous montre M. Guizot conservant intacts et à l'abri de toutes les atteintes ultérieures les chapitres de sa vie qui répondent le mieux à son amour du pouvoir, aux allures de son esprit, à ses légitimes ambitions ou à ses respectables chimères, on trouverait là un trait caractéristique, un des secrets de cette âme haute, fortement trempée, servie par un admirable talent, mais dont le penchant est de se contenter trop aisément d'elle-même, de s'enfermer dans ses doctrines comme les poëtes s'enferment dans leurs rêves, de tenir plus de compte de sa métaphysique que de ses épreuves et de se préférer aux leçons de l'expérience, quand ces leçons ruinent son es-

poir ou contrarient son habileté. De là un mélange de sérénité et d'obstination, une tendance à se consoler des réalités qu'il perd par les illusions qu'il garde, à s'indemniser par son propre témoignage des contradictions ou des déceptions qu'il a subies, à transporter, s'il le faut, sur un autre terrain et dans un cadre amoindri ce goût de domination, cette confiance en soi-même, cette certitude impérative qui ne trouve plus à se satisfaire sur un plus grand théâtre. Avec un ensemble de dispositions pareilles, il n'est pas étonnant que l'on veuille régenter l'Académie quand on ne peut plus gouverner les empires. Au fait, pourquoi pas? Charles-Quint, dans sa retraite, s'amusait, dit-on, à monter des pendules, et certains académiciens sont des horloges... qui retardent.

N'y avait-il donc pas moyen, pour M. Guizot, de rendre ses *Mémoires* très-piquants, très-curieux, et d'obtenir un grand succès? Hélas! oui, et c'est ici qu'il convient de changer la critique en louange et d'attribuer le défaut du livre à une qualité de l'écrivain. Curieux, ai-je dit? En effet, tout homme qui écrit le mot *Mémoires* en tête d'un de ses ouvrages, n'a pas à s'y méprendre ; c'est à la curiosité surtout qu'il s'adresse, et, s'il lui inflige un mécompte, les plus belles raisons, les démonstrations les plus nettes et les pages les plus brillantes ne prévaudront pas contre cette condition de froideur. On a beau ajouter : *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, ce n'est pas encore, ce ne peut pas être de l'histoire. L'histoire ne s'écrit pas ainsi, par un homme vivant, racontant ce qu'il a fait ou voulu faire; touchant à des personnages

qui vivent encore ou qui viennent à peine de descendre dans la tombe. Ce sont des *Mémoires* qu'il annonce, et ce sont des *Mémoires* que l'on veut. S'il a vu de près les hommes et les choses, s'il a tenu dans sa main cette clef *à secret* qui ouvre *en dedans* et montre le côté intime des caractères et des affaires à ceux qui n'en connaissaient que le dehors, on lui demandera, non plus de rappeler ou de publier ses dépêches, ses correspondances ou ses discours, d'exposer les motifs de ses déterminations publiques ou de redire dans un plus beau français que celui du *Moniteur* ce que le *Moniteur* nous a conté, mais de nous révéler ce que nous ignorons et ce qu'il a su, et, dût-il aller jusqu'à l'indiscrétion, l'épigramme ou la satire, de compléter notre instruction en amusant notre malice. M. Guizot ne l'a pas fait, et nous ne l'en estimons que davantage. Son succès y eût gagné, mais la dignité, l'harmonie de sa vie politique y eussent perdu. Le temps seul, un long espace de temps, les mélancoliques apaisements de la mort et les lenteurs d'un testament à longue échéance, peuvent justifier et légitimer ces coups de boutoir, ces exécutions posthumes, ces tardives représailles, ces invasions de la satire dans l'histoire, qui deviennent alors, non plus une pâture pour la méchanceté des contemporains, mais un renseignement pour la postérité. Bienveillant par hauteur d'esprit, trop content de son propre suffrage pour être vindicatif, M. Guizot, dans ses *Mémoires*, n'a su et n'a voulu que louer ses amis et ménager ses ennemis.

Que faut-il donc chercher dans ce livre pour le juger

tel qu'il doit l'être, c'est-à-dire comme très-digne, en définitive, du nom illustre qui l'a signé, et destiné à occuper une place parmi les œuvres les plus sérieuses de notre époque? Les compensations, Dieu merci, ne manquent pas, et, sans aller plus loin que ce sixième volume, on en trouverait de trois sortes : les portraits, trop clairsemés, et où l'artiste, trop sûr de la justesse et de la finesse de son crayon, glisse au lieu d'appuyer; les parties du récit où l'auteur, échappant à ses préoccupations parlementaires et renonçant à reproduire à propos d'incidents secondaires ses discours et ses dépêches, retrace des épisodes désormais acquis à l'histoire, et retrouve, en les racontant, la chaleur et la vie; et enfin les pages que j'appellerai dogmatiques, où, interrompant sa narration, parfois trop minutieuse, il aborde les idées générales et traite avec un admirable bon sens les problèmes les plus inquiétants de la société moderne. C'est à ce dernier genre qu'appartient toute la première partie du chapitre trente-huitième (affaires diverses à l'intérieur); M. Guizot y discute en maître les doctrines perverses qui passionnaient dès-lors les esprits; l'éternel à-propos de ces vérités philosophiques et sociales, présentées avec tant de clarté et d'éloquence, prouve mieux que tous mes raisonnements la différence que j'essaye d'indiquer entre les souvenirs dont l'intérêt s'efface dans le lointain et les idées qui sont toujours opportunes et toujours vraies.

En regard de ce magnifique passage, plaçons, pour être juste, le récit de la visite du roi Louis-Philippe à la reine Victoria et des impressions de ce voyage, où le mi-

nistre accompagna son souverain. M. Guizot était fatigué et souffrant; il eut d'abord à se faire violence pour ne pas manquer cette occasion précieuse de prendre sa part d'une bonne fortune politique à laquelle il avait contribué. Il faut lire dans ce chapitre de son livre les descriptions si vivantes, si colorées, où M. Guizot se rend compte à lui-même de l'heureuse influence exercée par les objets extérieurs et les satisfactions intimes sur l'ensemble des forces physiques, et nous donne, en se jouant, un tableau animé, lumineux, émouvant, propre à inspirer un peintre ou à rivaliser avec lui. Quant aux portraits, on sait combien l'auteur y excelle; il y réussirait mieux encore sans le scrupule honorable qui retient son pinceau ou son burin au moment où le visage serait trop ressemblant et la ressemblance trop satirique. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il est évident, pour quiconque a eu l'honneur de causer avec M. Guizot, qu'il aurait pu être plus caustique et plus malin en nous racontant l'ambassade avortée de M. de Salvandy en Espagne, où la diplomatie française, représentée par le chevaleresque auteur d'*Alonso*, se teignit un peu trop de couleur locale, et fit plus de châteaux que de besogne. Mais qui oserait reprocher à l'éminent écrivain d'avoir ménagé son ancien collègue, l'homme excellent, courageux, éloquent, dévoué à toutes les nobles causes, et si digne de désarmer à chaque instant l'épigramme et le sourire par la sympathie et le respect? En revanche, quoi de plus fin et de plus exquis que ce portrait, par allusion, du prince de Metternich, ou, si l'on veut, du premier ministre d'une royauté absolue?

« La différence est grande entre les hommes politiques qui se sont formés dans un régime de liberté, au milieu de ses exigences et de ses combats, et ceux qui ont vécu loin de toute arène publique et lumineuse, dans l'exercice d'un pouvoir exempt de contrôle et de responsabilité. Pour suffire à leur tâche, ils ont besoin, les uns et les autres, d'une réelle supériorité; la vie politique est difficile, même dans les cours, et le pouvoir silencieux n'est pas dispensé d'être habile. Mais contraints à la prévoyance et à la lutte, les chefs d'un gouvernement libre apprennent à voir les choses comme elles sont en effet, soit qu'elles leur plaisent ou leur déplaisent, à se rendre un compte exact des conditions du succès, et à accepter fermement les épreuves qu'ils ont à traverser. Les illusions ne leur sont guère possibles, et ils ne peuvent guère se flatter plus qu'ils ne sont flattés. Dispensés, au contraire, de prouver chaque jour à des spectateurs rigoureux qu'ils ont raison, et de vaincre à chaque pas d'ardents adversaires, les ministres du pouvoir absolu sont plus complaisants pour eux-mêmes, accueillent plus facilement tantôt l'espérance, tantôt la crainte, et supportent impatiemment les difficultés et les mécomptes. Le gouvernement libre forme des mœurs viriles et des esprits difficiles pour eux-mêmes comme pour les autres; il lui faut absolument des hommes. Le pouvoir absolu admet et suscite bien plus de légèreté, de caprice, d'inconséquence, de faiblesse, et les plus éminents y conservent de grands restes des dispositions des enfants. »

Si nous voulions persister jusqu'au bout dans nos ob-

jections chagrines, peut-être cette page charmante nous fournirait encore un prétexte. Le prince de Metternich, dirions-nous, dans le cas où il reviendrait au monde, ne serait-il pas tenté de demander avec le froid sourire de l'homme de cour vieilli dans la pratique des hommes et des affaires, s'il n'arrive pas de temps à autre aux ministres des monarchies constitutionnelles de se faire illusion ou d'être complaisants pour eux-mêmes, et si l'on ne rencontre pas quelquefois de vieux enfants parmi les plus glorieux débris des régimes parlementaires? Mais, d'une part, je ne puis pousser l'humilité jusqu'à exposer ma prose au redoutable voisinage de celle de M. Guizot; de l'autre, il n'est pas de maussade chicane, pas de velléité de contradiction ou d'épigramme, qui ne doivent se désister devant cette noble et laborieuse vieillesse, cet infatigable exemple de travail et de fermeté, de persévérance et de talent.

III

MEYERBEER

Mai 1864.

Ce n'est pas dans la quinzaine qui suit leur mort que l'on devrait parler des hommes illustres. Il se mêle alors aux regrets qu'excite leur perte, à l'admiration qu'éveillent leur talent et leur caractère, je ne sais quel enthousiasme nécrologique qui efface les angles, émousse les saillies, affadit les traits du visage et confond toutes les originalités dans un moule uniforme, bon pour les discours d'enterrement. Rien de plus curieux que cet effet de *trop près* : on vous traiterait de sauvage, de méchant et d'iconoclaste, si vous répétiez tout bas la dixième partie de ce que vous racontaient hier ces panégyristes de la première heure touchant les petits défauts, les petits travers et les petites faiblesses du glorieux défunt. Ce qu'il y gagne, nous le cherchons vainement ; il nous serait plus facile de signaler ce qu'il y perd : il cesse d'être lui-même, c'est-à-dire une des gloires de son pays et de son

siècle, pour ressembler à tout le monde; car tout le monde, depuis les académiciens jusqu'aux adjoints de village, a droit à une heure de transfiguration funèbre où les inégalités de la nature humaine font place à un pathétique ensemble de perfections officielles.

Voyez ce qui arrive pour Meyerbeer : Une fois mise en branle par la douloureuse nouvelle qui nous a tous frappés de stupeur, une fois décidée à changer ses encriers en urnes lacrymatoires, la critique musicale a eu de tels attendrissements, elle a pleuré dans de si larges mouchoirs, elle a recouvert d'un crêpe si épais l'originale figure de l'auteur des *Huguenots*, que, malgré le légitime entraînement du deuil public, elle nous a donné à tous, profanes et esprits mal faits, l'envie de nous souvenir de ce qu'elle paraissait oublier. On eût dit un concours, une joûte, où chacun se croyait obligé de renchérir sur son voisin. Si nous avions à distribuer les récompenses, nous n'hésiterions pas. Nous décernerions d'emblée l'*accessit* à l'évanouissement de Rossini, miraculeusement sauvé des effets de son désespoir par un déluge de larmes, et le prix aux cinq premières représentations des *Troyens*, courageusement subies par Meyerbeer, dont le dévouement à l'art pur ne reculait pas devant le martyre, et qui, bien convaincu de l'inutilité de sa présence en ce monde après ces cinq auditions du chef-d'œuvre de M. Berlioz, n'eut plus qu'à chanter en hébreu le *Nunc dimittis*.

Meyerbeer est digne, selon nous, de plus sérieux hommages, de louanges plus viriles. La popularité de son

nom, la beauté de ses ouvrages, la grâce de son esprit, la courtoisie de ses manières, son respect pour le public et pour sa gloire, tout lui assure dès l'abord les bénéfices et les charges d'une immortalité préventive; tout se réunit pour mériter que l'on parle de lui dès ce moment comme on en parlera plus tard. Nous l'avons aimé et admiré, sans nous croire obligé pour cela de nier ou de taire après sa mort ce que ses admirateurs et ses amis attestaient de son vivant, et sans ignorer cette loi élémentaire de toute peinture, qui veut que les ombres, maintenues où elles doivent être, ne fassent que mieux ressortir la lumière.

Un grand artiste, surtout dans les conditions particulières où se trouvait Meyerbeer, n'est complet, ne rend tout ce qu'il peut rendre et ne pousse jusqu'au bout sa vocation et son œuvre, que moyennant de légers alliages que l'on serait fâché de supprimer; car sa physionomie en serait moins caractéristique et sa figure moins accentuée. Ainsi le soin excessif, inquiet, puéril peut-être, que Meyerbeer apportait aux préliminaires, à la mise en scène, au succès de ses œuvres, s'explique par son immense fortune, qui le forçait d'être plus *artiste* que les artistes eux-mêmes, sous peine de subir les préventions acharnées contre les travailleurs riches, de se voir reléguer sur les terrains vagues du dilettantisme millionnaire, de laisser révoquer en doute l'ardeur de sa vocation et la puissance de ses aptitudes, et de s'entendre dire par des bohêmes sans talent et des *fruits secs* de l'école de Rome: « Ote-toi de mon soleil! » Il y a plus : cette préoccupation

constante de l'effet extérieur, cette persistance ultra-paternelle à multiplier autour d'une œuvre lentement élaborée toutes les bonnes chances et à diminuer toutes les mauvaises, s'accordaient admirablement, chez Meyerbeer, avec le caractère même de son génie. On comprend, on applaudit l'insouciance Rossinienne de ces heureuses natures, qui portent des mélodies comme l'arbre porte ses fruits, et il paraît tout simple qu'elles ne se donnent pas plus de peine pour les faire réussir que pour les produire. Encore est-il permis de se demander si cette insouciance est bien sincère. Trop s'y fier ne serait pas sûr; témoin un critique de notre connaissance, qui pour avoir osé faire la part du temps dans l'opéra de *Sémiramide*, a été immédiatement mis en pénitence et privé du bonheur d'entendre la *Petite messe solennelle*.

Quoi qu'il en soit, puisque cette indifférence de Rossini pour son œuvre et sa gloire est devenue proverbiale, acceptons-la, non-seulement comme une vérité, mais comme une vraisemblance, une harmonie de plus dans l'ensemble de cet abondant et magnifique génie. Rien de pareil avec Meyerbeer : chez lui l'inspiration et la réflexion marchent de pair et se complètent l'une par l'autre. Sans doute le travail, l'effort, le don de concentrer sa pensée sur un point et de la rendre, par cette concentration même, plus active et plus puissante, ne suffiraient pas à écrire *Robert-le-Diable*, les *Huguenots* et le *Prophète*. On devine pourtant que le compositeur n'est pas arrivé au but d'un seul jet; qu'au lieu de jouir paisiblement d'un

trésor trouvé sur son chemin, il a passé de longues et fécondes heures à fouiller jusqu'aux derniers replis de sa mine d'or, à en extraire le précieux métal, puis à le polir, à le ciseler, à le sertir, et finalement à nous le faire admirer dans sa forme décisive et sa magistrale monture. Dès lors, comment s'étonner de cette espèce de seconde incubation qui succède à la première, qui refuse de livrer au hasard cette œuvre, devenue plus chère par le labeur qu'elle a coûté, et où chaque morceau représente une veille, une lutte, une souffrance peut-être? Ce travail d'après coup était le complément de l'autre; il le continuait dans une nouvelle phase et le révélait sous un nouvel aspect: la sollicitude de l'ouvrier nous répondait de la valeur de l'ouvrage. L'homme éminent, énergique, infatigable, qui ne s'était reposé qu'après avoir revêtu sa pensée de cette expression suprême qu'avait appelée, sans la trouver d'abord, son inspiration du premier moment, avait le droit de se montrer exigeant, minutieux, inquiet, difficile à rassurer et à contenter, quand il s'agissait de mettre en contact avec le public les filles de ses rêves, élevées, embellies et parées par ses insomnies.

J'en dirai autant de l'extrême prudence de Meyerbeer, de cette circonspection diplomatique qui traitait un opéra comme un protocole et donnait parfois l'air d'un dessous de cartes au *verso* de son papier réglé. Je viens de diviser les grands artistes en deux classes : les *spontanés* et les *réfléchis :* on pourrait aussi reconnaître parmi eux deux groupes bien distincts : ceux qui, par la nature de leur

génie, sont condamnés à un isolement superbe, sauf à rentrer plus tard dans la grande famille humaine, quand un nombre suffisant d'initiés leur servira de médiateurs auprès de la foule; et ceux qui sont prédestinés à vivre au milieu des hommes, dont les facultés ne gardent tout leur ressort et tout leur jeu qu'à la condition de se maintenir en communication permanente avec la société et l'humanité, le présent et le passé, l'observation contemporaine et l'étude de l'histoire. Renfermée dans le domaine de la musique, cette classification nous donnerait les *symphoniques* et les *dramatiques* : Beethoven est à la tête des premiers, et Meyerbeer des seconds. Nul, sans excepter Mozart, Gluck et Rossini, n'a poussé plus loin et élevé plus haut l'art d'associer la musique au drame, de les unir si intimement dans l'interprétation des passions humaines qu'on ne peut plus les séparer, et d'ajouter à ce prestige celui de la couleur locale et de la fidélité historique. Tel est, sur ce point capital, la supériorité de Meyerbeer, qu'elle va jusqu'à créer des caractères aussi réels, aussi vivants que les figures créées par les romanciers et les poëtes : ce langage des sons, si flottant, si vague, dont le charme et la magie consistent à se prêter aux variations de notre sensibilité, aux caprices de notre rêverie, et qui semble ne pouvoir exprimer que le sentiment et la passion d'un moment, Meyerbeer le condense assez puissamment, il en fait une langue assez nette, assez précise pour rivaliser avec celle des mots et graver dans l'imagination et dans la mémoire des types ineffaçables. Il nous suffira de rappeler Alice,

de *Robert-le-Diable*, Marcel, des *Huguenots*, et Fidès, du *Prophète*.

On le voit ; l'humanité, la société, l'histoire, tels sont les domaines de Meyerbeer : le théâtre, cette représentation abrégée, concentrée, toute en relief et en saillie, des personnages, des passions, des accidents de la vie humaine, lui appartient en propre ; il vit en rapport direct avec les hommes, et, pour que son action et son influence soient complètes, il a besoin d'eux : pour les dominer, il faut qu'il les ménage ; pour les conduire où il veut, il faut qu'il écarte de sa route le caillou ou le grain de sable qui pourrait arrêter sa marche. Une fois ces conditions acceptées, le compositeur dramatique devient, dans les limites de son art, un ministre, un diplomate, un haut fonctionnaire agissant, non pas sur la société officielle, mais sur le monde intérieur et idéal : comme tel, il a, il doit avoir les qualités et quelques-uns des défauts qui semblent le plus incompatibles avec le laissez-aller, l'étourderie et la négligence traditionnelle des inventeurs et des artistes. Nous avons tous, sans songer à mal, souri des allures circonspectes de Meyerbeer, de son attention craintive à ne pas dire un mot, à ne pas faire un pas qui pût le compromettre, de ses excès de prévenance et de politesse vis-à-vis de gens dont la mauvaise humeur n'aurait rien ôté à sa gloire et dont les louanges ne pouvaient rien y ajouter. Est-ce, disions-nous, quand on a sa poche pleine de billets de banque, que l'on doit s'inquiéter de cette menue monnaie, de ces gros sous parfois vert-de-grisés ?

Tous ces détails n'étaient assurément pas très-héroïques, mais ne formaient pas dissonance : la figure y perdait en élévation, en grandeur; elle y gagnait en vérité, en logique, en consistance. On a raconté là-dessus bien des anecdotes ; en voici une qui nous revient en mémoire et qui peut donner le diapason[1]. Meyerbeer professa toujours une vive admiration pour Rossini, et notamment pour *Guillaume Tell*. On pouvait plus mal choisir. Un soir, à un dîner de musiciens et de journalistes, nous le vîmes tout à coup sortir de sa réserve habituelle pour s'égayer aux dépens de M. de Jouy, l'auteur du *poëme* qui a failli écraser sous son poids les adorables cantilènes

[1] Voici l'anecdote, telle qu'elle a été racontée, contestée et probablement exagérée. M. de Jouy, auteur des *paroles* de *la Vestale* et de *Guillaume Tell*, mourait d'envie d'écrire un *poëme* pour Meyerbeer. Pendant les années qui séparent *Robert-le-Diable* des *Huguenots*, chaque fois qu'il apprenait la prochaine arrivée de Meyerbeer à Paris, il allait en fiacre l'attendre à la barrière. L'illustre compositeur se défendait comme il pouvait. A la fin, un jour, Jouy l'emballa avec lui dans son fiacre et lui porta une botte académique très-difficile à parer. « Écoutez, monsieur de Jouy, balbutia Meyerbeer mis au pied du mur ; vous êtes un grand poëte, vous avez eu l'honneur d'attacher votre nom aux deux chefs-d'œuvre les plus admirables de notre siècle : *la Vestale* et *Guillaume Tell...* »

Ici Jouy, qui était très-rouge, devint pourpre : « *La Vestale!* oui, répliqua-t-il avec colère, mais *Guillaume Tell!* ne m'en parlez pas : Rossini m'a gâté mon poëme; je lui avais donné les trois couleurs : la couleur suisse, la couleur autrichienne et la couleur guerrière; il n'a su profiter d'aucune! »

Il est évident que Jouy, poëte médiocre, mais homme d'esprit, n'a pas dit cela, ou du moins tout cela ; mais ce fiacre, cette arrestation à la barrière, cet académicien écarlate, cette colère tricolore, tout cet ensemble, raconté et mimé par Meyerbeer, était si amusant !...

d'Arnold et de Malthilde. « C'est singulier ! me dit mon voisin; M. de Jouy vit encore. — Oui, répliquai-je, mais depuis quinze jours il est tombé en enfance. — Ah! je cesse de m'étonner ! » reprit mon interlocuteur; et nous, nous pouvons ajouter : Heureux, en définitive, l'homme illustre dont la glorieuse médaille n'a pas d'autres revers, et dont on ne peut chicaner les panégyristes les plus excessifs qu'en écrivant quelques inoffensives histoires en marge de ses chefs-d'œuvre !

Tout a été dit sur cette trilogie grandiose, sur ces trois partitions, *Robert*, *les Huguenots*, *le Prophète*,— qui soulèvent un monde d'idées et de souvenirs, et résument avec tant d'éclat la musique dramatique de ces trente dernières années. Sans effacer ou amoindrir les beaux noms d'Halévy, d'Auber, de Donizetti, de Gounod, de Félicien David, dominés par la majesté sereine de *Guillaume Tell*, comme les Alpes par la Yung-Frau, on peut dire que *Robert, les Huguenots* et *le Prophète* ont été les trois colonnes du temple : les objections tant de fois essayées, surtout contre le premier et le dernier de ces trois ouvrages, n'ont jamais prévalu contre cette vitalité extraordinaire qui fixe ou ramène la foule, prolonge le succès d'une génération à l'autre, et ranime sans cesse, dans toutes les capitales et toutes les villes de l'Europe, l'écho des applaudissements dont Paris et la France ont eu l'honneur de donner le signal. C'est, en effet, le triomphe de Meyerbeer, et celui-là en vaut bien un autre ; j'ai dit que son génie était essentiellement dramatique : il est aussi, et à un haut degré, international et

cosmopolite : je dirais, si j'osais, que sa musique est polyglotte. Lorsque l'on a relevé, dans *Robert-le-Diable*, par exemple, des banalités, des lieux communs, des phrases vulgaires, passées aujourd'hui à l'état de *ponts-neufs*, il eût été plus juste de se demander par quelle gradation habile, par quelle série d'observations profondes, par quels prodiges d'assimilation Meyerbeer s'était élevé de la science aride et purement germanique enseignée par l'abbé Vogler, de l'imitation gracieuse, mais insignifiante, de l'école italienne, à cette originalité composite où la France, l'Italie et l'Allemagne peuvent également réclamer leur part et qui n'en est que plus propre à tout concilier et à tout conquérir. J'insiste sur *Robert-le-Diable*, parce que Meyerbeer, plus complet, plus sûr de son génie, plus maître de son public et de lui-même dans *les Huguenots* et dans *le Prophète*, doit pourtant à *Robert* cette popularité sans rivale qui lui a permis d'oser davantage, de viser plus haut, d'attirer à soi avec plus de certitude l'élite de ses auditoires jusqu'au *duo* de Raoul et de Valentine, à la bénédiction des poignards et au couronnement de Jean de Leyde dans la cathédrale de Munster.

Oui, c'est dans *Robert-le-Diable* qu'il a le plus énergiquement remué la fibre populaire, et, au bout de trente-trois ans, cette vibration dure encore. On lui a opposé, je le sais, le *Don Juan* et le *Freyschütz*, où Mozart et Weber ont traité ce même sujet si cher à l'imagination des siècles de foi, ou plutôt de tous les siècles ; la lutte de l'esprit du mal contre nos bons instincts, les puissances de l'abîme tour à tour évoquées par notre malice,

subies par notre faiblesse et conjurées par les puissances célestes. A coup sûr, il y a dans *Don Juan* et dans *Freyschütz* des beautés d'un ordre supérieur aux plus belles pages de l'œuvre de Meyerbeer; les connaisseurs, les artistes, les dilettantes d'un goût très-délicat et très-raffiné s'y sentent transportés au cœur même de ce monde invisible, de ces régions fantastiques, où ne pénétrèrent jamais les cavatines de Robert et les gémissements de Bertram. Tout cela est vrai, accordé, et pourtant un fait réel subsiste et proteste en l'honneur de Meyerbeer : c'est que *Freyschütz* et *Don Juan*, en France du moins, ne vivent plus que par l'admiration, le souvenir et les regrets de quelques demeurants d'un autre âge, tandis que *Robert*, même avec ses avaries et ses brèches, est encore debout. Il est entré bien plus avant dans l'âme et dans la sympathie des multitudes, parce qu'il interprète sous une forme plus claire, plus palpable et plus complète l'antique et immortelle légende à trois personnages; l'homme, l'ange et le démon. Mozart et Weber ne nous donnent qu'un coin du tableau : l'intervention des forces surnaturelles et des puissances infernales ne s'y manifeste que d'une manière épisodique. Le *Freyschütz*, d'ailleurs, est allemand des pieds à la tête : à mesure qu'il s'éloigne des bords du Rhin, il perd une partie de sa saveur et de son prestige. Opéra romantique par excellence, il n'a réussi qu'une fois parmi nous, au moment où notre romantisme était dans toute sa ferveur et où Castil-Blaze eut l'esprit d'accommoder Weber au goût français, tout en nous persuadant qu'il laissait intacte sa

couleur originale. Quant à *Don Juan*, dont il ne faut parler qu'avec une sorte de religieux respect, le sentiment, la tradition, la vie, en sont désormais perdus pour le théâtre; il n'y a plus ni artistes pour le chanter, ni public pour le comprendre; c'est une lettre sublime, mais une lettre morte, un texte merveilleux, mais dans une langue qui ne circule plus. *Don Juan*, si nous ne nous trompons, sera relégué, à l'avenir, dans ces sphères sereines et lumineuses, où les œuvres d'art gardent leur beauté idéale, mais où la grossièreté humaine ne s'avise plus de les chercher.

Robert-le-Diable, au contraire, reste accessible à tous, à la portée de l'oreille et de la main. Ce qu'il nous raconte, nous le retrouvons dans nos souvenirs d'enfant, dans notre imagination ou dans notre conscience. Une sorte d'affinité mystérieuse et familière s'est établie dès l'abord entre le sujet, le poëme, la partition, le spectacle et le public. Il est d'un naturel si communicatif et d'un tempérament si vivace que les difficultés mêmes de l'exécution n'ont pu nuire à son ubiquité. Partout où il est possible de rassembler un trombone et une flûte, deux cantatrices telles quelles, une basse-taille, un ténor, on chante *Robert-le-Diable*, on l'applaudit, et, en dépit des faiblesses de ses interprètes, on s'explique qu'il ait eu tant de prise sur le sentiment populaire. Remarquons, à ce propos, qu'une des singularités, une des prétentions le plus amèrement reprochées à Meyerbeer, a été, en somme, bien inutile à ses succès et n'a eu que des résultats fort illusoires. Je veux parler de son obstination à

garder ses opéras en portefeuille, tant qu'on ne lui donnait pas des chanteurs à part, des chanteurs comme il n'y en a plus, possédant au fond de leur gosier des notes inaccessibles au commun des mortels et des virtuoses. Or, les deux plus grands succès de Meyerbeer, *Robert-le-Diable* et *les Huguenots*, furent obtenus à l'aide des artistes que l'Opéra employait depuis dix ans, et qui chantaient déjà ou allaient chanter *la Muette, le Comte Ory, Guillaume Tell, le Philtre, Gustave III, la Juive;* les choses n'en marchèrent que mieux, et l'exécution fut admirable. Ce fut principalement pour *le Prophète*, que s'accusèrent les exigences de Meyerbeer; on sait quelles lenteurs en résultèrent; treize ans d'intervalle entre le second et le troisième chef-d'œuvre; six ou sept années d'attente et de séquestration du manuscrit dans une étude de notaire. Voici à quoi aboutirent ces atermoiements et ces retards; *le Prophète*, chanté en pleine république, en plein choléra, sous l'influence d'une double angoisse, par trois artistes, Roger, madame Viardot et madame Castellan; Roger, délicieux acteur d'opéra-comique, mais dont la voix tout à fait insuffisante, trahit, dès le premier jour, les généreux efforts; madame Castellan, chanteuse de troisième ordre, bonne tout au plus pour des succès de salon et de province; et enfin madame Viardot, qui a pu avoir du génie, ressusciter Gluck, extasier une petite Église musicale, mais dont l'organe, sourd, inégal, criard, désagréable, nous rappelait le mot de l'abbé Galiani dans les derniers temps de Sophie Arnould : « Sa voix est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu. »

Encore une fois, quelle vie, quelle force d'expansion n'a-t-il pas fallu pour surmonter ces obstacles et triompher de circonstances aussi défavorables? Quand je voyais Meyerbeer, si préoccupé de ces questions secondaires, avoir l'air de croire que tout fût perdu si l'on ne mettait pas des voix exceptionnelles au service de sa musique, il me semblait qu'il ne se rendait pas justice. Il méconnaissait les caractères distinctifs de son génie, également doué de deux facultés contraires, habile à passionner les masses, à faire circuler dans son œuvre quelque chose de la vie commune, tout en combinant ses effets d'après les plus riches conquêtes et les plus éclatants progrès de la musique moderne. Allier ainsi la science et la vie, la popularité et l'art, l'étude patiente et l'influence universelle, l'effort incessant sur sa propre pensée et l'entraînement de la foule, telle est la gloire de Meyerbeer; elle suffira à l'immortalité de son nom, à la durée de ses ouvrages.

Je serais plus ridicule qu'il n'est permis à un causeur littéraire égaré pour un jour en pays étranger, si je prétendais avoir donné une idée, même sommaire, du génie de Meyerbeer, de sa musique, de ses créations, des points culminants de cette glorieuse carrière. Incapable de juger l'artiste, j'ai songé de préférence à l'homme : ne pouvant étudier ou approfondir l'œuvre, j'aurais voulu esquisser quelques traits de la figure. L'homme, ai-je dit? Je crois résumer en deux dates le côté philosophique de mon sujet, en me représentant l'illustre compositeur tel que je l'ai vu lors de notre première et lors de notre dernière

rencontre. Il y a vingt ans, j'errais un soir, comme une âme en peine, dans le couloir du théâtre Italien. Débarqué de la veille, perdu au milieu de cette foule élégante, j'apportais de ma province une incroyable richesse d'illusion, d'enthousiasme et de fétichisme, prête à se dépenser au profit de toute grande célébrité. Devant moi marchaient deux hommes que je vis tout à coup s'arrêter pour saluer un troisième personnage dont l'aspect me frappa. Il était de taille moyenne; on ne lui eût pas donné plus de quarante ans; sa tournure svelte, sa mise correcte et distinguée ne manquaient pas d'une certaine coquetterie sévère; ses cheveux noirs, un peu grisonnants, à demi-bouclés, laissaient à découvert les beaux contours de son front, plus intelligent que monumental. Ses yeux avaient un éclat plein de douceur, de bienveillance et de finesse. Le profil s'accusait vivement, grâce à la saillie d'un nez aquilin et d'un menton proéminent, surmonté d'une bouche en fer à cheval, aux lèvres minces et serrées, qu'animait un sourire froid, spirituel et poli.

— Monsieur, dit le plus âgé des deux promeneurs que j'avais remarqués d'abord, permettez-moi de vous présenter mon fils... — Georges, monsieur Meyerbeer!

Meyerbeer! c'était Meyerbeer! je tressaillis; mes genoux fléchirent, des visions harmonieuses passèrent devant mes regards éblouis. J'avais envie de m'élancer vers le grand homme, de tomber à ses pieds : une femme d'une admirable beauté, qui se tenait sur le seuil de sa loge entr'ouverte, et qui, comme moi, contemplait avidement Meyerbeer, me fit l'effet de la Muse elle-même, s'ap-

prêtant à couronner le maître, telle que nous l'a montrée M. Ingres dans le portrait de Chérubini.

Je venais de rencontrer là, dans cet étroit espace tout rempli de lumière et de fleurs, de mélodies et de parfums, une révélation de la gloire humaine sous sa forme la plus radieuse et la plus charmante.

L'hiver dernier, par un temps humide et une brume glaciale, au déclin d'une de ces journées sombres et tristes où Paris, avec son ciel bas, ses rues boueuses, ses maisons qui grelottent, ses murs qui suintent, semble expier ses splendeurs et pleurer ses fautes, j'entrai dans une modeste chambre d'hôtel garni, à un cinquième étage de la cité d'Antin. Un ménage d'artistes allemands y jouait de la musique savante devant une quinzaine d'auditeurs somnolents. Sur un canapé de velours d'Utrecht, fané comme tout le reste de l'ameublement, j'avisai un vieillard pensif et replié sur lui-même : de larges lunettes bleues et une immense perruque noire donnaient envie de se demander s'il avait voulu dissimuler son âge ou déguiser son identité. Cependant, à le regarder de plus près, je reconnus ce profil anguleux, qui, en vieillissant, s'était accentué davantage. Oui, j'avais devant moi Meyerbeer, que je n'avais pas revu depuis bien des années ; Meyerbeer toujours prévenant et bon, gracieux et affable, mais portant sur son visage amaigri les traces d'un dépérissement sinistre. Il avait péniblement gravi ces quatre-vingt-dix marches pour encourager de sa présence de pauvres et et obscurs compatriotes, qui pouvaient un jour devenir célèbres.

Je serrai tristement cette illustre main : malade moi-même et assailli d'idées mélancoliques, j'eus le pressentiment que je voyais Meyerbeer pour la dernière fois.

En effet, deux mois plus tard, le jour de ses magnifiques obsèques, c'est à peine si je pus me traîner au coin de la rue Drouot pour adresser de loin un dernier adieu à celui dont le génie m'avait donné de si douces heures, et dont la courtoisie n'avait jamais cessé de rapprocher les distances entre sa gloire et ma médiocrité.

Hélas! cette gloire humaine, que j'avais si ardemment rêvée, si naïvement adorée chez ses rares privilégiés, j'en avais eu là le crépuscule; et, devant ce vieillard affaibli comme devant ce funèbre cortége, je pouvais dire : *Sic transit gloria mundi.*

V

JEAN REBOUL

Juin 1864.

Les amis, les admirateurs, les compatriotes de Reboul me pardonneront-ils si j'essaye aujourd'hui de ramener aux allures de la simple notice et de l'étude littéraire le sentiment qui s'est manifesté d'abord par des regrets si éloquents et de si touchants témoignages? Je n'ai pas vu, mais je me figure aisément ce qu'a dû être ce deuil triomphal, cet enthousiasme funèbre, à quelques pas des Arènes et de la Maison Carrée, dans ce cadre incomparable, fait exprès pour ce *dernier des Romains*, digne de donner la réplique au vieil Horace dans la langue de Polyeucte. On ne voudrait pas appauvrir d'un mot, abaisser d'un quart de ton ces panégyriques populaires dont l'explosion, après quelques années d'abandon apparent, a été comme la revanche de la poésie et de la vertu. A présent, il reste à rendre à cette chère et généreuse mémoire un hommage

d'un autre genre; la vérité, dans son expression simple et réfléchie, telle que Reboul lui-même, s'il vivait encore, voudrait nous la dicter.

Un hommage, disons-nous? Oui, et celui-là a bien son prix; car, d'une part, le génie de Reboul, revendiqué par le légitime orgueil d'une grande et noble ville, appartient à la France entière; l'accabler sous une admiration trop exclusive, ce serait le reléguer dans sa gloire locale et faire de lui un grand homme de département; de l'autre, plus un nom est pur, plus une vie a été belle, plus il sied d'en parler sans exagération et sans emphase, de même que le miroir le plus net est ce qui convient le mieux à la beauté sans défaut, et le lac le plus limpide au ciel sans nuages. Quand disparaît une de ces célébrités équivoques, monnaie brillante qui sonne creux et faux, amusement ou effroi du monde des coulisses et des théâtres, sujette à d'énormes différences suivant qu'on en dit tout bas ce que l'on en pense, ou tout haut ce qu'on a l'air d'en penser, oh! alors, ne lésinez pas : *manibus date lilia plenis!* Prodiguez les hyperboles louangeuses à cette mémoire qui, pour être intègre et sans tache, n'a que ces heures de trêve qui vont du lit de mort au cimetière; couvrez de fleurs cette chevelure teinte et cette figure plâtrée! Reboul mérite, Dieu merci, qu'on lui applique le procédé contraire. Poëte remarquable, grand homme de bien, modèle d'abnégation, de fidélité et de droiture, admirable figure qu'on dirait sortie des catacombes chrétiennes pour invoquer le vrai Dieu au milieu de nos modernes idoles, il repousserait comme une injure la louange de conven-

tion et de parti pris; il nous rappellerait, en répétant avec variante le ver célèbre de son cher Lamartine, que c'est pour le génie que Dieu fit la vérité, et que la gloire ne peut être où la vérité n'est pas.

Je trouve dans une notice de quelques pages[1], publiée vers 1842, en tête d'une nouvelle édition des premières *Poésies* de Jean Reboul, des renseignements suffisants sur son enfance, son éducation et ses débuts. Fils d'un serrurier de Nîmes « qui jouissait d'une honnête aisance, » Reboul put faire des études, fort incomplètes sans doute, peu compatibles pourtant avec ce type d'ignorance absolue et de rudesse plébéienne, trop complaisamment accepté quand il s'agit de poëtes ou d'artistes habiles, nés dans les rangs du peuple. Nous voici tout d'abord en présence d'une question qui intéresse de trop près la gloire de Reboul, pour qu'il nous soit permis de la passer sous silence: Qu'y a-t-il d'exact, sinon dans le contraste, au moins dans la contradiction radicale (ce qui n'est pas tout à fait la même chose) entre la profession de boulanger ou toute autre d'un genre analogue, et le noble métier de poëte? N'était-ce pas exagérer un moyen de succès dont Reboul n'avait pas besoin, que de trop insister sur ce mérite du tour de force, de la difficulté vaincue, sur ce phénomène permanent d'un homme qui fait du pain le matin, et qui, le soir, rime de beaux vers? Je me permets d'être là-des-

[1] Cette notice est de M. Jules Canonge, un des poëtes les plus distingués de notre pléiade méridionale, et dont l'expansive admiration pour Reboul prouve, en dépit des mauvaises langues, que l'on peut s'aimer et s'apprécier entre poëtes.

sus d'un avis un peu différent de l'opinion générale, et je demande à donner mes raisons. Ce sera pour moi l'occasion d'essayer de rectifier quelques idées *préconçues* touchant ce que l'on appelle la Muse populaire dans le Midi de la France, et de discuter certains reproches qui furent adressés, dans le temps, à Reboul par des critiques accrédités, notamment par Gustave Planche.

Étant données la vocation et l'aptitude poétiques ou simplement littéraires; — étant donnée une éducation suffisante pour que l'on soit naturellement amené à puiser aux grandes sources et à s'inspirer des grands modèles, je voudrais savoir en quoi une profession purement manuelle qui laisse l'esprit libre et dont on est quitte à dix heures du matin, est plus difficile à concilier avec la poésie ou la littérature que celle de propriétaire, par exemple, en lutte continuelle avec les paysans, avec la terre, avec les rudes épreuves de l'agriculture, le plus noble des états, je le veux bien, mais le plus fertile en mécomptes, le plus agaçant pour les nerfs, le plus absorbant pour l'intelligence. Si, en outre, le propriétaire dont je parle a eu l'héroïsme ou la sottise d'accepter un de ces mandats honorables, mais abrutissants, qui font de lui l'esclave, le *serf* de tout villageois bavard, chicaneur et processif; si, dans le milieu où il vit, il passe des mois entiers sans entendre un mot, sans cueillir une idée qui réponde à sa pensée intime et s'accorde avec ses goûts; s'il est entouré de gens trop peu dissimulés pour lui cacher que son entêtement littéraire est à leurs yeux un enfantillage ou une manie; si la littérature en arrive à être une superfétation,

un contre-sens, une herbe parasite dans sa vie : je voudrais que l'on me dît en quoi sa condition, au point de vue du culte des Muses ou de la pratique des lettres, est préférable à celle d'un boulanger-poëte, qui, une fois le pain retiré du four, pouvait se rasseoir à sa table de travail, reprendre sa Bible ou son Corneille, continuer le poëme commencé, ou bien, mettant le pied dans la rue, rencontrer à chaque pas des amis prêts à applaudir son œuvre et à s'enorgueillir de son génie. Pour moi, lorsque j'étais appelé à Nîmes par de vulgaires intérêts d'administration rurale ou de propriété, et que, sur cette magnifique esplanade que décore la fontaine de Pradier, devant ce café Peloux où se dépense, chaque soir, plus d'esprit que dans bien des cafés du boulevard, je retrouvais Reboul calme, serein, le sourire aux lèvres, le pied dans cette poussière contemporaine des Césars, le front dans l'Olympe chrétien, me couvrant de ce regard poétique et fin qui illuminait sa tête sculpturale et où se confondaient le bonhomme, l'honnête homme et le grand homme, mon premier mouvement était de l'envier. Oui, je l'enviais, non-seulement pour son génie, mais pour ce bonheur et ce talent qui me semblent supérieurs à tous les autres et qui consistent, pour le penseur ou l'artiste, à établir une parfaite harmonie entre sa vie et son œuvre, ses goûts et ses habitudes, ses travaux et son entourage, son tableau et son cadre, le monde intime qu'il habite par la pensée et le monde extérieur où son inspiration se retrempe, se repose et se recueille.

Pour me bien comprendre et ne pas trop m'accuser

de paradoxe, il faut connaître notre Midi, la ville de Nîmes surtout, ville intelligente, active, douée d'une émulation féconde et d'un patriotisme énergique, où un excellent esprit d'égalité se charge de modifier à sa façon les catégories sociales d'après les distinctions du talent, les qualités du cœur et l'honneur qui en revient au pays. Là, le peuple n'est pas ce qu'un vain bourgeois pense : il a une âme, une volonté, des croyances, un sentiment de sa dignité naturelle, qui, si Dieu y ajoute une étincelle du feu sacré, peuvent produire de grandes choses. On dirait que le voisinage des monuments antiques entretient dans ces intelligences fortes et fières un idéal de grandeur et de beauté. Le génie du poëte, la statue du sculpteur, le tableau du peintre, la parole de l'avocat, les vertus du prêtre, l'éloquence de l'évêque, deviennent le patrimoine et le trésor familier de ces populations ardentes qu'agite une surabondance de vie et dont il suffit de bien diriger les généreux instincts. Que l'on soit plébéien ou patricien, pauvre ou riche, qu'importe si l'on ajoute un nom à la liste des noms populaires, une fleur à la couronne que porte sur son front de marbre la monumentale cité? Il y a, entre le riche et le pauvre, mille points de contact, mille rapprochements affectueux qui relèvent l'un sans abaisser l'autre. Reboul, depuis le commencement de sa carrière, a été en rapport avec des millionnaires, des ducs, des banquiers, des conseillers d'État, des préfets, des ministres, des académiciens, des princes de l'Église. Eh bien ! je parierais à coup sûr, non-seulement que pas un de ces grands personnages ne l'a pris

de haut avec lui, mais que jamais l'idée d'une supériorité, d'une inégalité quelconque n'est intervenue dans ces relations amicales. La notice de 1842 parle d'un Cercle de *joyeux vivants* dont Reboul était membre dès 1820, et où son talent poétique que des chagrins de cœur et de famille devaient tourner plus tard vers l'élégie, préludait en chansons rieuses et en satires du meilleur cru. Nous avons pu assister, vingt-cinq ans après, au déclin de cette société où chacun était l'égal de tous, où l'esprit, la verve, la gaieté, le bon mot, la poignée de sel, l'anecdote piquante, se chargeaient de niveler ou de distribuer les rangs : un procureur du Roi s'y asseyait à la même table qu'un avocat ; un magistrat y coudoyait un journaliste ; professeurs, peintres, bourgeois, architectes, artisans, y buvaient le même vin, presque dans le même verre ; un gentilhomme campagnard y riait aux larmes, en écoutant les drôleries racontées par un cafetier : drôleries que j'ai retrouvées récemment, rajustées, mais non embellies par une des plumes les plus brillantes du *Figaro*. C'était fête pour tous quand Reboul y lisait des vers, et celui qui, dans ces moments-là, eût songé à sa boulangerie, eût été mis au pain sec par le rire homérique des convives.

Pourquoi ces préliminaires ? me dira-t-on ; d'abord, pour replacer dans leur vrai jour, sous un rayon de soleil, les contrastes dont on a un peu abusé entre la profession de l'homme et la vocation du poëte ; ensuite, pour arriver à indiquer comment Reboul a été, dans toute l'acception du mot, un poëte populaire, et comment se sont trompés ceux qui ont regretté de ne pas le voir écrire en

langue provençale et se consacrer exclusivement à retracer les tableaux, les scènes d'intérieur, les joies, les misères, les détails caractéristiques de la vie du pauvre et du peuple.

Écrire en langue provençale ! Ceci tient à une charmante mystification que nos spirituels troubadours du dix-neuvième siècle ont fait accepter par les bons Parisiens. On s'est imaginé que, de Valence à la mer, le provençal (je me garde bien de dire le patois) régnait en maître absolu, qu'il était le seul moyen de se faire comprendre, et que, dès lors, la renaissance de la muse provençale était un retour à la nature, une nécessité de situation, une manière de rétablir la circulation des idées, des images et des sentiments poétiques dans un pays où le français n'avait pas cours. Or, c'est tout le contraire : le vers provençal, entre les habiles mains qui l'ont fait réussir avec tant d'éclat, n'a pas été une victoire de la simplicité fruste et locale sur la culture littéraire, une réaction de la rase campagne contre la serre-chaude, mais un raffinement de lettrés et d'artistes, l'ingénieuse supercherie de gens d'esprit et de talent, beaucoup plus sûrs d'être lus quand ils seraient forcés de se traduire que s'ils servaient tout bonnement d'échos à Lamartine, à Victor Hugo ou à M. de Musset. Ils ont compris que la poésie française était usée, lasse, épuisée, qu'il fallait y être merveilleux pour y paraître supportable; ils ont donné à leur pensée une forme neuve ou renouvelée, dont ils disposaient seuls, dont l'originalité sautait aux yeux et que l'on devinait complaisamment à travers une traduction en

français, comme les toiles d'araignée qui couvrent une bouteille font mieux augurer du contenu. En réalité, on *parle* le provençal dans le Midi, mais on ne lit et on n'écrit que le français ; c'est en français que se rédigent toutes les transactions d'affaires ; c'ést le français que l'on enseigne dans les écoles primaires des villages les plus arriérés : c'est en français que prêchent les curés des plus agrestes paroisses. Prenez le paysan le plus inculte, le plus hérissé de paysannerie méridionale ; lisez-lui Corneille ou Racine, il n'en sentira pas les beautés, mais il en saisira le sens littéral. Forcez-le d'ouvrir et de lire lui-même *Mireille;* il lui faudra une heure pour en comprendre quatre vers : singulier triomphe de la localité sur la métropole, de la campagne sur la ville, de la Provence sur Paris, de la nature sur l'art, qui, pour être dignement apprécié par sès vrais juges et son véritable auditoire, a passé préalablement par l'Académie et la rue du Bac, et qui, pour être bien compris par les vainqueurs, a eu besoin de s'expliquer dans le langage des vaincus !

Ce que je discute aujourd'hui n'était pas même sujet à discussion en 1828, époque où parut l'élégie de *l'Ange et l'Enfant*, qui justifia la vocation poétique et inaugura la célébrité de Reboul. En cette belle saison de renouveau, qui fut comme le second printemps de la poésie française, nul n'eût songé qu'il fût possible de faire acte de poëte dans une autre langue que celle des *Méditations*, des *Odes et Ballades* et des *Messéniennes*, du *Lac*, des *Préludes* et *d'Éloa*. Par ce coup d'éclat qu'il n'a pas dé-

blement être monté dans les carrosses de roi. Ce serait bien mal connaître notre Midi, où la communauté des croyances religieuses et des affections politiques est une condition d'égalité morale, un lien plus puissant que toutes les similitudes de rang et de fortune, où les plus pauvres foyers nourrissent parfois les flammes les plus généreuses et entretiennent le plus obstinément leur feu sous leur cendre.

Voilà le trait distinctif de Reboul, son charme et sa gloire, sa place dans son pays et dans notre histoire littéraire. Posé par les contrastes de son éducation et de sa pauvreté, de sa profession et de son œuvre, de sa naissance et de son génie, au point où se réunissent les diverses classes sociales pour adorer le même Dieu, professer la même foi, évoquer les mêmes souvenirs, prier ou sourire aux mêmes fêtes, compter les mêmes battements de cœur et répandre les mêmes larmes, il a exprimé cette union féconde dans une langue que tous pouvaient parler, dans une poésie que tous pouvaient comprendre : il a écrit les paroles et noté la musique de ce chœur chanté par des milliers d'âmes, fières et heureuses d'échapper par leurs célestes ressemblances aux différences de costume et de figure. Lorsque j'ouvre les volumes de Reboul et que je lis *les Langes de Jésus*, *l'Hymne au Christ*, *l'Apostat* (Lamennais), *l'Aumône*, *l'Ange et l'Enfant*, *la Fête de l'Immaculée Conception à Nîmes*, *la Raison et la Foi* *l'Inondation*, *la Marraine magnifique*, les vers au *Comte de Chambord*, à la *Fille de Louis XVI*, je crois entendre vibrer dans ces pages l'âme d'une noble ville et d'un

noble peuple, et je me dis que, si ce n'est pas là la poésie populaire, je suis trop vieux et trop peu imgambe pour aller la chercher ailleurs.

Mais, à cette date de 1828, Reboul ne songeait guère à tous nos beaux raisonnements. Agé de trente-deux ans à peine, après quelques heureux essais de satire et de comédie locale (*un Duel* entre autres), il venait d'être initié à la poésie par la douleur; il avait perdu sa femme et son enfant en bas âge « Je pleurai et je fus chrétien ! » a dit Chateaubriand dans une des meilleures pages de ses Mémoires. Reboul, pour être chrétien, n'avait pas eu besoin de larmes; mais il pleura, et il fut poëte; cette première larme poétique s'appela *l'Ange et l'Enfant.*

Cette élégie de *l'Ange et l'Enfant* a fait le tour du monde : toutes les femmes, sœurs, aïeules ou mères, la savent par cœur et l'ont répétée en souriant ou en sanglotant devant des berceaux pleins ou vides. La modeste chambre de Reboul était tapissée de dessins, signés par des peintres célèbres, qui avaient traduit pour le regard cette pieuse et consolante pensée. Rien n'a manqué à ce glorieux début, qui, pour bien des esprits indifférents ou superficiels, — et qui n'est pas superficiel ou indifférent quand il s'agit de poésie? — résumait encore, après trente ans, le génie et le bagage de Reboul. Chose bizarre que le succès, qui parcourt ainsi le monde avec la rapidité d'un courant électrique ou d'une traînée de poudre, qui, à un moment donné, s'empare de toutes les imaginations, de tous les cœurs, de toutes les mé-

moires, et devient plus tard une date, une empreinte, une étiquette, gênante souvent et irritante pour le triomphateur d'un jour, condamné à d'ingrats lendemains! — « Savez-vous, me disait Eugène Devéria, qu'il me prend parfois des envies furieuses de monter à l'assaut de la galerie du Luxembourg, et de déchirer cet exécrable tableau de *la Naissance de Henri IV*, sous lequel on m'écrase depuis tant d'années? » — Eugène Devéria avait tort; car cette *Naissance de Henri IV* est malheureusement restée son œuvre unique; mais Reboul, s'il n'eût pas été le moins vaniteux des hommes et même des poëtes, aurait eu le droit de se plaindre et de nous dire : « N'ai-je donc écrit que *l'Ange et l'Enfant?* »

Ce qui décide ordinairement de ces succès légendaires, acceptés comme articles de foi poétique, ce n'est pas la perfection de la forme, c'est le sentiment; j'insiste là-dessus, parce que j'y trouve un argument décisif contre la théorie de l'art pour l'art, de l'art matérialiste, exclusivement épris de ciselure et se servant à lui-même de but suprême ou de miroir. Prenons pour exemples trois pièces d'une valeur assurément fort inégale, mais offrant entre elles ce point de ressemblance que tout homme à peu près lettré, qui ne professe pas pour les vers une horreur systématique, vous les récitera d'un bout à l'autre : *la Chute des feuilles*, de Millevoye; *le Lac*, de Lamartine, et *l'Ange et l'Enfant*, de Reboul. La première est de forme antédiluvienne; on se demande, en la relisant, à quelle époque *préhugothique*, sous le règne de quel Esménard ou de quel Baour-Lormian la

poésie a parlé une pareille langue; on s'y heurte à chaque vers, au *Fatal oracle d'Épidaure*, au *Bocage sans mystère*, aux *Sombres autans*, au *Silence du mausolée*. *Le Lac*, d'un souffle autrement puissant et d'une inspiration cent fois supérieure, n'est pas non plus exempt d'expressions vieillies, de tours surannés, de négligences et de réminiscences, et je recommande aux bénévoles lecteurs qui seraient tentés de nous croire infaillibles, un article de l'abbé de Féletz, publié dans *les Débats* et retraité dans le recueil de ses œuvres, article où le spirituel abbé, après avoir exprimé pour M. de Lamartine et les premières *Méditations* une admiration très-tempérée, s'amuse à colliger dans *le Lac* des hémistiches empruntés à Thomas, à Lemierre et à Jean-Baptiste Rousseau. Enfin, dans *l'Ange et l'Enfant*, le sentiment est, pour me servir d'un mot d'atelier, bien préférable au *rendu* : l'idée est délicieuse; le style est négligé; la forme a vieilli. Que faut-il en conclure? Que le public s'est trompé? Que le succès a eu tort? A Dieu ne plaise! Ce qui en ressort, c'est que, dans la pensée humaine comme dans l'homme lui-même, l'âme passe avant le corps et le corps avant le vêtement; c'est qu'une loi, à laquelle nous obéissons sans nous en rendre compte, nous révèle une sorte de solidarité mystérieuse entre ce qu'il y a d'immortel en nous et ce qui mérite de ne pas périr dans les ouvrages de cette chose immortelle. Le corps est périssable; le vêtement s'use en une saison; l'âme survit et ne meurt pas. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans les créations de l'imagination et de l'art? Pourquoi l'âme n'au-

rait-elle pas le don de communiquer à ce qui s'adresse à elle quelque chose de sa durée, et pourquoi ce qui n'existe que pour le plaisir des yeux, la satisfaction des sens ou l'approbation d'une élégance frivole, ne serait-il pas enveloppé dans les destinées éphémères de cette beauté tout extérieure que l'artiste a choisie pour inspiratrice et pour modèle? M. Sainte-Beuve, en rappelant, cet hiver, les titres de M. Théophile Gautier, en citant quelques pièces qui sont de vrais chefs-d'œuvre d'orfévrerie poétique, ajoutait avec une tristesse un peu exagérée peut-être, que, parmi ses collègues de l'Académie française, il n'y en avait certainement pas huit qui eussent lu ces vers. Encore une fois, quel est l'académicien, ou plutôt quel est l'homme civilisé, qui n'a pas lu, relu, récité *la Chute des feuilles, le Lac, l'Ange et l'Enfant?* Il faut bien qu'il y ait une raison à cette différence, à cette inégalité qui n'est pas une iniquité. Au milieu des triomphes de la matière, parmi les insolentes parades d'un art sensuel et païen, dans un siècle où tous les genoux plient devant le fait, où tous les yeux s'abaissent vers la terre et s'allument de vulgaires convoitises, où la réalité règne en souveraine, où la *guenille* de Chrysale se change en pourpre superbe, cette raison est assez belle, elle s'accorde assez bien avec nos plus nobles instincts, elle plaide assez éloquemment la suprématie de l'âme, pour qu'il soit permis aux *disgraciés*, aux *sacrifiés* de la littérature, de s'y arrêter avec complaisance et de la proclamer.

Et cependant, si j'avais envie de protester contre cette

absorption de toute une renommée poétique dans une trentaine de vers, si j'inclinais à croire que l'on a fait une part trop léonine à l'élégie de *l'Ange et l'Enfant* aux dépens de ses sœurs, c'est Reboul lui-même qui me fournirait mes preuves. Poëte des enfants et des mères, ayant une fois lavé à cette source bénie les blessures de son cœur, il était impossible qu'il n'y revînt pas, comme le voyageur revient au bassin d'eau vive où il a jadis apaisé la soif et les fatigues de la route ; qu'il ne reprît pas, sous une autre forme et dans un autre cadre, le thème favori, comme le musicien ramène dans les principales scènes de son opéra la mélodie qui a porté bonheur à son ouverture. L'idée de la mort de l'enfant et du ciel qui s'ouvre à ce petit ange, l'antithèse de ce deuil maternel et de cette joie chrétienne, reparaît en effet dans l'œuvre de Reboul. Je trouve à la page 243 des *Traditionnelles*, sous le titre de la *Marraine magnifique*, une pièce que je n'hésite pas à regarder comme supérieure à *l'Ange et l'Enfant*. Tous mes lecteurs connaissent l'une ; fort peu, j'en suis sûr, connaissent l'autre. Je vais la citer, afin que l'on puisse comparer.

Hélas ! ma pauvre Madeleine,
J'ai couru tous les environs ;
Je n'ai pu trouver de marraine
Et ne sais comment nous ferons.

Au nouveau-né que Dieu nous donne
Nul n'a craint de porter malheur
En lui refusant cette aumône :
La pauvreté fait donc bien peur ?

Et cependant tout à l'église
Pour le baptême est préparé.
Faut-il que l'heure en soit remise?
Que dira notre bon curé?

Mais, tandis que l'on se lamente,
Une dame, le front voilé,
La robe jusqu'aux pieds tombante,
S'offre à ce couple désolé.

« Dites-nous, bonne demoiselle,
Qui peut vous amener ici?
— Pour votre enfant, répondit-elle.
Soyez désormais sans souci :

Je viens pour être sa marraine,
Et je vous jure, sur ma foi,
Que, par ma grâce souveraine,
Il sera plus heureux qu'un roi.

Au lieu d'une pauvre chaumière
Il habitera des palais,
Dont le soleil et la lumière
Ne sont que de pâles reflets.

Et, dans cette magnificence,
Loin de vous rester étranger,
Il brûlera d'impatience
De vous la faire partager.

— Quoi! l'enfant qui nous vient de naître
Doit avoir un pareil destin?
Hélas! nous n'osions lui promettre
Que l'indigence et que la faim.

Quelle puissance est donc la vôtre?
Êtes-vous ange ou bien démon?
Répondez-nous. — Ni l'un, ni l'autre;
Mais plus tard vous saurez mon nom.

— Eh bien! s'il faut que l'on vous croie,
Si, pour nous tirer d'embarras,

Le ciel près de nous vous envoie,
Prenez notre fils dans vos bras. »

Sur les marches du baptistère
L'enfant est aussitôt porté;
Mais de l'onde qui régénère
Dès que son front est humecté,

Au jour qu'il connaissait à peine
Il clôt la paupière et s'endort...
Elle avait dit vrai, la marraine :
Car la marraine était la Mort.

1856.

Je me trompe peut-être; mais il me semble qu'il y a là tout ce qui a manqué, selon certains juges, à Reboul pour réaliser complétement l'idéal du poëte populaire; plainte voilée et discrète du pauvre; joies de la famille assombries par le spectre de la misère; échappée soudaine vers le ciel, enfin mise en scène de la même idée dans un cadre plus original, sous une forme plus saisissante: car, s'il nous était permis de relire l'élégie de 1828 avec nos bésicles de 1864, nous dirions qu'il en est de *l'Ange et l'Enfant* comme de ces fables de la Fontaine dont on murmure tout bas : « En vérité, je pourrais en faire autant, et je m'étonne de ne pas y avoir songé. » — Le fait est que ces images, ces alliances poétiques de l'enfant, de l'ange et de la mère ont été si souvent répétées en vers et en prose, en peinture et en musique, que ce qui était neuf, il y a trente-six ans, semble aujourd'hui une redite. Et pourtant quelle disproportion entre la fortune des deux pièces ! Tant il est vrai que l'origi-

nalité *quand même* n'est pas le meilleur moyen de réussir en poésie, qu'il vaut mieux s'y faire l'interprète d'un sentiment universel et recourir, pour l'exprimer, à ce fonds commun où chacun croit retrouver quelque chose de sa propre imagination et être de moitié dans l'inspiration du poëte !

Ce volume des *Traditionnelles*, le dernier en date, et dont le titre ne nous paraît pas heureux, est, dans son ensemble, bien plus *avancé*, bien plus *fait*, d'une forme bien mieux réussie que les précédents recueils. On sent que Reboul, à son insu, et tout en restant le poëte de l'âme, a sagement profité des procédés d'un art nouveau. Les proportions et les situations gardées, ces *Traditionnelles* sont contemporaines de Victor Hugo, de Théophile Gautier et de Leconte de Lisle, comme les premières *Poésies* étaient voisines d'Alexandre Soumet, de Jules de Rességuier et d'Edmond Géraud. Le début des *Inondations* :

> Le sauvage bétail, chassé de ses roseaux,
> . . . .

et la pièce suivante :

> Le temps est lourd et sombre, et le Sud obstiné...
> . . . .

sont tout à fait dans le ton de la poésie la plus moderne, la plus exactement pittoresque et la plus *réelle*. Quiconque a été témoin ou victime de ces épisodes sinistres éprouvera, en lisant ces pages, le frisson que l'on ressent

en assistant à la représentation vivante et vraie d'une de ces calamités dont on peut dire : « *Et quorum pars magna fui!* » Nous sommes loin du *Troubadour d'Occitanie* et de *l'Hirondelle du Troubadour*, qui portent la date de 1828 et que l'on retronve dans le premier recueil. Jules Breton a succédé à M. Hersent; *les Vendangeuses* ont remplacé *le Chien du Pauvre.* Le trait final est du Reboul, et du meilleur :

. . . .
Or, tenant un enfant sans crainte à sa mamelle,
Une femme s'était assise auprès de moi...
Tout à coup se levant, le visage livide,
Serrant plus fortement son enfant dans ses bras,
Loin du fleuve sinistre elle fuit à grands pas...
Cette mère avait vu passer un berceau vide?

Après avoir sacrifié au pittoresque, Reboul revient ici à l'émotion, ou, comme on eût dit autrefois, à la *sensibilité*, et montre comment les deux inspirations, au lieu de s'exclure, peuvent se compléter l'une par l'autre.

Entre les premières *Poésies* et les *Traditionnelles*, bien des années s'étaient écoulées, et ces années, pleines ou orageuses, n'avaient pas été perdues pour le poëte. En 1842, au moment où paraissait une nouvelle édition de ses œuvres, il publia le *Dernier jour*, poëme en dix chants, qui a sur *Philippe-Auguste* de Parseval Grandmaison, sur *la Franciade* de M. Viennet, sur *la Henriade* de M. de Voltaire, sur la *Divine Épopée* d'Alexandre Soumet et sur *la Chute d'un ange* de Lamartine, l'avantage d'être beaucoup plus court, et de rompre la monotonie

épique par d'heureuses échappées de lyrisme et de fantaisie[1]. *Le dernier jour* a laissé peu de traces; l'on pourrait en dire autant du *Martyre de Vivia, mystère* en trois actes et en vers, joué à l'Odéon le 6 avril 1850; saison tragique, qui, au milieu des anxiétés républicaines et du scandale démagogique des élections de Paris, vit jouer coup sur coup la *Charlotte Corday* de M. Ponsard, le *Toussaint Louverture* de Lamartine, et *le Martyre de Vivia* de Reboul. Mais là notre cher poëte se trouvait dépaysé, transplanté à deux cents lieues de ses Arènes, en présence de ce terrible esprit parisien qui dissoudrait tous les monuments de Nîmes avec une cuillerée de son vinaigre. Un des *loustics* de cette année-là, en voyant entrer en scène Lucilius (le Démodocus de cette nouvelle Cymodocée), ridiculement accoutré en tragédien de la collection Daumier, s'écria que, pour ressembler au rideau d'une salle de bal de barrières, il ne lui manquait que des tringles. En somme, malgré une scène originale et pathétique entre Vivia et son fils, l'effet fut médiocre et le succès négatif. D'ailleurs, sans que Reboul y eût songé, grâce à son penchant, à ses préférences, à ses lectures, *Vivia* tenait de trop près à Polyeucte et à Pauline. Ce n'était assurément ni une imitation volontaire, ni une ressemblance servile : c'était plutôt l'ombre d'une grande

[1] Ce jugement sommaire sur *le Dernier jour* ne doit pas être pris au pied de la lettre : c'est de mémoire, et avec une légèreté toute parisienne, que nous avions à peu près condamné ce poëme, qui renferme un grand nombre de passages admirables, et sur lequel nous reviendrons peut-être dans une étude particulière des œuvres posthumes de Reboul.

figure couvrant le promeneur qui se chauffe au même soleil.

Mais, deux ans avant *le Martyre de Vivia*, — qui rappelle Corneille comme *le Dernier jour* rappelle les visions dantesques, — un autre événement tragique était survenu dans la carrière de Reboul. En 1848, sa popularité l'avait désigné au choix des électeurs, et Reboul, son élégie en poche, s'était laissé nommer représentant, persuadé sans doute que, si tous ses collègues n'étaient pas des anges, la plupart étaient des enfants. Il arriva donc au milieu de cette cohue, et je crois le voir encore, dans le jardin d'une maison amie, au bruit lointain de la fusillade ou du tambour battant le rappel, son beau front penché vers la terre, sa lèvre tour à tour plissée par l'inquiétude et l'ironie, me demandant ce qu'il était venu faire dans cette bruyante galère. C'est un fait digne d'être remarqué à l'honneur de la religion et de la poésie, sa sœur cadette, que le plus grand des orateurs catholiques et le plus pur des poëtes chrétiens, Lacordaire et Reboul, tous deux populaires, tous deux tendrement attentifs aux douloureuses énigmes de l'inégalité sociale, tous deux inclinés sur ces gouffres où s'agitent les passions, les rêves, les misères et les colères du peuple, revêtus, l'un de cette robe blanche qui signifie pauvreté, l'autre de ce pauvre habit qui, s'il eût osé, n'eût été qu'une veste de travailleur, et, sous cette robe comme sous cet habit, sentant leur cœur battre d'un immense amour pour les petits et les faibles, les malheureux et les opprimés, — aient été à la fois attirés et épouvantés par la république de Février :

attirés; car elle ouvrait à leur amour pour l'humanité des perspectives vagues, mais infinies; elle répondait à cet idéal que porte en soi toute âme généreuse, et que gênent singulièrement les cours et les chambellans, les habits brodés et les journalistes officieux; épouvantés, car les violences insensées de l'attaque, les rigueurs forcées de la répression, la sauvagerie des doctrines, l'anarchie des intelligences, le conflit des utopies servies par les barricades et des intérêts servis par les baïonnettes, devaient nécessairement froisser en eux les mansuétudes du chrétien et les délicatesses de l'artiste. N'importe! ne nous plaignons pas trop du court passage de Reboul à travers la politique; il s'en tira, j'allais dire qu'il s'en vengea en poëte; en poëte qui n'attend pas que Platon l'exile de la République, et qui sort en secouânt sur ce seuil menacé par les Furies la brillante poussière de ses hémistiches. L'*Épître à M****, datée du 21 juin 1849, est ravissante d'esprit, de verve, de bon sens, de fine et piquante malice. Le satirique de 1820 s'y retrouve dans toute la maturité de son talent, sur un terrain plus vaste, en face de spectacles admirablement ajustés à son honnête raillerie.

Le poëte se meurt sous le représentant...
... « Quand pourrai-je au *Mazet*[1], rêvant à quelque ouvrage,
D'un cigare au soleil livrer le blanc nuage!
Je rends grâce à tous ceux qui m'ont donné leur voix;
Mais je n'étais pas né pour fabriquer des lois.
Arraché comme une algue au fond de mon asile,
L'orage m'a jeté dans cette grande ville

[1] *Mazet*, une petite maison dans les environs de Nîmes; quelque chose comme la *bastide* des Marseillais.

Pour réparer à neuf un monde déjà vieux.
Errant dans les détours d'un palais ennuyeux[1],
Je regarde opérer les élus de la France,
Et n'osant avouer ma candide ignorance,
Je m'escrime comme eux, malgré tous mes dégoûts,
A chercher le bâton qui n'aura pas deux bouts...
Du sophisme titré jusqu'à monsieur Prudhomme,
Ici toute folie a député son homme.
On apprendra gratis le grec et le latin
Aux malheureux qui n'ont ni culotte, ni pain.
Celui-ci, grand docteur des amoureuses flammes,
Les affranchit du frein pour épurer les âmes,
Et prétend, des maris débarrassant le front,
Que nul ne le sera lorsque tous le seront;
Que le monde atteindra le bonheur sans limite
Quand nous n'aurons pour tous qu'une seule marmite... »

Je m'arrête à regret : il faudrait pouvoir citer en entier cette pièce charmante, qui, mise en regard de *l'Ange et l'Enfant*, des strophes *à la Fille de Louis XVI*, de *l'Inondation*, prouve combien le talent de Reboul était souple, et combien l'on a eu raison de remarquer, chez les poëtes les mieux doués de *sensibilité* et de tendresse, à commencer par Racine, — cette veine comique et cette facilité d'épigrammes. Je ferai pourtant une chicane qui me servira à indiquer le côté faible de cette muse, drapée d'hermine et couronnée de lis, les lis des champs de l'Évangile.

Reboul, se souvenant que, chez les vieux Romains, ses ancêtres, le mot *vates* signifiait à la fois poëte et prophète, prédit ce qui ne manquera pas d'arriver à la suite de ces orgies de liberté, et il termine par un apologue :

[1] On n'y jouait pas encore *la Succession Bonnet* et *M. Choufleury restera chez lui.*

Des domestiques demandent à leur maître de leur confier la clef de sa cave, en lui promettant de ne pas en abuser ; ils en abusent : le maître, rentrant chez lui, les trouve ivres-morts ; il reprend sa clef ; les coupables, dégrisés, avouent qu'il a raison, et le poëte ajoute :

Quelle moralité tirer de cette fable?
La voici : si jamais un maître véritable
Nous rendait la tribune, usons de ce tonneau,
Mais à condition d'y mêler un peu d'eau.

C'est très-bien ; le vœu de Reboul a été exaucé, et nous avons eu assez d'eau pour faire ce qu'on appelle au collége de l'*abondance.* Mais le trait serait plus vif, l'idée mieux suivie et la similitude plus piquante, si cette image de l'eau avait paru à la fin de l'apologue :

Afin de conserver la paix dans la maison,
Vous nous fermez la cave, et vous avez raison.

ont dit les serviteurs. Cela ne suffit pas ; pour que l'esprit saisît bien le rapport entre l'horreur du vin, qui succède à l'ivresse, et le dégoût de la liberté qui résulte de l'anarchie, il fallait dire en deux vers excellents ce que je vais crayonner en deux vers détestables :

Reprenez votre clef, cachez votre tonneau :
Le vin nous fait horreur... De l'eau! toujours de l'eau!

Vétille, je l'avoue ; petit détail, j'en conviens ; mais c'est par le détail que pèche le talent de Reboul : il a le souffle ; mais ce souffle est inégal, et, au moment où le lecteur retient à peine un cri d'admiration, le *quandoque bonus* vient tout à coup mêler sa somnolence à la poétique veil-

lée. Je comparerais volontiers Reboul à ces chanteurs qui ont une voix charmante, qui disent à merveille une cantilène, mais qui manquent parfois l'applaudissement faute de savoir terminer avec éclat la phrase musicale. On pourrait dire aussi, en argot de théâtre, qu'il ne *soigne pas assez ses sorties*. Ainsi les belles strophes sur *l'Inondation* finissent par ces vers :

Quel sage expliquera cette immense colère?
Que veut dire le ciel aux peuples éperdus?
Frappe-t-il un grand coup afin de les *distraire*
Du mensonge éternel qui les tient suspendus?

Ce mot impropre, *distraire,* suffit à jeter quelque obscurité sur l'idée finale; une autre expression, *arracher au mensonge, montrer l'inanité de leurs calculs et de leurs efforts*, eût rendu cette idée plus claire et plus frappante. Voici le dernier vers de l'admirable élégie à *la fille de Louis XVI*.

Le mérite *du tien* finira *notre* deuil.

Il faut réfléchir un instant pour comprendre que ce vers signifie : « Le mérite de ton deuil finira le nôtre, » — et c'est mauvais signe quand le vers fait regretter la prose.

Je pourrais multiplier ces citations : à quoi bon? Quel poëte d'ailleurs n'est pas inégal? Il y a chez Alfred de Vigny des images d'une incroyable magnificence, des vers justement qualifiés d'*immenses*, qui parcourent en deux hémistiches la terre et le ciel, à côté de pages obscures, sibyllines, sophistiquées, incompréhensibles. Lamartine a d'étonnantes négligences, de Musset est souvent bien confus, et, quant à Victor Hugo, le poëte aux gigan-

tesques chevilles, sa main titanique, sur la pointe d'une roche énorme, en face d'un écueil difforme, vous tient sans cesse suspendu entre une extase et une migraine. Mais ce n'est aucun de ces noms illustres que je voudrais évoquer à propos de Reboul : il y en a un autre que j'ai déjà écrit et auquel il est difficile de ne pas penser, quand on remarque ces alternatives de lumière et d'ombre : c'est Corneille.

Corneille, traducteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, auteur du *Cid* et d'*Agésilas*, taquiné par Voltaire, le *bonhomme* Corneille, comme dit Dangeau, voilà le véritable ancêtre, le vrai maître de Reboul, et non pas Lamartine, qui a pu le révéler à lui-même, mais qu'il n'a pas imité. En tenant compte de la différence des temps, des situations, des cadres, des auditoires, on rencontre chez tous les deux cette poésie magnanime, cet héroïsme de la pensée, ce culte de l'honneur, cette honnêteté grandiose, qui sont les vertus de l'homme avant d'être les qualités du poëte. Chez tous les deux on aperçoit ces teintes crépusculaires dont on ne saurait dire si elles marquent l'aurore ou le soir d'un beau jour. Seulement, Corneille lutte contre les difficultés du dehors, Reboul contre les difficultés du dedans : ce que l'état de la société et de la littérature est pour le premier quand il commence à écrire, son propre état, sa propre inexpérience l'est pour le second, lorsqu'il sent tressaillir en lui ses facultés poétiques. Les gaucheries d'exécution, les désaccords de l'idée et du mot. les défaillances du coup d'aile, les éclipses de génie, qui, chez l'un, résultent des embarras d'une langue à for-

mer, d'un art à faire sortir de l'enfance, viennent, chez l'autre, d'une éducation incomplète, d'une initiation tardive, de lectures trop obstinément concentrées sur deux ou trois livres. Rien de touchant comme l'inventaire de la bibliothèque de Reboul : quelques volumes d'une vieille édition de Bossuet, un Corneille dépareillé, deux Bibles, un antique dictionnaire de rimes, quelques traductions de poëtes grecs, un de Maistre à peu près complet, deux volumes de M. de Bonald, un recueil des homélies de saint Basile, c'était tout : mais les joies de l'intelligence ressemblent à celles du cœur; on les savoure mieux, quand on ne les éparpille pas. Il en aura été des livres de Reboul comme de la parcelle de terre que le pauvre possède, comme du morceau de pain qu'il mange, comme de la chaumière dont le toit l'abrite, comme de l'enfant pâle et maigre qu'il presse dans ses bras. Tout cela est mieux à lui que les richesses ne sont aux riches; ces objets nécessaires à sa vie, à son regard, à sa tendresse, il se les assimile avec une puissance particulière dont les heureux n'ont pas le secret. A l'hôtel des ventes, un bibliophile millionnaire ne donnerait pas deux louis de cette douzaine de volumes; mais Dieu leur a assigné un prix inestimable, en permettant à une âme de s'imprégner de ces âmes, d'en refléter la lumière, d'en entretenir la flamme, d'ajouter un anneau à la chaîne sacrée.

Doit-on s'étonner maintenant, si Reboul est au premier rang des poëtes qui gagnent à être lus à petites doses, récités par fragments; si l'on peut prédire à ces vers le sort de ces monuments qu'il a tant aimés, et où une assise

disjointe, un pan de mur écroulé, une corniche éraillée, un figuier croissant à travers les déchirures de l'acanthe, n'empêchent pas de deviner la beauté des lignes, d'admirer les tons chauds de la pierre, hâlée par notre soleil? Peu de poëtes, même parmi les plus illustres, ont un plus grand nombre de ces vers, qu'on pourrait appeler aussi vers proverbes, qui naissent tout armés, comme Minerve, dont ils ont la sagesse et le génie. Ainsi, dans les *Petites Sœurs des pauvres :*

N'ayant rien à donner, elles se sont données.

Dans la pièce à Lamennais :

Rome ne mourra pas de la mort de ta foi!

Dans *la Foi et la Raison*, ces vers souvent cités :

Le joug est remplacé du moment qu'on le brise;
On croit à Babinet quand on rit de Moïse.

Vers immortel, écrivait M. Charles Lenormant; — vers élastique, serions-nous tenté d'ajouter; car, notre siècle changéant tous les cinq ans de crédulité depuis qu'il se pique d'être incrédule, il n'y a que le nom à changer, et l'on pourrait dire aujourd'hui :

Et l'on croit à Renan...

ou bien :

On consulte Mathieu, quand on rit de Moïse.

Qu'on me permette un souvenir personnel, à propos de cet effet que produit la poésie de Reboul, quand on sait choisir. Je me trouvais, il y a quelques années, chez M. Joseph Autran; nous avions avec nous l'auteur

du poëme de *la Vendée* et des *Bévues parisiennes*, le baron Gaston de Flotte. Le climat du Midi a des violences inouïes, mais des douceurs ineffables. Ce soir-là, octobre était calme comme l'automne, chaud comme l'été, suave et embaumé comme le printemps. La nuit tombait, et, pour éclairer et adoucir sa chute, des milliers d'étoiles s'allumaient au ciel : nous étions réunis dans un petit salon; on se parlait sans se voir; des bouffées d'air tiède, chargées de vagues senteurs, nous arrivaient du jardin : tel était le charme de cette heure, qu'un domestique qui apportait les lampes avait été, à sa grande surprise, expulsé comme un trouble-fête. Il faut de ces cadres à la poésie, comme il faut aux malades une température particulière, aux exilés une image de la patrie absente. M. Gaston de Flotte nous récitait de mémoire des vers qui me parurent admirables : il en disait une vingtaine, puis s'arrêtait et en déclamait d'autres : « Oh! que c'est beau! dis-je à la fin : de qui est-ce donc? — Mais, malheureux! c'est de Reboul. » J'eus honte de mon oubli : c'était de Reboul en effet, et jamais muse ne fut plus digne de s'associer à un de ces moments délicieux où la nuit sourit dans le ciel où la poésie, cette fleur nocturne, s'épanouit dans le cœur, où le corps, bercé par un indicible bien-être, laisse la parole à l'âme.

Pour que cette étude fût un peu moins incomplète, il aurait fallu pouvoir parler des œuvres inédites, léguées par Reboul à ses amis, et qui ne tarderont pas à paraître : nous les savons en bonnes mains; leur publication

permettra sans doute d'ajouter quelques traits à notre esquisse, à peine ébauchée au fusain[1]; mais nous nous reprocherions de finir sans toucher à un sujet délicat, dangereux peut-être, que nous abordons pourtant sans crainte; car la poésie peut se rassurer là où la politique aurait peur.

Un jour, quand nos querelles de partis seront passées à l'état légendaire, l'épisode des relations de Reboul avec le comte de Chambord, les bontés du prince pour le poëte, l'attachement du poëte pour le prince, formeront un des chapitres les plus touchants de l'histoire du royalisme populaire dans le Midi. Vers 1857, des indiscrétions amicales que Reboul n'avait assurément pas provoquées, apprirent ou firent penser à celui dont Victor Hugo et Lamartine ont chanté le berceau, que les vers ne donnaient plus au boulanger-poëte le pain quotidien, et que le pain quotidien ne lui payait plus le luxe des vers. Il y eut comme une attraction magnétique entre l'exil et la pauvreté, et il fut question de faire accepter par Reboul une pension modique. Avec quelle délicatesse et quelle grâce cette intention fut exprimée, comment le bienfaiteur eut l'air d'être l'obligé, je n'ai pas besoin de le dire : la réponse de Reboul fut sublime; Blondel, ayant Corneille pour poëte au lieu de Sedaine, et Mozart pour musicien au lieu de Grétry! Pourquoi faut-il que je gâte cette lettre en la répétant de souvenir, ne l'ayant pas sous les yeux? N'importe!

[1] Ces œuvres ont paru.

je ne puis résister à l'envie d'en donner une idée : le squelette fera juger de la figure :

« Monseigneur,

« Je ne sais quel ami trop obligeant vous a peint ma position sous des couleurs si affligeantes... Je ne suis pas dans le besoin... En tous cas, je n'ai jamais songé à me plaindre ni même à parler de mon état de gêne, quand je m'y suis trouvé... J'avais rêvé dans mon humble condition, — peut-être dans mon orgueil, — de mourir avec l'honneur d'un dévouement gratuit : mais les mains augustes et vénérées d'où descend pour moi le bienfait ne me laissent plus que le droit d'accepter avec reconnaissance ce que vous voulez bien m'offrir... »

Restons sur ce souvenir : toutes les ingéniosités de la critique ou de l'éloge ne nous offriraient rien de comparable. Reboul a été plus grand en acceptant que s'il avait refusé. Il a vécu, il est mort *avec l'honneur d'un dévouement* qui sera, non-seulement pour les déserteurs et les transfuges, mais pour nous, sybarites de la fidélité, aristocrates du sacrifice, épicuriens de l'abnégation, irrités des plis de rose de notre martyre, une leçon et un exemple. Tel il a été jusqu'au bout, et telle restera sa poésie, fidèle image de sa vie et de sa personne. Une longue maladie avait brisé ses forces; une ombre s'était faite dans son intelligence : les nerfs, ces cruels despotes qui font d'un brave un poltron, d'un saint un diable, d'un homme aimable un bourru, d'un

bouquet de fleurs un fagot d'épines, les nerfs avaient envahi et ravagé ce noble esprit; mais l'âme veillait, et avec elle le sentiment de l'honneur, pareil à ces lampes qui brûlent pendant l'agonie. — « *Volé pa taca moun amo* » — « Je ne veux pas salir mon âme, » disait-il dans ces moments suprêmes où les paroles se comptent et où la mort commence à les disputer à la vie. « Je ne veux pas salir mon âme! » Son vœu a été exaucé : son âme est demeurée intacte et sans souillure au milieu des ruines du corps, comme sa poésie demeurera saine et forte au milieu des ravages du temps. L'ange, cet ange gardien qui nous était apparu dans les premiers vers de Reboul, a pu jusqu'à la fin se mirer dans cette âme comme dans l'onde *d'un ruisseau;* et, plus tard, en *prenant l'essor vers les demeures éternelles,* il a pu se demander s'il emportait avec lui le plus innocent des enfants ou le plus pur des poëtes.

V

M. VICTOR HUGO[1]

Juillet 1864.

Toute modestie ou toute vanité à part, je crois qu'il me serait facile de faire rire mes lecteurs et réussir cet article à l'aide d'un procédé fort simple qui n'exigerait pas de grands frais d'imagination et d'esprit. Il suffirait d'ouvrir ce gros volume, et d'en citer au hasard quelques phrases, les premières venues, sans autre embarras que l'embaras des richesses ou du choix ; car tout, dans ces cinq cent soixante-dix pages, est de la même force; jamais, non jamais, on ne vit rien de pareil en fait de chaos, de galimatias, d'amphigouri, d'aberration et de démence : jamais deux grands noms ne s'accouplèrent, jamais une montagne, que dis-je, deux montagnes en travail ne s'unirent pour accoucher, non pas d'une telle souris, mais d'un tel monstre ; — et d'un monstre de la pire espèce, qui déjoue

[1] *William Shakespeare.*

la surprise par le bâillement et la curiosité par l'ennui.

Ce succès de fou-rire, obtenu par des citations, a déjà tenté quelques-uns de mes confrères, accoutumés jusqu'ici à respecter et à admirer, en M. Victor Hugo, l'idole de cette popularité artificielle et bâtarde, chère au faux peuple, á la fausse démocratie et au faux libéralisme. Cette fois, il n'y avait plus moyen de garder son sérieux, comme pour les *Contemplations*, la *Légende des Siècles* et les *Misérables*. L'éclat de rire a brisé le masque, étouffé le mot d'ordre, violé la consigne. La réclame était trop flagrante, la ficelle trop grosse, l'attrape trop manifeste, la tentation trop forte : ils ont lu, ils ont ri, ils ont cité, et il n'en a pas fallu davantage pour que l'on trouvât spirituels, amusants et légers des gens qui ne passent pas habituellement pour des modèles de légèreté, d'atticisme, d'amusement et de grâce.

Eh bien ! nous ne les suivrons pas sur cette voie trop facile : passe encore pour les précédents ouvrages de M. Victor Hugo ! il y avait quelque mérite et quelque avantage à les discuter, à s'égayer même à leur dépens. Les énergumènes faisaient bonne garde autour de ces livres et menaçaient d'extermination quiconque essayerait de mêler un grain de sel à ces flots d'encens. Les beautés et les énormités s'y combinaient à des doses assez égales pour qu'il fût utile de faire le triage, pour que le voisinage des unes rendît les autres plus dangereuses ou plus irritantes. Mais avec ce *William Shakespeare*, à quoi bon? Le procès est jugé avant d'être plaidé ; ce n'est pas un livre, ce n'est pas une série de chapitres ; c'est une collec-

tion de cauchemars et de migraines. Il n'y a plaisir, courage et bon goût à attaquer que ce qui peut se défendre ou être défendu. Or nul, sous peine de se couvrir de ridicule, ne songera à prendre parti pour ce lourd volume, que les boas et les vieux critiques sont seuls capables d'avaler jusqu'au bout. Nous rions franchement, les flatteurs rient sous cape, les enthousiastes rient jaune, voilà toute la différence : on dirait une tuile, une cheminée, un aréolithe tombant tout-à-coup sur la tête de ceux que n'avaient pas dégrisés certaines pages des *Misérables* et certains vers des *Contemplations*. Non-seulement cet ouvrage est accablant pour l'auteur et pour ses disciples ; mais il réagira désastreusement contre les admirations antérieures, contre tout ce qu'a produit la troisième ou quatrième manière de M. Victor Hugo ; œuvres brodées de bien et de mal, tachées de pire, dont le succès éphémère a ressemblé beaucoup plus à un coup de Bourse littéraire, qu'à une épisode intéressant pour la littérature. Il donnera raison à ces Zoïles à ces Thersites, à ces sacriléges qui, depuis dix ans, osaient regarder le dieu en face, et que l'on ne sauvait du courroux de ses adorateurs qu'en les proclamant idiots sur tous les murs de Paris.

Et pourtant il s'agit, après tout, de Victor Hugo, c'est-à-dire d'un homme qui reste, malgré ses folies, une des plus grandes figures poétiques de notre siècle. Nous ne pouvons pas, nous ne devons pas oublier que nous l'avons aimé et admiré à cet âge heureux où les enthousiasmes de l'imagination ont quelque chose de la fraîcheur idéale des premières tendresses du cœur. Les *Odes et Ballades*,

les *Orientales*, *Notre-Dame-de-Paris*, *Hernani*, les *Feuilles d'Automne*, les *Rayons et les Ombres*, ont compté parmi les événements de notre jeunesse, et le poëte qui a signé ces belles œuvres a été pour nous un enchanteur, un bienfaiteur et un ami. Quelle que soit aujourd'hui la rupture, ce souvenir suffit pour qu'il nous répugne d'abuser de nos avantages. Si l'on vous disait : « Venez voir ! le spectacle en vaut la peine ; on va conduire à Charenton un homme que vous avez autrefois connu éblouissant de génie et de verve, » — vous détourneriez tristement la tête, et vous feriez bien.

Au lieu de me donner et de vous offrir la récréation banale de citations encadrées dans des épigrammes, j'aime mieux rechercher, par une sorte d'induction psychologique, comment ce cerveau puissant a pu en arriver là : car enfin, il n'en est pas des infirmités intellectuelles comme des maux physiques : il ne faut que quelques instants à l'homme le plus robuste pour tomber malade ; mais jamais on ne me persuadera qu'il soit possible de descendre, même lentement et par gradations naturelles, de la poésie des *Feuilles d'automne* ou de la prose de la préface de *Cromwell*, à des phrases telles que celle-ci :

« Une corruption préalable a commencé la complicité même avant que le crime soit commis. Une certaine fermentation putride des bassesses préexistantes engendre l'oppresseur. »

Ou celle-ci :

« L'arabesque est incommensurable ; il a une puissance

inouïe d'extension et d'agrandissement : il emplit des horizons et il en ouvre d'autres; il intercepte les fonds lumineux par d'innombrables entre-croisements, et, si vous mêlez à ce branchage la figure humaine, l'ensemble est vertigineux; c'est un saisissement. On distingue à claire voie, derrière l'arabesque, toute la philosophie : la végétation vit, l'homme se panthéise, il se fait dans le fini une combinaison d'infini, et devant cette œuvre, où il y a de l'impossible et du vrai, l'âme humaine frissonne d'une émotion obscure et suprême... »

Ou celle-ci :

« Rien ne peut se soustraire à la loi simplifiante. Par la seule force des choses, le côté matière des faits et des hommes se désagrége et disparaît. Il n'y a pas de solidité ténébreuse. Quelle que soit la masse, quel que soit le bloc, toute combinaison de cendre, et la matière n'est pas autre chose, fait retour à la cendre. L'idée du grain de poussière est dans le mot granit. Pulvérisations inévitables. Tous ces granits, oligarchie, aristocratie, théocratie, sont promis à la dispersion des quatre vents : l'idéal seul est incorruptible... »

Non; un homme qui a eu du génie ne saurait réussir à gagner ou à perdre de telles gageures contre la langue et le bon sens, à accumuler de telles variétés de pathos, de charabias et de déraison, si cette débâcle ne s'expliquait par des phénomènes extérieurs ou intimes, par quelques-unes de ces forces du *milieu* et du *moment* qui jouent un si grand rôle dans les classifications littéraires de M. Taine. Ce sont ces causes que je voudrais indiquer.

Le sérieux attrait qu'offre une étude morale ne vous paraît-il pas préférable au triste plaisir de persifler un livre grotesque qui ressemble à sa propre parodie?

Les *libéraux* de composition facile et de plaisanterie difficile dont je parlais tout à l'heure, ont trouvé bon de reprocher à M. Victor Hugo son exil volontaire, de lui contester cette qualité de proscrit à laquelle il tient, ne fût-ce que pour s'embellir d'une auréole dantesque, ajouter son nom au martyrologe du génie persécuté et nous forcer de faire un retour sur lui-même quand il s'écrie : « La canaille, c'est la grande victime des ténèbres. Sacrifie-lui! sacrifie-toi! laisse-toi chasser, laisse-toi exiler comme Voltaire à Ferney, comme d'Aubigné à Genève, comme Dante à Vérone, comme Juvénal à Syène, comme Tacite à Méthymne, comme Eschyle à Géla, comme Jean à Pathmos, comme Élie à Oreb, comme Thucydide en Thrace, comme Isaïe à Asiongaber!... » Le terrain est trop glissant pour que nous nous amusions à rechercher jusqu'à quel point il est convenable de soulever cette question, de démontrer à un homme qui se croit banni qu'il est amnistié, et de fouiller dans la conscience, asile aussi sacré que la vie privée. C'est pousser bien loin l'amour de toutes les libertés que de prendre celle-là avec un poëte illustre, qui aurait le droit d'attaquer ces singuliers disputeurs en dommages-intérêts : car il est évident qu'il ne pourrait rentrer en France sans diminuer de beaucoup la ferveur de sa clientèle et le débit de ses ouvrages.

Pour nous, moins *libéraux*, nous écartons la délicate

question de politique et de principes; et, fidèle à nos attributions littéraires, nous croyons pouvoir affirmer ceci : étant donnés les traits dominants du caractère, du génie, de la physionomie intellectuelle et morale de M. Victor Hugo, il ne pouvait lui arriver rien de plus funeste que de se séparer ainsi, pendant longues années, de l'esprit français et de la société française; de se tailler à lui-même, homme d'un siècle adouci et amoindri, un rôle dans les antiques histoires de Prométhée enchaîné, d'Eschyle exilé, de Dante errant, d'Homère mendiant; de se condamner, bon gré mal gré, à cette séquestration superbe qui flattait à la fois et surexcitait ses deux penchants les plus dangereux, l'orgueil et la haine; de se créer une Sainte-Hélène où il se promène, les bras croisés derrière le dos, en contemplant le ciel et la mer. Avec sa disposition à tout grossir, à tout exagérer, principalement sa propre importance et ce qui se rattache, en sa personne, aux glorieuses infortunes, à la mission, à l'apostolat de la poésie et du poëte, avec sa malheureuse tendance à forcer le ton, à persécuter notre oreille d'une continuité d'*ut* de poitrine, à entasser de grandes paroles pour se donner le simulacre de grandes pensées et finalement à tuer les idées dans une indigestion de mots, il est advenu, à la longue, ce que l'on pouvait aisément prévoir.

Il y a eu d'abord une sorte de proportion et d'équilibre entre les qualités primitives et ces défauts dont chaque nouvel ouvrage nous révélait pourtant la progression inquiétante. Puis l'équilibre a été rompu; un des plateaux de la balance a brusquement emporté l'autre. Tout s'est

amplifié, envenimé, embrouillé, enchevêtré, obscurci. Ces vagues nocturnes, ces nuées énormes, ces écueils difformes, si souvent évoqués par ce volontaire de l'exil, ont commencé par l'exalter et ont fini par le submerger. La rêverie s'est changée en hallucination, l'inspiration en vertige, la force en fièvre, l'embonpoint de la santé en obésité apoplectique. Ce qui n'était qu'un symptôme est une maladie ; ce qui n'était qu'un penchant est une monomanie ; ce qui n'était qu'un geste est un tic ; ce qui n'était qu'un défaut est un vice ; ce qui n'était qu'une verrue est tout le visage. L'Olympio des *Voix intérieures* est devenu une sorte de divinité farouche que l'on se figure dans un antre plutôt que dans un temple. Il a échangé ses harmonieuses tristesses contre un inexprimable mélange de fermentation et de colère, d'ambition rentrée, de rage déguisée sous de trompeuses apparences de tendresse universelle. Le poëtique hiérophante, le pontife inspiré de la muse romantique est aujourd'hui le grand-prêtre de son propre culte, se faisant une religion de sa fureur contre toutes les autres et sacrifiant sur son autel solitaire tout ce qui protége l'humanité contre les ravages de la passion, les audaces du crime et les conseils du désespoir. Il y a vingt-cinq ans, les haines de M. Victor Hugo étaient littéraires : il ne haïssait que Gustave Planche, c'est-à-dire le critique qui lui disait la vérité. A présent, ses haines sont collectives et sociales : il déteste, il maudit, il insulte, avec un incroyable cynisme d'expressions et d'images, quiconque représente un pouvoir, une autorité, une règle, un frein, depuis le roi

jusqu'au juge, depuis le professeur jusqu'au prêtre, depuis le général jusqu'au ministre, depuis l'homme dont la foi irrite ses chimères jusqu'à l'homme dont le goût proteste contre ses folies.

Cette préoccupation constante de M. Hugo, ce retour fort mal dissimulé sur lui-même à propos des sujets qu'il traite et des auteurs illustres dont il parle, cette obstination à faire de l'histoire des grands poëtes martyrisés, non pas un tableau, mais un miroir où se réfléchit sans cesse sa figure, cette intervention permanente, — comme dirait un Allemand, — du *moi* dans le *non-moi*, voilà ce qui éclate à chaque page de son livre ; voilà ce qui donnerait à ce livre une signification et un sens, si le délire pouvait avoir un sens, si la démence signifiait quelque chose. William Shakespeare, dites-vous ? William Shakespeare, croyez-vous ? Bonnes gens ! Shakespeare n'est ici qu'un prétexte, un clou auquel l'Eschyle des *Burgraves*, le Dante de l'Assemblée législative, le Shakespeare de Jersey a accroché le manteau de velours de sa poésie et de son orgueil, troué par les révolutions et taché de venin démagogique. De ces six cents pages, il n'y en a pas cent qui soient consacrées à Shakespeare ; il n'y en a pas vingt qui puissent donner au lecteur ahuri une idée, même superficielle, même approximative, d'une des faces du génie, d'une des pièces du répertoire de l'auteur de *Macbeth* et de *Richard III*. Je me trompe : M. Hugo a fait une exception éclatante en l'honneur du *More de Venise*. Othello qui est le *glissement*, Iago qui est le *précipice*, Othello qui est noir, Desdemona qui est blanche, Othello qui est la

nuit, Desdemona qui est le jour, le More, qui, en sa qualité de mauvais coucheur, choisit pour tuer sa femme l'oreiller, arme essentiellement nocturne (comme si l'on avait besoin d'oreiller pour un conte à dormir debout !), tout cet ensemble a inspiré à l'auteur de *William Shakespeare* deux pages d'une analyse haute en couleur qui nous paraît sans réplique. Sa divinité s'y est révélée en opérant deux miracles qui lui ôtent le droit de nier le surnaturel: il a ressuscité la vieille gaieté française, et il a guéri de leur cécité ses plus aveugles adorateurs.

Sérieusement, tout cet énorme volume nous fait songer aux palimpsestes. Il suffirait de gratter ce que M. Hugo dit de ses poëtes favoris, pour y découvrir ce qu'il pense et ce qu'il veut qu'on dise de lui. Son nom n'est nulle part, pas même sur la couverture; sa personne est partout, même dans les plus ténébreuses cachettes de cette immense apocalypse. Ce n'est pas pour rien, par exemple, qu'il a choisi, dans la poésie latine, Juvénal au détriment d'Horace ou de Virgile, pour le mettre au rang de ses dieux poétiques : il y trouve le prétexte d'une tirade à grand fracas, sur laquelle, pour toutes sortes de raisons, nous glisserons comme journaliste sur braise; ce n'est pas pour rien qu'à propos d'Eschyle, il nous peint, comme s'il les avait vus et entendus, les vieillards de ce temps-là, épouvantés et courroucés des innovations du *jeune* poëte et échangeant aux portes du théâtre des discours que l'on retrouverait, j'en suis sûr, dans la collection du *Constitutionnel* de 1829.

C'est avec la même arrière-pensée d'allusion person-

nelle et par ricochet qu'il exagère à plaisir le prétendu discrédit où Shakespeare serait tombé en Angleterre, jusqu'au moment où nous avons forcé les Anglais de s'apercevoir de son mérite. M. Hugo affiche une telle manie de précision érudite, que nous lui opposerons quelques dates. Au milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire pendant toute la lutte entre la royauté et la révolution d'Angleterre, Shakespeare, si cher aujourd'hui à M. Hugo le démagogue, fut le poëte de prédilection des cavaliers et des jacobites, qui savaient par cœur les principaux passages de ses drames. En admettant que l'esprit du dix-huitième siècle, l'influence française et l'école poétique dont Pope fut le triste chef, aient infligé à la gloire de Shakespeare une éclipse analogue à celle que subit, vers la même époque et pour des raisons du même genre, la popularité de notre vieux Corneille, il faut convenir que cette éclipse ne fut pas et ne put pas être bien longue; car Garrick, né en 1716, mort en 1779, n'attendit pas, que je sache, la veille de sa mort, pour réinstaller Shakespeare au théâtre et lui restituer la place qui lui appartient, c'est-à-dire la première : si M. Hugo nous dit que ce ne fut pas sans de nombreux sacrifices et sans mutiler bien des scènes originales, nous lui répondrons que MM. Alfred de Vigny, Jules Lacroix, Alexandre Dumas et Paul Meurice ont usé du même procédé en plein dix-neuvième siècle, pour nous faire, non pas, hélas! applaudir, mais supporter *Hamlet, Othello* et *Macbeth*.

Poursuivons : Chateaubriand, dans une des plus charmantes pages de ses *Mélanges littéraires*, raconte que pen-

dant l'émigration, c'est-à-dire, j'imagine, vers 1795, il vit jouer *Hamlet* au théâtre de Covent-Garden ; qu'il avait pour voisin un matelot débarqué de la veille, lequel lui demanda le nom du théâtre où il se trouvait : — « Vous êtes à Covent-Garden, » lui dit Chateaubriand. — « Joli jardin, en effet, » s'écria le matelot avec un gros rire ; et Chateaubriand ajoute : « Ce mélange d'admiration et d'ignorance m'expliqua la popularité de Shakespeare. » Enfin Walter Scott, dont les premiers romans datent des vingt premières années de ce siècle, est littéralement rempli de Shakespeare. Il lui emprunte ses épigraphes, il le cite à tout propos; il nous le montre à la cour d'Élisabeth, il met ses vers dans la bouche de Sir Henry Lee; il le proclame son aïeul et son maître. De Walter Scott à la belle étude biographique de M. Villemain, aux excellents travaux de MM. Philarète Chasles, Taine et Émile Montégut, de ceux-ci à M. Hugo et à ce trop fameux *jubilé* du trois centième anniversaire, il n'y a plus de lacune : on le voit, il est difficile de signaler de bien grandes solutions de continuité dans la gloire de Shakespeare. Mais qu'importe à M. Hugo? Pour les besoins de sa propre cause, — *pro domo sua*, — il lui fallait un Shakespeare de fantaisie, méconnu, calomnié, disgracié, honni, proscrit, persécuté, un Shakespeare à double fond, qui nous laissât entrevoir à la surface *Hamlet*, le *Roi Lear* ou le *Marchand de Venise*, et nous fît voir en dessous *Marie Tudor*, *Angelo* et *Ruy-Blas* : or, si Vertot disait : « Mon siége est fait ! » — comment ne pas tenir bien davantage au siége d'une ville que l'on remplit tout entière?

Parlerons-nous des bouffées de haine et de rage, des insultes que M. Hugo prodigue çà et là à tout ce que nous respectons, à tout ce qui nous est cher? Non : Dieu merci! l'odieux disparaît cette fois dans le bouffon. Parmi ces bouffonneries infiniment trop prolongées il en est une que je veux indiquer avant de finir. Ainsi qu'il l'avait essayé dans les *Contemplations*, M. Hugo s'excuse de ses anciens péchés royalistes de 1820 à 1827, en répétant qu'il était alors un enfant, presque à la mamelle, que sa muse marchait avec des lisières. Il faudrait pourtant s'entendre : dans son *William Shakespeare*, il injurie toutes les aristocraties, l'Académie française, et enfin « ces pauvres petits estomacs qui sont candidats à l'Académie. » — Or, lorsque M. Hugo demanda et obtint la pairie — un reste de ces infâmes aristocraties, — il avait quarante-trois ans. Il en avait quarante, lorsqu'il fit, à deux ou trois reprises, ses trente-neuf visites aux trente-neuf académiciens, et nous n'avons jamais su si son *pauvre petit estomac* s'en était mal trouvé. Ceci me rappelle qu'à l'époque du procès des mines de Saint-Bérain, où était impliqué un sieur Cleemann, la *Presse*, pour le justifier, allégua *son jeune âge :* or M. Cleemann avait quarante ans; le *Charivari* s'en égaya pendant quinze jours : mais aujourd'hui nous ne savons plus rire.

Un enfant? dites-vous. Soit; mieux vaut un enfant de génie qu'un génie tombé en enfance.

Aussi bien, les livres de M. Hugo n'ont plus rien de commun avec la littérature, et ne relèvent plus de la critique : leur mise en vente n'est plus une publication litté-

raire, mais une *émission* industrielle : on *émet* les ***Misérables*** ou le *William Shakespeare* comme on *émet* les actions du Saragosse ou du Grand-Central. Grâce à des prodiges d'annonces, d'affiches et de réclames, les actions s'enlèvent pendant une semaine ou deux : après quoi, il est aussi impossible de soutenir la hausse que superflu d'annoncer la réaction. Il existe d'ailleurs, dans les aberrations du génie, un point où doivent également s'arrêter les admirateurs et les adversaires. Nous avons suivi M. Victor Hugo de la *Bouche d'Ombre* des *Contemplations* à l'auge du pourceau de la *Légende des Siècles*, du taudis des Thénardier à la barricade d'Enjolras, du dictionnaire de l'argot à la *cadène* des galériens, de la réponse de Cambronne au dîner d'Ézéchiel : nous ne le suivrons pas plus loin ; il nous mènerait à Charenton.

VI

M. RIO[1]

Juillet 1864.

Les vrais admirateurs de Shakespeare, qu'ont tour à tour désappointés le *fiasco* du grand jubilé shakespearien et le gros livre de M. Victor Hugo, pourront se rabattre sur le curieux ouvrage de M. Rio : mais voyez comme il est difficile de pratiquer ce juste milieu qu'Horace recommandait aux poëtes de son temps et que Louis-Philippe a vainement essayé d'apprendre aux politiques du sien! M. Hugo nous avait mystifiés en nous parlant aussi peu que possible de Shakespeare, et je serais tenté de croire que M. Rio est tombé dans l'excès contraire.

Qu'est-ce à dire? peut-on trop parler de l'auteur de *Hamlet* et d'*Othello*, créateur d'un monde immense, où le rêveur, l'artiste, le penseur, le fantaisiste, le dilettante, peuvent errer toujours sans se fatiguer jamais? Non; mais

[1] *Shakespeare.*

à distance, au bout de trois siècles, quand les querelles religieuses sont apaisées, il semble que Shakespeare ne soit plus un personnage, mais un génie ; sa vie publique ou privée n'est rien, son œuvre est tout ; je ne vois plus en lui un contemporain d'Élisabeth, engagé dans les luttes de son époque, ami de celui-ci, ennemi de celui-là, représentant de telle réaction, victime de telle injustice, coupable ou repentant de telle faiblesse ou de telle erreur, mais un être immatériel, dont la pensée, pure désormais de tout alliage, plane dans les sphères lumineuses. Ce qui trahit l'esprit de parti ou l'esprit de système, est en désaccord avec l'idéal de majesté sereine que les années ajoutent à cette gloire séculaire. Dans le livre de M. Rio, tout est sacrifié à la question de savoir si Shakespeare était catholique et au plaisir de prouver qu'Élisabeth était un monstre. L'étude littéraire des chefs-d'œuvre du poëte y fait place à des rapprochements ingénieux entre certaines scènes ou certains vers de ses drames, et les persécuteurs ou les victimes que Shakespeare, en écrivant ces vers ou ces scènes, aurait voulu flétrir ou venger.

Il en résulterait, si l'on entrait dans le plan de M. Rio, que ces créations merveilleuses, ces trésors de passion, de poésie et de fantaisie, ces pensées à large envergure qui sont devenues le patrimoine de tout le genre humain, ne seraient que des *allusions*, et mériteraient, par conséquent, les reproches que nous avons si souvent adressés à la tragédie philosophique de Voltaire et au théâtre pseudo-classique des commencements de ce siècle. C'est pourquoi, tout en rendant hommage à l'érudition dé-

ployée par M. Rio, à la franchise et à la chaleur de ses convictions, à la sagacité de ses recherches, à l'importance de ses découvertes, à l'ingéniosité de ses inductions, à la vraisemblance de ses hypothèses, nous demanderons à faire nos réserves. Nous admettrons, avec l'auteur, qu'il est intéressant de savoir et précieux de démontrer que Shakespeare a été catholique ; mais nous essayerons de prouver que Shakespeare, — le Shakespeare d'aujourd'hui, — serait en définitive amoindri, s'il fallait croire que ces magnifiques œuvres, *Hamlet* et *Othello, Macbeth* et le *Roi Lear, Jules César* et *Coriolan,* la *Tempête* et le *Marchand de Venise,* n'ont été que des machines de guerre, des protestations ou des anathèmes contre un odieux favori ou une reine sanguinaire. Peut-être même nous sera-t-il permis d'ajouter que ces abus d'une induction systématique et d'une préoccupation passionnée ont déteint sur le style, et y ont laissé des traces incompatibles avec les vraies jouissances littéraires.

N'exagérons rien : il y a dans le mystère qui environne la vie des grands poëtes un charme dont notre curiosité indiscrète ne tient pas assez de compte ; cette obscurité légendaire d'où s'échappent leurs ouvrages comme des rayons de lumière, leur donne une ressemblance de plus avec Dieu, le souverain créateur, qui ne se manifeste que par ses œuvres ; mais, pour Shakespeare, le mystère allait trop loin, et on pouvait dire, en parodiant le mot du Régent, que l'histoire le déguisait trop. Que savait-on ou que croyait-on savoir de lui, à l'époque où Chateaubriand, M. Villemain et M. Guizot commencè-

rent à nous habituer à l'idée qu'il n'était pas tout à fait un *sauvage ivre?* Qu'il avait été garçon boucher, et, qu'avant d'immoler un veau ou un mouton, il prononçait un discours et arrangeait une mise en scène, où préludaient les instincts du futur auteur dramatique; qu'un délit de braconnage l'ayant forcé de se réfugier à Londres, il y avait gardé les chevaux et les voitures à la porte du théâtre; puis, qu'il en avait franchi le seuil, était monté sur les planches, et avait figuré dans la troupe de Burbadge, en attendant qu'il écrivît pour ce grand acteur les beaux rôles qui ont associé son nom à celui du poëte. Ajoutez-y une brève mention d'un mariage inégal et malheureux qui comptait à peine dans l'existence de Shakespeare, et avait probablement contribué à le faire partir de Stratford, sa ville natale; vous aurez à peu près toute la somme de renseignements livrés à la curiosité des lecteurs enthousiastes de tant d'œuvres immortelles.

Avec M. Rio, Dieu merci! le cadre s'agrandit et l'horizon se relève. Quels que soient le piquant des contrastes et le mérite de la difficulté vaincue, il n'était pas absolument nécessaire, pour mieux admirer *Roméo et Juliette*, le *Songe d'une nuit d'été*, *Macbeth*, *Cymbeline*, etc., etc., de se figurer l'auteur de ces merveilles, à l'âge de ses premiers rêves, les manches retroussées jusqu'au coude, la taille ceinte d'un tablier rougi, un coutelas à la main, dépeçant sur un étal une chair saignante. J'aime mieux, pour ma part, apprendre que Shakespeare a pu, dès le berceau, assister à des spectacles, recevoir une éducation, vivre dans une atmosphère, qui

ne le forçaient pas d'avoir du génie, mais qui pouvaient au moins se concilier avec le culte de l'idéal, la création de figures sublimes ou virginales, l'éclosion de ces grandes pensées, accoutumées à planer sur les hauteurs, comme les aigles. Qu'il y ait eu dans la vie de Shakespeare, marié à une femme de six ans plus âgée que lui, bon nombre de ces désordres qu'expliquent les entraînements de la jeunesse, les ardeurs d'une imagination passionnée, les libertés du théâtre, on ne saurait le nier, et M. Rio ne le discute pas; on en trouverait d'analogues, — de plus coupables peut-être, — dans l'histoire intime de bien des artistes ou poëtes célèbres : Mais ces désordres épisodiques ne ressemblent pas à la dégradation morale; les égarements de la passion n'ont rien de commun avec la bassesse des habitudes. C'est cette nuance que M. Rio a rétablie d'après des documents qui nous paraissent sans réplique.

Au moment où s'ouvrit sa jeune intelligence, Shakespeare vit s'asseoir à son foyer la plus noble des pauvretés, celle que traîne à sa suite la fidélité religieuse dans les temps de persécution. Par sa mère, Marie Arden, il appartenait à une de ces familles catholiques, que le despotisme d'Élisabeth et la cruauté servile de ses agents condamnaient à la plus affreuse détresse et parfois aux plus horribles supplices. Il est clair pour nous que M. Rio, *Breton bretonnant*, Vendéen de cœur, fervent catholique, n'a pu se défendre d'une assimilation complète entre les atrocités commises par l'intolérance protestante à la fin du seizième siècle et les fureurs révolutionnaires de notre 93.

« Il y a encore, nous dit-il, dans nos provinces de l'Ouest, des vieillards octogénaires qui peuvent se souvenir du genre d'éducation qu'ils reçurent, de 1790 à 1795, dans des circonstances analogues, et qui savent mieux que d'autres l'influence qu'exercent de pareils souvenirs sur les sentiments de toute la vie. » — Dès lors, toute la carrière et toute l'œuvre de Shakespeare se déduiraient logiquement de cette initiation aux immortelles lois de la vérité et de la justice par la Muse des opprimés et des proscrits. Témoin des souffrances ou du martyre de ses parents et de ses amis, frappé du contre-coup de ces misères, jeté sur le pavé de Londres par des malheurs qu'avaient aggravés ses propres imprudences, assistant aux orgies courtisanesques de poëtes tels que Robert Green, George Peele, Lyly, Christophe Marlowe, Thomas Kyd, lesquels avaient fait du théâtre anglais de cette époque ou une école d'impiété absolue, ou un arsenal d'injures contre le catholicisme, ou un autel sacrilége qu'enfumaient, jour et nuit, les encensoirs payés par la *Reine-Vierge*, Shakespeare dut recevoir de cet ensemble de turpitudes, de bassesses, de spectacles hideux et sanglants, le *heurt* dont parle Chateaubriand, et qui préparait son génie à une réaction glorieuse.

Figurez-vous, au sortir de la Terreur, pendant ces alternatives qui, même après le 9 thermidor, tinrent longtemps en suspens les persécuteurs et les victimes, un jeune homme, royaliste et chrétien, échappé aux bourreaux, mais atteint dans la personne de ses proches, ulcéré par l'insolent triomphe de ses ennemis et la chute de

tous les objets de son culte, un André Chénier catholique et doué d'une invincible vocation dramatique, paraissant tout à coup au milieu d'une société fatiguée de meurtres et d'infamies, avide de réparations et de croyances, et là, dans ce moment unique, en face de ses indignes rivaux pâles de honte et réduits au silence, balayant le théâtre de l'Augias révolutionnaire, donnant à la foule le plaisir d'entendre le langage de la vertu sur les lèvres d'honnêtes gens, proclamant les maximes de l'honneur chevaleresque, de la foi religieuse, de la fidélité monarchique, et, pour les rendre plus vivantes et plus frappantes, les personnifiant en des héros que l'on ne peut plus oublier; — voilà Shakespeare, le Shakespeare de M. Rio, lorsque, aux adulations licencieuses d'*Alexandre et Campaspe*, de *Sapho et Phaon*, *d'Endymion*, du *Jugement de Pâris*, aux horreurs sanguinaires de *Tamerlan*, de *Roland furieux*, de la *Bataille d'Alcazar*, d'*Hoffman*, de la *Tragédie espagnole*, il vint substituer ses premiers essais, *Périclès* et *Titus Andronicus*, en attendant *Hamlet* et *Jules César*.

Le rapprochement est séduisant, le tableau est spécieux; mais n'y a-t-il pas des différences essentielles? Je n'ai, grâce au ciel, aucune raison pour me faire l'avocat de la reine Élisabeth, bien que les âpretés d'un réquisitoire deviennent parfois des tentations de plaidoyer. Il faut remarquer pourtant que les abominations de 93 sont, fort heureusement, tout ce qu'il y a de plus contraire au véritable esprit de la France, tandis qu'Élisabeth, par ses grands et ses mauvais côtés, a été, pour ainsi dire, l'*in-*

carnation royale de l'Angleterre. Ce n'est pas tout encore: Le poëte dramatique qui, sous la Convention et le Directoire, se serait fait l'interprète dela vérité et de la justice, de la foi et de l'honneur, nous apparaîtrait aujourd'hui comme placé à l'extrémité la plus éloignée de celle qu'occupent les dictateurs terroristes. Or Shakespeare étant la personnification la plus éclatante du génie anglo-saxon, Élisabeth ayant, à sa manière, représenté ce génie dans sa grandeur et sa rudesse, son énergie et sa dureté, il en résulte que le poëte et la reine semblent se donner la main; et c'est probablement ce trait caractéristique, bien plutôt que quelques anecdotes apocryphes, qui a fait croire à un patronage amical entre Élisabeth et Shakespeare; quelque chose de pareil aux relations de Louis XIV avec Racine et Molière.

Mais la thèse de M. Rio, si on voulait l'adopter complétement, soulèverait, selon nous, une objection plus sérieuse. Voilà une tyrannie comparable à celle de Tibère ou de Robespierre; voilà un système de persécutions, de cruautés, de délations, qui nous fait remonter jusqu'aux bourreaux de la primitive Église ou descendre jusques au Comité de salut public : un jeune homme, sans argent, sans protecteurs, un *bohème*, comme nous dirions, un fils de *récusant*, comme on disait alors, arrive à Londres ; il se lie avec un autre *suspect* (Burbadge), fils de *récusant* comme lui, parent, comme lui, des suppliciés de Leicester et de Burghley; ils se trouvent en face d'une cohorte de poëtes d'autant plus vaniteux qu'ils sont plus serviles, d'autant plus hostiles à toute supériorité de

talent ou de cœur, que leur vénalité et leur bassesse les rendent plus susceptibles d'une venimeuse jalousie. Comment admettre que, dans des conditions pareilles, ces deux jeunes gens, Shakespeare et Burbadge, aient pu accomplir la réaction la plus hardie, la protestation la plus énergique, la réforme la plus triomphante dont le théâtre ait offert l'exemple ; qu'ils aient obtenu, non-seulement l'impunité, mais le succès, non-seulement un auditoire, mais des protecteurs ; qu'ils aient lavé *jusques au marbre* où avaient touché les pas des vendeurs du Temple, sans que ces vendeurs furieux, aidés de la force brutale, aient arraché le balai de leurs mains et puni leur audace par des persécutions nouvelles ? Vous figurez-vous, sous Domitien, un théâtre chrétien qui aurait dénoncé à l'indignation publique les crimes de Domitien ? Sous Robespierre et Saint-Just, un théâtre royaliste, qui aurait signalé au mépris universel les atrocités de Saint-Just et de Robespierre ? Ici l'opinion de M. Rio peut être réfutée par un dilemme : ou les drames de Shakespeare n'ont pas eu ces intentions vengeresses, agressives contre toutes les puissances du moment, hérissées d'allusions formidables contre tout ce qui blessait en lui un sentiment et une croyance ; ou bien le régime où ces intentions étaient possibles et ces agressions permises, où ces dramatiques revanches retentissaient librement sur la scène, où ces allusions ne menaient pas leur homme en prison et sur l'échafaud, ce régime était moins tyrannique, moins odieux, moins horrible, que ceux auxquels M. Rio les a implicitement comparés.

Qu'y a-t-il donc d'exact dans la thèse plaidée par le savant écrivain? Qu'y a-t-il de vrai dans la situation de Shakespeare vis-à-vis la foi de ses pères, le gouvernement de son pays, les idées de son temps, sa propre conscience, la loyauté de ses amis et la perversité de ses ennemis? Peut-être ne serait-il pas impossible de le deviner : *ni si haut, ni si bas;* ni catholique dans l'acception réelle et pratique du mot, ni partisan de la religion nouvelle qui assurait son triomphe par de tels excès de cruauté et d'arbitraire; associant certaines licences de mœurs et de langage à ces croyances vagues où se complaisent les rêveurs, les artistes, les poëtes, amoureux d'idéal, altérés d'infini, mais incapables de formuler leurs aspirations dans un dogme et surtout de les soumettre à une règle de conduite; naturellement porté par l'élévation et la beauté de son génie à prendre parti pour la faiblesse, pour l'innocence, pour la justice, ponr la vérité, pour l'honneur, pour la clémence, pour la fidélité, et n'ayant pas à s'inquiéter de savoir si les maximes générales où il plaidait ces nobles causes n'étaient pas autant de traits redoutables contre le règne de leurs contraires; si, en défendant ces belles clientes, il n'attaquait pas leurs persécuteurs; se trouvant en présence d'une reine méchante, je le veux bien, criminelle, j'y consens, sanguinaire, je l'avoue, mais assez habile dans son métier de reine pour comprendre que ce jeune poëte, dont quelques scènes ressemblent à des défis, dont quelques vers font l'effet d'anathèmes, n'en sera pas moins une des gloires de son règne et passera auprès de la postérité complaisante pour

un des rayons de sa royale auréole; fidèle enfin au rôle du poëte dramatique, au rôle que notre admirable Molière remplira quatre-vingts ans plus tard sur un théâtre différent, et qui consiste, hélas! à acheter par quelques concessions partielles, quelques flatteries délicates, quelques capitulations de détail, le passe-port de ses hardiesses, de ses franchises et de ses succès.

C'est pourtant sous une forme dubitative que je présente cette objection à M. Rio; je comprends le prix qu'il attache à recruter pour l'armée catholique la gloire du plus grand des poëtes modernes; car Dante, l'égal de Shákespeare, a de moins que lui l'immense variété des créations et l'incomparable privilége de l'auteur dramatique, dont la pensée vibre au même instant dans des milliers d'âmes. Mais ce prix ne serait-il pas trop haut s'il fallait dédoubler l'œuvre et l'idée de Shakespeare, les priver de leur caractère de spontanéité, et par un laborieux effort, y chercher tour à tour ou tout ensemble la part de la poésie universelle et celle des passions du temps? Quoi! délicieuses ou pathétiques figures, Ophelia, Juliette, Desdemona, Cordelia, Miranda, Lear, Hamlet, Romeo, Arthur, vous ne seriez pas nées dans l'imagination du poëte comme des fleurs dans une terre féconde sous un radieux soleil! Vous n'auriez été que les formes d'un ressentiment, d'une sympathie ou d'une colère, des moyens de protester ou de réagir contre des actes odieux ou des personnages abhorrés, une galerie de pseudonymes sous lesquels se cacheraient Élisabeth, Leicester, Essex, Burghley, Thomas Lucy, Southampton! Ces êtres qu'une

magique puissance a rendus plus vivants que la vie elle-même, ne seraient que des images de paravent, bonnes à déguiser ceux qui ont réellement vécu? Non ; le génie n'a pas de ces inspirations en parties doubles, de ces ressorts à double détente, et c'est sur ce point que la critique purement littéraire peut se séparer de M. Rio, sans ajouter un chapitre à l'*Essai sur l'Indifférence en matière de religion*.

On ne saurait avoir deux poids et deux mesures. Nous ne saurions admirer chez Shakespeare ce que nous avons regardé ailleurs comme un symptôme de décadence, l'indice d'un art faux, visant, faute de mieux, à un succès factice et passager. Il nous est impossible d'assimiler l'Angleterre du seizième siècle, si forte, si féconde au milieu de ses déchirements et de ses orages, à la France du dix-huitième, par exemple, où, la veine des chefs-d'œuvre dramatiques étant épuisée, l'alliance de l'idéal et du vrai ayant fait son temps, les raffinements d'une civilisation blasée se combinant avec la caducité d'un régime agonisant, le théâtre pouvait et devait se changer en une chaire de philosophie, devenir un nid à allusions, un instrument de propagande, une arme à deux tranchants, que son inventeur, M. de Voltaire, faisait tour à tour passer par les mains de faux Grecs, de faux Chinois, de faux Turcs, de faux Romains, appelés Œdipe, Gengis-Kan, Mahomet, Orosmane, César, Brutus. C'est alors que fleurissent les hexamètres créés pour la circonstance :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Ou bien :

Mon empire est détruit si l'homme est reconnu.

Ou bien :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

etc. Au moment où les personnages auxquels l'auteur fait ainsi la leçon dans la coulisse, paraissent pour la première fois sur la scène, ils ont l'espèce de vie artificielle que communiquent à tout ce qu'elles touchent les idées ou les passions contemporaines. Cinquante ans après, ce ne sont plus que des marionnettes dont le fil est brisé, des poupées dont le fard s'écaille, des mannequins dont les articulations factices ont cessé de fonctionner. En d'autres termes, cet art abâtardi est l'opposé de l'art véritable, de l'art des grandes époques, de l'art de Shakespeare. Leurs procédés ont-ils pu être un moment les mêmes? Je ne le crois pas, je ne veux pas le croire, pas plus que je ne veux croire M. Michelet, lorsqu'il essaye de réduire *Esther* et *Athalie* à l'état de pamphlets, dirigés contre Louvois et dictés par madame de Maintenon.

M. Rio nous semble donc avoir dépassé le but, et son style s'en est parfois ressenti. Faut-il s'étonner si le style grossit, quand l'idée s'exagère? Nous avons noté, page 130, à propos des fredaines probables du jeune Shakespeare et du jeune Southampton, une phrase que ne désavouerait pas M. Joseph Prudhomme, soufflé par M. Roselly de Lorgue. Ailleurs, page 153, le mot *apothéose*,

VII

M. ALFRED DE COURTOIS[1]

Août 1864

Avant de parler du livre, disons un mot de l'auteur, puisqu'il a bien voulu nous permettre de délier les cordons de soie de son masque diplomatique. M. Alfred de Courtois, que l'on pourrait prendre, d'après certains chapitres de son ouvrage, pour un diplomate de l'école grave, vêtu de noir, cravaté de blanc, vieilli autour du tapis vert des conférences, est un élégant et spirituel jeune homme, un mondain lettré, un de ces aimables civilisateurs, qui, disséminés dans les capitales étrangères, ne tardent pas à y faire aimer, en leur personne, l'esprit parisien et les grâces françaises. Il sait son de Musset sur le bout du doigt. Non content de lui ressembler au physique (j'entends le Musset de 1837), il le continue dans des pièces charmantes, que Paris applau-

[1] *Organisation sociale de la Russie.*

dirait demain, comme Saint-Pétersbourg les applaudissait hier, si Paris n'avait été subitement transformé en une Babel dramatique et musicale par la liberté des théâtres. Il y a entre autres, si je suis bien informé, une certaine *Guerre* ou *Victoire du Mari* (sachez que, pour *nos* maris, guerre est synonyme de victoire), jouée avec un très-grand succès sur le théâtre, fort peu barbare, qui avait eu la primeur d'*un Caprice* et d'*une Porte ouverte ou fermée*. Je n'ai pas eu l'honneur de voir *les Finesses du Mari*, de M. de Saint-Remy; je les tiens pour ravissantes, sur la foi de mes confrères du lundi, incapables de flatter les puissances de ce monde; mais je parierais volontiers que le *Mari* de M. de Saint-Remy n'est ni plus parlementaire, ni plus diplomate, ni plus fin que celui de M. Alfred de Courtois.

Et pourtant, malgré tout son esprit, M. de Courtois est un maladroit! Jugez-en : il a passé quelques années en Russie en qualité d'attaché ou de secrétaire d'ambassade; il a été reçu à bras ouverts par cette société brillante et polie qu'il faudrait *gratter* bien longtemps (le vilain mot!) pour y retrouver le Tartare; il n'a pas eu une seule fois l'occasion de dire comme Ovide :

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

On l'a compris à demi-mot, accueilli et fêté dans les salons et sur la scène; il a eu à la fois les avantages de la maturité et les joies de la jeunesse; la confiance des hommes sérieux a pu lui faire croire que ses cheveux étaient gris, et le sourire des belles dames lui a rappelé

qu'ils étaient blonds. Jeune, c'est-à-dire léger, Français, c'est-à-dire indiscret, Parisien, c'est-à-dire moqueur, il n'en a pas moins été admis à observer le fort et le faible de ce gouvernement, de ces institutions, de ce pays, de ce régime. Quand il ne s'est pas contenté de ses propres lumières, les renseignements lui ont été fournis par des gens qui, en lui permettant de s'en servir, ne pouvaient pas lui défendre d'en abuser. Bref, l'hospitalité a été, des deux parts, aussi agréable, aussi cordiale, aussi confiante, aussi instructive, aussi sympathique qu'elle pouvait l'être; et voyez quelle gaucherie! M. de Courtois rentre en France; il écrit un livre sur la Russie, et, dans ce livre, il traite avec une modération bienveillante la nation dont il a été l'hôte; il lui dit ses vérités — pourquoi pas? Les Russes spirituels et sensés se les disent bien à eux-mêmes, — mais sans parti pris de dénigrement et de satire, en indiquant le remède à côté du mal, en cherchant avec bonne foi les moyens de féconder les intentions généreuses et de compléter les essais de réforme. En un mot, il a mieux aimé écrire un bon livre qu'un pamphlet amusant. Ce n'est pas ainsi que les choses se passent parmi les hommes vraiment *forts*, qui veulent arriver à la célébrité par effraction et escalade; mais M. de Courtois ne vise pas à ce genre de *force;* il lui suffit d'être un galant homme et un homme d'esprit : chacun est ce qu'il peut.

Maintenant que je vous ai présenté l'auteur de l'*Organisation sociale de la Russie*, ouvrons ensemble son volume. Ce volume est de ceux qui ont fait dire de nous,

pauvres critiques *à tout faire :* « C'est en lisant le livre dont ils vont parler, qu'ils apprennent ce qu'il faut en dire. » Il y a du vrai dans cette malice. Sans l'accepter tout à fait, je crois que l'on peut diviser en deux groupes les ouvrages qui passent tour à tour sous nos yeux; ceux auxquels nous servons de mentors, et ceux qui nous servent de guides; nous jugeons les premiers en connaissance de cause, d'après notre expérience, notre goût, notre compétence; les seconds nous transportent en pays plus ou moins inconnu; et notre affaire alors, au retour du voyage, est de résumer nos impressions, de généraliser nos points de vue, de choisir dans le livre ce qui peut en donner une idée juste tout en glissant sur les détails, de ménager une audience entre l'auteur et le lecteur. Puis, une fois l'audience accordée, c'est à l'auteur à se faire agréer, et, quand il ressemble à M. de Courtois, l'agrément est hors de doute. Nous imitons ces *moniteurs* — très-peu universels — des écoles primaires, qui commencent par apprendre l'alphabet, et qui l'enseignent ensuite à leurs condisciples. Essayons aujourd'hui de l'alphabet russe; il doit être assez compliqué, si j'en juge par les mots que M. de Courtois écrit sans sourciller : « *Tschin*, *Mestnitchestvo*, *Stalbovaia*, *Tchinovniks*, *Oxalnitchi*, *Ratriadnyia*, » etc., etc.

J'entends beaucoup parler, depuis quelque temps, de l'influence des races, et peu s'en faut que l'on ne soumette le genre humain à des classifications aussi rigoureuses — et aussi humiliantes — que s'il s'agis-

sait des singes ou des mollusques. Sans contester ces influences, on peut pourtant risquer une remarque : dès que l'on regarde de près à l'histoire de tel ou tel peuple, il se trouve que les mêmes causes amènent les mêmes effets, que les événements et les caractères y sont soumis à des lois dont on reconnaîtrait ailleurs la visible empreinte. Voilà, par exemple, la Russie, et voilà Pierre le Grand ; il a du génie, et il se propose deux choses : sa propre grandeur et celle de son empire. Ces deux résultats, il faut qu'il les prépare et les obtienne en *opérant* sur un peuple neuf, à demi barbare, sans traditions, sans passé, dont la physionomie contraste absolument avec celle de nos races latines. Que fait-il? à peu près ce que feraient à sa place ou plutôt ce qu'ont fait, dans des conditions analogues, Louis XI, Richelieu et Louis XIV. Il tend sans cesse à diminuer la noblesse qu'il regarde à la fois comme l'ennemie du progrès et comme sa propre ennemie ; et, pour l'amoindrir, il lui oppose des catégories de fonctionnaires, des échelons bureaucratiques qu'il nomme des *Tschins*, et qui, selon son bon plaisir, deviennent à leur tour des titres de noblesse. Ainsi se révèle en lui le penchant uniforme du civilisateur et du despote, qui, ne pouvant tout réformer et tout gouverner par lui-même, aime mieux déléguer ses pouvoirs à des créatures dont il est sûr et qui n'existent que par sa volonté, qu'à des privilégiés de naissance, trop fiers de leur nom pour se croire les obligés de la royauté. Pour moi, je n'ai jamais pu lire l'histoire du pâtissier Menstchikoff, popularisée par le théâtre et le

roman, sans songer à ces barbiers, à ces *hommes de rien*, parmi lesquels Louis XI choisissait ses favoris, ou à ces bourgeois de génie dont Louis XIV faisait des grands seigneurs, après en avoir fait des ministres.

Voilà les similitudes; voici les différences. Entre les premières tentatives de Louis XI pour substituer une monarchie bourgeoise à la royauté féodale, et le dernier mot de l'isolement monarchique chez Louis XIV, plus de deux siècles s'écoulèrent; une société nouvelle eut le temps de se former dans les couches inférieures, pendant que l'autre continuait de régner à la surface. La civilisation se fondait lentement et à coup sûr par l'initiation progressive de la classe moyenne aux secrets du pouvoir, aux jouissances de la fortune, aux exercices et aux plaisirs de l'esprit; car la bourgeoisie, qui ne sait pas toujours gouverner, excelle à civiliser. Il en est résulté que le terrain perdu par la noblesse n'est pas resté vide, qu'il a été occupé et cultivé par une puissance rivale, et qu'en somme l'éducation du pays était faite quand les événements et les hommes l'ont émancipé. Rien de pareil en Russie : on dirait un arbre fruitier, qui, surpris par un coup de soleil des tropiques, étale sur la même branche des fruits mûrs, des fruits verts et des fruits gâtés. Tandis qu'il annulait la noblesse, qui, perdant ses moyens d'action, était désormais condamnée aux frivolités et aux vices du désœuvrement, Pierre le Grand, en créant une aristocratie de bureaux, préparait des abus qui durent encore. Il avait affaire à des enfants : ces enfants, du soir au matin, cessèrent d'être innocents et

devinrent, pour la plupart, de jeunes vieillards sans expérience et sans vertu. On peut s'expliquer là-dessus en toute franchise, puisque les Russes les plus considérables et les plus éclairés en parlent et en gémissent, puisque la comédie s'en est emparée sur les lieux mêmes où se révèlent ces phénomènes, tantôt odieux, tantôt grotesques, de vénalité ou d'immoralité bureautique. M. de Courtois, sans donner un seul moment dans la *charge*, y a trouvé le sujet de quelques pages très-piquantes et très-fines; cette spirituelle esquisse des mœurs administratives en Russie nous a rappelé une anecdote à laquelle nous donnons ici une petite place, afin d'égayer un peu les tristes réflexions que suggèrent ces énormités.

Il y a quelques années, dans une modeste station de bains de la Méditerranée, nous eûmes pour aubergiste un ex-tapissier qui avait passé dix ans à Saint-Pétersbourg et se consolait de ses infortunes mobilières en pêchant à la ligne des poissons qui ne mordaient guère et en attendant sur sa porte des baigneurs qui n'arrivaient pas. « J'avais été chargé, me dit-il, de meubler pour un très-auguste personnage un appartement complet. Le czar (car c'était lui) fut si content de mon travail, qu'outre le prix convenu, il m'envoya une belle tabatière enrichie de diamants; le premier intermédiaire prit les diamants, le second prit la tabatière et le troisième prit le tabac... »

Ici j'arrêtai mon homme.

« Je comprends fort bien, lui dis-je, le premier voyage de cette tabatière du roi de Garbe : elle a pu voya-

ger sans diamants; mais comment le tabac a-t-il voyagé sans tabatière? — On n'a jamais pu le savoir, me répondit d'un air convaincu cette victime des *tschins.* » Toutes les convictions sont respectables quand elles sont sincères.

L'impératrice Catherine II, cette Messaline du Nord doublée d'un grand politique, essaya de remédier aux excès et de neutraliser le despotisme administratif de cette seconde noblesse en régénérant la première. Elle en fit une corporation sérieuse, et lui affecta une part notable dans le gouvernement intérieur. Vaine tentative! On ne crée pas une armée en traçant des cadres; on ne rend pas la vie à un corps gangréné en lui ordonnant de marcher et d'agir. Le pli était pris; la noblesse de race, l'aristocratie territoriale, habituée à se regarder comme inutile, resta ce qu'elle était, sauf quelques exceptions éclatantes. Elle n'avait plus ses racines dans le sol, sa place dans l'État, son emploi dans les institutions du pays : elle persista à s'éparpiller partout où l'appelaient ses plaisirs, où l'attiraient un air plus libre, une civilisation plus délicate, où ses qualités séduisantes, sa facilité de mœurs, sa souplesse d'esprit, ce don d'assimilation, si remarquable chez la race slave, lui créaient aisément une nouvelle patrie. Elle refusa d'imiter l'exemple d'Antée et de reprendre comme lui ses forces en touchant la terre.

Là encore, avons-nous besoin de chercher bien loin pour nous faire une juste idée de la situation? En faisant la part des différences d'éducation, de traditions, de couleur locale, n'est-ce pas l'histoire de toutes les noblesses,

alors que les événements, la marche des siècles ou les volontés d'un maître les dépouillent de leurs attributions héréditaires, détruisent les éléments de leur activité et les réduisent à l'état de plantes parasites, tombées avec les antiques murailles qui leur servaient de soutien? Voyez la noblesse française, et l'abandon où elle laissait ses vastes domaines à la veille de notre grande Révolution. Voyez-la, de nos jours, chaque fois qu'une révolution nouvelle vient déconcerter ses efforts pour rentrer dans l'ensemble de la société moderne, et donne au désœuvrement l'apparence d'une vertu!

Telles sont les deux plaies qui rongent ce grand corps et auxquelles M. de Courtois touche d'une main ferme et douce, sans pessimisme et sans complaisance. Au dehors, et d'après ce vieil adage : *major e longinquo reverentia*, ces deux plaies étaient à demi cachées par le prestige de la puissance et de la grandeur militaire, par l'ombre gigantesque que cet immense Empire projetait sur le reste de l'Europe. Quand je dis ombre, je devrais dire ombrage, puisqu'il arriva un moment où notre civilisation occidentale s'inquiéta de ces accroissements visibles et de ces ambitions probables. Imposant et alarmant mélange de lumière et d'obscurité, de faiblesse et de force, de sève juvénile et de caducité précoce, qui se personnifiait dans l'empereur Nicolas, figure grandiose plutôt que grande, suivant une bien heureuse expression de M. de Courtois. Nicolas, en effet, fut un Pierre le Grand manqué, une de ces énigmes vivantes qui ne disent pas leur mot, faute de pouvoir l'appliquer à leur

temps. Il eut la majesté et la tristesse des retardataires, emprisonnés dans le contraste de l'idée qu'ils représentent avec celle qui va triompher. Sa secrète envie, son rôle d'apparat, sa signification européenne, furent d'arrêter la Révolution, de sauver le principe des monarchies absolues, de tendre la main à l'ancien régime par-dessus les trente années qui le rendaient impossible, de faire de son épée et de son sceptre des contrepoids à la démocratie qui s'emparait de l'Occident. Mais il ne fut qu'un acteur éminent, jouant bien un rôle sans pouvoir faire vivre la pièce. Souverain pontife, il ne possédait pas le vrai pouvoir qui relève les âmes en les gouvernant. Législateur, il ne put ni avancer ni reculer : conquérant, il venait trop tard, et trouvait le monde fatigué à la fois et rempli par un de ces noms qui suffisent à l'éblouissement d'un siècle. L'empereur Nicolas était le contraire de Moïse : sa terre promise fut la terre perdue, et il mourut en la voyant s'enfuir dans les brumes du passé.

L'homme, l'idée, le prestige, tombèrent presque à la même heure. Que fit l'héritier de cette couronne appesantie? Recueillant la succession sur un terrain jonché de décombres, voyant démasquées par la défaite les faiblesses intérieures de son Empire, appelé à remplacer un souverain enseveli avec le système dont il avait vécu sans parvenir à le ressusciter, le jeune czar comprit l'œuvre qui lui restait à accomplir pour régénérer la Russie, qu'il fallait renoncer à agrandir. M. de Courtois met en relief et apprécie avec une remarquable justesse

cette mémorable mesure de l'émancipation des serfs, dont l'Europe, distraite, hélas! par de sanglants spectacles et de douloureux martyres, n'a pas tenu jusqu'à présent assez de compte. C'est une ère nouvelle pour la Russie. A présent, que doit-on faire pour qu'elle soit féconde? Comment s'y prendre pour que le paysan émancipé profite de ce bienfait et arrive à figurer, comme force active, dans l'organisation générale, pour qu'une classe mixte se forme et se discipline entre ceux qui montent et ceux qui descendent, pour que la noblesse enfin redevienne nationale, territoriale, sédentaire, et cesse de sacrifier à de stériles plaisirs sa véritable influence? M. de Courtois nous le dit, et ce ne sont pas là les chapitres les moins intéressants de son excellent ouvrage. Peut-être, — la remarque n'est pas de moi seul, — aurait-il dû insister davantage sur la part qne la religion pourrait prendre dans cette régénération de la Russie par la liberté. Il ne s'agit pas de faire ici de l'intolérance ou du fanatisme; mais il est difficile d'admettre que la liberté et la vérité puissent se dédoubler, que les intelligences puissent tirer parti de leur délivrance, quand les consciences restent asservies à un joug laïque. Il y a un fond de puérilité dans le schisme russe, et cette puérilité sénile est justement ce que l'on peut imaginer de plus contraire au développement des institutions nouvelles. Les mœurs ne s'épurent, les esprits ne se fortifient que quand les croyances s'affermissent; et pour que les croyances soient fermes, il faut qu'elles soient libres. M. de Courtois aurait là quelques pages à ajouter

à son livre. Tel qu'il est, avec cet heureux assemblage d'aperçus politiques et de qualités littéraires, nous sommes heureux qu'un Français l'ait écrit, et nous conseillons aux Russes de le lire.

VIII

M. CAMILLE ROUSSET[1]

Septembre 1864.

I

Quand on arrive tard, trop tard, pour parler d'un livre auquel n'a manqué aucun genre de succès, que reste-t-il à faire pour réparer le temps perdu et conserver encore une sorte d'à-propos? Essayer de découvrir quelque piquant ou savant chapitre qui ait échappé aux premiers critiques et au public? il est peu probable que des juges, tels que MM. Saint-Marc Girardin, Nisard, Sainte-Beuve, Cornélis de Witt, aient laissé derrière eux, sans y toucher, de pareilles découvertes : chicaner l'auteur et le prendre à partie sur tel ou tel point de son ouvrage? Mais, quand l'auteur est armé de toutes pièces, il aurait le droit de demander comment ceux qui abordent son

[1] *Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire*, par M. Camille Rousset, 2e partie. (Pour la 1re partie, voir les *Nouvelles Semaines littéraires*, 1863.)

sujet du dehors en sauraient plus que lui, qui a pénétré, fouillé et exploré le dedans. Non; ce qu'il y a de mieux pour faire excuser un retard, c'est de chercher à résumer une impression générale, de glisser sur les détails et d'arriver droit à ce qui reste en suspens entre l'écrivain, ses lecteurs et ses juges. Tout le monde est tombé d'accord sur les mérites de cette *Histoire de Louvois*, par M. Camille Rousset : il n'y a eu qu'une voix pour déclarer que, par un privilége bien rare, M. Rousset avait su maintenir sa seconde partie au niveau de la première, et que cet immense travail n'offrait aucune trace de lassitude : nul n'a refusé d'applaudir à cette manière originale d'animer les événements et les personnages à force de les bien connaître, de réunir tous les avantages de l'érudition sans un seul de ses inconvénients, de se créer, après tant d'illustres historiens modernes, un genre à soi qui tient à la fois de l'histoire et des mémoires, qui est vivant comme les uns et sérieux comme l'autre. Quelques heureux épisodes, l'affaire de Strasbourg par exemple, puis la longue comédie jouée par le jeune duc de Savoie, ont été particulièrement remarqués, et mis au rang de ces pages qui semblent appeler le metteur en scène, les surprises et la curiosité du théâtre. Tout cela est acquis au procès et résolu en faveur de M. Camille Rousset. Un seul point demeure en litige, et ce point en vaut la peine : jusqu'à quel degré l'auteur de ce livre a-t-il été partial pour Louvois, injuste envers Louis XIV ? Que faut-il penser de cette bizarre alliance entre la royauté et le génie, que la mort seule a pu rompre, où le monarque et le

ministre travaillaient au même but, écoutaient la même ambition, obéissaient au même sentiment national, et qui n'eût été, au fond, qu'un duel clandestin où le serviteur ne réussissait pas à cacher sa supériorité blessante, où le maître cherchait à contenter son infériorité jalouse? M. Camille Rousset a-t-il eu tort, avait-il besoin de diminuer Louis XIV pour amplifier Louvois? La question est grande, plus grande que Louvois et même que Louis XIV. On pourrait, sans paradoxe, la rattacher à tout un ensemble : l'ensemble des rapports de la monarchie absolue avec les hommes qu'elle emploie; du bien et du mal qu'elle leur fait, suivant qu'elle utilise leurs aptitudes, surexcite leur émulation, centralise leur œuvre, double leur talent du désir de plaire, ou bien leur communique quelque chose de ses vices et les force de surenchérir sur ses propres excès. Là est Louvois tout entier, et par là s'explique ce que ses relations avec Louis XIV eurent de fécond et d'orageux, de puissant et de troublé, de grandiose et de funeste : par là peuvent s'éclaircir les doutes qui planent encore sur les vrais sentiments de Louis XIV pour son formidable auxiliaire : par là enfin, — et c'est ce qui nous intéresse le plus, — la responsabilité des fautes se partageant entre les institutions et les hommes, il est facile de déduire la moralité de cette histoire.

II

Le dix-septième siècle, ses personnages célèbres, et le grand roi lui-même, ont subi, depuis soixante ans, des

fortunes bizarres et diverses. Le souvenir qu'ils rappellent conserve, malgré bien des erreurs et des revers, un tel caractère de grandeur, que, toutes les fois que la société et le gouvernement veulent réveiller dans les âmes un idéal de majesté, d'ordre et d'autorité, Louis XIV et son règne reprennent faveur. C'est ainsi que, sous le consulat et au commencement du premier Empire, des écrivains à demi royalistes, à demi ralliés, purent entreprendre et mener à bien une tentative de réaction contre l'esprit philosophique, un essai de restauration intellectuelle en l'honneur du grand siècle. Ce mouvement se continua après la rentrée des Bourbons; car ce fut une des méprises de ces princes et de leurs fidèles serviteurs, de croire qu'il suffisait d'évoquer des souvenirs pour refaire des idées : les sociétés sont comme les fleuves; elles peuvent s'arrêter un moment à des barrages; elles ne remontent pas. La démocratie de plus en plus prépondérante, en inaugurant des mœurs nouvelles et un art nouveau, devait nous rejeter bien vite à mille lieues de ces grandeurs qui ont besoin d'être regardées à travers un voile, et qui perdent de leur prestige si l'on oublie, en les regardant, le sentiment du respect. Le respect! n'est-ce pas ce qui nous manque le plus, et qu'y a-t-il, en effet, de plus incompatible avec l'école moderne : avec le réalisme qui se complaît dans les petitesses et les taches, et la fantaisie qui substitue ses imaginations à l'histoire et ses paradoxes à la vérité? Dès lors nous avons eu, non-seulement, comme on l'a si bien dit de la méthode de M. Camille Rousset, la trame inté-

rieure d'une tapisserie dont nous ne connaissions que les dehors; mais chaque main, plus ou moins rude, hardie ou licencieuse, est venue salir encore cette trame en y ajoutant tout ce qu'elle trouvait dans le ruisseau des commérages d'antichambre et dans le bourbier des mémoires apocryphes. Louis XIV devait être particulièrement victime de ce système, sa majesté ne pouvant se soutenir sans un peu de cette convention permise à quiconque ne veut pas abaisser la nature humaine, et sa gloire étant de celles qu'il faut juger par l'extérieur et mesurer par les grandes lignes. Or, grâce à ce progrès historique qui remplace aujourd'hui l'admiration par la curiosité, peu s'en faut que l'histoire des conquêtes, des traités, des siéges, des monuments, de la politique, du cortége incomparable de Louis XIV, ne soit sacrifiée au journal de son médecin; peu s'en faut que l'épisode *de la fistule* ne soit préféré à Versailles et aux Invalides, au passage du Rhin et aux campagnes de Turenne, à l'agrandissement de la France et à l'abaissement des Pyrénées, aux fortifications de Vauban et aux oraisons funèbres de Bossuet : n'insistons pas : M. Michelet vous dira le reste.

Mais, parce qu'il y a là un excès humiliant pour l'esprit français, doit-on retomber dans l'excès contraire? Parce qu'il y a des gens plus préoccupés du nombre des médecines prises que des places assiégées, faut-il revenir au Louis XIV de cérémonial et d'apparat, équestre, héroïque, épique, olympien, flamboyant, demi-dieu dont on glorifie les faiblesses et les fautes comme s'il s'agissait des amours de Jupiter avec Alcmène ou Sémélé? Nous

cherchons vainement quelle cause aurait à gagner à ces obstinations d'apothéose, et, dans tous les cas, cette cause n'est pas la nôtre. Laisser croire que le prestige de la toute-puissance éblouit notre sens moral au point de trouver juste chez un monarque ce qui révolterait dans un particulier, approuver, au nom d'une raison d'État ou d'un faux intérêt national, ce que condamne la plus simple équité, avoir deux poids et deux mesures suivant que l'on juge les intempérances monarchiques ou les violences de la démocratie, ce serait faire trop beau jeu à ceux qui nous accusent de n'être que des parleurs de liberté et d'égalité. Dans cette période de cent ans dont une volonté spéciale de la Providence semble avoir fixé les deux extrémités, d'une part aux incendies du Palatinat, de l'autre à la prise de la Bastille, il existe trois points culminants sur lesquels se sont épuisées toutes les controverses, et dont l'exacte appréciation est pourtant encore à faire : le déclin du règne de Louis XIV, le règne des philosophes et les débuts de la révolution française. Tant qu'on en restera sur ces trois phases, qui s'expliquent et s'enchaînent mutuellement, aux lieux communs d'admiration ou de colère, d'assentiment ou d'invective, les questions qui nous divisent demeureront insolubles, et la réconciliation des esprits sincères sera indéfiniment retardée. Pour que le bien naisse du mal, pour qu'il soit prouvé que nos calamités et nos mécomptes nous ont servi à quelque chose, il faut arriver à ce degré d'équité suprême où les royalistes avoueront que l'intensité du régime monarchique chez Louis XIV préparait de légitimes

représailles ; où les chrétiens reconnaîtront que Voltaire, malgré sa fièvre d'impiété, a fait, en dépit de lui-même, une œuvre plus chrétienne que ne l'était la société ébranlée par ses sarcasmes ; où les contre-révolutionnaires déclareront que les premiers principes, revendiqués par la Révolution et odieusement défigurés plus tard, étaient plus près de l'Évangile que leurs antagonistes et leurs contraires. Renfermons-nous cette fois dans notre cadre, et remercions M. Camille Rousset de nous avoir donné, sinon l'exemple d'une impartialité parfaite, au moins le ton, le *diapason* historique, tel qu'il doit être désormais pour préluder aux jugements définitifs. Ainsi comprise, l'histoire, retrempée aux sources vives, riche d'informations nouvelles, de fouilles hardiment menées jusqu'au fond de la mine, ne peut plus être ni admirative ni sujette aux respectueuses réticences. Tout ce qu'on doit lui demander, c'est de n'être ni dénigrante comme la satire, ni calomnieuse comme le libelle, ni déréglée comme la fantaisie. C'est cette mesure que M. Camille Rousset a observée avec un tact remarquable. Sans doute il lui arrive de faire la part du blâme trop petite à Louvois, trop forte à Louis XIV, ou d'exagérer en sens inverse dans la distribution de l'éloge : mais du moins ces marques, assez rares d'ailleurs, de partialité et d'injustice, se maintiennent dans ces sphères élevées, politiques, royales, où un souverain illustre peut perdre quelque chose de ses proportions idéales sans devenir une sorte de Falstaff couronné, laissant aux *Saumaises futurs* le soin d'expliquer ses fautes par la grossièreté de ses appétits, le menu de sa table, le détail de

sa garde-robe et le bulletin de ses infirmités. Louis XIV ne nous y apparaît plus dans un ciel peint par Le Brun, en costume de triomphateur ou d'Empereur romain ; mais on ne nous le montre pas dans la robe de chambre et sous le bonnet de nuit du Malade imaginaire. Suivons un moment M. Camille Rousset à travers ces épisodes où Louis XIV et Louvois restent si indissolublement liés l'un à l'autre, que, s'ils se sont haïs de leur vivant, la postérité les punit en refusant de les séparer après leur mort. Essayons surtout de prouver que la question du plus ou moins de part de Louvois ou de Louis dans le bien ou dans le mal n'est, en somme, que secondaire ; qu'étant donnée, dans une monarchie absolue, une situation telle que celle qui mettait le roi et le ministre face à face et les plaçait tous deux en présence de l'Europe, les causes de leurs fautes doivent être cherchées plus haut que dans leur secrète rivalité, la violence de leurs humeurs et les vices de leurs caractères.

III

Toutes les imperfections de Louis XIV, — et elles sont nombreuses, — furent compensées par l'admirable accord de sa vocation avec sa destinée. Il naquit roi, comme d'autres naissent soldats, marins ou poëtes. Être roi, roi toujours, absorber dans cette royauté toute l'âme d'une grande nation, telle fut la pensée constante de cette longue et glorieuse vie ; l'histoire s'y est si peu trompée, que, rencontrant peut-être sur le trône ou sur les champs

de bataille de plus grands hommes, elle n'en a pas trouvé qui fussent plus rois. Comme pour donner à cette vocation souveraine plus d'éclat et plus d'essor, Dieu l'avait désignée pour un moment unique où il n'y avait pas de milieu : ou la déchéance de la monarchie, peut-être de la France, ou bien le développement excessif de l'idée et de la puissance monarchique. Que le prince adolescent n'eût ni le goût, ni la passion, ni les qualités, ni le *physique* de son royal métier, c'en était fait ; la royauté était renversée et le pays démembré. Entre deux malheurs, on eut le moindre et le plus lointain : voilà ce qu'oublient trop ceux qui, à l'aide de nos idées modernes, reprochent à Louis XIV d'avoir poussé jusqu'à ses dernières limites l'abus de l'isolement monarchique et de la *personnalité* humaine. Assurément cet abus devait produire et produisit des conséquences funestes, mais après avoir donné à la France un siècle de gloire que nous n'aurions pas eu, après avoir imprimé aux rouages du gouvernement une force, à l'unité nationale une vigueur, capables de résister à tout, même aux dissolvants du siècle suivant, même aux secousses du Samson révolutionnaire, ébranlant les colonnes de l'édifice au risque de s'écraser sous ses ruines.

Voilà donc un roi absolu dans un royaume délivré de ses discordes intérieures, vis-à-vis de l'Espagne affaiblie, de l'Europe attentive, convié par son propre penchant, par toutes les voix de la flatterie et de la renommée, par l'entraînement des circonstances et l'attente publique, à faire de grandes choses au dedans et au dehors, à occuper

ceux qu'il a domptés, à éblouir ceux qu'il a vaincus : il n'est peut-être, à y regarder de près, ni un héros, ni un homme de génie; mais il est de ces maîtres qu'un héros peut servir sans se rapetisser, et qu'un homme de génie peut célébrer sans s'avilir. Son éducation est fort incomplète; mais son ignorance est plus que rachetée par son aptitude à s'assimiler les talents de ceux qui l'entourent, de même que les lacunes de sa gloire se cachent sous les rayons des gloires d'autrui. Il supplée d'ailleurs à l'instruction qui lui manque par le goût du travail, l'instinct du grand et du beau, l'application aux affaires et un fond de bon sens dont on ne saurait donner une meilleure preuve qu'en rappelant que l'exercice de la royauté, telle qu'il l'a comprise et pratiquée pendant plus de soixante ans, ne l'a pas rendu fou. Tel que je me le représente, je le retrouve, ou peu s'en faut, dans la seconde partie du bel ouvrage de M. Camille Rousset comme dans la première : mais c'est ici que l'historien a eu besoin de redoubler de vigueur, de fermeté, de passion pour son sujet, afin de soutenir l'intérêt, de ne pas refroidir les nombreux lecteurs de ses deux premiers volumes, et d'échapper à cette triste impression du soir, qui s'étend avec l'ombre sur la fin des longs règnes comme sur celle des belles journées. Il en est des personnages historiques comme des héros de roman : ils ne devraient pas vieillir. Le roman a du moins la ressource de baisser le rideau quand ses héros se rangent, quand le mariage fait succéder son bonheur uniforme à l'ardeur de leurs passions et à la variété de leurs aventures. Mais l'histoire est obligée de conduire

ses acteurs jusqu'au bout, parfois même de mener le deuil de leur gloire avant de commander leurs funérailles, et il est rare que le déclin réponde aux splendeurs du commencement. Qu'il s'agisse de Charles-Quint ou de Louis XIV, de Constantin ou de Napoléon, il arrive presque toujours, dans ces existences démesurées, dans ces cerveaux tour à tour exaltés et enfiévrés par la toute-puissance, un moment où l'équilibre se rompt, où la mesure se perd, où les ressorts se tendent, où la fatigue se trahit par l'exagération de l'effort, où la verve d'agrandissement et de conquête se change en manie d'autocrate, et où la jeunesse qui éclairait tout n'est plus là pour tout excuser. Pour Louis XIV et pour Louvois, cette époque critique commence entre la paix de Nimègue et le traité de Ryswick, dans ces treize années qui se terminent par la mort du grand ministre et qui occupent les deux derniers volumes de M. Camille Rousset. Louis XIV n'est pas vieux, mais son règne n'est plus jeune : les galanteries brillantes qui finissent ou vont finir, préparent, en guise d'expiation, deux genres de malheurs et de fautes : les complications et les intrigues des bâtards légitimés, et cette dévotion intolérante qui croit réparer par des actes de rigueur les désordres des belles années. Tout est grand encore, plus grand que jamais, dans cet ensemble ; mais la grandeur a des airs de menace ou d'inquiétude ; la force devient violence ; les faveurs de la fortune sont plutôt arrachées qu'obtenues ; on lui demande trop pour avoir beaucoup à espérer de sa longue complaisance et n'avoir pas tout à craindre de son premier refus. Vous

diriez ces visages qui conservent les apparences d'une santé magnifique, pendant que les organes renferment déjà les germes d'une maladie dangereuse; ces jours d'été où le ciel est tout d'azur et de flamme, tandis que l'atmosphère s'alourdit et qu'au loin des grondements sourds annoncent un orage. C'est l'instant où les relations de Louis XIV avec Louvois deviennent plus compliquées, plus difficiles, plus accidentées, plus exigeantes chez le souverain, plus pesantes pour le ministre.

Louis XIV, nous l'avons dit, excellait à reconnaître les talents, à en tirer parti, et, s'il ne possédait pas lui-même de supériorité spéciale, à s'en faire une avec celles qui l'environnaient : mais parmi ces talents, il y en avait, et le plus grand nombre, dont il s'applaudissait comme d'ornements pour son règne, sans avoir l'idée d'en être jaloux. Il ne pouvait être jaloux, par exemple, ni de Molière, ni de Racine, ni de Bossuet, ni de Vauban, ni de Rigaud, ni de Le Nôtre, ni de Mansard, ni même, quoi qu'on en ait dit, de Turenne ou de Luxembourg. Avec Louvois, c'était différent : politique de premier ordre, organisateur de première force, travailleur infatigable, passionné pour les grands établissements, les monuments et la *bâtisse*, Louvois devait se rencontrer constamment avec son maître sur un terrain où celui-ci apportait des prétentions légitimes, et où la différence n'était que du plus au moins. Lorsque Louis XIV lisait à Boileau des vers de sa façon, et que l'inflexible critique lui répliquait: « Sire, ils sont royalement mauvais; » nous ne voyons pas que cette rude sentence ait brouillé le roi et le poëte.

Mais pour les traités et les siéges, vis-à-vis de Guillaume d'Orange, de Jacques II ou de Victor-Amédée, quand il s'agissait de l'affaire de Strasbourg ou de Casal, de la prise de Mons ou de Namur, de la répression des protestants ou de la création d'un palais, le contact, j'allais dire le conflit, était inévitable. Le roi et le ministre travaillaient ensemble à une œuvre commune; mais le point où finissait la tâche de l'un, où commençait la tâche de l'autre, restait indéterminé, ou plutôt l'arbitrage en était confié à l'orgueil d'un monarque absolu, surexcité par d'incessantes flatteries. Songez, en outre, à la quantité d'ennemis que faisaient à Louvois sa position, son pouvoir, sa fortune, son caractère dur, cassant et hautain; songez que, dans une monarchie sans contre-poids, ces inimitiés manquent d'air, d'espace, de soupapes de sûreté; qu'elles n'ont pour théâtre qu'une cour et pour point d'appui que le bon plaisir du souverain; qu'elles deviennent plus ingénieuses, plus actives et plus implacables par cela même qu'elles s'exercent dans des limites plus étroites et agissent sur un point unique.

Telle était la situation respective de Louis XIV et de Louvois : liés par une chaîne invisible, ces illustres galériens du pouvoir absolu et de la politique à outrance étaient fatalement forcés ou de s'aimer passionnément ou de finir par se haïr. C'était quelque chose de pareil à ces ménages où la nécessité de se voir sans cesse, la promiscuité des intérêts, les analogies même de caractère, amènent à la longue la haine à défaut d'amour. Que de tentations pour l'un! que de difficultés et de périls pour

l'autre! Il eût fallu qu'en même temps, à tout propos, à toute heure, il eût l'art de se faire reconnaître comme indispensable et de laisser croire que l'on pouvait se passer de lui ; il eût fallu que chacun de ses actes offrît à la fois les mérites de l'initiative et ceux de l'obéissance, et que l'honneur en restât publiquement au maître sans que le serviteur y perdît rien de son crédit et de son éclat. Pour lui les succès pouvaient être aussi dangereux que les revers : s'il réussissait trop et trop vite, si la part du lion se faisait attendre ou manquait au bon moment, une secrète rancune se cachait sous les compliments officiels, et cette rancune, devinée, exploitée, envenimée par les courtisans, s'amassait pour les temps d'orage. Voyez l'occupation de Strasbourg : y eut-il jamais affaire plus habilement, plus heureusement menée, où le génie de Louvois ait brillé sous un meilleur jour? — « L'Empire ouvert aux Français, dit excellemment M. Camille Rousset, l'Alsace fermée aux Allemands, tel était, en deux mots, le grand résultat, on peut presque dire la révolution accomplie par le génie de Louvois. Louis XIV lui en fut-il aussi reconnaissant qu'il devait l'être? Le roi s'était apprêté à jouer le rôle de conquérant : surpris par la rapidité de la conquête, il lui fallut se réduire au rôle de triomphateur, à la façon des empereurs romains qui triomphaient pour les succès de leurs lieutenants. »

Ici se place une anecdote, apocryphe peut-être, mais que la situation rend vraisemblable : « Le roi, dit Pellisson, reçut hier à son coucher les nouvelles que ses troupes étaient dans Strasbourg. Il y entra six bataillons, le

20 septembre après-midi ; le reste devait entrer le lendemain ; mais le roi dit, en riant, que ce jour-là même la sûreté devait être entière, parce que M. de Louvois y avait couché. » Entendez-vous d'ici les rires des *beaux esprits de cour?* Tristo effet de ces royautés absolues, auxquelles il suffit d'un bon mot pour déprécier un grand service et mortifier un homme de génie !

Voilà, selon nous, ce que n'a pas assez indiqué M. Camille Rousset. Nous lui pardonnerions volontiers sa partialité pour Louvois : après tout, Louvois est le héros de son livre, et, s'il y en a de plus aimables, il en est peu de plus dignes d'attacher un homme aussi énergiquement doué que M. Rousset de la vocation et de la pénétration historiques. Seulement, on rencontre çà et là des pages où son récit a un peu trop l'air d'un duel entre Louis XIV et Louvois, duel où M. Rousset serait le témoin de l'un et l'adversaire de l'autre. Il eût été plus juste, plus conforme aux idées d'un écrivain libéral, de mettre, pour ainsi dire, hors de cause la personne même de Louis XIV, et de montrer ce que le pouvoir absolu devait logiquement faire, en bien et en mal, de la longue collaboration de ces deux hommes. Sans doute il la rendait plus efficace, d'une efficacité plus directe et plus prompte que s'il y avait eu des influences intermédiaires, des entraves légales et un contrôle gênant : mais ceci ne concerne que le succès extérieur et passager : au dedans, à ne consulter que ce drame intérieur qui a pour théâtre l'âme humaine, quoi de plus curieux que ce travail de perversion morale, continue, presque inconsciente, s'accomplissant jour par

jour dans une intelligence naturellement droite et de bonne foi, uniquement parce que, livrée à son seul caprice, habituée à voir tout plier devant ses moindres volontés, elle finit par faire de cette volonté souveraine la mesure même du juste et de l'injuste, et par croire que, tout lui étant possible, tout lui est permis? Quoi de plus instructif que cette fatalité qui oblige deux ouvriers d'une même œuvre à une sorte de méfiance réciproque et d'antipathie croissante, comme si ces existences hors nature devaient porter avec elles leur germe de destruction et leur châtiment? Quelle condamnation pour un régime tellement fermé au grand jour, si favorable au soupçon, aux rumeurs injurieuses, à la violence, à l'arbitraire, qu'un roi comme Louis XIV et un ministre comme Louvois semblent se dénoncer mutuellement à l'histoire, que la haine de celui-ci est presque accusée de la mort de celui-là, que tout devient suspect, même une attaque d'apoplexie, et que la plus douce création du plus suave des poëtes se transforme un moment en une satire sanglante! La révocation de l'édit de Nantes, les incendies du Palatinat, la capitulation de Mayence, la représentation d'*Esther*, quatre actes de cette tragédie plus tragique que la colère d'Assuérus et les alarmes du peuple juif; quatre épisodes que l'on peut choisir entre mille dans cette apoplectique histoire, et qui nous serviront à compléter notre pensée.

IV

M. Camille Rousset a parlé de la révocation de l'édit de Nantes avec tant de netteté et de sagesse, que nous di-

sons hardiment que, si les écrivains de l'école libérale avaient toujours tenu ce langage, les écrivains du parti contraire n'auraient jamais songé à plaider les circonstances atténuantes. C'est la mauvaise foi des réquisitoires qui fait la vivacité des plaidoyers. S'en prendre à la religion elle-même et aux catholiques de tous les temps de ce qui ne fut que l'erreur d'une conscience royale, égarée par un faux point de vue et abusée par de faux renseignements, c'était nous donner envie de répondre par des apologies paradoxales à des lieux communs envenimés. Aujourd'hui il est bien difficile de ne pas se ranger, sauf quelques très-légères nuances, à l'opinion de M. Camille Rousset. La révocation de l'édit de Nantes ne fut pas seulement un déni de justice, un acte rétrograde, l'oubli des sages maximes et des idées de tolérance qui avaient inspiré Henri IV et inauguré, après tant de déchirements et de malheurs, la liberté de conscience; ce fut encore une immense faute, la plus impolitique des mesures. Sous prétexte de sauver les âmes, on poussa les faibles à l'hypocrisie, les forts à la révolte, les sceptiques au sacrilége, les meilleurs à l'émigration et à l'exil. Le pays y perdit des populations entières, des familles énergiques et laborieuses, des industries productives. La religion n'y gagna rien; car tout ce qui remplace la persuasion par la force et l'erreur sincère par un faux-semblant de retour à la vérité, tourne finalement à mal et coûte à cette vérité beaucoup plus cher que ne valent ses dérisoires conquêtes. Tout ce qui abaisse la dignité humaine, tout ce qui affaiblit ou violente les consciences,

est un désastre pour la religion véritable, et ressemble à ces emprunts usuraires qui nous mettent un peu d'argent dans la main pour nous ruiner plus tard. En outre, comme le remarque M. Rousset d'après deux hommes bien différents, Vauban et Bayle, au déclin d'un long règne où les esprits observateurs et enclins à l'analyse avaient pu signaler le contraste de bien des respects extérieurs avec bien des scandales publics, quoi de plus funeste au catholicisme que de perdre cette espèce de contrefort, de n'avoir plus devant soi ces adversaires dont la contradiction et le contrôle tenaient en haleine ses docteurs, obligeaient ses ministres à plus de régularité et plus de zèle, exaltaient les fidèles, réchauffaient les tièdes et écartaient ou ajournaient ses plus dangereux ennemis, le doute et l'indifférence? Les fausses conversions, la brutalité, la licence ou l'indignité de la plupart de ces convertisseurs à main armée, ce régime d'hypocrisie, de terreur, de restrictions mentales et de rancunes implacables, la légèreté française jetant ses broderies et ses paillettes sur les robes noires de ces persécuteurs ou l'uniforme de ces dragons, tout cet ensemble désemparait la religion et lui apprêtait les redoutables épreuves de la Régence, de la Philosophie et de la Révolution.

Voilà la faute, telle que M. Camille Rousset la caractérise, et nous n'essayons d'en atténuer ni l'énormité ni les conséquences. Maintenant, comment fut-elle conçue? Par quelle série de méprises arriva-t-on à la commettre et à l'aggraver? Quels furent les vrais coupables? Louis XIV et Louvois? madame de Maintenon? La Vrillière et Châ-

teauneuf? les évêques? les généraux? Non; ce fut le gouvernement absolu; ce furent ces rouages administratifs, organisés de manière à faire remonter l'erreur de bas en haut, puis descendre de haut en bas, et à donner pour armes aux volontés du maître les passions de la multitude. « Dans le mécanisme de ce gouvernement, un, et si bien réglé à ce qu'il semble, dit M. Camille Rousset, on sent de bas en haut l'action d'une force perturbatrice et désordonnée. » — Cette force, que l'éminent historien renonce à définir, on pourrait l'expliquer par une espèce d'attraction mystérieuse entre les excès du pouvoir et les excès de la foule. Il n'existe pas de modérateur et d'intermédiaire : personne pour retenir celui qui peut tout et pour éclairer ceux qui ne risquent rien : sur ces deux échelons extrêmes, entre ces deux forces qui représentent toutes deux à leur manière la violation d'un droit, s'établissent des émulations fatales dont l'humanité a presque toujours à gémir. Voyez tous ces détails et toutes ces suites de la révocation de l'édit de Nantes. Il suffit, chez le souverain, d'un vœu exprimé, d'une première initiative, pour qu'il se trouve au fond des provinces un peuple, ce peuple qui, sous des drapeaux différents et au nom de partis contraires, ne manque jamais aux appels qui donnent à sa passion le soin de traduire une idée. Il pèse sur le clergé inférieur qui vit de sa vie, parle son langage et parfois le suit pour mieux le guider. Ce clergé influence les évêques, pendant que les subalternes agissent sur les intendants, pendant que ceux-ci trompent les ministres et que tous ensemble environnent le roi d'une atmosphère

d'illusions et de mensonges. Le roi, aveuglé par l'habitude de voir faire tout ce qu'il ordonne, réussir tout ce qu'il veut et approuver tout ce qu'il pense, croit extirper l'hérésie aussi aisément et aussi vite qu'il ramène à son opinion un courtisan de Versailles. Puis surviennent les déceptions, et, comme on ne veut ni s'être trompé, ni avoir trompé, on s'en prend à l'obstination ou au caprice de ceux que l'on espérait convertir en masse : ils n'étaient que des dissidents ; ils deviennent des factieux. De là aux redoublements de persécution, à l'emploi de tous les moyens de terreur, il n'y a qu'un pas, et le pas est franchi. Ainsi l'exagération de la force se change en une condition de faiblesse ; la monarchie, sans contre-poids et sans limites, d'autant plus dominée qu'elle domine tout, obéit à ce qu'elle croit gouverner.

Si tels sont les caractères distinctifs de cette lamentable affaire, M. Camille Rousset, après les avoir si bien mis en relief, aurait dû y trouver deux excuses pour Louis XIV, fût-ce aux dépens de Louvois. Si le mensonge et le mal, partant des provinces et des petits, allaient en s'aggravant, d'étape en étape, jusqu'à Versailles et aux grands, Louvois, qui était le dernier anneau de la chaîne avant d'arriver au roi, était, par conséquent, plus près de la vérité, plus en mesure de la connaître, moins exposé et surtout moins accessible à ces informations décevantes qui défiguraient l'état des choses pour mieux flatter le vœu du souverain ; il savait tout ou presque tout ce que Louis XIV ignorait ; il était donc plus coupable. Ce qui contribue encore à le rendre moins excusable que

Louis XIV, c'est qu'il était moins convaincu. L'intolérance et la persécution, pardonnables quand elles résultent d'une foi sincère, sont odieuses dès qu'elles rentrent dans la catégorie des calculs, des ambitions ou des cruautés vulgaires. Or, je crois à la religion de Louis XIV, alors même qu'il met ses désordres, son orgueil ou ses violences en contradiction avec l'humilité, la charité et la chasteté chrétiennes : je ne crois pas à la religion de Louvois.

Ce que nous disons de la révocation de l'édit de Nantes, on pourrait le dire, sur un tout autre terrain, des incendies du Palatinat. Ces incendies sont au droit des gens ce que la révocation de l'édit de Nantes est à la liberté de conscience : deux attentats de genre différent, mais explicables par les mêmes causes, ayant produit des effets analogues, et qui eussent été également impossibles, si le *crescendo* de l'esprit de conquête et de la monarchie absolue n'avait été servi, excité et surmené par des administrateurs et des généraux chez lesquels le désir de plaire au maître et d'aller au-devant de ses volontés avait perverti le sens moral. C'était, d'une part, l'intérêt de la religion mal compris, de l'autre, l'intérêt national odieusement interprété, dont on abusait ici pour engager dans une funeste entreprise la piété du roi, là, pour égarer ce patriotisme qu'il résumait en lui seul. Écoutons M. Camille Rousset : « L'histoire a vu des temps où ces dévastations pour le salut public se sont étendues à d'immenses espaces, où, pour arrêter et ruiner des envahisseurs, on a fait devant eux un désert aride, calciné, sans ressources; rien n'est grand comme cet holocauste d'un peuple qui

se sacrifie lui-même; rien n'est beau comme ces inspirations et ces héroïques dévouements de la défense nationale. Mais lorsque, exagérant le droit de la guerre, si outré déjà par l'excès des contributions, Louvois et Louis XIV s'en vont, pour éloigner l'ennemi du territoire français, saper, brûler, dépeupler de grandes villes et de grandes provinces qui ne sont pas les leurs, sera-ce du dehors seulement que viendra contre eux, vivants ou morts, l'imprécation des victimes ou le ressentiment de la postérité? Non; le patriotisme français détestera plus encore d'avoir été si malheureusement compris et compromis. »

Louvois et Louis XIV! Qu'est-ce à dire? Je lis dans un remarquable article de M. Nisard (*Moniteur* du 4 avril), que M. Camille Rousset, pour décharger Louvois de l'incendie du Palatinat, a essayé de mettre au compte de Louis XIV le plus odieux de cette barbarie militaire, et qu'il a été victorieusement réfuté par M. Saint-Marc Girardin. Rien ne m'étonne en fait de spirituel bon sens et de rectitude historique chez l'ingénieux écrivain du *Journal des Débats*. Mais ici j'avoue que je cherche en vain les torts de M. Rousset. — « Il ne fallait pas, nous dit-il, tant d'amorces pour tenter Louvois, ni tant d'efforts pour le pousser du côté où il avait sa pente. Il céda tout d'abord et tomba, entraînant Louis XIV dans sa chute. » — N'est-ce pas indiquer assez clairement que, là comme ailleurs, l'initiative appartient au ministre? N'est-ce pas le même effet produit par les mêmes causes, le même échange d'influences tour à tour subies et exer

cées, des généraux à Louvois et de Louvois à Louis XIV? Prenons garde; ces apologistes du roi ne remarquent pas un détail qui a pourtant sa valeur; c'est qu'en présence de pareils actes, on ne peut justifier Louis XIV qu'en l'annulant; c'est que, si l'on prouve qu'il est innocent du mal commis en son nom, on arrive à réduire singulièrement cette grandeur, cette pleine possession de la puissance et de la responsabilité royales à laquelle il attacha tant de prix. Lui-même, s'il revenait au monde, serait médiocrement flatté de ce système de défense. Encore une fois, pourquoi ne pas simplifier le débat en le généralisant? Pourquoi ne pas élever la question en rappelant qu'au point où elle était amenée, en 1689, par les excès de l'ambition, de la conquête, du gouvernement personnel, lorsqu'on avait contre soi l'Allemagne et l'Europe, « la guerre continentale et maritime, la guerre implacable, universelle, de tous contre un, » ces cruautés, qui nous paraissent monstrueuses, n'étaient que la conséquence naturelle d'un état de choses où les institutions avaient encore plus de part que les individus, où les fautes de la veille obligeaient à celles du lendemain, où les caractères étaient sans cesse attirés, poussés, excités, enivrés dans le sens de leurs penchants et de leurs défauts? Prenez un homme à tempérament fiévreux et placez-le sous l'influence de certains climats, au milieu de certaines atmosphères; vous êtes sûr que cet homme, après un temps plus ou moins long, mourra de la fièvre. Maintenant, au lieu de science médicale, faites de la *psychologie politique*. Prenez Louis XIV et Louvois, et ajustez-les dans leur cadre; vous

ne vous expliquerez que trop aisément la révocation de l'édit de Nantes et les incendies du Palatinat.

Voilà les fautes, et nous sommes loin de les avoir mentionnées toutes. Que dire, hélas! des expiations? Nous n'aurions que l'embarras du choix; car, dans une vie comme celle de Louvois, l'expiation, c'est la vie elle-même; c'est cette lutte de tous les moments, cette alternative incessante entre l'inconvénient des succès et le péril des revers, la crainte d'être suspect si l'on hésite, la chance de déplaire si l'on réussit, la certitude d'être accablé si l'on tombe, ce rocher de Sisyphe de l'ambition et du pouvoir que jamais main plus vigoureuse ne souleva de sa base, et que jamais fatalité plus invincible ne fit rouler sur sa pente. Sous une monarchie tempérée, dans un gouvernement *au grand jour*, la capitulation de Mayence eût été acceptée comme un malheur inévitable dans une longue guerre, ou plutôt la guerre ne serait jamais arrivée à ce degré de fureur, d'acharnement et de barbarie qui redoubla l'horreur des représailles et qui rendit si poignants les détails de cette catastrophe. La responsabilité de Louvois eût été moindre. Moins puissant et moins redouté, il eût été moins haï; les esprits observateurs et chagrins n'étant pas forcés au silence, il n'y aurait pas eu dans cette cour taciturne et prosternée un honnête homme de génie, partial et passionné, qui, contraint d'ajourner ses colères et de faire de l'avenir l'exécuteur testamentaire de ses haines, grossit la somme des méfaits, exagéra ses griefs et décupla la dose de son fiel, comme ces avares prévoyants qui laissent dormir leur

capital pour que leurs héritiers le retrouvent avec les intérêts accumulés. Enfin, le plus charmant et le plus touchant épisode de ce déclin de règne, ce groupe de jeunes filles, orphelines des champs de bataille, recueillies et dotées par la reconnaissance royale, déclamant une tragédie enchanteresse avec Racine pour poëte, Louis XIV pour *impresario* et madame de Sévigné pour feuilletoniste, ne serait pas assombri, altéré dans sa pureté virginale par une ombre, un soupçon de complot contre le ministre abhorré. L'aimable muse d'*Esther* n'eût pas été accusée d'allusions meurtrières et sournoises contre un homme déjà tombé en disgrâce, ou du moins tous ces rapprochements entre Louvois et Aman, qu'envenima l'inimitié, auraient perdu leur importance.

On sait, au contraire, et M. Camille Rousset nous redit ce qui arriva après la capitulation de Mayence; ce déchaînement de haines qui n'attendaient qu'une occasion et un prétexte; ces explosions de satires et de chansons furieuses; ces accusations, non-seulement d'étourderie, de lenteur ou d'imprévoyance, mais de perfidie, de complicité avec l'héroïque marquis d'Huxelles, pour trahir le roi et la France. On sait ce que Saint-Simon a fait de cet ensemble de récriminations ou de calomnies, et comment il a dramatisé les bruits de la cour, les rancunes du pays, le courroux de Louis XIV. On sait le parti que les ennemis de Louvois tirèrent de la représentation d'*Esther*, et comment cette pièce qui, le 26 janvier 1689, avait été applaudie sans trop d'arrière-pensées malignes et appréciée par des juges délicats comme l'œuvre exquise d'un poëte

courtisan, devint tout à coup, en décembre 1689 et en janvier 1690, après les revers de cette campagne et les premières disgrâces du ministre, une machine de guerre, une arme à deux tranchants, un poétique anathème qui dénonçait à la colère du nouvel Assuérus les crimes du nouvel Aman. Triste spectacle, malsaine influence qui gâte les jouissances de l'esprit, se mêle aux ivresses de la gloire, corrompt l'exercice du pouvoir, altère le charme de l'innocence et de la beauté, propage le mensonge, paralyse la vertu, aggrave le vice, exalte la haine, et qu'on pourrait appeler la *mal' aria* des royautés absolues! Les dernières pages de la vie de Louvois sont tellement chargées de difficultés et d'embarras de toutes sortes, tellement traversées d'ombres ou de lueurs sinistres, que sa mort soudaine et terrible ressemble presque à une délivrance : « Il était tellement perdu, dit Saint-Simon, qu'il devait être arrêté le lendemain et conduit à la Bastille. » Sans admettre tout à fait cette affirmation excessive, on éprouve, en voyant tomber le géant foudroyé, un soulagement analogue à celui que ressentit Louis XIV : seulement, Louis XIV le ressentit pour lui-même, et c'est pour Louvois qu'on est soulagé.

A présent, si nous passons du renseignement historique à l'étude morale, quelle est, en définitive, l'impression que nous laisse ce récit? L'histoire des hommes a ses *fauves* comme l'histoire naturelle : on les admire de loin; on se figure aisément l'effet qu'ils ont dû produire dans les majestueux espaces qu'ils ont parcourus : on se dit qu'ils sont peut-être nécessaires dans l'ordre social et

politique, comme les lions et les tigres dans l'ordre de la nature. Cependant on aime autant ne plus être à portée d'entendre leurs rugissements et de sentir leur griffe formidable : on n'est pas fâché de vivre sous un ciel moins brûlant, en quelque fraîche clairière coupée de paisibles ombrages, l'œil fixé sur un honnête chien qui n'a jamais fait de mal, même aux perdrix, et de pouvoir n'admirer les fortes proportions, le magnifique pelage de ces grands *carnassiers* qu'à travers les grilles du Jardin des Plantes... ou de l'histoire. Que ce soit là notre conclusion finale, et la moralité du récit. Que l'envie de venger ou de défendre les gloires du passé contre de méchantes attaques ou d'imbéciles frayeurs ne nous rende plus injustes envers cet adoucissement des mœurs, ces progrès de l'intelligence, de la liberté, de l'égalité, désormais incompatibles avec de telles hypertrophies de pouvoir, quand même elles rencontreraient un homme pour les rêver et des courtisans pour les flatter. Surtout saluons de nos meilleurs hommages les écrivains tels que M. Camille Rousset, qui, sans engagement avec les divers partis, leur rendent à tous le raccommodement plus facile, et les apaisent en les instruisant. En même temps qu'il nous montre les grands services rendus, les immenses qualités déployées par un des plus illustres représentants d'un régime disparu, les germes d'activité féconde, d'organisation puissante qu'il a laissés et qu'on retrouverait peut-être encore, M. Camille Rousset nous fait voir ces germes étouffés ou viciés par d'incroyables abus, ces services compromis par leurs excès mêmes, ces qualités devenues plus nuisibles

à l'humanité que profitables à la France. Voilà la vérité, et nous l'écouterons tous, pourvu qu'elle parle, comme dans cette belle *Histoire de Louvois*, un digne et ferme langage. L'Académie française a maintenu à l'auteur de ce livre la plus légitime des récompenses. Elle a couronné le savant, le narrateur admirablement informé, l'écrivain consciencieux, l'habile metteur en scène de précieuses découvertes; elle aurait pu couronner aussi, en M. Camille Rousset, le précurseur de ce que notre génération, fatiguée de stériles querelles et de procès sans issue, doit désirer le plus : la réconciliation historique.

IX

M. CORNÉLIS DE WITT[1]

Octobre 1864.

Le gouvernement parlementaire, ou, si l'on veut, le parti libéral, ressemble quelque peu à ce pauvre homme dont il est question dans la parabole évangélique, qui, dépouillé et laissé pour mort sur la grande route, abandonné ou négligé par les prêtres et les lévites de sa religion, fut secouru par un Samaritain. C'est nous qui sommes les Samaritains du libéralisme; suspects encore, selon toute apparence, aux docteurs de la loi et aux gardiens de l'arche sainte; heureux pourtant de secourir le voyageur détroussé, *qui incidit in latrones*, et de panser ses blessures.

Qu'un écrivain de bonne foi et de bonne compagnie, de bon sens et de bon goût, nous parle un ferme et digne langage; qu'il nous invite à rompre enfin avec cette poli-

[1] *La société française et la société anglaise au dix-huitième siècle.*

tique de routine, cette histoire de fantaisie et cette morale de convention, qui amnistient dans l'ancien régime ce qu'elles condamneraient dans le nôtre et excusent chez les monarchies absolues ce qu'elles ne pardonneraient pas aux démocraties; qu'il nous montre, ici, une liberté sage et réglée, désinfectant peu à peu la société, assainissant les mœurs, relevant les caractères et les mettant au niveau des lois ; là, les excès d'un absolutisme imprévoyant et frivole conduisant un peuple aux excès révolutionnaires ; nous ne lui refuserons ni notre adhésion ni nos suffrages. Si, en outre, son livre est d'un excellent style, plein d'aperçus ingénieux, de pages éloquentes, de pensées justes, fines et délicates, s'il révèle le voisinage et l'influence d'un homme éminent sans rien perdre de sa propre physionomie, nous trouverons à la fois dans cette lecture un enseignement et un charme. Telle est l'impression que m'ont laissée les Études de M. Cornélis de Witt sur *la Société française et la Société anglaise au dix-huitième siècle*. Je vais essayer d'en rendre compte, en y mêlant çà et là ce grain de contradiction et de taquinerie, qui est le sel de la louange. S'il m'arrive d'opposer à M. Cornélis de Witt quelques objections et quelques doutes, ce n'est pas que je sois, en politique, d'une autre religion que la sienne ; c'est qu'il est jeune, et je suis vieux ; c'est qu'il est fervent, et je suis tiède.

« La société française, nous dit M. de Witt, corrompue par le gouvernement capable et arbitraire de Louis XIV, puis conduite à la révolution par le gouvernement frivole et arbitraire de Louis XV, je ne sais pas de spectacle plus

propre à servir d'avertissement aux conservateurs absolutistes. La société anglaise, corrompue par les agitations révolutionnaires, puis réformée par le gouvernement régulier et libre, je ne sais pas de spectacle plus propre à servir d'avertissement aux libéraux révolutionnaires, et d'encouragement aux amis de la monarchie constitutionnelle. »

Ces quelques lignes renferment toute la pensée du livre : le plan en est très-net. On dirait un registre en parties doubles, où le *doit* et *avoir* des deux pays est établi en colonnes parallèles, et où la liberté se charge de grossir *l'actif* de l'Angleterre, pendant que le règne du bon plaisir aggrave le *passif* de la France. Ici pourrait se placer une première chicane ; j'admets que le gouvernement absolu, ou, pour parler plus exactement, *l'isolement* monarchique ait été la cause principale de la corruption et du déclin de la société française : puis-je admettre que l'agitation révolutionnaire ait été la cause unique du débordement des mœurs et de l'abaissement des caractères dans cette phase de la société anglaise, qui va de la chute des Stuarts à l'avénement de George III ? Je ne demanderais pas mieux que de le croire ; mais, franchement, je ne le crois pas.

Il nous semble que M. Cornélis de Witt a pris la cause pour l'effet, et réciproquement. Ce n'est pas la révolution qui a corrompu les caractères et les mœurs de l'Angleterre pendant la première partie du dix-huitième siècle : c'est la corruption préalable des mœurs et des caractères qui prolongeait et envenimait le malaise révolutionnaire.

Ce n'était pas une question politique, une différence d'institutions, un changement de dynastie, qui allaient décider, en bien ou en mal, les destinées du peuple anglais: c'était la question de savoir si le génie de ce peuple, consciencieux et grave, ferme et réfléchi, conservateur jusque dans ses désordres, fidèle à la tradition jusque dans ses ruptures apparentes avec le passé, digne d'arriver à l'esprit de liberté par l'esprit de nationalité, prévaudrait contre des licences et des vices, qui étaient, nous le croyons, passagers, factices, accidentels, d'importation étrangère, ou artificiellement greffés sur la vraie souche britannique. L'Angleterre de 1715 n'était plus celle de Cromwell, celle de la véritable époque révolutionnaire, où l'immoralité brillante et futile se trouvait du côté des *Cavaliers*, et la rigidité plus ou moins sincère du côté des républicains. Le contraste de ce puritanisme populaire avec les scandales d'une cour licencieuse, les mauvais exemples de Charles II, les ridicules de Jacques, plus tard l'influence française, propagée par de spirituels mécontents qui fuyaient la sombre et despotique tristesse de Versailles pour aller essayer à Londres un prélude de la Régence, le scepticisme de Saint-Évremond, associé aux monstrueux désordres des Buckingham et des Rochester, les copies s'efforçant, comme toujours, de renchérir sur l'original, tout cet ensemble explique comment les mœurs privées, réagissant sur les mœurs publiques, retardèrent l'éducation politique de l'Angleterre et empâtèrent de leur fange le ressort de ses institutions.

Si nous passons des mœurs aux caractères individuels,

nous trouvons encore une distinction à faire : ce ne sont pas les agitations révolutionnaires qui corrompent les caractères ; c'est, hélas ! l'envie et la difficulté de savoir qui recueillera, en définitive, les bénéfices de la révolution et restera maître du champ de bataille. On a bien souvent répété le mot de M. de Bonald : « Le difficile, en temps de révolution, n'est pas de faire son devoir, mais de le connaître. » Ce mot ne s'applique qu'aux très-honnêtes gens, à ceux dont l'honnêteté peut aller au besoin jusqu'à l'héroïsme : au lieu de *devoir* écrivez *succès*, et vous expliquerez les variations, les défaillances, les apostasies, les visages à double masque et les consciences à double fond qui pullulent aux époques révolutionnaires. Marlborough, Russell, Godolphin, Shrewsbury, Sunderland, Walpole, pour nous en tenir aux noms les plus célèbres, cités par M. Cornélis de Witt, n'étaient si prompts à la tentation, si justement accusés de vénalité, de duplicité et de traîtrise, que parce qu'il y avait encore des chances pour le parti vaincu contre la dynastie nouvelle. Rapprochez les dates, rappetissez les cadres, tenez compte de l'amélioration des mœurs, de l'impossibilité de ces audacieux scandales dont Marlborough fut la personnification la plus éclatante ; peut-être trouveriez-vous encore des généraux, des hommes politiques à qui trente-sept ans de régime parlementaire n'avaient pas suffisamment enseigné le *Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni,* qui flairaient le vent au lieu d'écouter leur conscience, et chiffraient le taux de leur fidélité avant de se décider à être fidèles.

La corruption des mœurs, dans la société anglaise de

la première moitié du dernier siècle, ne doit donc pas être, selon nous, attribuée à une cause politique, intérieure, révolutionnaire, nationale, mais à des causes extérieures, accidentelles et passagères. Pourquoi n'en serait-il pas de certaines maladies morales et sociales comme des crises de certaines organisations ou des maladies de certains végétaux, qui durent un temps et se guérissent lorsque les forces de l'individu ou les lois de la nature reprennent le dessus? La médecine ou la science s'en attribue le mérite, et souvent n'y est pour rien. Cette fois, nous dit M. Cornélis de Witt, les médecins s'appelèrent George III, lord Chatham et Wesley. George, né en Angleterre, donna enfin à l'orgueil national un roi anglais; il fonda la monarchie constitutionnelle et balança par son honnêteté des bizarreries et des fautes qui devaient plus tard tourner en folie. Le premier Pitt releva de toute sa hauteur la politique de son pays, et la régénéra par l'enthousiasme patriotique. Wesley raviva la foi religieuse, sans laquelle il n'existe pas de morale solide et durable. Rien de plus vrai, de plus juste et de plus fin que le portrait de ces trois personnages, esquissé de main de maître par M. Cornélis de Witt. Mais ici je l'arrête encore. Prenez garde! si les institutions seules corrompent ou réforment les mœurs, cette influence devrait être impersonnelle. Donner trop d'importance à l'avénement d'un roi intègre, d'un ministre éloquent et habile, d'un apôtre zélé et convaincu, c'est avouer que, si le roi avait été vicieux, le ministre incapable et l'apôtre indifférent, la royauté, la religion, la politique et la société auraient pu attendre

longtemps encore leur régénération définitive; c'est convenir que l'efficacité des institutions dépend de la valeur des individus.

Ne serait-il pas plus exact de dire que George III, Chatham et Wesley arrivèrent à leur moment, au moment où l'Angleterre redevenait elle-même, où, la cause des Stuarts étant irrévocablement perdue et le jacobitisme ayant exhalé ses derniers soupirs, les consciences versatiles ou vénales disparaissaient, faute d'emploi, dans l'ensemble du mouvement national et du sentiment populaire? Les mœurs se dégageaient de cette imitation française qui avait dû souvent rappeler aux Anglais spirituels et sensés l'adage du fabuliste : « Ne forçons point notre talent ! » — Enfin l'aristocratie, cette aristocratie qui nous manque et nous manquera toujours, renonçait à des restaurations chimériques, rentrait dans sa véritable voie, réconciliait l'avenir et le passé, et fondait ce gouvernement qui dure encore, qui a résisté à de formidables épreuves, et dont la prospérité, comparée à nos perpétuels naufrages, s'explique moins par la différence des institutions que par celle des caractères, des hiérarchies, des traditions et des mœurs.

Je crains bien d'être ridicule en discutant avec M. Cornélis de Witt tel ou tel point de cette histoire d'Angleterre qu'il sait si bien, et que l'on a, tout près de lui, si admirablement racontée. En revanche, son beau chapitre sur la société française à la même époque ne peut, selon nous, donner lieu à aucune objection sérieuse. S'appuyant sur le témoignage de trois hommes bien différents, le

marquis d'Argenson, l'avocat Barbier et le duc de Luynes, M. de Witt s'est souvenu que c'est surtout dans la manière dont ils parlent des choses scabreuses que se reconnaissent les écrivains bien élevés. Il a eu l'art de ne taire aucun trait caractéristique, sans froisser aucun sentiment honnête, et d'être véridique sans être offensant. On demande parfois à quoi servent ceux qu'on appelle ironiquement les *gentilshommes de lettres?* A cela justement : à maintenir les droits du respect et de la décence dans ces tableaux où il est si facile d'oublier la décence et le respect ; à ne pas faire du récit des scandales et des désordres d'autrefois, quelque chose d'aussi immoral que ces désordres et d'aussi dégoûtant que ces scandales ; à y chercher le sujet de réflexions sages sur le moyen de dégrever l'héritage légué aux générations nouvelles par les générations disparues, et non pas le texte d'insultes venimeuses qui déshonorent à la fois le passé et le présent.

Mais ce qui nous a particulièrement charmé dans ce chapitre, ce sont les pages où l'auteur décrit les tristes effets du contraste entre la compression exercée par un régime caduc auquel personne ne croit plus, et l'esprit de système ou le goût de rêverie qui s'empare, sous ce régime, de certaines intelligences. Oui, M. Cornélis de Witt a dit vrai, et c'est là qu'il faut chercher le secret de bien des calamités ; l'émancipation intellectuelle est alors d'autant plus hardie, d'autant plus corrosive, que les abus sont plus visibles, les privilèges plus excessifs, la société soumise à des lois plus tyranniques et plus étroi-

tes. La volonté ne peut rien et le rêve peut tout. Les hommes d'imagination et d'initiative ont devant eux des espaces infinis, et près d'eux des servitudes irritantes. Ce sont des prisonniers qui se heurtent, en étendant la main, à la muraille de leur prison, et qui, en regardant à travers les barreaux de leur fenêtre, aperçoivent des horizons immenses où ils croient que tout est beau et que tout le monde est heureux. L'utopie règne de compte à demi avec le despotisme. Les audaces de la pensée s'accroissent de toutes les entraves de l'action. Les utopistes, les philosophes, les rêveurs n'ont pas même, pour les arrêter ou les avertir, les leçons d'une expérience qui corrige ou les chances d'une application qui intimide.

Maintenant, placez ces hommes séduisants et dangereux entre un gouvernement despotique et une société corrompue, vous aurez la philosophie du dernier siècle, opérant dans les idées une révolution trop radicale, créant entre le monde réel et le monde rêvé une trop prodigieuse distance, pour que cette distance pût être franchie, pour que la politique idéale pût passer dans les faits sans un déchirement terrible et de sanglantes catastrophes. Les erreurs de 89, les malheurs et les crimes de 93, c'est sans doute la conséquence des hésitations du roi, des fautes de la cour, de la pression extérieure, des excitations de la rue, de l'effroi ou des dissidences des honnêtes gens, de la perversité humaine trouvant un nouvel emploi et une nouvelle issue; mais c'est aussi et surtout la redoutable surprise, l'ivresse meurtrière d'une société sans Dieu, sans loi et sans foi, qui se voit tout à coup dému-

sclée sans avoir eu le temps de se reconnaître, mise au pied du mur de ses utopies, et, sans transition, sans préparation active, invitée à pratiquer ses maximes.

Tout cela est vrai, et M. Cornélis de Witt a très-heureusement développé ces vérités éloquentes. Et pourtant!... Si, en Angleterre, il nous a paru impossible de tout attribuer aux institutions, rien aux hommes, que dirons-nous de la France? Jamais on n'empêchera les Français de *personnifier* leurs gloires, leurs prospérités et leurs malheurs. Je sais tout ce que l'histoire conjecturale offre d'illusoire. Toutefois, que serait-il arrivé, si le duc de Bourgogne avait vécu, si Louis XV eût été sérieux et prévoyant, Louis XVI ferme et énergique, Mirabeau vertueux, si Bonaparte, mis à la demi-solde après le 9 thermidor, fût parti pour l'Amérique? Je glisse, et j'arrive à une autre remarque, qui me servira à conclure : M. de Witt a pris la Révolution d'Angleterre pour point de départ de la société anglaise et notre Révolution pour point d'arrivée de la société française au dix-huitième siècle. S'il résulte du plan de son livre que sortir d'une Révolution soit le plus grand bien, qu'arriver à une Révolution soit le plus grand mal pour un peuple, qu'est-ce à dire? La Révolution de 89 a donc été purement et simplement une affreuse calamité? Oui, si l'on songe aux torrents de sang répandu, au régicide, à la Terreur, au triomphe des bourreaux, aux souffrances des victimes; non, si l'on considère les résultats obtenus, l'extinction des abus et des priviléges, l'avénement de la liberté et de l'égalité civiles, l'accession du plus grand nombre ou d'un plus grand nombre à la vie

politique, au bien-être matériel, à l'éducation intellectuelle, l'accroissement de la richesse publique, le développement des sciences et de l'industrie. Telle est, j'en suis sûr, l'opinion de M. Cornélis de Witt, et, si je m'avisais de lui faire la leçon à ce sujet, il me rappellerait la fable de Gros-Jean prêchant son curé. Mais alors voici ce que les esprits taquins, chicaneurs ou sceptiques, lui diront: « Le gouvernement absolu, —que nous détestons comme vous, — nous a conduits à une Révolution, qui, après sa période de crimes et de fureurs, a laissé au pays un ensemble d'œuvres discutables, mais proclamées comme des bienfaits par l'immense majorité de vos contemporains. Vous prouvez qu'elle était inévitable; d'autres diront qu'elle était nécessaire; ce dont tout le monde convient, c'est qu'elle avait sa raison d'être. Le gouvernement constitutionnel, au contraire, nous a menés à deux révolutions, fort inoffensives assurément et très-débonnaires si on les compare à leur effrayante aînée, mais inutiles, fâcheuses, coûteuses, bonnes tout au plus à retarder les solutions désirables, à brouiller les cartes, à faire baisser les fonds, à ruiner quelques banquiers, et, qui plus est, en contradiction flagrante avec ces institutions mêmes qui devaient nous en préserver à jamais : ici, une fraction intelligente, éclairée, lettrée, éloquente, du pays légal, oubliant que, lorsqu'on veut défendre ou venger la Charte, on ne commence pas par en enfreindre l'article capital, qui garantit l'inviolabilité de la couronne ; là, en pleine paix, en pleine prospérité, sans le moindre prétexte, sans la plus légère infraction aux lois établies, un

roi, une dynastie, deux chambres, une armée, abîmés, renversés, détruits pour le bon plaisir d'une émeute de mélodrame, en présence de curieux qui applaudissent et d'une bourgeoisie qui abdique : Est-ce là le signe d'une éducation politique, je ne dis pas achevée, mais commencée? Est-il permis d'invoquer, comme l'a fait M. Cornélis de Witt dans ses dernières pages, en l'honneur du gouvernement parlementaire et de la liberté constitutionnelle, le souvenir de ces trente-trois années, très-douces, très-libérales, très-légitimement regrettées, mais qui, deux fois en un tiers de siècle, nous ont offert le singulier spectacle d'une nation spirituelle, usant de la liberté dont elle jouit pour détruire le gouvernement qui la lui donne? »

Sommes-nous de l'avis de ces chicaneurs et de ces sceptiques ? A Dieu ne plaise ! L'expérience est à refaire, voilà tout ; parce que le but a été manqué deux fois, ce n'est pas à dire que l'on doive désespérer de l'atteindre, briser le fusil, jeter bas la cible et injurier le tireur; mais ce n'est pas une raison pour prétendre que le fusil était bon, le tireur adroit et le but facile. Je vois là, non pas un antécédent à rappeler, mais une revanche à prendre. Pour qu'elle ait de meilleures chances, que faut-il ? Commencer par voir clair dans le passé, faire de notre mieux dans le présent, tâcher d'apporter à l'œuvre commune cette bonne foi, cette fermeté de principes, cette finesse de tact, dont M. Cornélis de Witt nous donne un si excellent exemple. Il y a bien peu de livres, surtout dans notre triste temps, dont une critique chagrine ne

puisse dire le *qu'est-ce que cela prouve?* du géomètre sortant d'une représentation de *Phèdre*. Si, par hasard, quelque lecteur récalcitrant avait envie de répéter ce mot en fermant ces *Études sur la société anglaise et française au dix-huitième siècle*, M. Cornélis de Witt se souviendrait de Racine : que dis-je? il n'aurait même pas même besoin de remonter si loin pour se consoler en bonne et illustre compagnie.

X

M. E. CARO[1]

Octobre 1864.

Lorsque apparaît une école philosophique qui menace la foi et les mœurs d'un pays, il est bon qu'elle rencontre sur son chemin trois sortes d'adversaires : ceux qui ont l'autorité, c'est-à-dire les évêques, les théologiens, les religieux, les docteurs ; ceux qui ont la science, ou, en d'autres termes, les laïques qui combattent l'erreur sur son terrain et se servent de ses armes ; puis les ignorants, comme vous et moi, qui n'ont rien que leur bonne volonté, mais qui peuvent se rendre utiles en essayant d'un métier qui a bien sa valeur en France ; le métier de vulgarisateurs.

Si j'avais à désigner le poste de ces trois groupes de combattants, j'indiquerais aux premiers la chaire, aux seconds le livre, aux derniers le journal.

Les premiers s'adressent plus spécialement aux chré-

[1] *L'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques.*

tiens, les seconds aux savants, les derniers aux gens du monde. Les premiers avertissent, les seconds réfutent, les derniers déblaient.

C'est avec une respectueuse appréhension que nous avons ouvert le livre de M. Caro, l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*. Le talent et l'éloquence étaient hors de doute : nous connaissions déjà de longue date cette jeune et brillante physionomie de platonicien, éclairée d'un rayon de l'Évangile, destinée, semble-t-il, à consoler et à venger la philosophie spiritualiste de ses récentes disgrâces. Depuis 1855, époque où nous avions eu l'honneur d'entendre M. Caro, alors professeur à l'académie de Douai, réunissant autour de sa chaire les hommes les plus distingués et les plus charmantes femmes de la ville, et leur inspirant le goût des idées métaphysiques à force de clarté, de grâce et d'élégance, cette renommée si légitime et si pure n'avait cessé de grandir. M. Caro, entre autres qualités supérieures, possède, à un degré éminent, une faculté bien précieuse en temps de débordement philosophique; la faculté d'exposition, non pas de cette exposition magistrale, superbe, légèrement suspecte de neutralité et d'indifférence, où excellait l'éclectisme, dont M. Victor Cousin nous a donné de si beaux modèles, et qui faisait dire, l'autre jour, par un homme d'esprit, que ce n'était pas une rue, mais un impasse qu'il eût fallu appeler de son nom; mais de celle qui réfute en expliquant, et qui rend à ses antagonistes le plus difficile, le plus rare, le plus accablant, le plus inespéré, le plus foudroyant des services : elle les fait paraître clairs.

Cette qualité excellente, relevée d'un grand charme de style et du talent de persuasion qui recommande cette nature sympathique, nous l'avions admirée dans les précédents ouvrages de M. Caro : *Le Mysticisme au dix-huitième siècle* et les *Études morales sur le temps présent*[1]. Tout cela était d'avance acquis au procès. Mais comprendrions-nous son nouveau livre, nous qui avions tant de peine à comprendre en quoi M. Renan différait de M. Taine, et par quel trait caractéristique M. Vacherot se distinguait de M. Renan? Si, en posant exactement notre pied sur les traces de M. Caro, il nous était possible d'arriver jusqu'au bout de ce voyage à travers les erreurs contemporaines, pourrions-nous y attirer nos lecteurs? Y aurait-il moyen de leur donner une idée de ces magnifiques analyses sans grossir la pire espèce des pédants, celle des pédants qui commencent par ennuyer et ne finissent pas par instruire, et qui, tout fiers et tout étonnés d'avoir pu lire un livre savant, se donnent les airs d'enseigner ce qu'ils auraient grand besoin d'apprendre?

Voici le moyen terme que nous croyons devoir adopter pour échapper à ce péril et éluder une difficulté à peu près insoluble, celle d'analyser des analyses. Nous sortons du livre de M. Caro; nous vous invitons à y entrer, et nous vous disons les impressions que nous en avons rapportées.

Ne perdez pas de vue le point de départ : dans la nouvelle génération philosophique, M. Caro représente le

[1] Pour ces deux ouvrages, voir les *Causeries littéraires*, t. I et III.

spiritualisme, la grande tradition cartésienne, qui brilla d'un si vif éclat sous la Restauration, donna à la France Maine de Biran, Royer-Collard, Cousin, Damiron, Jouffroy, et mérita d'être associée aux espérances, j'allais dire aux illusions du parti sagement *libéral*. La mort prématurée et les mélancoliques aveux de Jouffroy, le long silence de Damiron, les galantes infidélités de M. Cousin, et, tout récemment, la mort d'un homme bien regrettable, M. Émile Saisset, telles ont été les causes visibles du déclin de cette école. Il faut, selon nous, en chercher ailleurs les causes réelles et profondes. Tout se tient, tout s'enchaîne dans les destinées et les tendances d'un pays. Ses variations intellectuelles s'expliquent par ses vicissitudes politiques, sa philosophie par ses mœurs publiques ou privées, l'état de sa littérature par son état extérieur et les aspects de sa vie mondaine. Telle forme de gouvernement, tel triomphe de la force, — que dis-je? moins encore, telle direction donnée aux idées de la jeunesse, tel dissolvant introduit dans ses études, tel défaut de proportion dans la prépondérance accordée aux sciences exactes, aux succès de l'industrie, aux intérêts positifs, aux embellissements matériels, pourraient nous servir à nous rendre compte de telle ou telle évolution de la pensée. Il n'est pas nécessaire d'être sorcier ou même savant pour comprendre que la métaphysique et le spiritualisme soient aujourd'hui fort délaissés : M. de la Palisse serait là-dessus tout aussi compétent qu'Aristote.

Dans un des plus beaux chapitres de son livre, le *Spiritualisme et ses adversaires*, M. Caro proteste, au

nom de ses doctrines, contre cette prétention des nouveaux philosophes, « qui voudraient bien confondre leur cause avec celle du progrès et celle de la liberté de penser. » — « Il semble, nous dit-il, à entendre quelques-uns de ces écrivains, que seuls parmi nous ils représentent, dans l'abaissement des esprits, l'honneur et le droit de la pensée libre. » M. Caro n'a pas de peine à prouver tout ce qu'il y aurait d'injuste et de déraisonnable à mesurer la dose de liberté intellectuelle et morale par les excès de la négation et du doute. Seulement il est trop modéré, ou plutôt, par un scrupule qui l'honore, il s'est regardé comme trop intéressé dans la question pour aller aussi loin qu'il l'aurait pu. Nous dirions, nous, que ce sont les adversaires du spiritualisme qui, au grand détriment de la pensée libre, poussent à l'abaissement des esprits : non pas que des hommes tels que MM. Renan, Taine et Vacherot soient, comme dirait Philaminte, *des esprits d'un étage bas ;* M. Caro, dans tous les cas, serait trop poli pour le leur dire, et nous tâcherions d'imiter sa courtoisie ; mais combien de disciples intelligents et convaincus MM. Vacherot, Renan et Taine pourraient-ils, en se cotisant, grouper autour d'eux dans l'espace d'un siècle ? A combien de créatures pensantes, spirituelles et baptisées pourraient-ils inoculer, — au point d'en faire une doctrine et une foi, — celui-ci le dilettantisme élégiaque qui refait le *Pater* à son usage, demande à se réfugier dans le sein du *Père*, du *Père céleste*, de Dieu, et, tout doucettement, dépeuple le ciel, anéantit Dieu, supprime du même coup le Fils et le Père ; — celui-là le

naturalisme implacable qui transporte dans la psychologie les procédés de Bichat et de Cabanis, ne tient compte, chez l'homme, que des organes et de la machine, et confie à la nature inerte le soin de remplacer Dieu; cet autre enfin, le système qui, pour le bon plaisir de sa dialectique, place Dieu dans l'alternative ou d'être imparfait et borné, s'il est réel, ou, s'il est parfait et infini, de cesser d'exister ailleurs que dans notre idée?

Encore une fois, combien ces nouveaux Messies rencontreront-ils d'apôtres? Combien ces nouveaux apôtres susciteront-ils de catéchumènes, de confesseurs et de martyrs? Quelques esprits raffinés et blasés, quelques gourmets de scepticisme, heureux de se débarrasser à peu de frais de ces gros mots de matérialisme, d'athéisme, de panthéisme qui servent d'épouvantails aux maraudeurs d'idées, et qui ont inspiré à M. Caro de si charmantes pages sur l'idolâtrie de certains mots et la frayeur causée par certains autres ; quelques femmes sentimentales et peu chrétiennes, qui trouvent piquant de voir les livres saints se changer en romans et s'ajuster sans effort à l'ensemble de leurs habitudes et de leurs lectures ; quelques curieux, pour lesquels la démolition philosophique a cette sorte d'attrait que les démolitions de Paris exercent sur les badauds, et que l'aspect d'une nouvelle femme à séduire exerçait sur don Juan.

A part cette *élite* d'un singulier genre, savez-vous ce que l'immense majorité bâtira sur cette table rase? Tout, excepté la liberté vraie. Ce dogme de la fatalité substitué à l'action providentielle, qu'est-ce sinon la permission

tacite de tout oser, de tout faire, de ne reconnaître que sa passion ou son intérêt pour loi et pour arbitre, de sacrifier sans cesse à ces misérables mobiles la conscience, le devoir, l'âme, tout ce qui fait la dignité de l'être moral et libre? Cette manière de condamner Dieu à n'être qu'une abstraction ou à participer de notre imparfaite nature, à n'exister que par la grâce de l'homme, n'est-ce pas une excitation secrète à le remplacer, à devenir notre propre Dieu, à l'anéantir en nous pour n'adorer que nous-mêmes? De là à diviniser la matière, les sens, l'or, le succès, le fait brutal, la force; de là à livrer aux caprices de notre orgueil les variantes de notre catéchisme, il n'y a qu'un pas, et ce pas est bientôt franchi par les moutons, changés en loups, des Panurges du naturalisme, de l'idéalisme et de la critique. A quoi bon argumenter d'ailleurs? Ne nous suffit-il pas de regarder ce qui se passe sous nos yeux? L'art, nous disent ces nouvelles doctrines, après avoir été, à l'origine, théocratique et hiératique, se dégagea peu à peu de l'élément religieux et divin pour vivre de sa vie propre : à présent, le cercle est parcouru; c'est la théologie à son tour, c'est l'idée de Dieu qui se fond et s'absorbe dans l'art. Mais, s'il y avait quelque chose de vrai ou seulement de spécieux dans ce rêve de quelques cerveaux orgueilleux, cet art, dernier reflet, dernière manifestation de l'idée divine, devrait garder quelque chose de sa beauté, de sa pureté, de son élévation, de sa grandeur.

Que voyons-nous, au contraire? Cette élimination de Dieu relégué dans les limbes de la pensée humaine a

son contre-coup dans les œuvres d'imagination, et elle essaye de nous passionner pour ces filles pédantes qui chicanent l'Évangile et pérorent sur le Purgatoire; pour ces pères raisonneurs qui enseignent l'incrédulité à leurs fils, pour ces curés qui disent la messe sans y croire[1], pour ces stoïciens râpés qui se font une vertu de leur athéisme. Cette substitution violente de la Nature à la Providence, de l'organisme à l'âme, de la fatalité à la liberté, se communique à la critique littéraire, et elle produit cette *Histoire de la littérature anglaise*, qui n'est assurément pas une œuvre médiocre, mais qui subordonne toutes les variétés du talent, toutes les initiatives de l'esprit à des questions de tempérament, de race et de hasard, qui affecte, pendant dix-huit cents pages, cette tension de nerfs et de muscles qu'un Alcide du Nord ou du Midi ne supporterait pas pendant cinq minutes, et qui rappelle sans cesse au lecteur que *Taine* rime à *migraine*. Et remarquez que nous sommes ici à l'échelon supérieur. Que serait-ce, si nous descendions de quelques degrés? Une littérature d'antichambre, des mémoires de camériste et de courtisane, une demi-douzaine de théâtres devenus des cadres à décorations ou des prétextes à jambes, l'art se ravalant de plus en plus, des expositions annuelles signalées par un *crescendo* de nudités, des vices sans nom

[1] Voir le nouveau roman de George Sand, la *Confession d'une jeune fille;* mais ici l'antidote se trouve dans l'ennui, la fausseté ou la vulgarité prétentieuse des caractères, la décadence visible d'un grand talent, ses fastidieuses redites et ses digressions interminables.

prenant pied dans la poésie et dans la peinture, une effroyable production de journaux sans style, au service de consommateurs sans grammaire, partout le matérialisme moins la franchise, et le paganisme moins l'élégance, voilà ce que rencontrent nos regards.

Comment en serait-il autrement? Ces prédicateurs superbes de naturalisme et d'idéalisme, ces débitants prétentieux de corrosifs et de dissolvants, peuvent bien dissimuler de leur mieux leur origine hégélienne; ils peuvent déguiser sous des mots la vraie portée et le vrai nom de leurs doctrines; ils peuvent supprimer la métaphysique, mais non pas la logique: or, la logique, la voici: Au haut, des affectations mystiques, pseudo-chrétiennes, de respect ou de regrets; d'ingénieux efforts pour concilier l'incompatible, esquiver l'inévitable, réparer l'irréparable; de charitables appels aux masses, aux *parties simples* de l'humanité pour qu'elles persistent à croire ce que les *parties cultivées* ne croient plus; des précautions d'infirmiers pour sauvegarder cette pauvre morale fort compromise par les disgrâces de Dieu, de la conscience et de l'âme; des lambeaux d'Évangile, des parcelles de christianisme soigneusement conservées entre deux pages d'écriture, comme on conserverait dans un herbier la fleur sèche et morte que l'on aurait violemment détachée de sa tige; tout cela recouvert de belles phrases, de formes douces et polies, de façons mielleuses et discrètes, vêtu de noir et cravaté de blanc, comme un professeur au collége de France, un employé de M. Gannal ou un ordonnateur de pompes funèbres : au bas, l'appli-

cation grossière de ces délicates rêveries; la traduction libre, et très-libre, de ces élégies doucereuses; les choses appelées par leur nom et pratiquées comme telles, la matière triomphante, les sens démuselés, l'homme déifié, et, dans l'homme, *la bête;* le succès, la force; et, au besoin, le despotisme, invités à fonctionner dans ce vide.

Oui, M. Caro dit vrai, la philosophie spiritualiste et la liberté sont sœurs : toutes deux naissent, prospèrent ou languissent selon que l'atmosphère extérieure est propice ou défavorable au développement de ces facultés morales qui affermissent l'intelligence, élèvent l'imagination, fortifient le sentiment de la responsabilité, et désintéressent l'homme de la vie matérielle ou du fait extérieur pour l'appliquer à l'étude de soi-même, aux problèmes de sa vie idéale et de sa destinée. Certaines époques produisent, cemme conséquences naturelles, les doctrines de MM. Vacherot, Taine et Ernest Renan, comme d'autres semblaient disposées tout exprès pour l'avénement des Thomas Reid et des Royer-Collard, des Dugald Steward et des Jouffroy, des Victor Cousin et des Damiron. Entre celles-ci et celles-là il y a la différence qui existe entre le jeune enthousiaste et le vieillard blasé. Par égard pour notre temps, n'insistons pas sur le parallèle.

M. Caro, Dieu merci! rompt la prescription, et son beau livre, l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*, aura contribué, nous l'espérons, à la défaite de ces parleurs, séparés seulement par des nuances insaisissables et des mots inintelligibles, des doctrines dont le monde s'effraye et a raison de s'effrayer. Rarement la philosophie

a parlé un langage plus net, plus clair, plus noble et plus pur que dans les chapitres où M. Caro, après avoir analysé en maître les œuvres et les systèmes de ses adversaires, les adjure tour à tour de conclure, et fait de cette conclusion vengeresse la plus terrible des réfutations. On y marche en pleine lumière; à mesure que l'on avance, il semble que les brouillards se dissipent, que les fantômes disparaissent, que le Rhin débordé rentre dans son lit, et l'on retrouve avec délices, au sortir de ce *tunnel* panthéiste, gorgé de vapeurs, sillonné de rouges éclairs, la vérité, le grand air, le jour, le ciel et le soleil. Mais les pages les plus belles, celles que les gens du monde liront avec le plus de profit et de plaisir, ce sont celles qui terminent le volume sous ces deux titres : *les doctrines récentes sur la vie future*, et *le Spiritualisme et ses adversaires*. Là, l'écrivain, le moraliste, dégagé des aspérités de la polémique, agite avec un admirable mélange de bonne foi, d'émotion, de sagacité et d'éloquence, ces questions mystérieuses qui nous touchent de si près, que nous regardons de si loin, que nul ne saurait négliger impunément, et dont la solution, préparée par le spiritualisme, s'achève aux pieds de la chaire chrétienne. *Admirable*, ai-je dit? Le mot n'est pas de moi, il est de Mgr l'évêque d'Orléans, et daté de Malines. Tombé d'une telle bouche, fixé par une telle date, ce mot est plus qu'un éloge; c'est une consécration.

Et cependant M. Caro permettra à notre frivolité mondaine d'aller un peu plus loin que ses démonstrations sérieuses et courtoises, et de prendre, en finissant, un autre

ton. Il rend hommage au talent de ceux qu'il réfute; il ne doute pas, il ne veut pas douter de leur conviction réfléchie, de leur sincérité profonde. Sur ce dernier point, nous serons d'humeur moins accommodante. A l'époque où l'abbé de Lamennais rompit avec l'Église, une députation d'étudiants et d'ouvriers alla le féliciter. Des paroles vives furent prononcées, si vives que l'abbé, qui venait de déchirer sa soutane, mais qui la portait encore, crut devoir protester en quelques paroles *bien senties*, et faire du christianisme élégiaque à défaut de catholicisme apostolique et romain : sur quoi un des jeunes délégués s'approcha de lui, et lui dit d'un air goguenard : « Farceur ! » Cette brève apostrophe termina la conférence.

Farceurs ! c'est par cette épithète, risquée, mais expressive, que finira tôt ou tard la réaction si bien commencée par le livre de M. Caro.

XI

M. GUIZOT[1]

Novembre 1864.

C'est une tâche bien délicate, pour un laïque très-peu *autorisé*, que de rendre compte de l'œuvre d'un protestant illustre, sans être accusé par une orthodoxie sévère de pousser l'admiration jusqu'à l'hérésie. Pour nous mettre en règle avec nous-même et pouvoir ensuite payer librement notre dette de reconnaissance envers un livre dont nous avons ressenti non-seulement la beauté, mais le bienfait, il nous suffira d'établir une distinction qui nous est d'ailleurs indiquée par plusieurs passages des *Méditations* de M. Guizot. Il y a des époques où l'on est surtout forcé de considérer, chez le protestant, la dissemblance ; il y en a d'autres où l'on peut ne remarquer, chez le chrétien, que les points de contact et d'accord. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir, sourd pour ne

[1] *Méditations sur l'Essence de la religion chrétienne.*

pas entendre et muet pour ne pas déclarer que nous sommes dans un de ces moments. La nécessité de s'unir pour repousser l'ennemi commun ne nous est jamais plus clairement apparue que dans la crise que nous traversons et dans le livre que nous venons de lire. Jamais appel plus éloquent ne nous fut adressé au nom de tout ce que croient, espèrent et adorent tous les hommes restés fidèles au titre de chrétien.

Nous n'avons ici ni concessions à faire, ni divisions à maintenir. Ce qui nous intéresse, ce qui nous semble à la fois très-évident et très-consolant, c'est qu'un pareil renfort, de la part d'un tel auxiliaire, offre plusieurs sortes d'avantages : il prouve aux agresseurs de la famille chrétienne qu'elle sait interrompre, en face de grands périls, ses procès domestiques et ses querelles collatérales ; il montre que la démolition de l'Église par l'hérésie, signalée comme un argument accablant par des gens qui n'ont pas même de quoi être hérétiques, a pourtant respecté les fondements et les murailles maîtresses. Étant données ces contradictions bizarres, ces secrètes révoltes de notre esprit, souvent enclin à douter de ce que lui enseignent ceux qui, par état, ne peuvent se dispenser de croire, et à faire de leur autorité même une raison de les suspecter, il fournit à la défense cette force, cette originalité particulières qui résultent du caractère, de l'indépendance, de la situation, de la physionomie du défenseur ; il ajoute au plaisir d'être persuadé cette émotion que nous cause l'enrôlement volontaire d'une grande intelligence au service de la vérité. Enfin, ce qui a bien son

prix pour un pauvre causeur littéraire, un peu désorienté au milieu de ces graves sujets, cet utile enseignement nous est offert sous la forme la plus exquise, dans le style le plus élevé, le plus pénétrant et le plus pur, dans des pages destinées à rester parmi les meilleures de cet homme infatigable, chez qui repos signifie travail et déclin signifie progrès.

Lorsque tant d'existences inutiles finissent par des vieillesses désœuvrées, n'y a-t-il pas quelque chose de touchant à voir M. Guizot, dans sa préface, diviser son œuvre en quatre parties et se proposer un plan dont les vastes proportions effrayeraient un homme de quarante ans? Dieu, nous l'espérons bien, lui permettra d'achever ce monument d'apologétique chrétienne. Aujourd'hui nous n'avons à nous occuper que de la première série. Laissons parler M. Guizot : « J'expose et j'établis, nous dit-il, ce qui est, selon moi, l'essence de la religion chrétienne, c'est-à-dire les problèmes naturels auxquels elle répond, les dogmes fondamentaux par lesquels elle résout ces problèmes, et les faits surnaturels sur lesquels ces dogmes reposent : la Création, la Révélation, l'Inspiration des Livres Saints, Dieu selon la Bible, Jésus-Christ selon l'Évangile. » Ces *Méditations* sont au nombre de huit ; elles s'enchaînent, s'expliquent et se fortifient l'une par l'autre.

Je vous recommandais récemment le livre de M. Caro, l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*. Le souvenir m'en est encore trop présent, pour que je ne sois pas amené à rechercher en quoi la tâche choisie par M. Guizot se

distingue de celle du jeune et brillant professeur de philosophie. Cette différence éclate surtout dans la quatrième *Méditation, Les limites de la Science.* Ces *Méditations* ne sont pas, à proprement parler, un ouvrage philosophique. L'auteur n'est pas, dans le sens littéral du mot, un philosophe : je vois plutôt en lui un penseur homme du monde, que la gravité de son caractère et de son âge, les épreuves de sa vie, sa connaissance profonde du cœur humain, la merveilleuse variété des études qui ont occupé tour à tour son intelligence, l'esprit même de sa religion, qui assigne au chrétien éminent et éprouvé des attributions presque sacerdotales, ont engagé à se recueillir en face de la science moderne et des périls qu'elle suscitait au christianisme, à réfléchir sur les principales questions que soulevaient ces polémiques, à revenir aux sources, à revoir les textes, et à nous donner le fruit de ses réflexions et de ses lectures. M. Guizot est un chrétien qui sait que la vraie philosophie ne peut que s'incliner devant sa religion. M. Caro est un philosophe qui sait que la religion n'a rien à craindre de sa philosophie. Aussi est-elle à ses yeux une science *sui generis*, une science dont il est aisé de faire l'alliée du christianisme, mais qui a ses droits à part, qui vit de sa vie propre et ne se confond pas avec le dogme. Son affaire, à lui, était de réfuter la fausse science, de défendre et de venger le spiritualisme; bien certain que, du moment où ce spiritualisme aurait repris pied dans les âmes, il les préparerait à reconquérir la vérité divine. Il avait d'ailleurs, pour appuyer cette certitude, la tactique même de ses ennemis,

aussi acharnés contre la philosophie spiritualiste que contre la religion chrétienne.

M. Guizot fait un pas de plus. Ces âmes délivrées des fumées du naturalisme, des visions du panthéisme et des dissolvants de la critique, il les conduit jusque dans le temple, j'allais dire dans l'église. Vienne maintenant un catholique, un grand évêque, un théologien à large envergure ; il aura à compléter, mais non pas à contredire ; il ne réfutera pas des erreurs, mais comblera des lacunes ; il montrera comment l'on se prive des arguments les plus forts, des meilleures armes défensives, en supprimant, dans le christianisme, ce qui lui donne prise sur les imaginations et les cœurs non moins que sur les âmes ; en émancipant l'esprit d'examen qui a été le précurseur et l'initiateur de la critique moderne ; en reléguant dans l'ombre ce personnage de la sainte Vierge Marie, sans lequel la religion chrétienne ressemblerait à un ciel sans rayon, à un visage sans sourire, à une fleur sans parfum ; en refusant de comprendre jusqu'au fond le divin mystère de la Cène, en ne l'acceptant que comme symbole, ce qui autorise à ne voir que des images là où nous voyons des réalités. Il rendra hommage à la sincérité, à la foi, à la droiture de l'illustre auteur de ces *Méditations*, mais il le comparera à un soldat héroïque qui, pour repousser un assaut, ne garderait qu'un tronçon d'épée.

Nous ne suivrons pas M. Guizot dans tous les développements de sa pensée. Bornons-nous à signaler ce qui, dans ce magnifique plaidoyer *Pour la maison de son père*, nous a le plus vivement frappé, le plus profondément

ému. C'est d'abord le chapitre où il traite du surnaturel, ce qui le conduit à fixer les limites de la science. Ce sont ensuite les pages où il explique le péché originel et le mystère de la Rédemption. Ce sont enfin les deux admirables commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament : Dieu selon la Bible, et Jésus-Christ selon l'Évangile.

L'opinion de M. Guizot sur les limites de la science, quoiqu'il nous cite une bien belle profession de foi du docteur Chalmers, philosophe et naturaliste de premier ordre, rencontrera probablement quelques objections, non-seulement auprès de ceux qui n'admettent rien hors du domaine des sciences naturelles, mais chez ceux qui veulent que la philosophie, admise, elle aussi, à l'état de science, ait la faculté d'expliquer et de résoudre ces redoutables questions de l'existence de Dieu, de la Révélation, de la divinité de Jésus-Christ, dont la Religion seule tient la clef. Il y aurait ici d'assez curieux rapprochements à indiquer. Je lis, dans le *Moniteur* du 22 août, un remarquable article de M. Ad. Franck sur le livre de M. Caro. Tout en prenant parti pour cet ouvrage contre l'école ou les écoles de MM. Renan, Taine et Vacherot, M. Franck proteste, au nom de la libre pensée, contre la prétention de M. Caro, qui, dans des pages modifiées depuis, avait cru pouvoir donner à la philosophie droit de solution théologique. M. Guizot, au nom du christianisme, oppose à la science le « tu n'iras pas plus loin ! » et, d'accord avec un des plus célèbres penseurs de l'Angleterre, établit une séparation rigoureuse entre les

sciences naturelles et la science des choses divines. « Plus nos connaissances dans toutes les sciences naturelles s'étendent, nous dit-il en traduisant le docteur Chalmers, plus elles doivent, au lieu d'ajouter à notre présomption, nous donner un sentiment profond de notre ignorance et de notre incapacité naturelles quant à la science des choses divines. » A son tour, M. Caro, dans la *France* du 25 octobre, réclame contre cette exclusion de la science, et revendique sa part légitime dans la démonstration des vérités religieuses. Nous constatons ces nuances, non pas, à Dieu ne plaise! pour en faire profiter le scepticisme, mais pour rappeler que la *foi du charbonnier* a du bon, et que la division de ces éminents et excellents esprits sur des questions importantes, au moment même où ils s'unissent pour combattre de meurtrières doctrines, doit nous faire chérir encore plus cette adorable sécurité catholique, qui associe dans un même *credo* les intelligences les plus inégales, et, une fois le *credo* récité, leur permet ou leur ordonne de se reposer à l'ombre de la Croix.

Ceci posé, je puis ne rien taire de mon admiration sans réserve pour les chapitres sur le Péché Originel et sur la Rédemption. Rarement ces deux mystères, aussi étroitement liés l'un à l'autre que la faute et le pardon, ont été expliqués, démontrés, rendus sensibles, par une argumentation plus puissante à la fois et plus sympathique, mieux appropriée à ces facultés que j'appellerai *mixtes* et que la Providence a placées en nous entre la raison et le cœur. Rarement une voix plus éloquente et plus douce, plus ferme et plus daternelle, nous avait fait comprendre

ce qu'il y a de juste dans cette hérédité de la première faute, et nous a fait aimer ce qu'il y a de divinement humain dans cette idée du sacrifice, dont la Rédemption est l'expression suprême et parfaite. Là, on n'a plus qu'à s'incliner et à dire hardiment : Lisez sans crainte et faites librement passer dans toutes les mains ce bel ouvrage qui répond à ce que nos âmes renferment de meilleur et de plus pur, et qui doit exciter surtout dans les âmes catholiques une sorte d'émulation généreuse. Lorsque parut un livre dont la vogue a été, après tout, plus attristante qu'effrayante, notre premier soin fut de nous demander à qui ce livre ferait du mal et à qui il ferait du bien, quels en seraient les périls et les avantages : parmi ces avantages, nous n'avions pas prévu celui-là ; M. Guizot se rangeant, avec une énergie que les années semblent accroître, au nombre des défenseurs de nos dogmes menacés par une corrosive analyse ; plaidant pour le surnaturel, pour les miracles et pour les mystères ; disputant pied à pied aux inductions délétères de la critique cette *personnalité* du Dieu de l'Ancien Testament, le seul qui soit absolument distinct de l'homme et du monde fini, qui n'ait ni commencement ni fin, qui soit un et immuable, — et cette divinité de Jésus-Christ qui éclate en traits de feu dans chaque verset de l'Évangile. A cet avantage s'en ajoute un autre : l'ensemble des réflexions que doit suggérer, chez les catholiques, un pareil spectacle ; c'est par là que j'ai commencé et que je veux finir.

Il y a, dans la belle préface de ces *Méditations*, une phrase qui m'a fait réfléchir : « Les catholiques, dit

M. Guizot, ont trop peur de la liberté ; les protestants ont trop peur de l'autorité. »

D'autre part, un ami de M. Guizot et du duc de Broglie, savant hors ligne, moraliste aimable, causeur délicieux, un de ces hommes que l'on regrette de ne pas avoir pour coreligionnaires et compatriotes, tant ils honorent leur culte et leur patrie, M. de la Rive, nous disait un jour : « Restez catholiques, vous autres Français ; sans quoi vous seriez sceptiques. »

C'est entre ces deux propos caractéristiques que je place mes réflexions finales.

Que les protestants aient trop peur de l'autorité, il est inutile de le prouver après l'aveu de M. Guizot : on sait d'ailleurs ce qu'ils y perdent en fait de certitude et d'unité ; mais jusqu'à quel point les catholiques méritent-ils le reproche d'avoir trop peur de la liberté ? Et, s'il y a quelque chose de spécieux dans ce reproche, comment pourraient-ils cesser de le mériter?

Mettons d'abord hors de cause la liberté de conscience ; celle-là a coûté trop cher, son absence a trop longtemps retardé la réconciliation de la grande famille chrétienne, pour qu'il soit désormais permis d'y toucher sans évoquer de sinistres fantômes et raviver de cruelles blessures : peut-être n'en est-il pas tout à fait de même de la liberté de penser, telle que l'entendent ceux qui en abusent ; l'on conçoit que les catholiques qui ont en main la plus grande portion de vérité divine qu'il soit donné à l'homme de posséder ici-bas, s'effrayent à l'idée de laisser entamer leur trésor, de laisser des âmes irrésolues et flottantes à

la merci d'enseignements corrupteurs et de dangereuses lectures. Cependant, si, comme nous le croyons, cette liberté est décidément acquise aux générations nouvelles, il y a un moyen de se dédommager du chagrin de la subir; c'est de se rendre capable de l'exercer; sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, le livre de M. Guizot doit être une date et un exemple.

Pourquoi M. de la Rive, un des protestants les plus éclairés et les plus conciliants que je connaisse, semblait-il croire que, pour les Français, il n'y a pas de milieu, catholicisme ou scepticisme? C'est que, chez nous, les bons s'accoutument trop aisément à s'en remettre sur d'autres des intérêts de leur conscience et de leur foi, et que les mauvais s'habituent trop vite à profiter du plus léger désarroi de leurs croyances pour faire table rase et ne plus vivre qu'au gré de leur caprice. Les Anglais, en rompant avec l'Église romaine, ont su s'arrêter au milieu de la pente et sauvegarder assez de dogmes pour que leur hérésie fût encore une religion, pour que les hommes tels que le docteur Chalmers pussent être proposés aux chrétiens comme des modèles, pour qu'il se conservât dans bien des âmes une nostalgie de vérité qui les ramène peu à peu au catholicisme. En Allemagne, les plus effrayantes hardiesses des Hegel, des Strauss, des Feuerbach, des Max Stirner, se contentent d'une espèce de vie métaphysique; elles restent volontiers contemplatives, et les erreurs plus ou moins sincères de quelques cerveaux grisés de science ne demandent pas à devenir un élément de la foi et de l'activité populaires. En France, rien

de pareil; les doctrines ne valent que par leur application immédiate et directe, par le joug qu'elles suppriment, par les devoirs dont elles dispensent, par les licences qu'elles donnent ou qu'elles promettent. Si le livre de M. Ernest Renan avait eu vraiment pour intention et pour résultat, ainsi que l'affirmait l'auteur, de sauver, dans la divine figure du Christ, ce qui pouvait être encore sauvé, de forcer à s'agenouiller devant cette grande image des hommes dont les genoux ne savent plus plier, il n'aurait eu, une fois la première curiosité satisfaite, ni succès, ni lecteurs, ni acheteurs. Ce qui a fait sa fortune, c'est que, sous ses formes élégiaques et mystiques, il réduisait à *zéro* ce que nous sommes obligés de croire, et, par conséquent, de pratiquer.

Voilà la situation : c'est pour conjurer les périls qu'elle crée, que nous voudrions voir l'éducation catholique se faire plus forte, plus virile, plus ouverte, moins redouter le grand air et le grand jour. On ne peut pas nous demander d'avoir le style, l'éloquence et le savoir de M. Guizot. De pareils dons ne sont accordés qu'à cinq ou six hommes par siècle. Mais ce qui est possible, ce qui est désirable, c'est que cette crise, une des plus graves, nous dit M. Guizot, qu'ait jamais subies la Religion chrétienne, nous fasse comprendre la nécessité de nous mieux armer pour la lutte, d'agir autrement que par des gémissements ou des anathèmes, et, sans nous ériger en docteurs, sans sortir de la ligne d'obéissance, d'emprunter aux protestants de l'école de M. Guizot un peu de ce talent de légitime défense, de cette bonne habitude de

veiller soi-même sur les plus chers intérêts de l'intelligence et de l'âme.

Ces mots amènent sous ma plume un rapprochement dont je ne puis me défendre. Ce sera une des gloires de la France du dix-neuvième siècle, que ses deux plus illustres ministres des affaires étrangères aient, à soixante ans de distance, écrit l'apologie du christianisme, l'un avant d'aborder la politique, l'autre après l'avoir éprouvée et épuisée. La différence des deux points de vue et des deux ouvrages peut donner une idée de la différence des temps. Cette science, qui s'appelle la critique religieuse, n'était pas née au moment où Chateaubriand prit la plume. Le paganisme frivole du dernier siècle, le paganisme républicain de la Révolution, les plaisirs païens du Directoire, avaient effacé jusqu'aux vestiges du christianisme. Une discussion savante, une démonstration théologique auraient trouvé amis et ennemis également incompétents : mais les imaginations malades, les cœurs déchirés par des calamités terribles, avaient soif de ces croyances mêmes qu'on disait mortes et qu'ils ne connaissaient plus : il fallait les réconcilier, non pas avec l'essence, mais avec le génie du christianisme. Chateaubriand, à son insu peut-être, écrivit son livre sous l'influence de ces courants magnétiques, de ces impérieux à-propos qui se rencontrent parfois entre certaines dates, certaines œuvres et certains hommes.

Aujourd'hui notre mal intellectuel et moral n'est plus le même ; nous n'avons plus ces ignorances désordonnées qui expliquent les péchés de jeunesse; nous savons

trop, ou, ce qui est pire, nous croyons trop savoir; nos imaginations, après avoir savouré tout ce que la renaissance de l'art chrétien pouvait leur offrir de fleurs et de fruits, se sont dégoûtées de ces pures et douces saveurs; elles se sont habituées à la longue à jouer avec cet art comme la main du crime avec les vases de l'autel. Nos intelligences se sont laissé pénétrer par les subtiles vapeurs de l'analyse, qui, en rendant fluides et insaisissables comme elle toutes les vérités dignes d'occuper l'âme humaine, pousse sans cesse à l'affaissement, à l'amoindrissement de cette âme. C'est là qu'est la plaie : s'efforcer de la guérir, c'est travailler au salut du monde.

Eh bien! le livre de M. Guizot peut être, en 1864, pour les intelligences et les âmes, ce que le livre de Chateaubriand fut, en 1801, pour les imaginations et les cœurs. Il est écrit pour nous, les échappés des cours de Sorbonne, du romantisme et de l'analyse, les contemporains de Sainte-Beuve, de Renan et de Taine, comme le *Génie du Christianisme* était écrit pour les échappés de la Terreur et du Directoire, pour les contemporains de Cabanis, de Parny, de Chénier et de Bonaparte. Dirai-je que le dernier de ces deux livres n'est en rien inférieur au premier? Il faudrait désespérer de l'humanité, si de tels hommes songeaient aux questions de vanité littéraire au lieu de penser au mal qu'ils peuvent réparer, au bien qu'ils peuvent faire.

XII

M. DANIÉLO[1]

Décembre 1864.

Mieux vaudrait un sage ennemi...

Il y a des secrétaires qui ne sont pas commodes. Je ne voudrais, à Dieu ne plaise! ni affliger cet excellent M. Daniélo, ni manquer de respect à la mémoire de son illustre patron; comment faire pourtant? Ce livre de quatre cents pages est plein de bonnes intentions, mais de ces bonnes intentions qui pavent l'enfer! et quels pavés! Il a fallu, pour les remuer, la patte d'un ours colossal, capable de viser une autruche sur le front d'un géant, et de tuer net le géant en manquant l'autruche.

Mais alors le mieux serait peut-être de n'en rien dire? Vous en parlez à votre aise; M. Daniélo ne l'entend pas ainsi; il veut, au contraire, faire autant de bruit que de bien; il m'engage par écrit à m'associer à son œuvre de

[1] *Les Conversations de M. de Chateaubriand.*

réparation, à venger avec lui la gloire de Chateaubriand, « indignement traité par Sainte-Beuve et compères. » — « Il y a déjà, me dit-il, une cabale montée et des attaques commencées contre mon ouvrage; on essayera d'étouffer votre livre, me disait M. Laurentie (?); voilà pourquoi, après le *Siècle*, j'ai voulu le mettre en lumière; Nettement fera le reste. » — M. Daniélo, on le voit, redoute avant tout la conspiration du silence. Allons, bien qu'il nous en coûte, tâchons de le rassurer.

Et d'abord un petit détail m'inquiète : « Tout sacrificateur, dit Confucius, doit avoir la conscience pure. » M. Daniélo, au moment où il s'apprêtait à égorge sur l'autel de son idole amis, ennemis, adversaires, sceptiques, catholiques, ultramontains, doctrinaires, la congrégation de l'*Index*, la société de Saint-Vincent-de-Paul, Joubert, Joseph de Maistre, MM. Veuillot, Nisard, Sainte-Beuve, Albert de Broglie, monseigneur l'évêque d'Orléans, etc., etc., etc., M. Daniélo, en se diposant à cette vaste hécatombe, s'est-il mis bien en paix avec sa conscience? Il annonce au public les *Conversations de Chateaubriand*. Ce nom magique, ce titre alléchant, s'étalent en gros caractères sur la couverture de son livre; or, je viens de le lire, d'un bout à l'autre, avec une attention héroïque, et voici le compte exact des conversations de Chateaubriand :

A la page 100, une page et demie.

A la page 107 et suivantes, cinq pages.

A la page 156, dix-neuf lignes.

Total, sept pages sur quatre cents : trois cent quatre-

vingt-treize pages de Daniélo pur, contre sept pages de dialogue entre Chateaubriand et Daniélo.

Il y a plus : chaque chapitre est précédé d'un sommaire, et je lis au sommaire du XXIIIe chapitre : *Une Conversation de Chateaubriand*, page 297. Je cours à cette bienheureuse page 297, et je trouve..... une charge à fond contre Mgr Dupanloup : de Chateaubriand pas une syllabe.

Peut-être M. Daniélo répondra-t-il que cela revient au même; que peu importe qu'il nous donne de sa prose au lieu de celle de l'auteur des *Martyrs*, puisqu'il a été, — c'est lui qui nous le dit, page 27, — son collaborateur, sa béquille littéraire, quelque chose comme son *alter ego*. Je ne dis pas le contraire; mais le style de Chateaubriand et celui de M. Daniélo se ressembleraient-ils encore plus, le public n'aime pas qu'on le prenne pour dupe : on nous annonce *Les Conversations de Chateaubriand;* là-dessus notre imagination travaille; Chateaubriand chez lui, au coin du feu, en pantoufles, toutes portes closes, cessant de poser pour ses contemporains, comme à l'Abbaye-aux-Bois, ou pour la postérité comme dans les *Mémoires d'Outre-Tombe;* ayant à ses côtés son fidèle secrétaire, et devisant avec lui librement, familièrement, sur les hommes et les choses, quelle aubaine! Et, en même temps, quels flots de lumière sur les énigmes de ce caractère, sinon discutable, au moins discuté!

La curiosité est à son comble; on court, on se précipite chez l'éditeur, on enlève à la force du poignet un exemplaire encore humide; on l'ouvre au hasard, et on lit avidement les phrases suivantes (page 111) :

« Où madame Sand a-t-elle écrit sur M. de Chateaubriand les belles choses que nous venons d'admirer? Je l'ignore : j'ai trouvé cela sans autre indication, mis en hachis dans la macédoine de Bavius (Sainte-Beuve), et au milieu de quoi?... Ça *l'apprendra* (sic) à être plus circonspecte, à ne pas aller secouer sa *crinoline* parmi ces *vieilles culottes*, et à ne pas écrire des méchancetés dignes d'être mises à la *Cloaca maxima.* »

Ou celles-ci :

« M. Joseph de Maistre. — Ce *gasco-savoyard,* si vaniteux, si creux, si léger, si arrogant, si superbe, comme tant d'autres enfants de l'honnête Savoie et de la hargneuse et vantarde Gascogne, ne fut jamais, malgré sa morgue, que fort peu ambassadeur; mais il fut toujours littérateur, et, qui pis est, artiste et déclamateur de profession. »

Ou bien encore :

« Ce n'est pas seulement aux riches de *l'âge mûr* que monseigneur d'Orléans prétend s'adresser, mais à certains jeunes gens des écoles et de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. S'il remplit ses lecteurs de ses antipathies et de ses *préjugés,* il ne leur aura pas rendu service, et il semblerait, en vérité, qu'il en *fût* ainsi. Il a signalé les hommes de lettres à leurs petites iniquités, en leur disant, *dans un français très-suspect* (le français de monseigneur Dupanloup ! ! !) mais *dans* une malveillance évidente, que les écrivains de profession ne sont que des *scribes.*

« Et les jeunes gens, sans en demander plus long, de

courir sus aux *scribes* et de vouloir faire la police littéraire dans Paris.

« M. About a été le premier à sentir leurs coups, et il a eu la faiblesse de se retirer devant eux, et de se condamner à un quasi-silence. » (Note du critique : En assistant à *Gaëtana*, on voyait bien que M. About n'était pas *Scribe*.)

Tout ce que je viens de transcrire est très-beau sans doute; aussi beau que Chateaubriand peut-être; mais ce n'est pas tout à fait le même genre; et puis je ne veux pas être trompé, même pour mon bien et mon plaisir. Si l'affiche du Théâtre-Français m'annonce *Maître Guérin*, et si l'on me joue *Mérope*, je suis vexé, malgré la supériorité de Voltaire sur M. Émile Augier; si j'entre chez Tortoni, si je demande du café et si l'on m'apporte du chocolat, je réclame, quoique le chocolat ait bien son mérite. Donner autre chose que ce que l'on a promis! la peccadille serait légère chez un de ces pauvres sires que M. Daniélo a si vertement tancés. Mais chez un redresseur de torts, un don Quichotte, un preux, un stoïcien d'Armorique, un pèlerin du Grand Bé, chez la perle des secrétaires, chez un Blondel d'autant plus admirable que son maître n'était pas un richard, la faute est grave, le fait est louche.

M. Daniélo qui, dans sa verve d'*éreintements*, a *éreinté* Machiavel, serait-il plus machiavélique qu'il n'en a l'air? Se serait-il dit : La conspiration contre Chateaubriand est en permanence. Eh bien! de deux choses l'une : ou les conjurés vont jeter les hauts cris, en voyant que, dans ces *Conversations de Chateaubriand*, Chateaubriand ne con-

verse pas; et alors quelle gloire pour lui! Ou bien, afin de mieux conjurer, ils se déclareront satisfaits de ce que je leur donne; et alors quel succès pour moi! Si l'on refuse cette explication, il ne m'en reste plus qu'une, que je déguiserai en apologue : M. Daniélo se pose en gallican effréné. Or, sous le premier Empire, après la rupture avec Rome, une vieille duchesse dévote, se trouvant, un vendredi, dans un salon officiel, vit un cardinal célèbre manger une tranche de pâté. — Voilà, s'écria-t-elle, une des libertés de l'Église gallicane. — Les libertés de l'Église gallicane! Je les croyais perdues avec les chaises de poste et les carlins; M. Daniélo, en homme charitable, les a recueillies. Son livre est une tranche de pâté dont il est difficile d'avaler la croûte.

Ainsi donc, premier délit : fausse qualification de la marchandise, pouvant abuser le client, qui achète d'après l'étiquette du sac; second délit : manque absolu de cette habileté mondaine que l'Évangile signale chez les intendants infidèles, et qui devrait se rencontrer chez les fidèles secrétaires. Ici, comme on pourrait m'accuser d'éloignement systématique pour M. Daniélo, je vais me rendre ridicule afin de me rapprocher de lui. Rien, en effet, de plus risible que de parler de soi, sous prétexte de critiquer autrui; mais M. Daniélo me rend cette tâche si douce, que je ne puis résister à la tentation.

Lorsque l'on plaide une cause et lorsqu'on fait de ce plaidoyer un réquisitoire, il est sage de se ménager des amis. Quel était le but de M. Daniélo? Ranimer le culte auquel il s'est si honorablement voué, ramener à Chateau-

briand ses admirateurs attiédis. Pour atteindre ce but, que devrait-il faire? Implacable, terrible, foudroyant à l'égard des déserteurs et des réfractaires, il devait être gracieux, suave, velouté, presque caressant envers ceux qui, à leurs risques et périls, avaient éventé le complot et subi le premier choc de l'armée ennemie. Aux uns, le fiel et le verjus; aux autres le miel et le sucre; ce partage était indiqué par les plus simples lois de la justice distributive et de la sagesse humaine. M. Daniélo a-t-il été aussi juste et aussi sage qu'il a été intrépide, chevaleresque, fin, élégant, spirituel et poli? Voyons:

« Je parle de vous, dans mon livre, m'écrit-il; mais je me plains *un peu* de votre *réserve;* j'ose même vous en *taquiner* pour vous en faire sortir... »

Maintenant, voici ce que M. Daniélo appelle *taquiner:*

« Il y a des académiciens au *Correspondant*, et naturellement le vicomte (pas de Chateaubriand, hélas! car c'est de moi qu'il s'agit), naturellement le vicomte voudrait bien aussi être de l'Académie.

« Or, le critique ingénieux (Sainte-Beuve, *alias* Bavius), grâce à une *femme aimable* (madame Récamier), et par elle à un homme (Chateaubriand), qui était *grand* et *auguste* alors, mais qui depuis sa mort n'est plus qu'un *comédien* portant masque; oui, grâce à tout cela, il est de l'Académie, il est critique de profession comme le vicomte du *Correspondant* et de la *Gazette*.

« Aussi le vicomte met-il ses gants les plus *jaunes* (couleur de mon rire!) pour se présenter devant son *co-critique*, et c'est avec la grâce la plus charmante qu'il lui

fait entendre qu'il n'a pas absolument dit la vérité.

« Ce vicomte si poli, si délicat, débute cependant par un manque de tact et de goût que je ne conçois pas dans un homme qui doit savoir son monde et connaître les convenances... » (Hélas ! c'est que je n'ai pas assez fréquenté M. Daniélo !...)

« C'est le plus froid, pour ne pas dire le plus *nul* des défenseurs... Quand il s'agit de M. de Laprade, il *va mieux* (surtout quand il a pris de la quinine) ; M. de Laprade est aussi de l'Académie, et de plus son coreligionnaire au *Correspondant*, deux puissantes causes de dévouement réciproque...

« ..... Qu'a gagné le vicomte à tant de ménagements, pour ne pas dire tant de petits soins ? Des railleries ; on a ri de ses lamentations, et à son tour il s'est vu criblé de traits méchants dans une *Causerie du lundi*. M. de P... ne cause plus que le samedi, *un jour maigre; cependant*, il cause rue du Coq-Héron, et en assez bon coq (non, en héron !) ce qui ne l'a pas empêché d'être plumé (et même un peu rôti) par le causeur de la rue de Valois, par l'*émouchet* du Montparnasse et du Panthéon, qui va faire ses razzias, ripailles et saints-lundis de volailles littéraires, sous la feuillée du *Constitutionnel*, cet autel de l'inexorable Minerve : *immitis ara Dianæ.* » — Ouf !

Et l'on assure que M. Daniélo occupe ses loisirs à élever en chambre trente-six douzaines de pigeons ! que seraitce, grand Dieu ! s'il élevait des pies-grièches ?

Essayons pourtant de reprendre nos esprits et d'invoquer le droit de légitime défense : d'abord, ce manque

de tact et de goût que M. Daniélo me reproche si agréablement, c'est d'avoir *accolé*, en tête d'un article, *deux noms qui ne s'accolent pas*, Chateaubriand et M. Sainte-Beuve. Si humilié, si criblé et si plumé que je sois, j'avoue qu'il m'est impossible de me rendre compte de l'énormité de mon crime. Le plus fougueux admirateur de Racine se fâcherait-il si l'on intitulait *Racine et Pradon* l'épisode des *deux Phèdres?* Le voltairien le plus enragé serait-il scandalisé d'une étude ayant pour titre *Voltaire et Fréron?* Enfin, pour passer du profane au sacré, l'écrivain qui, après avoir lu la *Vie de Jésus*, aurait intitulé sa réfutation: *Jésus-Christ et M. Renan*, serait-il traité de blasphémateur? Il est vrai qu'aux yeux de M. Daniélo, Sainte-Beuve est bien plus sacrilége que Renan, et, qui sait? avec ces diables de gallicans, il faut s'attendre à tout: Pour lui peut-être Jésus-Christ ne passe-t-il qu'après Chateaubriand.

Poursuivons: Qui dirait, en lisant cette terrible page de M. Daniélo, qu'il s'agit d'un article qui m'a valu de la part du principal intéressé d'inépuisables rancunes, qui m'a attiré de furieuses représailles formulées dans deux volumes des *Nouveaux lundis;* d'un article au sujet duquel M. de Montalembert, — qui ne passe pas, que je sache, pour trop débonnaire, — m'écrivait le 20 janvier 1861: « Je rêvais une *exécution;* je la voulais complète; vous avez dépassé mon attente. »

Au lieu d'insister, je me résume: M. Sainte-Beuve, lui aussi, a si peu de tact et de goût, de finesse et d'esprit, que si, par hasard, il lit ces *Conversations de M. de Cha-*

teaubriand (sans Chateaubriand et sans conversations), il est capable de préférer, pour son usage particulier, les plus formidables injures de M. Daniélo à mes ménagements, à mes compliments, à mes douceurs et à mes petits soins.

A présent, croit-on que ce soit par dépit contre M. Daniélo que j'aie commis cette citation et cette réplique? Oh! non, mon humilité ne vas pas jusque-là; c'est dans un intérêt de pacification générale : les admirateurs de Joubert et de Joseph de Maistre, les catholiques du *Correspondant* et du *Monde*, les grands coupables dénoncés à l'indignation universelle, MM. Sainte-Beuve, Albert de Broglie, Nisard, Louis Veuillot, Mgr l'évêque d'Orléans et leurs amis, auraient pu être péniblement émus, si on leur avait dit : « Il vient de paraître un livre en l'honneur de Chateaubriand, et, dans ce livre, vous êtes affreusement maltraités. » — J'ai voulu leur montrer, à mes dépens, qu'il n'y a pas lieu de s'irriter ou de se plaindre. M. Daniélo est de très-bonne foi; je suis sûr qu'il est enchanté de ce qu'il a fait, qu'il ne voudrait rien en rabattre, et qu'il croit avoir rendu un immense service à la mémoire de Chateaubriand. Eh bien, il est évident pour moi, — et je tiendrais à populariser cette évidence, — que l'homme qui, au lieu de me faire simplement envoyer son livre par son éditeur, me l'a adressé lui-même en y joignant une lettre des plus engageantes, l'homme qui, intéressé, semble-t-il, à me bien disposer en sa faveur et convaincu qu'il n'avait pas manqué à ce soin essentiel, a préalablement accumulé dans une page tous les traits qui, s'ils étaient

présentés d'une manière moins grotesque, me seraient le plus spécialement désagréables; il est clair, dis-je, que cet homme respectable n'a pas une idée bien nette de ce qu'il veut, de ce qu'il écrit et de ce qu'il fait. Il est tout aussi manifeste qu'un auteur, un savant, un sexagénaire, qui s'attaque à des lettrés tels que MM. Veuillot, Albert de Broglie, Sainte-Beuve et Nisard, qui se déchaîne contre la *basse* littérature, qui nous donne à tous, en quatre cents pages, des leçons de français, et qui s'écrie, en parodiant trois vers d'*Athalie :*

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Gros Veuillot ? Quoi, toujours les plus grandes merveilles
Sans entrer dans ta *boul'* frapperont tes oreilles !

Il est manifeste que ce savant, cet auteur, ce sexagénaire, par suite de quelque circonstance ignorée ou peut-être de la fréquentation trop assidue des pigeons pattus, a perdu certaines facultés de discernement littéraire ; car enfin, il aurait vu que son élision était inutile et que le vers pouvait s'écrire ainsi :

Sans entrer dans ta *boule* empliront tes oreilles !

Sérieusement, on ne glorifie pas le *Génie du Christianisme* en style de *Catéchisme poissard ;* on ne passe pas par les halles pour arriver aux *Martyrs ;* on n'imite pas *l'Homme aux trois culottes* pour mieux défendre *René.* Quand on se fait le panégyriste de M. de Chateaubriand, on tâche de n'avoir rien de commun avec M. Nicolardot et M. de Mirecourt.

Encore une fois, je me creuse la tête pour chercher le sens de cet étrange livre. Voici peut-être le mot de l'énigme : De nos jours et de tous les temps, les écrivains célèbres ont été accusés d'avoir des collaborateurs ; d'illustres personnages ont été soupçonnés d'être redevables à leur secrétaire d'une partie de leurs talents et de leur gloire. M. Daniélo, n'écoutant que son zèle, a voulu mettre Chateaubriand à l'abri de ce soupçon ; il y a réussi, mais à quel prix !

Son ouvrage, en définitive, n'aura fait qu'une victime, bien grande celle-là et bien digne de nos hommages ; et cette victime, c'est Chateaubriand lui-même : « Il faudra venir me voir sur le Grand Bé et être fidèle à ma mémoire. » — Telles sont, d'après M. Daniélo, les paroles que le grand homme lui a adressées comme dernier adieu : mais il y a plusieurs sortes d'infidélités, et celle qui consiste à compromettre follement un nom immortel n'est pas la moins désastreuse ; ce n'était point la peine d'accomplir un pèlerinage au Grand Bé pour inscrire sur la pierre tumulaire des injures d'énergumène. M. Daniélo nous dit ailleurs, — et ce détail nous a serré le cœur, — qu'il est prédestiné à l'hôpital, qu'il n'a pas à se louer de la munificence de M. de Chateaubriand, qui avait vaguement songé à lui assurer une pension viagère de deux mille francs... Ah ! si M. de Chateaubriand avait pressenti un pareil sinistre ! Certes, l'avarice n'était pas au nombre de ses défauts, ni l'économie au nombre de ses vertus : eh bien, il eût fait violence à son naturel, il eût retranché sur son nécessaire et même sur son superflu.

emprunté à ses amis, joué à la Bourse, thésaurisé comme Gobseck, amassé comme Grandet, liardé comme Harpagon, afin de pouvoir léguer à M. Daniélo une pension, non pas de deux mille francs, mais de vingt mille ; deux mille pour le faire vivre, et dix-huit mille pour le faire taire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE